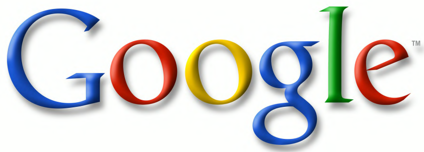
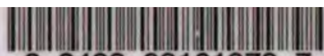
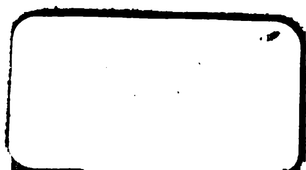








LE THÉATRE
DES GRECS,
PAR LE P. BRUMOY.
TOME XV.

DE L'IMPRIMERIE DE C. J. TROUVÉ,

RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS N° 12.

LE THEATRE DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

SECONDE ÉDITION COMPLÈTE,

Revue, corrigée et augmentée de la traduction d'un choix de fragmens de poëtes grecs, tragiques et comiques.

Par M. Raoul-Rochette,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.



A PARIS.
CHEZ Mme Ve CUSSAC.

1823.

LES GRENOUILLES [1],

COMÉDIE D'ARISTOPHANE,

JOUÉE l'an 26e de la guerre du Péloponnèse, la troisième année de la 93e olympiade, sous l'archonte Callias, après Antigène. La preuve est tirée d'un scholiaste et d'Aristophane même.

VOICI la seconde pièce d'Aristophane contre Euripide. Dans les *Fêtes de Cérès*, il est joué comme un homme souple et fin. Dans les *Grenouilles*, on le joue principalement comme poëte. Sans entrer ici dans des discussions purement conjecturales, et incapables de satisfaire un lecteur sensé, il est

[1] C'est la seule comédie d'Aristophane qu'on sache avoir été jouée dans cette olympiade; et c'est la dernière de ce poëte, dans le genre de la vieille comédie. Elle lui fit remporter le prix sur Phrynicus et Platon, comme le témoigne l'ancien auteur de l'*argument* de cette pièce : et elle fut redemandée, honneur signalé pour lors, observe très-bien M. le Beau cadet (Mémoires de littérature de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres); car, comme il y avait grand nombre de poëtes jaloux de se faire connaître, la rivalité qui régnait parmi eux les engageait à donner toujours du nouveau pour mériter la préférence; et le peuple, passionné pour la nouveauté, ne consentait pas volontiers à voir deux fois la même pièce, à moins qu'elle ne fût d'un mérite singulier.

certain que le poëte comique haïssait le tragique, soit que celui-ci fût ami de Socrate, soit qu'il eût eu quelque démêlé avec Aristophane, soit que le proverbe ancien eût lieu alors comme toujours, à savoir qu'un bel esprit ne saurait en souffrir un autre. Cette haine éclate assez dans toutes les comédies que nous avons parcourues. Il ne s'agit que d'examiner si les railleries sont aussi justes qu'elles sont piquantes.

ACTE PREMIER.

—

BACCHUS enharnaché en Hercule[1], la massue à la main, la peau de lion sur le dos, par-dessus un habit de pourpre avec le cothurne tragique, se montre sur la scène, suivi de son valet Xanthias, qui est amené exprès pour faire rire le peuple; car il est monté sur un âne, et il porte sur sa tête un paquet de hardes ou le lit de son maître. Il lui demande permission de dire quelque chose de comique pour apprêter à rire aux spectateurs,

[1] Cet habillement si peu convenable à Bacchus, est produit exprès pour rendre ridicule quelque poëte tragique (peut-être Euripide) qui avait ainsi habillé Bacchus.

ou d'agréable pour les réjouir. « Tout ce qu'il te » plaira, dit Bacchus, pourvu que tu ne te plaignes » pas de ton fardeau. » Cette première scène où il y a beaucoup de bouffonneries licencieuses, et de traits allégoriques contre les poëtes qui faisaient ainsi porter des paquets en plein théâtre pour en tirer quelque sujet de plaisanterie, est une de ces scènes dont le plaisant a disparu pour nous. Il en est de même de tout ce que Bacchus dit à son valet, pour lui prouver que l'âne porte tout. Il y a seulement un mot remarquable, qui reviendra encore dans la suite, sur la bataille navale que les Athéniens, sous la conduite de Conon, avaient gagnée la même année [1] auprès d'Arginuse sur les Lacédémoniens. Les esclaves y avaient fait merveille. On les avait mis en liberté pour récompense, et ils étaient censés citoyens sur le même pied que ceux de Platée. Sur quoi Xanthias dit que, s'il eût eu le bonheur de se trouver à cette bataille, il ne serait pas aussi malheureux qu'il est. C'est cette facilité des Athéniens à donner le droit de bourgeoisie à des esclaves, qui semble déplaire à Aristophane.

[1] Arginuse, ville d'Éolide, à l'opposite de l'île de Lesbos. Ce combat fut donné sous l'Archonte Callias, successeur d'Antigènes. (Xenoph. *Hellenic.* lib. 1). Donc il assure la date de cette comédie telle qu'on l'a assignée. Il importe peu, pour le combat, de savoir s'il se donna près d'Arginuse, ville d'Eolide, ou bien près des trois îles Arginuses de Strabon.

Bacchus frappe à une porte. Hercule ouvre et se met à rire de voir Bacchus qui lui ressemble. Après quelques paroles bouffonnes et indécentes, le dieu du vin déclare son projet, qui est d'aller aux enfers pour en tirer Euripide, parce qu'on se plaint qu'il n'y a plus de bons poëtes tragiques à Athènes [1]. « Quoi, répond Hercule, Jophon » ne vit-il plus? C'est le seul passable, dit Bac- » chus. » Jophon était un des fils de Sophocle; il avait hérité de ses écrits, et il en faisait aussi de bons. Aristophane le raille ici par une louange équivoque, en faisant dire au dieu qu'il ignore si les pièces du fils ne sont point celles du père; et il apporte cette raison pour ne pas tirer Sophocle des enfers préférablement à Euripide. Il veut auparavant avoir le cœur net sur ce que le fils sait faire. « D'ailleurs, ajoute-t-il, Euripide, » fin comme il est, ne manquera pas de vouloir » me suivre, au lieu que Sophocle est sans doute » aussi simple chez les morts, qu'il l'était sur la » terre. »

Hercule continue à demander des nouvelles de poëtes tragiques : « Qu'est devenu Agathon? — » Hélas! il est mort. — Et Xénoclès et Pythange- » lus? » Comme ceux-ci étaient poëtes médiocres,

[1] Bacchus y est intéressé, parce que les tragédies se représentaient dans ses fêtes.

Xanthias, toujours chargé de son fardeau, dit plaisamment : « L'on pense à eux, et l'on ne songe » pas à moi qui n'en puis plus. » C'est son mot éternel. Bacchus, en humeur de railler, donne sur les doigts à tous les poëtes vivans, qu'il dit n'être plus que des jaseurs, des hirondelles, des corrupteurs du bon goût, des gens qui n'ont pas la force de produire des sentences vigoureuses telles que celle-ci [1] : « Ma langue a juré, mon cœur ne » l'a pas fait. » Aristophane en veut ici, comme on le reconnaît sans peine, à Euripide. Mais il le perd bientôt de vue pour offrir un spectacle bien singulier et bien étrange. Bacchus veut aller aux enfers ; il en demande le chemin ; on lui en enseigne plusieurs, le fer, le poison, le précipice : le tout d'une manière burlesque ; enfin, Hercule lui montre le vrai chemin qu'il a tenu avec Thésée. C'est par le Styx ; et il l'avertit qu'il faut payer Caron. Sur quoi Bacchus fait, en passant, une réflexion sur la puissance universelle :

. . . . De ce rien précieux
Plus puissant que l'amour qui peut tout sur les Dieux [2].

Ce qui a fait dire au Caron de l'*Alceste* [3] française :

[1] Vers de l'Hippolyte d'*Euripide*, souvent repris.

[2] La Fontaine.

[3] *Alceste*, opéra de Quinaut.

Et ce n'est pas assez de payer sur la terre,
Il faut encor payer au-delà du trépas.

Alcide fait à Bacchus une peinture de tout ce qu'il verra, des monstres qui se présenteront, du séjour des coupables, et des champs Élyséens, source de malice contre deux poëtes qui ne doivent pas s'attendre à se trouver là ; car, après avoir parlé des parjures, des scélérats, des fils qui frappent leurs pères, et des autres habitans du Tartare, on y met encore ceux qui transcriraient un seul mot des poésies de Morsimus, et l'on voudrait y mettre ceux qui apprendraient la pyrrhique de Cinésias. L'on place aux champs Élysées ceux qui sont initiés aux mystères de Cérès : et Xanthias, qui ne songe qu'à son fardeau qui l'accable, dit qu'il devrait bien y être lui, puisqu'il est l'âne qui porte les mystères, c'est-à-dire, ce qui est nécessaire pour être initié. Ces railleries, qui n'épargnent ni profane ni sacré, font voir à découvert le génie de la comédie d'alors.

Bacchus instruit, prend congé d'Hercule, et ordonne à Xanthias de reprendre sa malle qu'il vient à peine de mettre à terre par sa permission. Il consent toutefois qu'il la donne à porter à quelque mort : imagination grotesque. Il en passe un qu'on transporte. Bacchus l'aborde, et lui propose la chose. Mais le mort répond gravement qu'il faut convenir du prix, et il demande deux

drachmes sans en rien rabattre; car il juge qu'il aimerait mieux revivre que de se contenter de neuf oboles, ou de trois quarts [1]. Xanthias, indigné de voir un homme si avare, tout mort qu'il est, prend son parti, et remet son fardeau sur ses épaules.

Caron paraît (grande bizarrerie, comme on voit), et il appelle les passans d'un air tragi-comique. « Qui vient ici du sein de la misère et du » trouble, dans le sein du repos et du bonheur? » Qui vient dans l'heureux séjour de l'oubli, etc.? » — Moi, dit Bacchus. » Caron, après quelques plaisanteries, le reçoit dans sa barque; mais il ne veut point du valet, à moins qu'il ne se soit trouvé au dernier combat naval [2]; et comme Xanthias n'y a point été, il est contraint de faire le tour du Styx, et d'attendre son maître à un lieu marqué où sont les cabarets; car Bacchus n'avait pas manqué de s'informer de sa route, et des auberges qui s'y trouvaient. Il est obligé, malgré qu'il en ait, de prendre la rame; et on lui promet, pour le dédommager, qu'il va entendre la plus belle musique du monde. Ces nouveaux cygnes, comme les appelle Caron, sont des Grenouilles, et ces Gre-

[1] Allusion à quelque vieillard avare. Deux drachmes valaient à peu près vingt sols ou douze oboles.

[2] Près d'Arginuse.

nouilles font un chœur. C'étaient des acteurs déguisés en Grenouilles avec des masques assez ressemblans à quelques poëtes qu'Aristophane veut rendre ridicules, si pourtant ces acteurs se montrent; car un scholiaste prétend que non. Toute leur scène consiste à chanter leur musique *grenouillère* pour faire enrager Bacchus [1].

Ennuyé de les entendre, il arrive enfin à bord, paie Caron, et appelle Xanthias. Celui-ci accourt tout essoufflé : Où sommes-nous? Ils se trouvent au milieu des ténèbres, et dans un lieu d'horreur. Ils voient des parjures et des parricides; mais ils ne découvrent point d'abord les monstres dont Hercule avait prétendu faire peur à Bacchus. Cependant le valet croit bientôt en apercevoir d'horribles; ce qui fournit un jeu de théâtre bouffon : car le dieu qui avait fait le fanfaron, tremble de frayeur, et prie un de ses prêtres, qu'il rencontre par hasard, de le sauver, à condition de boire avec lui. Le spectre disparaît, et Xanthias s'écrie : « Nous pouvons bien dire comme » l'acteur Hégelochus, après la tempête nous voyons » le chat, je veux dire le calme. » C'est un vers

[1] C'est uniquement cette scène de farce, qui, bien qu'assez courte, a donné le nom à toute la pièce. D'où je conclus qu'il fallait qu'il y eût beaucoup de jeu et de spectacle pour faire rire le peuple aux dépens de quelques poëtes ou philosophes athéniens.

d'Euripide [1] où le mot grec est équivoque dans la prononciation. L'acteur avait mal prononcé. Plusieurs autres poëtes comiques badinèrent sur la même équivoque aux dépens d'Euripide. Cet exemple suffira pour juger d'autres pareils badinages qui ne nous touchent plus, et que j'omets pour être court et ne pas ennuyer ; car je suis bien éloigné de donner un commentaire sur des minuties qui ennuieraient, tandis qu'on peut assez voir, par le fil et le génie de cette comédie, qu'elle est faite exprès contre Euripide. L'on me permettra encore un mot sur le comique burlesque de cette scène, c'est que Bacchus s'obstine à ne pas revenir de sa peur, que son valet ne lui ait juré que le spectre a disparu. Bacchus même y ajoute un trait sanglant [2], à savoir : que son ministre a eu plus peur que lui ; et, quand il se plaint du dieu ennemi qui l'a mis en ce danger, on lui répond que c'est l'Æther, et d'autres noms pareils dont se servaient Socrate et Euripide pour exprimer la divinité. C'est qu'Aristophane a tou-

[1] Vers 279. de la tragédie d'*Oreste* où l'acteur, au lieu de prononcer : γαλήν' ὁρῶ, *video serenitatem*, prononça : γαλῆν (sous-entendu τὴν) ὁρῶ, *felem video.* ; τὰ γαληνά, le calme, τὴν γαλῆν, le chat.

[2] Trait cruel contre les ministres de Bacchus. C'est la fable qu'Aristophane attaque, et dont il rit avec les Athéniens, tandis que lui et eux accusent d'impiété Socrate, comme n'adorant pas les dieux du pays. Voyez le morceau de Plutarque dans la *conclusion générale*.

jours en vue les philosophes et les sectateurs de Socrate.

On entend le son de la flûte, et le vrai chœur paraît [1]. Il est composé de gens initiés qui célèbrent les orgies de Bacchus, chose conforme au temps, puisque cette comédie fut jouée aux bacchanales lénéennes, sur la fin de l'automne et dans les champs. Ce chœur, qui se partage en deux demi-chœurs, n'est pas sans médisance, surtout quand il écarte les profanes. Mais il faudrait tout rendre : ce qui n'est pas faisable. Il en veut aux impies, aux mauvais comédiens, aux séditieux, aux avares, à l'étranger Archédêmus [2] qui avait du crédit dans l'État, et particulièrement à trois débauchés, dont le plus infâme est Clisthène. Cette cérémonie satirique forme l'intermède.

[1] Le chœur de Grenouilles qui a donné le nom à la pièce, ne joue que dans une scène, et ne reparaît plus (s'il est vrai qu'il ait paru). Un autre chœur lui succède pour tenir le dé dans toute la pièce. Cela n'est pas nouveau dans Aristoahane, ni même chez les tragiques. Le premier chœur de l'*OEdipe* de Sophocle n'est pas celui qui règne dans toute la pièce. Le nouveau, est qu'un chœur passager ait donné son nom à la comédie des *Grenouilles*.

[2] Archédêmus était considérable dans la république, et gouvernait alors Décélie (à la 26e année de la guerre. Xénoph. l. 1.) Aristophane dit plaisamment : « Ne dirons-nous rien de cet Ar» chédêmus, qui, depuis sept années, n'a pas encore montré ses » dents, je veux dire, son titre de citoyen, et qui gouverne » néanmoins dans l'État? » C'est un mot à double entente, qui perd sa grâce en français. L'équivoque roule sur un enfant de sept

ACTE II.

Bacchus frappe au palais de Pluton par le conseil de son valet, qui lui fait un jeu de mots sur la figure et le courage d'Hercule [1]. Éaque ouvre; et, prenant en effet Bacchus pour Hercule, il entre en fureur : il l'accable d'injures et de menaces, pour avoir volé Cerbère, et il lui ferme la

anneés, sans dents, et un étranger jouissant du droit de citoyen depuis sept ans sans titre. La date de cette pièce est encore confirmée par ce morceau*.

* La note de Paumier fera mieux sentir ce que le P. Brumoy ne fait qu'indiquer. « Et ex hoc loco manifestum est, *Ranas* ascendisse in scenam anno 26 belli Peloponnesiaci; nam eo tempore » Archedemus, qui tunc Athenis eminebat, et qui curam Deceliæ » habebat, insidias faciens Erasinidi, etc. quæ narrat Xenophon » lib. 1. Scholiastes benè notavit jocum Aristophanis in eo potis» simum esse, quod Archedemus ut extraneus traducitur. Sed » φράτορας non adludit ad vocem ὀδόντας (quod ait scholiastes) sed » ad φραστῆρας. Qui φραστῆρες sunt οἱ γνώμονες τῶν ἡλικιῶν ὀδόντες, » ut ait Suidas : sed a notatione nominis non est dubium quin sint » dentes anteriores, qui ad loquendum sunt utiles, ἀπὸ τοῦ φράζειν, » quod non notavit ille Lexicographus. Illi autem dentes anno » septimo nascuntur; ideò dicit : ἑπτέτης ὢν οὐκ ἔφυσε (φραστῆρας » debebat dicere (sed quasi errans pronuntiavit) φράτορας; et in » eo consistit gratia allusionis. »

[1] Σχῆμα figure, λῆμα courage.

porte au nez, en attendant que tout soit préparé pour son supplice. Le reste de la scène n'est qu'une turlupinade du plus bas comique, pour marquer la peur de Bacchus. Il prend le parti de changer d'habit avec son valet, afin de ne plus passer pour Alcide.

L'échange fait, vient une femme de Proserpine, qui, ayant su qu'Hercule était aux enfers, le fait inviter à un grand festin. Ceci est imaginé pour railler la voracité d'Hercule. Xanthias accepte le parti; et, parlant à Bacchus comme à son valet, il lui ordonne à son tour de porter la malle. Mais le dieu attiré par l'odeur des viandes, veut faire croire à son valet qu'il n'a changé d'habit que pour badiner, et il le contraint de redevenir Xanthias, tandis qu'il redevient Hercule.

Le chœur fait une réflexion sur ceux qui savent ainsi se replier au besoin. « Il faut être adroit » pour cela, dit-il, et tout au moins un Théra- » mène. » Ce Théramène savait changer à tout vent, et céder habilement au temps. Dans les divisions publiques, il était comme Sosie, ami de tout le monde, et noté pour tel; Bacchus, qui l'imite, s'applaudit d'avoir repris son premier déguisement. Mais voici un nouveau sujet de frayeur. Il paraît deux cabaretières, dont l'une appelle sa compagne ou sa servante, et lui dit en regardant

Bacchus : « Reconnais-tu ce parasite d'Hercule, » qui, s'étant arrêté dans notre auberge, dévora » tant de pain, tant de viande, etc., et qui ne » paya qu'en menaces, et emporta tout ce qu'il » put ? »

Bacchus feint d'ignorer ce qu'on lui veut dire ; mais on prétend le convaincre, malgré ses brodequins mis exprès, dit-on, pour se déguiser. On menace d'aller chercher Cléon [1] et Hyperbolus, deux Athéniens souvent notés par Aristophane pour crime de péculat, Cléon surtout que la comédie des *Chevaliers* regarde uniquement. Le plaisant c'est que ces deux femmes veuillent mettre le faux Hercule, comme vorace et voleur,

[1] On connaît l'un et l'autre par les comédies précédentes. Encore un trait sur Hyperbolus. Il était du bourg de Périthoïde. Thucydide en parle comme d'un méchant homme, (l. 8.). Il était la chouette des poëtes comiques. Il se moquait de tout, et il s'était fait un front d'airain. Le peuple s'en servait quand il voulait perdre quelqu'un. On le suscita contre Alcibiade, pour faire bannir ce grand homme par l'ostracisme; mais Alcibiade trouva moyen de réunir les factions contre Hyperbolus qui fut banni par le même jugement. Sur quoi Platon le comique dit :

Quoy que ses mœurs ayent en vérité
Cela et pis justement mérité,
Tant est que luy, personne de sa vile
Condition, et de race servile
N'en estait pas digne : car inventé
Pour telles gens n'a l'ostracisme esté.

Plutarque d'Amyot, *Vie d'Alcibiade*.

entre les mains de deux hommes connus par leurs déprédations et leur avidité. Ils étaient morts, et par conséquent aux enfers où se passe la scène. Les femmes vont les chercher pour faire le procè au brigand. C'est apparemment à l'Hercule[1] d'Euripide ou de quelques autres poëtes, qu'Aristophane en veut. Combien d'autres allusions qu nous ne saurions deviner dans toutes ces bizarreries!

Bacchus, voyant que c'est tout de bon qu'o l'attaque, entre derechef en composition avec so valet, pour l'engager à reprendre la fatale parure, mais Xanthias rend à son maître tous les bon mots qu'il en a reçus la première fois. « Esclav » et mortel, comment serais-je fils de Jupiter e » d'Alcmène? » Cependant il se laisse gagner su le serment que lui fait Bacchus de lui obéir san murmure, dût-il en être battu. Son serment es qu'il puisse mourir lui, sa femme, ses enfans, et par-dessus tout[2], Archédêmus le chassieux. Xanthias s'anime donc à bien contrefaire les regard d'Hercule; et aussitôt Éaque revient. Ce jug des enfers, accompagné de ses satellites, leur or donne de se jeter sur Xanthias comme sur u

[1] Dans *Alceste*, où il est traité de glouton.

[2] C'est apparemment le même étranger dont on a parlé ci dessus.

voleur. Xanthias nie qu'il ait jamais enlevé Cerbère, et qu'il soit descendu aux enfers. La preuve qu'il apporte est comique. « Interrogez, dit-il, » mon valet; donnez-lui la question; et, si vous » me trouvez coupable, faites-moi mourir. » La question qu'il propose lui-même est de lier Bacchus à une échelle, de le suspendre, de lui donner les étrivières, de le tourmenter en cent façons, soit par le vinaigre sous le nez, soit par l'application des briques brûlantes : en un mot, de lui faire souffrir tous les tourmens des esclaves et non la punition des enfans libres, qui était d'être frappé de feuilles de porreaux et d'ail. « Fort bien, dit Éaque; mais, si j'estropie votre » esclave, faudra-t-il le payer? — Non, répond » Xanthias, je vous l'abandonne. » Matière à allusions inconnues.

Bacchus, pour se tirer d'intrigue, déclare la vérité, qu'il est le dieu Bacchus, et que son prétendu maître n'est qu'un faquin d'esclave déguisé en dieu. La raillerie caustique tombe, comme on voit, sur les esclaves licenciés et devenus citoyens d'Athènes. « C'est pour cela même, dit » Xanthias, qu'il faut augmenter la torture; car, » s'il est dieu, il ne sentira pas les coups. » Bacchus lui propose d'en souffrir autant, et le nouvel Hercule accepte la condition. « Jugez, reprend-il, » ô Éaque, par la patience de l'un ou de l'autre,

» lequel sera véritablement dieu. » Éaque ne demande pas mieux; et la scène dégénère en un jeu de théâtre fort étrange; car on fait dépouiller en public les deux concurrens d'étrivières. Éaque les frappe tour à tour; et, à chaque cri qu'ils jettent, à chaque grimace qu'ils font, il les regarde attentivement; mais chacun des deux s'excuse comiquement sur ses cris et ses grimaces involontaires, l'un en disant qu'il songe à un vers d'un poëte, l'autre en alléguant quelque autre raison de cette force : tous traits extrêmement satiriques qu'on ne saurait bien démêler, et qu'il suffit d'entrevoir.

Éaque, ne pouvant discerner, à force de coups, lequel des deux est dieu, prend le parti de les mener à Pluton et à Proserpine, qui sauront mieux en faire le discernement, étant eux-mêmes dieux. « C'est bien imaginé, dit Bacchus, mais » j'aurais fort souhaité que vous eussiez pris ce » parti un peu plus tôt. »

L'acte finit par un morceau du chœur extrêmement hardi sur les particuliers et sur la république. Il s'emporte d'abord contre Cléophon, général des Athéniens. Cet endroit montre que Cléophon n'avait pas encore été déféré, comme il le fut depuis, mais que sa disgrâce approchait. Il fut tué [1] dans

[1] Xenophon, *Hellenic.* lib. I.

une sédition excitée à Athènes, au sujet de plusieurs généraux et magistrats qu'on avait emprisonnés, et dont quelques-uns, comme Érasinis[1], avaient été condamnés. Le peuple revint de sa passion outrée contre tant de grands hommes, et Callixène, avec quelques autres, en échappa. On dit que ce Cléophon était de Thrace, et que le poëte comique Platon l'avait maltraité comme tel dans une comédie faite contre lui. Le chœur en effet, en reprenant ici le gouvernement d'Athènes avec une liberté qu'on ne saurait trop admirer, reproche aux Athéniens de mettre en place et dans les plus hauts rangs des étrangers, et même des esclaves, pour avoir assisté une fois à une bataille navale. C'est celle des Arginuses dont le poëte a déjà raillé. Mais la raillerie est ici plus marquée, et le reproche plus direct. Le chœur adresse la parole au peuple même, qui, sans doute, se repentait un peu d'avoir été si prompt à se donner des esclaves pour cousins, comme dit le poëte, et des citoyens et des préteurs de nouvelle fabrique, uniquement pour avoir été à un combat naval. Il retombe ensuite sur les particuliers dont il prédit la prochaine punition. Il désigne un baigneur, et surtout un petit Cligenès, qui ne veut point de paix, et qui fait le fou pour

[1] C'était surtout à lui qu'en voulait Archédêmus, dont nous avons parlé. Il le perdit en effet.

se sauver en eau trouble. Le chœur ajoute qu'il avait trouvé bon qu'on pardonnât à ceux qui, séduits par les artifices de Phrynicus, viendraient à se repentir de leur faute; mais il ne veut point de grâce pour les autres. Il compare l'usage que fait la république des citoyens, à l'opinion qu'elle attache à la monnaie ancienne et nouvelle. Elle se sert de la nouvelle qui ne vaut rien, et laisse la vieille qui est la meilleure. De même, les gens de bien, les anciens citoyens restent sans emploi, et les hommes nouveaux sont à la mode, gens étrangers, mal nés, souvent esclaves, et qu'on daignerait à peine regarder, pour en faire des victimes publiques. « Insensés, conclut-il, changez cette méthode perverse. Servez-vous [1] des gens de bien, dussiez-vous en souffrir : vos peines en seront du moins plus glorieuses et plus douces. »

ACTE III.

Cet acte commence par une scène de valets; car un autre personnage, sous le nom d'Éaque,

[1] Χρῆσθε τοῖς χρηστοῖσιν, jeu de mots.

c'est-à-dire, un valet de Pluton, paraît avec Xanthias, et dit que Bacchus lui semble un brave homme. « Oui-dà (répond l'autre); et comment ne le serait-il pas, lui qui ne connaît que » le vin et la débauche? » Ce trait est le meilleur de toute la scène. Les deux valets s'entretiennent ainsi sur leurs maîtres. On entend du bruit. Xanthias demande ce que c'est. Ce n'est rien, dit le valet de Pluton; c'est une querelle dEschyle et d'Euripide. Aussitôt il raconte comment on a porté aux enfers une loi, à savoir : que celui qui excellerait dans quelque art considérable, serait assis près de Pluton, et aurait bouche en cour, ou serait nourri au prytanée c'est-à-dire aux dépens du public. Le prytanée dans Athènes était, comme on l'a dit, un lieu d'assemblée des cinquante principaux magistrats. On y donnait des places et des pensions à ceux qui se distinguaient par quelque service important. Le valet ajoute que la loi voulait que cette place d'honneur fût cédée à quiconque paraîtrait sur les rangs avec un plus grand talent poétique; qu'Eschyle avait été long-temps en possession de la première place dans le genre de la tragédie; mais qu'Euripide, étant arrivé aux enfers, avait montré ce qu'il savait faire aux coupeurs de bourse, aux brigands, aux scélérats, etc., dont le nombre est infini; que ces gens-là avaient telle-

ment loué Euripide, qu'enorgueilli de leurs suffrages, il avait supplanté Eschyle : « et n'a-t-on » pas chassé l'usurpateur à coups de pierre, dit » Xanthias? » C'était quelquefois le sort des poëtes de théâtre, et les pierres tenaient lieu de sifflets. L'autre valet répond que non, mais que le jugement sur la préférence avait été remis aux suffrages publics. « Euripide est bien adroit, reprend » Xanthias; mais quoi donc, Eschyle n'a-t-il pas » son parti?—Non, dit l'autre; car il n'y a presque » plus d'honnêtes gens chez les morts, non plus » qu'à Athènes. Mais Pluton a décidé qu'il se » ferait une dispute réglée entre les deux rivaux. » —Dis-moi, reprend encore Xanthias, pourquoi » Sophocle n'a-t-il point voulu prendre la place » d'honneur?—Lui? bien loin de cela, répond-on, » il a embrassé Eschyle en arrivan ici, et lui a » pris la main, quoique Eschyle voulût lui céder » le pas. Mais il viendra bientôt en qualité de » spectateur, prêt à céder à Eschyle, s'il remporte le prix; sinon, pour le disputer à Euripide. » Le valet infernal dit enfin qu'on pèsera les tragédies de part et d'autre : qu'on a eu de la peine à se déterminer sur le choix des juges [1], parce qu'il y en a peu de bons : qu'Eschyle était un trop grand génie pour les Athéniens; qu'aussi

[1] Coup de patte sur les juges des tragédies et des comédies.

les regardait-il comme des gens peu connaisseurs en génie : qu'enfin l'on s'est déterminé à abandonner le jugement décisif de cette affaire à Bacchus.

Les valets rentrent, et le chœur prévient cette dispute par des vers à la manière grande et sonore d'Eschyle [1]. On y compare les vers de ce grand poëte aux rugissemens d'un lion, et à l'haleine d'un géant, et ceux d'Euripide au bruit et à la volubilité cadencée d'un char qui roule sur l'arêne. C'est leur caractère au naturel.

« Non, je ne céderai pas, » dit fièrement Euripide en entrant. Il en apporte d'abord la raison, et il objecte à Eschyle ce pompeux étalage de merveilles, ou plutôt de monstres dont il enfle ses tragédies, son éloquence ampoulée, et la férocité qui y règne ainsi que dans son humeur. Eschyle, à son tour, l'appelle fils de villageoise, artisan de vaines fictions, et fabricateur de gueux [2], de boiteux et de personnages mal vêtus. Les voilà donc aux prises, et chacun dans leur style. Bacchus, comme modérateur de la dispute, voyant Eschyle prêt à parler, dit plaisamment :

[1] Tous les chœurs d'Aristophane, ou presque tous, sont dans le goût dithyrambique des chœurs tragiques ; et plus souvent ils en sont des parodies.

[2] Euripide affectait de représenter les choses au naturel.

« Çà, qu'on apporte une brebis noire; car voilà » le tourbillon qui va produire un orage de pa- » roles; » c'est qu'on croyait apaiser les tempêtes par un sacrifice. Eschyle, en effet, commence par deux vers extrêmement pompeux; et Bacchus, pour donner sur les doigts à l'un et à l'autre poëte, exhorte Eschyle à se modérer, à ne point faire pleuvoir une grêle de grands mots, et Euripide à s'enfuir bien vite, de peur que, dans l'enthousiasme, son concurrent ne l'accable de quelques vers trop frappés, et, en lui brisant le crâne, n'en fasse sortir tout *Téléphe* [1].

Après quelques autres paroles de part et d'autre, Bacchus veut que le chœur et les deux poëtes fassent leurs invocations avant le combat, et brûlent de l'encens: cérémonie tragi-comique, aussi-bien que le combat même. Elle est imitée de l'usage des sacrifices et des invocations qu'on faisait avant que de plaider les causes de conséquence.

Le chœur s'adresse aux muses, Eschyle à Cérès, et Euripide à l'Æther, à l'Éloquence et à la Souplesse; car Aristophane le traite ici comme Socrate, et lui fait adorer de nouveaux dieux inconnus aux Athéniens. Le chœur, dans l'attente de la dispute, fait le vrai portrait des deux rivaux,

[1] Tragédie perdue d'Euripide.

d'un seul mot; car il s'attend de voir d'un côté l'élégance et la politesse, et de l'autre un déluge de mots splendides et magnifiques.

ACTE IV.

La dispute commence. Euripide attaque, suivant le caractère qu'il plaît à Aristophane de lui donner, c'est-à-dire, en sautillant et en escarmouchant vivement. Il reproche d'abord à son adversaire ses sujets et ses portraits extraordinaires, imaginés exprès pour surprendre et pour tromper le spectateur, comme un Achille et une Niobé enveloppés dans leurs vêtemens [1], et ne disant pas un mot durant toute la pièce. Bacchus a beau dire qu'il trouve ce silence plus beau que les discours de plusieurs poëtes athéniens : c'est une raillerie. Mais Aristoste [2], aussi-bien qu'Euripide, reproche ce défaut à Eschyle. Euripide passe ensuite aux mots extraordinaires de son rival qu'il représente comme semblables aux monstres qu'on peignait

[1] Sujets de tragédies d'Eschyle que nous n'avons plus, et qu'Aristophane critique.

[2] Dans sa poëtique.

sur les tapis. Il se fait un mérite d'avoir fait parler la tragédie d'un ton plus naturel et plus humain, d'avoir commencé d'abord à faire tout simplement et sans art l'exposition de la pièce, et d'avoir continué son action sans perdre de temps. Il se vante d'avoir appris aux Athéniens à bien parler et à raisonner sensément. Il compare ses disciples avec ceux d'Eschyle, et il trouve les siens plus polis, tels que Clitophon et Théramène. (C'est ce même Théramène si souple et si pliant dont on a déjà parlé). Il se glorifie enfin d'avoir formé les hommes à la vraie prudence, c'est-à-dire, selon le sens malin d'Aristophane, à la finesse et à l'artificieuse politique.

Eschyle prend à son tour la parole, mais en foudroyant. Honteux d'être obligé de lutter avec un tel adversaire, il lui demande en quoi il fait consister l'art du poëte. « A rendre les hommes » meilleurs, répond Euripide.» Sur quoi Eschyle prétend lui prouver qu'il les a rendus pires qu'auparavant; et que les Athéniens qu'il avait laissés, et qu'Euripide a trouvés en naissant, étaient braves, endurcis aux fatigues de la guerre, ne soupirant qu'après les dangers, attachés à tous leurs devoirs, et non pas scélérats et rusés comme aujourd'hui. On demande à Eschyle comment il a fait de ses citoyens des héros. « Par la tragédie [1]

[1] Eschyle cite ici deux de ses tragédies que nous avons, *les*

» des *Sept Chefs devant Thèbes*, répond-il. » Nul spectateur n'en sortait qu'avec la fureur » de la guerre dans le sein. » A en croire Euripide, ç'a été rendre un mauvais service à la patrie; car les Thébains en sont devenus eux-mêmes plus guerriers. Eschyle cite encore ses *Perses*, et dit que ce sont là des sujets dignes d'un poëte, et non pas des *Phèdres* et des *Sthénobées*[1]. Bacchus dit ici un mot cruel contre les dames d'Athènes. En effet, dit-il à Euripide, vous avez appris aux hommes et aux femmes d'Athènes, par vos *Bellérophons*, à s'empoisonner eux-mêmes. C'est que Sthénobée aimait Bellérophon; et, n'en étant pas aimée, elle l'accusa. La fourbe fut reconnue, et elle prit du poison. Eschyle soutient que ces sujets sont d'un pernicieux exemple, et qu'il faut respecter la tragédie en cachant les faiblesses de l'humanité, loin de les exposer en plein théâtre. Il justifie son style enflé sur ce que c'est le vrai langage des dieux et des héros, au lieu qu'Euripide les a dégradés, non-seulement en les humanisant trop par un langage doux et populaire, mais

Sept Chefs au Siége de Thèbes, et *les Perses*. On peut se rappeler les expositions qu'on a faites, et l'on trouvera que notre goût est assez conforme à celui d'Aristophane en un point. C'est qu'en effet ce sont deux tragédies les plus capables d'inspirer l'esprit guerrier à un peuple républicain.

[1] Sujets de même espèce.

en les revêtant quelquefois de haillons pour les peindre sous la livrée de l'indigence; ce qui fait, dit-il, que pas un riche aujourd'hui ne veut hasarder son bien sur mer; mais que chacun se déguise et crie misère. Il objecte à son concurrent d'avoir enseigné aux hommes l'art de parler avec finesse, et de raisonner éternellement; d'avoir donné de l'esprit aux nautonniers mêmes qui en abusent, en un mot d'avoir rendu tout le monde raisonneur et fanfaron [1].

Bacchus dit encore un mot singulier, dont se sont servis ceux qui ont traité des rangs de rameurs dans les anciennes galères. Le scholiaste (soit qu'on y ait ajouté ou non) ne favorise pas les rangs disposés les uns au-dessus des autres par étages. A l'égard du vers d'Aristophane [2], chacun lui donne le sens qu'il lui plaît.

Eschyle insiste de plus belle sur l'accusation intentée à son rival, d'avoir introduit des personnages vicieux au lieu de héros. Il lui fait même un crime d'avoir dit « que la vie n'était qu'une » véritable mort. » Jusqu'où Eschyle ne porte-t-il pas la délicatesse? et que dirait-il du style de nos

[1] Cela seul fait voir combien *Euripide* était à la mode, puisque tout le monde, jusqu'aux nautoniers, se piquait de savoir les beaux endroits des pièces d'Euripide.

[2] Vers 1074. « Ita per Apollinem, inferiori remigi in os oppedere, etc. »

jours, s'il blâme celui d'Euripide par le défaut de simplicité? Il ajoute que de là vient le grand nombre de scribes et de charlatans dont Athènes est inondée, et qui séduisent le peuple par de vains discours ; tandis que personne ne saurait aujourd'hui tenir un flambeau dans les combats céramiques. Ces combats, ou plutôt ces jeux établis en l'honneur de Prométhée, de Vulcain et de Minerve, se renouvelaient en trois fêtes différentes. Ils consistaient à arriver, en courant, au bout de la carrière, sans éteindre un flambeau qu'on portait. La lice s'appelait Céramique [1]. Il y avait à Athènes deux endroits de ce nom ; l'un où l'on enterrait ceux qui étaient morts à la guerre, et un autre qui était une place publique. Bacchus en prend occasion de dire une turlupinade sur un homme gros, gras et court, qui éteignit son flambeau dans un de ces jeux.

Le chœur, irrésolu sur cette dispute des deux poëtes, ne sait pour qui pencher, tant l'un attaque avec vigueur, et l'autre se défend avec adresse. Il ranime les combattans d'un air comique.

[1] Κεραμεικός.

ACTE V.

Comme si tout ce qui a précédé n'eût été qu'un prélude ou qu'un jeu, la dispute se renoue et s'échauffe avec plus de vivacité. Euripide venant au détail, attaque les prologues d'Eschyle. Celui-ci récite d'abord le commencement d'une des quatre pièces qu'il donna, suivant l'usage, sous le titre de *Tétralogie* d'*Oreste*. C'est le commencement des *Coëphores*[1], *Mercure souterrain*, etc. En trois vers, Euripide prétend reconnaître des fautes sans nombre. Ces fautes, vraies ou prétendues, se réduisent à une équivoque et à une répétition; chicanes grammaticales qu'il est presque impossible de bien faire sentir en français, ainsi que les autres fautes qu'ils se reprochent mutuellement. Cela même est si peu sérieux, et dit d'une manière si bouffonne, qu'il suffit d'indiquer ici tout le système de cet acte, au lieu de l'éplucher. Par exemple, au quatrième vers des *Coëphores*, Oreste s'explique ainsi : « Je viens me » plaindre au tombeau de mon père, afin qu'il

[1] Voyez les *Coëphores*, seconde part.

» m'écoute et m'entende. » Euripide saisit encore cette nouvelle répétition de deux mots grecs bien moins différens que ne sont ceux d'entendre et d'écouter : sur quoi Bacchus dit d'un air plus badin, que vraiment comique : « Eh! ne voyez- » vous pas qu'Oreste parlait à des morts, et par » conséquent à des sourds, à qui il faut répéter » les choses au moins trois fois? »

Euripide récite à son tour beaucoup de commencemens de ses prologues. Eschyle lui fait une mauvaise chicane sur celui d'*OEdipe*[1]. « OEdipe, » dit Euripide, fut d'abord très-heureux, et depuis il devint le plus infortuné des hommes. » Eschyle veut qu'un prince, dont l'oracle avait prédit tant d'horreurs, n'ait pu être appelé heureux, et que, bien loin de devenir infortuné, il ne cessa jamais de l'être. On voit, par ces minuties, ce qu'on doit penser du badinage d'Aristophane au sujet de ces deux grands poëtes. Bacchus badine à son ordinaire, en disant qu'OEdipe aurait été heureux, c'est-à-dire moins malheureux s'il eût combattu avec l'infortuné Érasinis[2]. Ce dernier était un des chefs athéniens à qui l'on fit son procès, aussi-bien qu'à un Trasylle, un Périclès, un Aristocrate et un Diomédon, l'année de

[1] Tragédie perdue d'Euripide.

[2] Ou bien si on l'eût comparé avec Érasinis.

la bataille navale des Arginuses, c'est-à-dire la vingt-sixième de la guerre : ce qui confirme de plus en plus la date de cette comédie.

Enfin Eschyle, pour couper court, s'engage à renverser tous les prologues d'Euripide par un proverbe dont l'application achèvera toujours le vers commencé : badinerie presque inexprimable; car ce qu'il propose d'ajuster aux iambes commencés d'Euripide, c'est un des trois mots de même quantité, qui signifient en diminutif [1], des peaux délicates, de petites feuilles, des ouvrages fins et travaillés à la lumière de la lampe avec beaucoup de soin et d'art. C'est en effet une trop grande attention à finir, à limer, à repolir, et par conséquent à affaiblir les vers qu'on reproche ici à Euripide. Eschyle tient parole. A chaque morceau que récite son adversaire, il trouve moyen de placer son proverbe : Ληκύθιον ἀπώλεσεν ; comme s'il voulait dire : Il a perdu son temps [2]; et ce mot se trouve tellement niché dans chaque hémistiche, que non-seulement il achève le vers, mais qu'il lui donne un sens ridicule.

Des prologues on passe aux chœurs ou intermèdes. C'était une partie considérable dans le

[1] Κωδάριον, ληκύθιον, θυλάκιον.

[2] Oleum perdidit; proverbe latin né du grec.

tragique ancien, comme nous l'avons observé. Mais cette partie, si noble et si élevée alors, est devenue beaucoup moins intéressante pour nous, malgré son pindarisme, si j'ose m'exprimer ainsi. Euripide récite un chœur d'Eschyle, et celui-ci un chœur d'Euripide, toujours interrompus par les bouffonneries de Bacchus qui plaisante sur l'un et l'autre; en un mot, les chœurs sont traités aussi peu sérieusement que les prologues.

Eschyle veut passer à la balance, c'est-à-dire, y peser les vers; et Bacchus dit qu'il va vendre la poésie à la livre. Il prend donc des balances et il ordonne que chacun à son tour y mette un vers ou une sentence. Euripide y met le premier vers de sa *Médée* : « Plût aux dieux que le navire Argo » n'eût jamais volé sur les eaux ! » Eschyle y en met un de son *Philoctète* [1] : « O fleuve Sperchius, » et vous, bruyans amas d'eaux ! » La balance penche aussitôt du côté d'Eschyle, parce que, dit Bacchus, ce poëte y a mis un fleuve, et que l'autre n'y a mis qu'un mot léger, tel que celui de, Voler. Tout le reste est de la même manière et du même tour; je veux dire qu'Eschyle l'emporte toujours, parce qu'il met dans la balance, tantôt le trépas, terme de poids, contre l'éloquence, expression légère, tantôt chars sur chars,

[1] Pièce perdue.

et morts sur morts, contre un pesant javelot. Enfin, Eschyle défie Euripide de se mettre dans la balance, lui, ses livres, sa femme, ses enfans avec son grand acteur Céphisophon, et il ne veut que deux de ses grands mots pour les contre-balancer tous [1].

Bacchus n'ose pourtant prononcer. Il ne veut s'attirer la haine d'aucun des deux poëtes, et de plus il avoue que l'un est plein d'âme et de feu, et l'autre rempli d'agrémens. Pluton survient, et presse Bacchus de se déterminer. Le dieu du vin déclare en effet qu'il lui faut un poëte pour sauver Athènes par des spectacles; mot très-malin contre les Athéniens qu'on regarde ici comme des enfans qu'il faut amuser, et qui ne se repaissent que de spectacles, au lieu de songer au salut de la république menacée d'une ruine entière.

Il demande donc aux deux poëtes lequel donnera de plus utiles conseils à l'État qui est sur le penchant de sa ruine. Il les interroge pour les éprouver sur ce qu'ils pensent d'Alcibiade. Ce héros était absent d'Athènes pour un méconten-

[1] Il ne faut pas omettre que Bacchus cite dans cette scène un vers de *Téléphe*, où Euripide faisant jouer aux dés les héros grecs, dit qu'Achille avait amené un quatre et deux unités. Ce vers et tout l'épisode des joueurs furent supprimés dans la pièce à cause des plaisanteries qu'on en avait faites. Eustathe, d'après un ancien.

tement. Bacchus dit de lui que le peuple le hait, et ne peut s'en passer [1].

Il le désire avoir devant ses yeux
Et si luy est néanmoins odieux.

Amyot, trad. de Plutarque dans *Alcib.*

« Je hais, dit Euripide du même, un citoyen » lent à servir sa patrie, et prompt à lui nuire, » bon pour lui seul, et incommode à l'État. » Quant à Eschyle, voici sa pensée sur le même sujet :

Le mieulx seroit pour la chose publique
Ne nourrir point de lion tyrannique :
Mais puis qu'on veut le nourrir, nécessaire
Il est qu'on serve à ses façons de faire.

Amyot, ibid.

Il y a apparence que ce sont là des sentences tirées de quelques tragédies perdues d'Eschyle et d'Euripide, sentences qu'Aristophane applique à Alcibiade dans la conjoncture du mécontentement mutuel du peuple et de ce grand homme. Bacchus trouve l'une sage [2] et l'autre nette [3]. Il veut encore

[1] C'est la pensée de *Martial* : nec possum tecum vivere, nec sine te.

[2] Σοφῶς, sagement, σαφῶς, clairement : jeu de mots.

[3] Elles expriment ce qu'on pensait alors d'Alcibiade. Plutarque dit, dans l'endroit cité (chap. XXVII) : « Parmi ces beaux faicts » et dicts, et avec ceste sienne grandeur de courage et vivacité » d'entendement, il y avoit de l'autre costé beaucoup de faultes

tirer des deux poëtes quelque autre sentence sur le moyen de rétablir les affaires de la république. Euripide en dit quelques-unes de fort malignes sur deux particuliers, et sur les défiances où l'État doit être de ceux qu'il emploie. Pour Eschyle, après s'être défendu de rien dire sur des maux qu'il croit sans remède, puisque Athènes ne se sert plus que de citoyens pervers, il avance pourtant une maxime pour la sauver; à savoir : « qu'elle » doit regarder le pays ennemi comme sien, et le » sien comme ennemi; considérer la mer comme » sa sûreté, et la terre comme un asile peu sûr. »

» et d'imperféctions; car il estoit trop délicat en son vivre or- » dinaire, dissolu en amours de folles femmes, et desordonné » en banquets, trop superflu et effeminé en habits; parce qu'il » alloit tousjours vestu de grandes robes de pourpre qu'il trainoit » en se promenant à travers la place avec une despense trop » excessive et trop superbe. Suyvant lesquelles delices, quand il » estoit en galere, il faisoit ouvrir et fendre le plancher de la » pouppe, afin qu'il couchast plus mollement, parce que son lit » estoit estendu, non sur des ais durs, mais suspendu en l'air » avec des sangles, et portoit à la guerre un escu doré sur lequel » il n'y avoit aucune enseigne ne devise ordinaire aux Atheniens, » ains y avoit l'image de Cupido, tenant la foudre en sa main. » Ce que voyans les gens de bien et d'honneur de la ville » d'Athènes, oultre ce qu'ils haïssoient toutes ces façons de faire » et s'en courrouccoient, encore redoubtoient-ils son audace » effrenée, et son insolence de contemner ainsi les loix et cous- » tumes de son païs, comme estant indices d'homme qui aspiroit » à la tyrannie, et qui vouloit tout renverser sans dessus » dessous : mais, quant à l'affection du commun peuple envers » luy, Aristophane donne bien à entendre quelle elle estoit. »

En effet, la principale force des Athéniens consistait dans les entreprises sur les ennemis et dans la marine : ainsi leur parlait Périclès [1] pour les engager à entreprendre la guerre du Péloponnèse.

Bacchus, pressé de choisir promptement un des deux poëtes, laisse à Pluton le jugement de leur mérite; mais il déclare en même temps qu'il va élire celui qui lui plaît le plus, et c'est Eschyle. En vain Euripide lui allégue ses sermens [2], et lui reproche de l'insulter après sa mort [3]. Bacchus se tire d'affaire en lui disant deux de ses vers tant critiqués. « C'est ma langue qui a juré, non pas mon » cœur; et qui sait si la vie n'est pas la mort? » Pluton et le chœur applaudissent au choix. Eschyle avant que de partir pour revenir au monde, veut que sa place aux enfers soit occupée par Sophocle, et que surtout on ait grand soin d'en écarter Euripide.

Sans entrer dans toutes les bizarreries de cette pièce, dont je laisse le jugement au lecteur, il est visible, par cet exposé fidèle, que tout ce qui regarde les trois poëtes tragiques les illustre plus

[1] Thucydide, lib. I.

[2] Euripide est supposé avoir sollicité Bacchus.

[3] Aristophane dit cela par allusion à la loi qui défendait de railler un mort sur le théâtre. On voit que la loi n'était pas exactement observée.

qu'il ne les décrie. A la vérité Aristophane paraît ici, comme ailleurs, extrêmement piqué contre Euripide. Il ne l'épargne ni du côté des mœurs, ni du côté de la naissance. Quant au génie poétique, quoiqu'il tâche de le mordre avec beaucoup de malignité, on sent qu'il cherche plus à se divertir qu'à critiquer sérieusement. Son Bacchus ne maltraite guère moins Eschyle qu'il choisit, qu'Euripide qu'il veut humilier. Les traits les plus malins sont entremêlés de marques d'estime, et ne font que montrer combien Euripide était estimé des Athéniens; mais, malgré leur estime et leur vénération, de quoi ne riaient-ils pas? Généraux, magistrats, gouvernement, dieux mêmes, tout passe ici par le tamis satirique, et tout était bien reçu, pourvu que la comédie fût réjouissante et assaisonnée de sel attique. La liberté d'Aristophane, à l'égard de l'État, est beaucoup plus surprenante que ne le sont les railleries sur les héros du théâtre grec : et, de même que l'État et ses chefs allaient toujours leur train sans s'embarrasser des lardons de Cratinus, d'Eupolis et d'Aristophane, il est aussi évident que la gloire d'Euripide ne souffrit pas beaucoup de l'acharnement de son ennemi à le dénigrer sur les mœurs et à le critiquer sur la poésie. Le lecteur me permettra de lui rappeler encore une réflexion que j'ai déjà placée en quelques endroits; c'est que

c'était ici particulièrement le lieu de critiquer dans Euripide ce qu'on y critique de nos jours, surtout dans *Alceste*. Nous ne voyons toutefois pas qu'Aristophane y ait songé, malgré son attention à ne rien passer de ce qui peut donner prise. Il faut donc conclure que ce qui nous déplaît ne faisait pas la même impression sur les Grecs, et que par conséquent l'équité demande qu'on impute ces prétendues fautes non aux poëtes, mais aux mœurs, et aux idées fort différentes de celles d'aujourd'hui.

Une autre réflexion à l'égard d'Eschyle, c'est que Bacchus, tout badin qu'il est dans cette pièce, a fort bien saisi le caractère du père de la tragédie, lorsqu'il compare la gradation de ses enthousiasmes aux présages, à la naissance, au progrès et aux derniers éclats d'une tempête. En effet ce que dit Virgile [1] des seuls présages qui l'annoncent, peint parfaitement les mouvemens qu'excitait Eschyle dès ses premières scènes, pour arriver par degrés au comble de l'émotion. C'est dommage qu'on ne puisse faire passer dans la prose, ni dans la versification française, la cadence toujours soutenue d'un beau passage de Virgile, cadence qui est elle-

[1] Continuò, ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere, et aridus altis
Montibus audiri fragor, aut resonantia longè
Littora misceri, et nemorum increbrescere murmur.
Georg. l. I, v. 356.

même une peinture plus vive encore que l'expression : « Les vents s'élèvent, les flots s'agitent ; les » vagues commencent à s'enfler ; un bruit horrible » se fait entendre du haut des montagnes ; les ri» vages retentissent au loin du mugissement des » flots qui s'entre-choquent, et le vent, engouffré » dans les forêts, augmente le bruit et l'hor» reur : [1] » voilà Eschyle dès le commencement de ses pièces.

[1] M. l'abbé Delille rend ainsi ces vers ; on y retrouve l'harmonie que le P. Brumoy regrette de ne pouvoir faire goûter aux lecteurs peu familiers avec la langue latine :

Soudain, l'onde en grondant, s'enfle dans ses prisons ;
Un bruit impétueux roule du haut des monts ;
D'un mugissement sourd la rive au loin résonne,
Et des bois murmurans le feuillage frissonne.

LES GRENOUILLES,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

PERSONNAGES.

XANTHIAS.
BACCHUS.
HERCULE.
UN MORT.
CHARON.
CHOEUR de Grenouilles.
CHOEUR d'initiés aux mystères de Bacchus.
ÆACUS.
SERVANTE de Proserpine.
DEUX CABARETIÈRES, chacune suivie de sa Servante.
SATELLITES d'ÆACUS.
EURIPIDE.
ESCHYLE.
PLUTON.

La scène est aux Enfers.

LES GRENOUILLES,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

XANTHIAS, BACCHUS.

XANTHIAS.

Me permettez-vous, mon maître, de dire ces gentillesses qui sont en possession de faire rire les spectateurs?

BACCHUS.

Et parbleu oui, dis tout ce que tu voudras, hormis ce mot, *je succombe*. Prends bien garde qu'il ne t'échappe; car je suis las de l'entendre.

XANTHIAS.

Je ne pourrai pas dire quelque autre chose d'agréable?

BACCHUS.

Pourvu que ce ne soit pas : *Oh! que je suis malheureux!*

XANTHIAS.

Quoi? Est-ce que je ne pourrai pas dire ce qu'il y a de tout-à-fait risible?

BACCHUS.

Parbleu si, et hardiment. Je ne te défends qu'une seule chose.

XANTHIAS.

Et quelle?

BACCHUS.

C'est de dire que tu fais tout sous toi, en rejetant ton paquet d'une épaule sur l'autre.

XANTHIAS.

Mais au moins puis-je dire, que, chargé d'un pareil fardeau, si l'on ne m'en débarrasse, mes efforts se feront entendre [1]?

BACCHUS.

Rien de tout cela, je te prie, à moins que je n'aie besoin de me faire vomir.

XANTHIAS.

A quelle fin donc, me suis-je chargé de ce fardeau, si je ne puis me permettre tout ce qui fait ordinairement le plaisant des pièces de Phry-

[1] Non vuoi tu ch'io petegi.

nicus [1], de Lycis et d'Amipsias [2], qui mettent assez souvent en scène des porte-faix?

BACCHUS.

N'en fais rien; car, toutes les fois que j'y assiste, et que je vois de pareilles sottises, j'y vieillis de plus d'une année.

XANTHIAS.

O pauvre épaule, trois fois malheureuse, de souffrir et de ne pouvoir en tirer parti pour faire rire!

BACCHUS.

N'est-ce pas là l'impertinence et la mollesse la plus prononcée! Quoi, moi, Bacchus, fils de Stamnium [3], je vais à pied, et je me fatigue, tandis que je donne une monture à ce drôle-là, pour qu'il ne sente aucune espèce de mal, et qu'il ne porte pas ce fardeau!

XANTHIAS.

Est-ce que je ne le porte pas?

[1] Poëte comique, contemporain d'Aristophane.

[2] Amipsias courait aussi la même carrière, et en même temps qu'Aristophane qu'il vainquit deux fois. Les *Oiseaux* de celui-ci, et ses premières *Nuées* furent jugées inférieures à d'autres pièces de cet Amipsias qui avait fait aussi une comédie contre Socrate. Diogène Laërce cite trois vers de cette comédie, II, 28.

[3] Ἐπειδὴ, dit le Scholiaste, ὁ οἶνος ἐν Σταμνίῳ ἐμβάλλεται.

BACCHUS.

Comment le portes-tu, puisque tu es porté?

XANTHIAS.

Oui, mais avec un fardeau sur moi.

BACCHUS.

Comment?

XANTHIAS.

Et fort pesant.

BACCHUS.

Mais, est-ce que ton âne ne porte pas tout ce que tu portes toi-même?

XANTHIAS.

Non, certes, il ne porte pas ce que j'ai sur moi, ce que je porte. Non parbleu.

BACCHUS.

Comment se fait-il que tu portes, toi qui es porté par un autre?

XANTHIAS.

Je ne sais; mais l'épaule ne m'en fait pas moins mal.

BACCHUS.

Puisque tu n'es point soulagé par ta monture, prends-la donc et porte-la.

XANTHIAS.

Ah dieux! que ne me suis-je trouvé au dernier combat naval! je vous ferais verser d'abondantes larmes.

BACCHUS.

Descends, maraud ; je vais aller frapper à cette porte où je me proposais d'abord de m'arrêter. Garçon, garçon, oh! oh! garçon.

SCÈNE II.

LES MÊMES, HERCULE.

HERCULE.

Qui a frappé à la porte? Quel qu'il soit, comme il a heurté en vrai Centaure! Dites, parlez, qu'y a-t-il?

BACCHUS, à part, à Xanthias.

Hé! mon ami.

XANTHIAS.

Qu'est-ce que c'est?

BACCHUS.

Tu n'as pas remarqué?

XANTHIAS.

Quoi?

BACCHUS.

La peur affreuse que je lui ai faite.

XANTHIAS.

Oh! par Jupiter, ne radotez pas à ce point.

HERCULE.

Par Cérès, j'ai beau me mordre les lèvres, je ne puis m'empêcher de rire : je ris malgré moi.

BACCHUS.

Écoutez, mon ami ; j'ai besoin de vous pour quelque chose.

HERCULE.

Non, je ne puis m'empêcher d'éclater en voyant une peau de lion par-dessus une robe jaune. Que signifie cet accoutrement? Quel rapport ont ensemble le cothurne et la massue? D'où venez-vous?

BACCHUS.

J'ai monté le *Clisthène*[1].

BACCHUS.

Et vous avez combattu sur mer?

BACCHUS.

Oui certes, et nous avons coulé à fond douze, si je ne me trompe, ou treize vaisseaux.

HERCULE.

Vous?

BACCHUS.

J'en jure par Apollon.

[1] Il tombe là sur Clisthène, dont il parle comme d'un vaisseau.

HERCULE.

Et après cela je me suis réveillé [1] !

BACCHUS.

Comme j'étais seul et occupé à lire l'*Andromède*, dans mon vaisseau, il m'est venu tout à coup un violent desir..... Devinez lequel?

HERCULE.

Un desir? combien grand?

BACCHUS.

Tout petit, comme Molon.

HERCULE.

Desiriez-vous une femme?

BACCHUS.

Non certes.

HERCULE.

Un garçon?

BACCHUS.

Point du tout.

HERCULE.

Un homme donc?

BACCHUS.

Attataï!

[1] Formule accoutumée, qui termine ordinairement le récit de ceux qui racontent les rêves qu'ils ont eus pendant la nuit. Hercule l'emploie dans cette occasion, pour faire voir qu'il ajoute peu de foi au dire de Bacchus.

HERCULE.

Vous vous en êtes donné avec Clisthène?

BACCHUS.

Frère, ne me plaisantez pas, je suis mal à mon aise; un tel desir fait mon tourment.

HERCULE.

Quel est-il, cher petit frère?

BACCHUS.

Je ne puis le dire; mais je vous en donnerai une idée par comparaison. N'avez-vous jamais desiré subitement de la bouillie?

HERCULE.

De la bouillie? babaiax! Mille fois dans ma vie.

BACCHUS.

Comprenez-vous bien ce que je veux dire? Vous en dirai-je davantage?

HERCULE.

Quant à la bouillie, n'en ajoutez pas davantage: je comprends assez bien.

BACCHUS.

Tel est le desir ardent que j'ai de revoir Euripide mort; et aucun mortel ne me dissuadera d'aller le trouver.

HERCULE.

Là-bas, aux enfers?

BACCHUS.

Oui, parbleu! et plus bas encore, s'il le faut.

HERCULE.

A quoi bon cela?

BACCHUS.

J'ai besoin d'un bon poëte : il n'y en a plus ici; ceux qui vivent sont détestables.

HERCULE.

Quoi! Iophon ne vit-il plus?

BACCHUS.

C'est le seul passable qui survive; si cependant il l'est vraiment; car je ne sais pas bien d'où lui vient son mérite.

HERCULE.

Mais, si vous devez tirer quelqu'un des enfers, n'en tirerez-vous pas Sophocle qui y précède Euripide?

BACCHUS.

Je veux auparavant prendre Iophon à part et avoir le cœur net sur ce qu'il sait faire seul sans Sophocle. D'ailleurs, Euripide, fin comme il est, ne manquera pas de vouloir me suivre; au lieu que Sophocle est sans doute aussi simple chez les morts, qu'il l'était sur la terre.

HERCULE.

Et Agathon, qu'est-il devenu?

BACCHUS.

Il m'a laissé : il s'est retiré. C'était un bon poëte, très-regretté de ses amis.

HERCULE

Dans quel pays, l'infortuné s'est-il rètiré?

BACCHUS.

Au festin des bienheureux.

HERCULE.

Et Xénoclès?

BACCHUS.

Oh! parbleu, qu'il périsse.

HERCULE.

Et Pythangelus?

XANTHIAS.

L'on pense à eux, et l'on ne songe pas à moi qui n'en puis plus.

HERCULE.

N'y a-t-il donc pas ici d'autres jeunes morveux qui font plus de dix mille tragédies? De cent piques [1] plus jaseurs qu'Euripide?

BACCHUS.

Ce ne sont que de faibles rejetons, des babillards, qui gazouillent comme des hirondelles, des corrupteurs du bon goût. Si on leur a donné

[1] Grec : *D'un stade*.

un seul chœur, s'ils ont obtenu une seule faveur de Melpomène, ils tombent aussitôt épuisés de fatigue; mais, quelques recherches que vous fassiez, vous ne trouverez plus un seul poëte d'une imagination féconde, et qui mette au jour des sentences vigoureuses.

HERCULE.

Comment, d'une imagination féconde?

BACCHUS.

Mais féconde de manière à produire une forte pensée de cette espèce : *L'air est le trône de Jupiter* [1]; ou, *le pied du temps* [2]; ou, *mon cœur n'a pas voulu s'engager par un serment, et ma langue a juré sans la participation de mon cœur.*

HERCULE.

C'est donc là ce que vous aimez?

BACCHUS.

Oui, plus qu'à la folie.

HERCULE.

Pour cela! c'est détestable; je m'en rapporte à vous-même.

[1] Tiré d'un vers de la *Mélanippe* d'Euripide.

[2] Tiré d'un vers de l'*Alexandra* d'Euripide. La même locution se retrouve plus hardie encore dans les *Bacchantes*, v. 876 : Les dieux sont lents et cachent, de mille manières, le *pied du temps*; mais ils atteignent l'impie... Ceci n'est pas rendu littéralement.

BACCHUS.

Je n'envie point votre façon de penser, faites-en parade [1].

HERCULE.

Eh bien! cela ne m'en paraît pas moins détestable.

BACCHUS.

Apprenez-moi à souper.

XANTHIAS.

Et l'on ne songe pas à moi.

BACCHUS.

Sachez, maintenant, ce qui m'amène à vous avec cet accoutrement semblable au vôtre : je desire que vous me fassiez connaître les hôtelleries dont je pourrais avoir besoin, et où vous vous arrêtâtes lorsque vous descendîtes aux enfers : nommez-les-moi, ainsi que les lieux où l'on peut mettre à l'ancre, acheter du pain, s'amuser, séjourner, s'arrêter. Indiquez-moi encore les fontaines, les

[1] Grec : *Ne vous logez point dans ma pensée : vous avez où loger*..... Je pense, avec M. Hardion (*Histoire de l'Académ. des Inscript. et Belles-Lettres*, p. 43 et 44 t. IX.) qu'Aristophane fait ici allusion au 236e vers de l'*Andromaque* d'Euripide, où celui-ci fait dire par Andromaque à Hermione : « Si vous êtes » sage, ce n'est pas en tenant de tels discours. -- Je ne souhaite » point, réplique Hermione, que votre raison loge chez moi; » c'est-à-dire : je ne vous envie point cette raison dont vous faites parade. La traduction, n'a pas rendu cette afféterie du tragique.

chemins, les villes, les belvédères, les bouchons, et où il y a le moins de punaises.

XANTHIAS.

Et l'on ne songe pas à moi.

HERCULE.

Vous aussi, pauvre diable, tenterez ce voyage?

BACCHUS.

Laissez-moi faire, et dites-moi seulement la route la plus courte pour aller aux enfers; et indiquez-moi celle où il ne fera ni trop chaud ni trop froid.

HERCULE.

Çà, voyons, par où commencerai-je ce détail? Par où? Il y a bien un moyen sûr, ce serait, à l'aide d'un escabot et d'une corde, de vous pendre.

BACCHUS.

Finissez; ce propos me suffoque.

HERCULE.

Mais il y a un moyen court et fort en usage; c'est le mortier.

BACCHUS.

Voulez-vous parler de la ciguë?

HERCULE.

Certainement.

BACCHUS.

Ce breuvage est froid et glacial; il engourdit aussitôt les jambes [1].

HERCULE.

Voulez-vous un moyen de voyager promptement et facilement?

BACCHUS.

Eh! parbleu oui, d'autant plus que je ne suis pas bon marcheur.

HERCULE.

Allez au Céramique.

BACCHUS.

Après cela?

HERCULE.

Quand vous serez monté au haut de la tour....

BACCHUS.

Que ferai-je?

HERCULE.

Écoutez bien quand on donne le signal de la torche : alors, dès qu'on criera, *jeté* [2], précipitez-vous aussitôt.

[1] Aristophane fait ici allusion à la manière de préparer la cigüe, et aux effets qu'elle produisait. Voyez-en les détails les plus circonstanciés dans le touchant récit que Platon nous fait de la mort de Socrate, *in Phœdon*, p. 116; *in Phædr.*, p. 118.

[2] Allusion, dit Kuster, au signal qu'on donnait, avant de commencer la course qui se faisait dans le Céramique avec des

BACCHUS.

Comment?

HERCULE.

Du haut en bas.

BACCHUS.

Mais je briserais les deux enveloppes de mon cerveau. Que les dieux me gardent d'user de ce moyen !

HERCULE.

Duquel voulez-vous donc?

BACCHUS.

De celui dont vous avez fait usage.

HERCULE.

Mais, ma route est longue : vous arriverez d'abord à un marais immense et très-profond.

BACCHUS.

Eh bien ! comment le passerai-je?

HERCULE.

Un vieillard vous passera dans une toute petite barque, moyennant deux oboles.

BACCHUS.

Mais, quel pouvoir ont ces deux oboles? Comment se fait-il qu'il s'en trouve là?

torches ardentes. Les spectateurs ordonnaient à un homme qui était au haut de cette tour, de jeter une torche enflammée. C'était à ce signal que chacun des coureurs entrait dans la carrière, sa torche ardente à la main.

HERCULE.

Thésée les y a portées. Après cela, vous verrez des serpens et des bêtes affreuses et innombrables.

BACCHUS.

Ne cherchez pas à m'épouvanter et à me faire peur; vous ne m'effrayerez pas.

HERCULE.

Vous trouverez ensuite un bourbier épais et un torrent de fange : là, croupit quiconque a enfreint les droits de l'hospitalité par d'odieux outrages, ou a privé de son salaire le jeune garçon dont il abusait, ou a opprimé sa mère, ou a donné un soufflet à son père, ou s'est parjuré, ou a copié quelque discours de Morsimus [1].

[1] M. Poinsinet a bien rendu ce morceau :

De là je rencontrai ces détestables plages,
Où séjourne, où croupit un cloaque empesté.
Là gît quiconque a pu, par d'odieux outrages,
Enfreindre tous les droits de l'hospitalité;
Quiconque à cet excès de rage s'est porté,
Que d'oser maltraiter ou son père ou sa mère;
Tout libertin sans probité,
Qui, fraudant les lois de Cythère,
A joui, sans payer, d'un objet fait pour plaire;
Tout parjure, ou tout idiot,
Qui des vers de Morsime a transcrit un seul mot.

Mais entendons Virgile :

Hîc quibus invisi fratres, dùm vita manebat,
Pulsatusve parens, et fraus innexa clienti;

BACCHUS.

Il fallait, morbleu, mettre de ce nombre quiconque se forme à la pyrrhique de Cinésias.

HERCULE.

Plus loin, le doux son des flûtes frappera votre oreille; vous jouirez de la lumière la plus pure; vous trouverez des myrtes, des chœurs d'hommes et de femmes, et de fréquens battemens de mains [1].

BACCHUS.

Quels sont ces gens-là?

Aut qui divitiis soli incubuere repertis,
Nec partem posuere suis, quæ maxima turba est.....

Æneid. VI, 608.

Voyez Homère, Iliad. XVIII, 352.

[1] M. Poinsinet a rendu également bien cette description des Champs Élysées :

Sorti de là, voici qu'une douce musique
Vers un séjour charmant attirera tes pas.
Sous un ciel pur, serein, tu te retrouveras.
Myrtes verds, prés fleuris, chœurs d'ombres fortunées
Danses et jeux sans fin te peindront les appas
Des plus paisibles destinées.

Virgile, *Æneid.* VI, 638 :

Devenere locos lætos, et amœna vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.
Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo, solemque suum, sua sydera norunt.

Comparez ces descriptions du noir Tartare et de l'Élysée avec celles de Voltaire dans *la Henriade*, chant VII[e].

HERCULE.

Des initiés.....

XANTHIAS.

Eh bien! morbleu, je veux être l'âne chargé de porter les mystères; mais je ne porterai pas davantage ces paquets.

HERCULE.

.....Vous diront tout ce dont vous aurez besoin. Ils habitent tout près du palais de Pluton, sur la route qui y conduit. Mais, cher frre, je vous fais bien mes adieux.

BACCHUS.

Adieu, et portez-vous bien.

SCÈNE III.

BACCHUS, XANTHIAS.

BACCHUS.

Allons, reprends ces couvertures.

XANTHIAS.

Quoi, avant que je les aie posées à terre?

BACCHUS.

Allons, et dépêche-toi.

XANTHIAS.

Non, non : daignez m'écouter. Faites marché avec quelqu'un de ceux qu'on y mène, et qui sont condamnés à faire cette route.

BACCHUS.

Et si je ne trouve personne?

XANTHIAS.

Alors vous me mènerez.

BACCHUS.

Fort bien avisé. Tiens, en voilà un qu'on porte. Hé! hé! c'est à vous que je parle, à vous, ô mort. Voulez-vous, mon ami, porter un petit paquet aux enfers?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN MORT.

LE MORT.

Quel est-il?

BACCHUS.

Le voilà.

LE MORT.

Me donnerez-vous deux drachmes pour cela?

BACCHUS.

Non parbleu, mais un peu moins.

LE MORT.

Allez, allez, continuez votre chemin.

BACCHUS.

Attendez un peu : peut-être conviendrons-nous du prix.

LE MORT.

Il n'y a rien à faire, à moins que vous ne me donniez deux drachmes.

BACCHUS.

Tenez, voilà neuf oboles.

LE MORT.

J'aimerais mieux revivre.

XANTHIAS.

Qu'il est impertinent ce drôle-là! il ne lui en cuira pas? J'irai moi-même.

BACCHUS.

Voilà de l'honnêteté et du courage. Allons à la barque.

SCÈNE V.

BACCHUS, XANTHIAS, CHARON.

CHARON.

Oop! ramenez-moi la barque.

XANTHIAS.

Qu'est-ce que c'est que cela?

BACCHUS.

Eh! parbleu, c'est là ce marais dont il nous parlait; j'aperçois la barque.

XANTHIAS.

Mais, par Neptune, voilà Charon aussi.

BACCHUS.

Bonjour, ô Charon; bonjour, ô Charon; bonjour, ô Charon.

CHARON.

Qui vient ici du sein de la misère et du trouble? Qui vient dans les champs de l'oubli, dans les lieux où l'âne est couvert de toison [1], chez les Cerbériens, chez les corbeaux, dans le Tartare, en un mot?

BACCHUS.

Moi.

CHARON.

Entrez vite.

BACCHUS.

Où voulez-vous me conduire? Est-ce véritablement aux corbeaux?

CHARON.

Oui, en vérité, pour vous obliger. Entrez seulement.

BACCHUS.

Allons, hé! garçon.

CHARON.

Je ne passe aucun esclave, à moins qu'il n'ait combattu sur mer pour honorer des cadavres [2].

[1] Proverbe qui se dit, quand on veut exprimer une chose qui n'existe pas.

[2] Aristophane, observe M. Brunck, lâche ici un trait mordant contre les Athéniens, qui, après la fameuse bataille d'Arginuse,

XANTHIAS.

Hélas! j'en ai été empêché; j'avais, alors, par malheur, une fluxion sur les yeux.

CHARON.

Eh bien! tu tourneras tout autour du Styx.

XANTHIAS.

Où attendrai-je donc?

CHARON.

Auprès de la pierre d'Avænus [1]; à côté des bouchons.

BACCHUS.

Entends-tu?

XANTHIAS.

Jentends fort bien. Ah que je suis malheureux! Qu'ai-je donc rencontré dans mon chemin, en sortant de la maison?

condamnèrent à mort les chefs de leur armée navale, parce qu'ils n'avaient pas accordé les honneurs de la sépulture à ceux qui avaient succombé dans ce combat. Ils eurent beau alléguer l'impossibilité où ils furent de remplir ce devoir; le peuple, Socrate seul excepté, demanda qu'ils payassent de leur vie une omission à laquelle ils avaient été forcés par les vents et la tempête.

[1] Jeu de mots agréable, observe M. Brunck. Αὐαίνου est mis là comme nom propre, et peut être pris pour l'impératif du verbe αὐαίνομαι.

SCÈNE VI.

BACCHUS*, CHARON.

CHARON.

Mettez-vous près de la rame. Si quelqu'un veut passer, qu'il se dépêche. Eh bien donc, que faites-vous?

BACCHUS.

Que voulez-vous que je fasse? Puis-je autre chose que de m'asseoir près de la rame comme vous me l'avez ordonné?

CHARON.

Ne vous mettrez-vous donc pas ici, gros ventru?

BACCHUS.

M'y voici.

CHARON.

Allons, ne vous servirez-vous pas de vos mains et ne les étendrez-vous pas de la sorte?

BACCHUS.

J'y suis.

CHARON.

Ne plaisantez pas; mais agitez vigoureusement votre rame.

BACCHUS.

Mais comment pourrai-je faire aller ma rame,

moi qui n'ai ni connaissance ni expérience en fait de navigation?

CHARON.

Très-aisément; dès qu'une fois vous vous serez mis à ramer, vous serez dédommagé de votre peine par la plus charmante musique.

BACCHUS.

De qui, cette musique?

CHARON.

Celle des Grenouilles, des cygnes.

BACCHUS.

Donnez le signal.

CHARON.

Oop op! oop op!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHOEUR DE GRENOUILLES.

LE CHOEUR.

Brekekekex, coax, coax. Brekekekex, coax, coax. Filles des eaux marécageuses, unissez vos accords au son des flûtes; répétons cet air éclatant, coax, coax, dont nous avons coutume de faire retentir le Limnaium [1], en l'honneur de Bacchus

[1] Temple élevé à Bacchus dans un lieu près de la citadelle d'Athènes. Voy. t. X, p. 363.

le Nysien, fils de Jupiter, quand une troupe de buveurs, vient, pendant la solennité des orgies [1], se livrer à la débauche dans mon bois. Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS.

Pour moi, je commence à avoir mal aux fesses, coax, coax.

LE CHOEUR.

Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS.

Vous vous souciez fort peu de cela.

LE CHOEUR.

Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS.

Puissiez-vous crever avec votre coax. On n'entend que ce coax.

LE CHOEUR.

C'est avec raison, mon beau curieux; car nous sommes recherchées et des Muses qui savent tirer des sons agréables de la lyre, et de Pan, au pied garni de corne, qui joue sur des chalumeaux. Je fais les délices d'Apollon, ce grand maître sur la cithare, parce que j'élève dans les marais, des

[1] Voyez, au sujet des fêtes célébrées dans l'Attique, en l'honneur de Bacchus, la savante dissertation de Ruhnkenius, dans son supplément d'Hesychius, au mot Διονύσια.

roseaux utiles à la lyre [1]. Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS.

Pour moi, je suis couvert d'échauboulures, et j'ai le derrière en compote; il chantera tout-à-l'heure brekekekex, coax, coax. Mais, ô race passionnée pour le chant, finissez.

LE CHOEUR.

C'est bien aujourd'hui que nous devons chanter; si jamais nous nous sommes fait entendre en sautant pendant les beaux jours à travers le souchet et le phléon [2], nous réjouissant ainsi des airs qu'on répète quand on se promène sur les eaux; ou si jamais, pour éviter les flots versés par Jupiter, retirées au fond de l'abîme où nous nous agitions avec vivacité, nous avons mêlé nos voix

[1] Ces roseaux servaient sur la lyre en guise de chevalet. Voy. Pollux, IV, 62.

[2] Au sujet du souchet, κυπείρου, voyez Pline, XXI, 69. Quant au φλέως, voyez Théophraste, *histor. plantar.*, IV, II, où il est dit de l'une et de l'autre plante qu'elles croissent dans le marais Orchomène. Tous les manuscrits de Pline, consultés par le P. Hardouin, et depuis par son confrère M. l'abbé Brotier, donnent pheos et non phleos, XXI, 54, et XXII, 13, et le P. Hardouin confirme parfaitement cette leçon, en observant qu'on lit dans Théophraste, VI, 5, le composé ἱπποφέως appelé aussi Stœben. Au reste, on lit φλέως dans le manuscrit grec d'Aristophane, n. 2712, et dans la traduction italienne : n'el fleo.

au bruit des gouttes d'eau qui se brisaient par leur chûte [1]. Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS.

Je veux vous ôter ce plaisir.

LE CHOEUR.

Mais c'est nous mettre au supplice, que de nous forcer au silence.

BACCHUS.

C'est bien un plus grand supplice pour moi d'avoir les oreilles rompues tandis que je rame.

LE CHOEUR.

Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS.

Il vous en cuira.... je ne me soucie guère de vos chants.

LE CHOEUR.

Pour nous, nous crierons, tant que nous pourrons, tout le jour, brekekekex, coax, coax.

BACCHUS.

Vous ne crierez pas plus fort que moi.

LE CHOEUR.

Ni vous plus que nous.

BACCHUS.

Vous ne l'emporterez jamais sur moi; je crierai,

[1] Πομφολυγοπαφλάσμασι.

s'il le faut, même tout le jour, jusqu'à ce que j'aie écrasé votre coax.

LE CHŒUR.

Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS.

Je savais bien que je ferais cesser votre coax.

CHARON.

Allons, cessez, cessez; abordez et sortez après avoir payé le passage.

BACCHUS.

Tenez, voilà deux oboles.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

BACCHUS, XANTHIAS.

BACCHUS.

Xanthias! Où es-tu, Xanthias? Hé, Xanthias!

XANTHIAS.

Iaû.

BACCHUS.

Viens ici.

XANTHIAS.

Bonjour, mon maître.

BACCHUS.

Qu'est-ce que c'est que tout cela?

XANTHIAS.

Ce n'est qu'obscurité et infection.

BACCHUS.

As-tu donc vu quelque part ici ces parricides et ces parjures dont cet autre nous parlait?

XANTHIAS.

Et vous, ne les avez-vous pas vus?

BACCHUS.

Et par Neptune, j'en aperçois encore. Voyons maintenant ce que nous avons à faire.

XANTHIAS.

Le plus pressé est de sortir d'ici; car c'est là le lieu où se tiennent ces monstres hideux dont on nous parlait.

BACCHUS.

Qu'il sera désespéré! Il voulait m'en imposer pour me faire peur. C'est par jalousie, parce qu'il sait que je suis intrépide. Il n'y a rien d'orgueilleux comme Hercule. Je voudrais qu'il se présentât quelque danger à affronter, et quelque occasion de signaler ma descente aux enfers par un grand exploit.

XANTHIAS.

Parbleu, j'entends quelque bruit.

BACCHUS.

Où, où?

XANTHIAS.

Là, tout près.

BACCHUS.

Va donc de ce côté-là.

XANTHIAS.

Mais c'est en face de nous.

BACCHUS.

Avance donc.

XANTHIAS.

Oh! parbleu, je vois un monstre affreux.

BACCHUS.

Comment est-il?

XANTHIAS.

Il fait trembler; il prend toutes sortes de figures : tantôt c'est un bœuf; tantôt un mulet, et tout-à-l'heure c'est une très-jolie femme.

BACCHUS.

Où est-il? Voyons que j'aille à sa rencontre.

XANTHIAS.

Mais ce n'est plus une femme, c'est maintenant un chien.

BACCHUS.

C'est donc Empuse [1] ?

XANTHIAS.

Sa face est toute rayonnante.

BACCHUS.

L'une de ses jambes est-elle d'airain?

XANTHIAS.

Oui parbleu, et l'autre est de fumier, soyez-en sûr.

[1] Dénomination d'un spectre ou fantôme qu'Hécate faisait apparaître aux malheureux.

BACCHUS.

Où me fourrai-je?

XANTHIAS.

Et moi donc?

BACCHUS.

O sacré Pontife [1], conservez-moi, pour que je boive avec vous.

XANTHIAS.

Nous sommes perdus, ô Hercule!

BACCHUS.

Mon ami, je t'en prie, ne m'appelle pas, ne prononce pas mon nom.

XANTHIAS.

O Bacchus!

BACCHUS.

Prononce encore moins celui-ci que l'autre.

XANTHIAS.

Continuez dans la route où vous êtes : par ici, par ici, mon maître.

BACCHUS.

Eh bien! qu'y a-t-il?

XANTHIAS.

Soyez tranquille : nous sommes au mieux;

[1] Il n'y a point de pontife en scène, pas plus que d'Empuse; mais Bacchus, saisi de frayeur, et guidé par la superstition, s'adresse au pontife qui, à raison de sa dignité, occupait dans le théâtre la place la plus distinguée.

nous pouvons bien dire avec Hégélochus : Après la tempête nous voyons le chat. Empuse a disparu.

BACCHUS.

Jure.

XANTHIAS.

Je jure par Jupiter.

BACCHUS.

Jure encore.

XANTHIAS.

Par Jupiter encore.

BACCHUS.

Jure, dis-je.

XANTHIAS.

Par Jupiter, dis-je.

BACCHUS.

Ah dieux! quelle frayeur j'ai eue à la vue de ce fantôme! Mais ce trembleur de Pontife a encore eu plus de peur que moi. Hélas! d'où me viennent tous ces malheurs? Auquel des dieux les reprocherai-je? Est-ce à *l'Air*, ce trône de Jupiter, ou cet escabot du temps?

(*On entend une flûte dans l'intérieur*).

XANTHIAS.

Hé! hé!

BACCHUS.

Qu'y a-t-il?

XANTHIAS.

Vous n'avez pas ouï?

BACCHUS.

Quoi?

XANTHIAS.

Le son d'une flûte.

BACCHUS.

Si : j'ai même senti l'odeur des torches sacrées. Mais mettons-nous à l'écart pour écouter.

SCÈNE II.

LES DEUX PRÉCÉDENS, à part, LE CHOEUR des initiés aux mystères de Bacchus, et le même Chœur partagé en deux bandes.

LE CHOEUR.

Iacchus, ô Iacchus. Iacchus, ô Iacchus.

XANTHIAS.

C'est cela, mon maître : ces initiés, dont on nous parlait, célèbrent quelque part des jeux en l'honneur de Bacchus : ils répètent le nom Iacchus, à la façon de Diagoras.

BACCHUS.

C'est ce qui me paraît; ainsi notre meilleur parti est de nous taire, pour que nous puissions juger du tout à notre aise.

LE CHOEUR.

O Iacchus, vous qui habitez cette sainte retraite, Iacchus, ô Iacchus, venez au milieu de ceux qui vous honorent, pour vous mettre à la tête de nos danses sur ce gazon; agitez la couronne de myrte couverte de fruits, qui ceint votre tête, en dansant d'un pied ferme, cette danse libre, joyeuse, pleine de grâces, décente, et célèbre parmi vos sacrificateurs.

XANTHIAS.

O vénérable et très-sainte fille de Cérès, que la chair de porc frais répand ici une odeur agréable!

BACCHUS.

Tu ne pourras donc pas te taire, si tu sens une fois les intestins?

LE CHOEUR.

Excitez les torches enflammées que vous apportez, en les agitant dans vos mains, ô Iacchus, lumière éclatante des orgies nocturnes. La prairie est éclairée de mille feux; les vieillards retrouvent leurs jambes : ils dissipent les ennuis d'un grand âge, et oublient leurs vieux ans, pour qu'ils puissent être admis à prendre part à nos solennités. Allons, porte-flambeau, venez à la table de la bondissante jeunesse, sur cette prairie fraîche et émaillée de mille fleurs.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Que le silence le plus parfait règne ici; que cette enceinte soit abandonnée à nos chœurs, par quiconque n'est point au fait de ces chants, ou n'a point le cœur pur, ou n'a point encore vu les orgies des muses, et n'a été ni admis aux danses, ni même initié aux mystères de la langue bacchique du taurophage Cratinus; par quiconque se plaît à des propos bouffons, qui excitent un rire indécent, ou n'arrête point les cruels effets d'une sédition, et n'est point accessible à ses concitoyens, mais qui les anime au contraire et les irrite dans la vue de son propre intérêt; par quiconque, commandant d'une ville en proie à toutes sortes de fléaux, se laisse corrompre par les présens, ou, livre une forteresse ou des vaisseaux; ou comme un autre Thorycion, cet odieux collecteur des vingtièmes, exporte des marchandises prohibées d'Ægine à Épidaure, telles que du vin, du lin et de la poix; ou détermine un capitaliste à prêter son argent aux ennemis pour construire des vaisseaux; ou souille les images d'Hécate, en assistant à des chœurs dithyrambiques; ou enfin par tout rhéteur qui recueille, pendant la célébration des bacchanales, la récompense des poëtes. Je déclare à tous ces gens-là, et je leur déclare mille et mille fois qu'ils aient à déguerpir

d'ici. Pour vous, faites entendre vos chants et vos hymnes propres à cette fête.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Que chacun, en sautant, s'avance maintenant avec vivacité dans les vallons fleuris du Tartare, et se permette l'épigramme, les bons mots et l'ironie. Nous avons assez montré notre zèle pour la célébration de ces mystères. Mais allez, et occupez-vous de faire un pompeux éloge de notre divine protectrice : célébrez dans vos chants celle qui déclare hautement qu'elle veillera toujours à la conservation de ce pays, quoi que Thorycion fasse pour s'y opposer.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Honorez à présent, par une autre espèce de cantique, cette reine, mère des fruits, la déesse Cérès. Célébrez-la dans vos hymnes saints.

SECOND DEMI-CHOEUR.

O Cérès, vous qui présidez aux orgies décentes, soyez-nous propice, et protégez votre chœur, et permettez que j'aie en tout temps la liberté de me livrer aux jeux, aux danses, aux bons mots et aux moralités ; et faites qu'après que j'aurai animé et excité le rire d'une manière digne de votre fête, je sois ceint de la couronne victorieuse.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Çà maintenant invoquez cette joyeuse divinité,

qui ne manque jamais de faire nombre dans ces danses.

SECOND DEMI-CHOEUR.

O saint Iacchus, vous qui, le premier, nous avez inspiré les airs qui retentissent dans cette fête, approchez, et suivez-nous chez la déesse, et prouvez que vous venez à bout d'une longue route sans vous fatiguer.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

O dieu passionné pour la danse, soyez des nôtres; vous avez voulu qu'on déchirât cette chausse et ce vêtement, de manière à nous faire rire et honnir même; et cette idée ne vous est venue que pour que nous puissions sans crainte sauter et nous divertir.

SECOND DEMI-CHOEUR.

O dieu passionné pour la danse, soyez des nôtres; j'ai aperçu tout-à-l'heure, en regardant de côté, une jeune fille, et en vérité des plus belles; elle jouait avec les autres, et sa robe un peu déchirée laissait entrevoir son sein. O dieu passionné pour la danse, soyez des nôtres.

XANTHIAS.

Ah! pour moi, je serai volontiers de la bande joyeuse, et je veux danser avec cette belle.

BACCHUS.

J'en dis autant.

LE CHOEUR.

Ne dirons-nous rien de cet Archédémus [1], qui, depuis sept années, n'a pas encore montré ses dents [2], je veux dire son titre de citoyen, et qui gouverne néanmoins le peuple parmi les mânes supérieurs, et y tient le sceptre de l'iniquité? On dit que, dans son tombeau, Clisthène épile son derrière, et se déchire les joues en s'arrachant la barbe; et que là, tristement étendu, il gémit, il pleure et appelle Sebinus, ce digne habitant d'Anaphlystion [3]. On dit de plus que Callias, ce fils d'Hippobinus, se bat sur mer, revêtu d'une peau de lion [4].

BACCHUS.

Pourriez-vous nous indiquer où l'on trouve ici Pluton? Nous sommes étrangers, et nous ne faisons que d'arriver.

LE CHOEUR.

N'allez pas plus loin, et ne me le demandez pas davantage : sachez que vous voilà à sa porte.

[1] L'Archédémus dont il est ici question, est celui-là même qui accusa Érasinide. Voy. Xenoph. *Hellen*, l. I.

[2] Voyez la note de Paumier sur cet endroit, dans l'extrait de cette pièce, par le P. Brumoy.

[3] Bourg de l'Attique, dans la tribu Antiochide. Ἀναφλᾶν significat etiam masturbari. Idem jocus obscœnus in nomine ficto viri Σιβῖνος, à βινεῖν deductum.

[4] Autres allusions obscènes qu'il est impossible de rendre et même d'indiquer dans notre langue.

BACCHUS.

Allons, hé! garçon, reprends ton ballot.

XANTHIAS.

Qu'est-ce que cela veut dire? C'est mettre le dieu de Corinthe [1] jusque dans des ballots.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

O vous qui êtes admis à cette pieuse solennité, amusez-vous dans ce riant boccage, et formez une danse religieuse en l'honneur de la déesse. Pour moi, je me joindrai aux filles et aux femmes dans le lieu où elles se rassemblent la nuit pour honorer les déesses, et j'y porterai le flambeau sacré.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Allons dans les prés fleuris, parfumés de roses, pour nous y exercer, à notre manière, à ces danses brillantes, que les Heures fortunées nous ramènent tous les ans; car les clartés du soleil et de la lumière ne sont agréables que pour nous seuls qui sommes initiés, et qui nous sommes montrés bons et affables envers les étrangers et envers nos citoyens.

[1] Proverbe qui se dit de ceux qui répètent toujours la même chose.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

BACCHUS, XANTHIAS.

BACCHUS.

ÇA voyons, comment frapperai-je à cette porte? Comment? De quelle manière les gens de ce pays-ci frappent-ils?

XANTHIAS.

Ne perdez pas de temps; mais approchez-vous de cette porte avec un courage qui ne démente pas l'accoutrement d'Hercule dont vous êtes revêtu.

BACCHUS.

Garçon! garçon!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ÆACUS.

ÆACUS.

Qui est là?

BACCHUS.

Hercule, le robuste.

ÆACUS.

O abominable, et impudent, et téméraire, et impur, et tout-à-fait impur et très-impur : c'est toi qui as retiré d'ici notre Cerbère, après lui avoir tortillé le cou, qui t'es enfui avec ce gardien qui m'était confié. Mais je te tiens présentement. Ces pierres toutes noires du Styx, ce roc ensanglanté de l'Achéron t'observent, ainsi que les chiens du Cocyte toujours occupés à courir çà et là, et Échidna, ce monstre à cent têtes, qui déchirera tes entrailles; la murène Tartésienne te dévorera les poumons, et les gorgones Tithrasiennes t'arracheront les reins avec les intestins baignés de sang : je cours bien vite les chercher.

SCÈNE II.

BACCHUS, XANTHIAS.

XANTHIAS.

Eh bien! qu'avez-vous fait là?

BACCHUS.

J'ai tout lâché sous moi; invoque la divinité [1].

[1] Κάλει θεόν; variæ hujus formulæ prostant in scholiis interpretationes : probabilior mihi videtur ea, quæ statuit alludi ad sacrificiorum ritum in quibus postquàm libatum fuerat, acclamari solebat: κάλει θεόν. Comicè his verbis significat Bacchus se ventris omnem profluviem effudisse. M. Brunck.

XANTHIAS.

Que vous êtes maussade! Ne vous relèverez-vous donc pas tout de suite, avant d'être aperçu par quelque étranger?

BACCHUS.

Je sens mon cœur défaillir. Applique-moi une éponge sur le cœur.

XANTHIAS.

Tenez, prenez.

BACCHUS.

Mets là [1].

XANTHIAS.

Où est-il? O grands dieux! votre cœur est là?

BACCHUS.

La peur l'a fait tomber au bas de mon ventre.

XANTHIAS.

O le plus poltron des dieux et des hommes!

BACCHUS.

Moi? Comment serais-je poltron : je t'ai demandé une éponge? Personne en ma place n'eût eu cette présence d'esprit.

XANTHIAS.

Comment?

[1] Istud dicens, famuli manum spongiam tenentem arripit, sibique ad culum adducit. M. Brunck.

BACCHUS.

Un poltron se fût vautré et empesté dans la fange : moi, au contraire, je me suis levé, et me suis bien nettoyé.

XANTHIAS.

Par Neptune, voilà de grands exploits!

BACCHUS.

Oui, parbleu, je le pense. Mais n'as-tu pas été épouvanté par les grands mots qu'il nous a lâchés et par ses menaces?

XANTHIAS.

Par Jupiter, je n'en ai fait nul compte.

BACCHUS.

Or çà, puisque tu es si brave et si vaillant, joue mon rôle; prends cette massue et cette peau de lion qui conviendront au courage que tu montres; pour moi, je porterai le ballot en ta place.

XANTHIAS.

Je vous le donne volontiers : il faut bien obéir. Regardez Xanthias l'herculéen. Ai-je l'air d'un homme fait pour être intimidé, et pour vous ressembler?

BACCHUS.

Non, certes, tu ne me ressembleras pas, mais tu ressembleras à ce vaurien de Melite [1]. Eh bien donc, je prendrai ce ballot.

[1] Bourg de l'Attique.

SCENE IV.

BACCHUS, habillé en esclave, et XANTHIAS, sous l'habillement d'Hercule, UNE SERVANTE.

UNE SERVANTE.

O très-cher Hercule, est-ce bien vous qui êtes arrivé parmi nous? Entrez ici. Aussitôt que la déesse vous a su dans ces lieux, elle a broyé des pains; elle a fait cuire des légumes hachés dans des marmites, et dans deux ou trois de la bouillie: elle a fait rôtir un bœuf entier, griller des galettes et des collabes. Entrez donc.

XANTHIAS.

Charmante invitation, qui me fait trop d'honneur!

LA SERVANTE.

Oh! par Apollon, je ne vous laisserai pas aller. Ma maîtresse a fait bouillir de la chair d'oiseaux; le dessert est tout préparé [1]; elle a mélangé le vin le plus agréable. Entrez donc avec moi.

XANTHIAS.

Infiniment obligé.

LA SERVANTE.

Vous vous moquez: je ne vous laisserai pas.

[1] Grec: *Rôti, grillé.*

Vous verrez à la maison une joueuse de flûte des plus jolies, et deux ou trois danseuses.

XANTHIAS.

Que dites-vous? Des danseuses?

LA SERVANTE.

Oui, dans le bon âge, et récemment épilées. Mais entrez; car le cuisinier allait retirer les poissons de dessus le feu, et l'on apportait la table.

XANTHIAS.

Puisque c'est comme cela, allez dire à ces danseuses que je vais entrer à l'instant. Pour toi, garçon, viens par ici, et prends ton ballot.

SCÈNE V.

XANTHIAS, BACCHUS, LE CHOEUR

BACCHUS.

Arrête un peu; j'espère bien que tu ne prendras pas au sérieux le rôle d'Hercule que je te fais jouer par plaisanterie. Ne la pousse pas plus loin, Xanthias; mais reprends ton ballot et porte-le.

XANTHIAS.

Qu'est-ce que c'est? Vous ne songez pas, sans doute, à m'ôter ce que vous m'avez donné?

BACCHUS.

Je n'y songe pas, à la vérité, mais j'en viens au fait. Quitte cette peau.

XANTHIAS.

Je prends les dieux à témoin d'un tel procédé, et je leur en laisse la vengeance.

BACCHUS.

A quels dieux? N'est-ce pas imbécillité et sottise de ta part, de te croire le fils d'Alcmène, toi qui n'es qu'un esclave et un mortel?

XANTHIAS.

Fort bien. Reprenez votre accoutrement. S'il plaît à dieu, le hasard permettra, peut-être, que vous ayez quelque jour besoin de moi.

LE CHOEUR.

Il est d'un homme sage et prudent, et qui a beaucoup navigué, de se porter toujours sur le côté du vaisseau qui enfonce le moins dans l'eau [1], plutôt que de rester, comme une image, dans la même attitude : mais changer sa position pour une meilleure, il n'y a qu'un homme adroit, qu'un Théramène, qui en soit capable.

BACCHUS.

Ne serait-ce donc pas le comble du ridicule de voir un Xanthias, un simple esclave, couché à côté d'une danseuse, sur des tapis de Milet, et m'ordonner de lui porter le pot de chambre? En

[1] *Πρὸς τὸν εὖ πράττοντα τοῖχον ῥίπτειν.* C'est un proverbe usité parmi les marins, qui se portent toujours sur le côté du vaisseau le plus élevé, quand il y en a un qui s'enfonce dans l'eau.

le voyant je me gratterais [1]; mais ce drôle-là, qui n'est qu'un maraud, dès qu'il s'en apercevrait, ne manquerait pas de me donner un coup de poing dans la mâchoire et de m'abattre les dents de devant.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DEUX CABARETIÈRES, chacune suivie de sa servante.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Plathane, Plathane, accours ici. Voici ce scélérat qui, s'étant un jour arrêté dans notre cabaret, nous avala seize pains.....

SECONDE CABARETIÈRE.

C'est en vérité lui-même.

XANTHIAS.

Il mal va pour quelqu'un.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

..... Et de plus vingt plats de chair bouillie, chacun d'un demi-obole.....

XANTHIAS.

Quelqu'un sera châtié.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

..... Et une quantité d'ail.

[1] Et io guardandolo gli ho pigliato uno testicolo.

BACCHUS.

Vous plaisantez, ma mie, et vous ne savez ce que vous dites.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Vous imaginiez donc, parce que vous avez des cothurnes, que je ne vous reconnaîtrais plus?

SECONDE CABARETIÈRE.

Eh quoi? Je n'ai encore rien dit, pauvre malheureuse que je suis, de beaucoup de salaisons, ni, parbleu, de ce fromage mou qu'il a englouti avec le panier; et, quand je lui demandai mon paiement, il me regarda de travers, et se mit à grogner.

XANTHIAS.

Voilà bien sa conduite ordinaire. Il en fait autant partout.

SECONDE CABARETIÈRE.

Et, comme un furieux, il tira son épée.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Vraiment, pauvre malheureuse.

SECONDE CABARETIÈRE.

Pour nous, saisies de frayeur, nous nous retirâmes bien vite sous le toit de la maison; et lui, se sauva tout-à-coup, emportant même nos nattes.

XANTHIAS.

Ce fait est bien de lui : mais il fallait en tirer vengeance.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Çà donc, appelle Cléon, c'est mon protecteur.

SECONDE CABARETIÈRE.

Et toi, pourvu que tu le trouves, fais-moi venir Hyperbolus, pour que nous perdions ce drôle-ci sans ressource.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

O mâchoire impitoyable; que je te briserais de bon cœur, avec une pierre, ces grosses dents qui ont broyé tout mon avoir!

SECONDE CABARETIÈRE.

Et moi, je desire qu'on te jette dans le barathron [1].

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Je voudrais lui couper, avec une faux, ce gosier par où ont passé mes pains cuits sous la cendre; mais je vais quérir Cléon qui le citera aujourd'hui en justice, et lui fera rendre compte du tout.

[1] Le barathron était, à Athènes, un précipice affreux dans lequel on jetait les criminels condamnés à mort; on nommait encore ce lieu ὄρυγμα, gouffre. Voyez Meursius, *lect attic*. I, 25.

SCÈNE VII.

XANTHIAS, BACCHUS, LE CHOEUR.

BACCHUS.

Que je périsse, si je n'aime Xanthias à la folie.

XANTHIAS.

Je vois, je vois où vous en voulez venir : ne vous mettez pas en frais. Je me garderai de devenir Hercule.

BACCHUS.

Ne dis pas cela, mon cher petit Xanthias.

XANTHIAS.

Esclave et mortel, comment serais-je fils d'Alcmène?

BACCHUS.

Je sais, je sais que tu es mécontent, et tu as raison de l'être; tu me frapperais, que je ne t'en voudrais pas; bien plus, s'il m'arrive dorénavant de te retirer cet accoutrement, que je périsse de la manière la plus affreuse, moi, ma femme, mes enfans, et le chassieux Archédémus [1].

[1] Voyez le *Discours* de Lysias contre le jeune Alcibiade, p. 536. On voit dans ce serment la forme des anciens sermens usités à Athènes, par lesquels, non-seulement on s'engageait soi-même, mais on engageait encore sa femme, ses enfans, ses amis mêmes. Voyez Démosthène contre Aristocrate p. 413, contre Conon p. 693, contre Aphobusp. 111; Antiphon, Discours XIV[e], p. 193; Andocide, discours I, p. 221.

XANTHIAS.

J'accepte ce serment, et je reprends mon masque à cette condition.

LE CHOEUR.

C'est à toi, maintenant que tu as endossé de nouveau l'accoutrement que tu avais auparavant, à te montrer avec un courage digne de la verte jeunesse, à regarder un peu de travers, à l'instar du dieu dont tu as le masque. Si l'on s'aperçoit que tu fasses quelque étourderie, et si l'on remarque en toi trace de mollesse ou de lâcheté, il te faudra reprendre ton ballot.

XANTHIAS.

Grand merci de votre conseil, mes amis. Je me suis déjà dit cela à moi-même. Je ne doute nullement que celui-ci, si les choses tournent en ma faveur, ne s'efforce de me dépouiller de nouveau; mais je ne m'en montrerai pas moins ferme et vigoureux, et en état de flairer l'origan sans froncer le sourcil [1]. Voici le moment de me conduire d'après ces principes; car j'entends la porte qui s'ouvre.

[1] Proverbe qui se dit de ceux qui ne s'épouvantent de rien.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ÆACUS avec ses satellites.

ÆACUS, à ses satellites.

Garottez sur-le-champ ce voleur de chien, pour qu'il soit puni. Dépêchez.

BACCHUS.

Il mal va pour quelqu'un.

XANTHIAS.

N'irez-vous pas au diable? N'approchez pas.

ÆACUS.

Ah! ah! tu te défends? Allons, Dityla, Sceblia et toi Pardoca, réunissez-vous ici, et qu'il ait affaire à vous.

BACCHUS.

N'est-ce pas une chose affreuse? Quoi, est-ce à celui qui dérobe le bien d'autrui, à s'aviser de battre les autres?

XANTHIAS.

C'est au-dessus de toute expression.

ÆACUS.

J'avoue que c'est affreux et insupportable.

XANTHIAS.

Oui, par Jupiter, je veux mourir si jamais je

suis venu en ces lieux, ou si je vous ai volé la valeur d'un fétu; et je veux vous en donner une preuve éclatante : prenez cet esclave, faites-lui subir un interrogatoire[1], et, si vous me trouvez des torts, envoyez-moi au supplice.

ÆACUS.

Quelle sorte de question lui ferai-je subir?

XANTHIAS.

Toutes sortes. Liez-le à une échelle; suspendez-le; déchirez-le de coups; tourmentez-le; bien plus, mettez-lui du vinaigre sous le nez; appliquez-lui des briques brûlantes; faites-lui souffrir tous les autres tourmens; mais ne le frappez pas avec des porreaux ni avec de l'ail frais.

ÆACUS.

Fort bien. Mais, si j'estropie votre esclave, faudra-t-il le payer[2]?

XANTHIAS.

Non, ne l'estropiez pas : mais je vous l'abandonne; mettez-le à la torture.

[1] Voilà les traces d'un usage bien barbare, reçu parmi les Athéniens. Les maîtres offraient en leur place leurs esclaves pour subir la question : on forçait même les maîtres à livrer pour cela leurs esclaves. Voyez Démosthène, contre Stephan. I, p. 629, et contre Éverg. p. 639.

[2] Tout homme qui demandait à tort à faire subir la question à un esclave, payait au maître de l'esclave les dédommagemens qui lui étaient dus. Voyez Sam. Petit, *Leg. attic* p. 355.

BACCHUS.

Pour qu'on ne me fasse aucune violence, je déclare que je suis un immortel. Ainsi tout le mal que vous ferez, pensez qu'il rejaillira sur vous par votre faute.

ÆACUS.

Que dites-vous?

BACCHUS.

Je dis que je suis immortel, que je suis Bacchus, fils de Jupiter, et que celui-ci n'est qu'un esclave.

ÆACUS.

Entendez-vous cela?

XANTHIAS.

J'entends bien : et c'est pour cela même qu'il faut augmenter la torture; car, s'il est dieu, il ne sentira pas les coups.

BACCHUS.

D'après cela, puisque tu te dis aussi immortel, que ne consens-tu à en souffrir autant?

XANTHIAS.

Cette proposition est juste. Celui des deux que vous verrez pleurer, ou qui paraîtra tant soit peu sensible aux coups, ne le regardez plus comme un dieu.

ÆACUS.

Vous êtes, sans contredit, un homme loyal; car vous n'éludez pas ce qui est juste. Allons, dépouillez-vous.

XANTHIAS.

Comment nous ferez-vous subir la question, comme il convient?

ÆACUS.

Aisément. On vous frappera tour à tour.

XANTHIAS.

Bonne idée. Eh bien! regardez si vous me verrez sourciller.

ÆACUS.

Je vous ai frappé!

XANTHIAS.

Non, en vérité.

ÆACUS.

Vous me semblez ne l'avoir pas senti. Voyons à celui-ci, que je le frappe à son tour.

BACCHUS.

Quand aurez-vous fait?

ÆACUS.

Mais c'est fait.

BACCHUS.

Comment se fait-il que je n'aie pas bronché?

ÆACUS.

Je ne sais. Je vais retourner à l'autre.

XANTHIAS.

Ne vous dépêcherez-vous donc pas?... Iattataï!

ÆACUS.

Que signifie cet iattataï? S'est-il plaint?

XANTHIAS.

Non, parbleu. Je me rappelais le temps où les Dioméens [1] célèbrent la fête d'Hercule.

ÆACUS.

O le pieux personnage! Retournons à l'autre.

BACCHUS.

Iou! iou!

ÆACUS.

Qu'y a-t-il?

BACCHUS.

Je vois des cavaliers.

ÆACUS.

Pourquoi pleurez-vous donc?

BACCHUS.

C'est que j'ai de l'ognon sous le nez.

ÆACUS.

Ainsi donc vous ne faites pas cas des coups?

[1] Habitans d'un bourg de l'Attique, de ce nom.

BACCHUS.

Je n'en tiens nul compte.

ÆACUS.

Il faut retourner à celui-ci.

XANTHIAS.

Ah! ah!

ÆACUS.

Eh bien?

XANTHIAS.

Otez-moi cette épine.

ÆACUS.

Qu'est-ce que cela veut dire? Allons à celui-là de nouveau.

BACCHUS.

O Apollon, qui habitez peut-être à présent Délos ou Delphes.....

XANTHIAS.

Il a pleuré; vous ne l'avez pas vu?

BACCHUS.

Non pas moi, certes. Je me rappelais un iambe d'Hipponaæ.

XANTHIAS.

Vous le ménagez, frappez sur le ventre.

ÆACUS.

C'est vrai, je ne lui fais rien. Voyons, présentez votre ventre.

BACCHUS.

O Neptune!....

XANTHIAS.

Quelqu'un a crié.

BACCHUS.

..... *Qui possédez les promontoires de la mer Ægée, ou qui régnez au fond de la mer azurée...*

ÆACUS.

Par Cérès, je ne puis discerner lequel des deux est dieu. Mais entrez, mon maître et Proserpine sauront mieux faire ce discernement, étant eux-mêmes dieux.

BACCHUS.

C'est bien imaginé; mais j'aurais fort souhaité que vous eussiez pris ce parti avant que je reçusse vos coups.

INTERMÈDE.

CHOEUR ET DEMI-CHOEUR.

LE CHOEUR.

Muse, inspire nos chœurs sacrés, et viens te réjouir de nos hymnes, en contemplant cette immense assemblée de peuple, où l'on admire un nombre infini de sages personnages, animés d'une ambition beaucoup plus noble que celle de Cléophon. Ses lèvres, toujours en mouvement, laissent

échapper un son aigre semblable à celui que ferait entendre l'hirondelle de Thrace, perchée sur les arbres de ce pays barbare. Il répète les tristes airs du rossignol, comme s'il allait périr, quoique les suffrages aient laissé son sort indécis.

DEMI-CHOEUR.

Il convient à un cœur religieux d'éclairer une ville, et de l'instruire sur ce qui l'intéresse. Il nous semble que le premier soin doit être d'établir l'égalité parfaite entre les citoyens, et de bannir toute crainte [1]. Quelqu'un, séduit par l'éloquence de Phrynichus [2], a-t-il fait quelque faute? je prétends qu'il faut donner à tous ceux qui en ont pu commettre de ce genre, la permission de se justifier, et de se laver des crimes qu'on leur a d'abord imputés. J'ajoute que qui que ce

[1] Aristophane persiffle les Athéniens sur la liberté qu'ils avaient accordée aux esclaves, et sur l'admission de ceux-ci au droit de citoyens après le combat des Arginuses. Il propose, puisqu'on ne veut plus de distinction dans les rangs, de ne plus faire une classe particulière des gens déclarés infâmes; l'homme noté d'infamie à Athènes, étoit plus ou moins exclus des droits et priviléges des citoyens, suivant qu'il était noté d'infamie pour des raisons plus ou moins graves. Aristophane dit donc ici qu'il ne faut plus distinguer cette classe des autres, et qu'il faut les délivrer de la crainte où les retient le crime qui les a fait noter d'infamie.

[2] Il s'agit ici du général de ce nom, dont Thucydide fait mention, l. VIII. Il fut très-favorable à l'oligarchie, et fut tué en plein marché.

soit d'entre nous ne doit être exclus des honneurs. Il est cependant honteux que, pour s'être trouvé une fois à un combat naval, on jouisse aussitôt des mêmes droits que les Platæens, et que des esclaves soient transformés en maîtres [1]. Ce n'est pas que je veuille dire que cela soit mal fait; j'y applaudis au contraire; et c'est la seule chose que vous ayez bien vue. Il convient en outre qu'on oublie l'unique reproche qu'on puisse faire à ceux qui ont déjà livré souvent avec vous des batailles sur mer [2]; ce sont vos pères et vos parens, et ils réclament cette indulgence de votre part. Ainsi, ô les plus sages des hommes, après nous être un peu relâchés de notre première sévérité, travaillons à ne faire de tous les hommes qu'une même famille, et à mettre tous ceux qui auront une fois combattu sur mer, à même de parvenir aux honneurs, et de jouir de l'état de citoyens. Si nous montrons trop de hauteur et d'arrogance pour

[1] Voici, remarque très-bien Paulmier, une circonstance qui ajoute infiniment au récit que nous fait Xénophon du combat des Arginuses (*Hellenic.* lib. I); c'est que les Athéniens promirent la liberté et les droit des citoyens d'Athènes à tous les esclaves qui prirent de l'emploi sur la flotte qui combattit aux Arginuses; et c'est cet avantage fait à des esclaves, qui motive les sarcasmes et l'ironie dont ce morceau est rempli.

[2] Aristophane veut qu'on excuse aussi ceux qui ne se sont pas trouvés aux Arginuses, et qu'on les admette aux mêmes prérogatives que les braves qui y combattirent.

accorder le droit de bourgeoisie, nous qui sommes à la merci des flots, la postérité jugera peu favorablement de notre politique.

LE CHOEUR.

Si je m'entends un peu à juger les hommes et leur conduite, il y en a qui seront punis, et cela ne tardera pas long-temps, même pour ce singe de petit Cligène, qui fait maintenant l'important, ce baigneur le plus détestable de tous ceux qui font usage de cendre mélangée avec du faux nitre et de la terre cimolienne [1]. Comme il s'en doute, il n'opinera pas pour la paix, de peur qu'étant rencontré ivre et sans bâton, on ne le dépouille de ses vêtemens.

DEMI-CHOEUR.

Nous avons souvent observé que dans cette ville on en use envers les bons et honnêtes citoyens comme à l'égard de l'ancienne et de la nouvelle monnaie; car nous ne voulons absolument point de la vieille monnaie, quoiqu'elle soit sans alliage et la meilleure de toutes, comme on peut en juger par les pièces qui sont les seules parfaitement frappées, et qui partout, chez les Grecs et chez les étrangers, sont jugées meilleures au son même : mais nous préférons la monnaie d'airain nouvellement frappée, et qui ne vaut

[1] C'est-à-dire avec de la craie de Cimoli. C'est une des Cyclades.

rien du tout [1]. Il en est de même des citoyens : ceux que nous connaissons pour être de bonne famille, modestes, honnêtes, gens de bien et de probité, formés aux exercices, à la danse et à la musique, nous les traitons de la manière la plus indigne ; et nous trouvons bons à tout, des nouveaux venus, des gueux, des étrangers, des esclaves [2], des mauvais sujets et de mauvaise race, qu'on daignerait à peine regarder, pour en faire des victimes publiques. Maintenant donc au moins, ô insensés, changez cette méthode perverse ; servez-vous de nouveau des gens de bien. Si vous réussissez, on vous en louera ; si les choses tournent mal, vos peines seront adoucies par l'idée que le mal vous viendra de bonne part [3].

[1] Voilà, dit Ezechiel Spanheim, dans ses notes sur *les Grenouilles*, un morceau sur les monnaies Attiques, plus précieux qu'aucun de ceux qu'on trouve dans les anciens écrivains sur cette matière ; le Scholiaste nous apprend que cette nouvelle monnaie fut frappée sous l'Archonte Antigène, un an avant la représentation des *Grenouilles*.

[2] Πυῤῥίαις.

[3] Ἐξ ἀξίου γοῦν τοῦ ξύλου. Allusion au proverbe grec : ἀπὸ καλοῦ ξύλου κἂν ἀπάγξασθαι ; et au proverbe français : S'il faut périr, périssons avec gloire. S'il faut souffrir, souffrons sans avoir à en rougir. Ainsi Acheloüs parlant de son combat avec Hercule, par qui il avait été vaincu, dit, dans Ovide, *Métamorph.*, lib. IX :

. . . . . non tam
Turpe fuit vinci, quàm contendisse decorum ;
Magnaque dat nobis solatia victor.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÆACUS, UN ESCLAVE, XANTHIAS.

ÆACUS.

Parbleu, ton maître me paraît un bien galant homme.

XANTHIAS.

Et comment ne le serait-il pas, lui qui ne connaît que sa pinte et sa mie?

ÆACUS.

N'est-il pas étonnant qu'il ne t'ait pas fustigé lorsque tu as été manifestement convaincu de mensonge, toi qui, quoique esclave, te faisais passer pour maître?

XANTHIAS.

Il eût donc pleuré!

ÆACUS.

Tu as répondu là d'une manière digne de nous: et j'aime assez à en réduire là mon maître.

XANTHIAS.

Tu aimes assez cela, dis-tu?

ÆACUS.

Il me semble que je suis admis aux plus secrets mystères, quand je dis, en cachette, du mal de mon maître [1].

XANTHIAS.

Et quand tu sors de chez lui, en murmurant, après qu'il t'a roué de coups?

ÆACUS.

J'ai encore alors du plaisir!

XANTHIAS.

Et quand tu suis les mouvemens de ta curiosité?

ÆACUS.

Oh! parbleu, je ne connais rien de plus délicieux!

XANTHIAS.

O par le cousin Jupiter! Tu te plais aussi à écouter ce que disent tes maîtres?

ÆACUS.

Bah! plus que de raison.

[1] Nous disons dans le même sens : Il me semble que je suis aux Anges. Ἐποπτεύειν est employé là pour désigner la permission qu'obtenaient les initiés aux mystères d'Eleusis, un an après leur initiation, d'inspecter, d'examiner, de voir de près Ἐποπτεύειν, les mystères. C'est ce que le savant Jésuite Pétau a très-bien démontré contre Scaliger, dans ses notes sur Themistius. Plutarque, dans son *Alcibiade*, nomme ainsi les ministres d'Eleusis : Ἱεροφάντης, Δαδοῦχοι, Κήρυκες, Μύσται, καὶ Ἐπόπται. De là θεοὶ Ἐπόψιοι dans Sophocle, *Philoct.* 1014; et Jupiter Ἐπόψιος dans Callimaque, *Hymn. in Jov.*

XANTHIAS.

Qu'est-ce donc, quand tu vas rapporter leurs propos aux étrangers?

ÆACUS.

Moi? Non-seulement je m'en réjouis, mais je goûte le bonheur du plus heureux amant [1].

XANTHIAS.

O Phœbus Apollon, donne-moi ta main, que je la baise, et baise la mienne aussi, et dis-moi, au nom de Jupiter, notre compagnon souffre-douleur, quel est ce bruit, ces cris et ces disputes que j'entends là-dedans?

ÆACUS.

C'est une querelle d'Eschyle et d'Euripide.

XANTHIAS.

Ah!

ÆACUS.

Des débats, de grands débats se sont élevés parmi les morts; c'est une vraie révolte.

XANTHIAS.

A quel sujet?

ÆACUS.

Il a été ordonné ici, par une loi, que tout homme qui excellerait dans les arts les plus considérables et les plus agréables, serait nourri au Prytanée, et assis près de Pluton.....

[1] Ἐκμιαίνομαι.

XANTHIAS.

J'entends.

ÆACUS.

.....Jusqu'à ce qu'il survînt un plus habile que lui; et dans ce cas il céderait la place.

XANTHIAS.

Pourquoi cela a-t-il dérangé Eschyle?

ÆACUS.

C'est qu'il était en possession de la première place dans le genre de la tragédie.

XANTHIAS.

Et maintenant qui la possède?

ÆACUS.

Aussitôt qu'Euripide fut venu en ces lieux, il donna un plat de son métier aux détrousseurs de bourses, aux enfonceurs de murs, denrée au plus vil prix dans les enfers. Ces gens-là, voyant son art de plaider le pour et le contre, ses détours artificieux et ses circonlocutions, furent éperdument épris de ce poëte qu'ils déclarèrent le plus habile. Enorgueilli de leurs suffrages, il s'est assis au premier rang qu'occupait Eschyle.

XANTHIAS.

Et on ne l'a pas chassé à coups de pierres?

ÆACUS.

Parbleu, non. Mais tout le monde criait que

le jugement sur la préséance due à l'un ou à l'autre dans le tragique, devait être remis aux suffrages publics.

XANTHIAS.

Oui, tous ces scélérats, criaient cela?

ÆACUS.

Et, par ma foi, très-haut.

XANTHIAS.

Eschyle n'avait pas quelques voix pour lui?

ÆACUS.

Le nombre des gens de bien est petit : c'est comme ici [1].

XANTHIAS.

Qu'est-ce que Pluton prétend donc faire?

ÆACUS.

Établir un conflict entre eux, et mettre à même de comparer et de juger de leur habileté en tragédie.

XANTHIAS.

Mais par quel hasard, Sophocle ne concourrait-il pas pour la prééminence?

ÆACUS.

Lui? Ah! parbleu, il était loin de cela. En arrivant ici, il a d'abord embrassé Eschyle, et lui

[1] L'acteur, en disant ces derniers mots, montrait l'assemblée des spectateurs.

a donné la main; et, quoique Eschyle voulût lui céder le pas, il l'a laissé en possession du premier rang, sans la moindre altercation. Mais, il est maintenant, comme dit Clidemide, en tiers, prêt à céder à Eschyle, s'il remporte le prix; sinon pour le disputer à Euripide.

XANTHIAS.

Eh bien! que fera-t-on?

ÆACUS.

Et certes, avant peu et dans ce lieu-ci même, ce tragique combat va commencer. En effet, on pèsera tout le produit de leur art.

XANTHIAS.

Quoi? Mettra-t-on une tragédie dans une balance?

ÆACUS.

Ils auront des règles, et des mesures de vers: ils feront des carrés en forme de briques, des diamètres et des coins; car Euripide veut examiner les tragédies vers par vers.

XANTHIAS.

Eschyle voit certainement tout cela de mauvaise humeur.

ÆACUS.

Aussi regardait-il de travers, et avait-il l'oreille basse.

XANTHIAS.

Qu'est-ce qui jugera?

ÆACUS.

C'était là le difficile; car ils ont reconnu qu'il y avait une grande disette de gens de bon sens; et que, d'ailleurs, Eschyle ne goûtait pas les Athéniens.....

XANTHIAS.

Il avouait probablement qu'un grand nombre d'entre eux, étaient des enfonceurs de maisons.

ÆACUS.

Et il disait que les autres étaient trop légers pour apprécier le génie des poëtes. Enfin ils ont abandonné le jugement de cette affaire à ton maître, comme expert dans cet art. Mais entrons; car, quand nos messieurs sont fort occupés, les coups ne nous manquent pas.

INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

De quelle colère épouvantable ne sera point agité le poëte véhément, quand il entendra la volubilité de son adversaire qui aura préparé ses coups de dents? Ses regards alors, roulant çà et là, exprimeront sa rage impitoyable. On verra donc de grands mots prononcés avec emphase, se

heurter contre un flux rapide d'expressions maniérées, et de phrases coupées, avec lesquelles l'un fera la guerre au ton ampoulé de l'autre. A cet assaut, les cheveux touffus de celui-ci se hérisseront, son affreux sourcil se froncera, il rugira et fera entendre des mots ajustés les uns aux autres [1], qu'il arrachera par un effort gigantesque. Mais le beau diseur, l'éplucheur de vers, cette langue déliée et souple mettra la jalousie en jeu; il isolera les expressions de son adversaire, et dépréciera, par le détail, un effort de poumons mis dans une incroyable action.

[1] Le grec ajoute : *Comme des ais.*

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BACCHUS, ESCHYLE, EURIPIDE, LE CHOEUR.

EURIPIDE.

Non, je ne céderai pas la prééminence; ne m'y engagez pas. Je soutiens que, dans notre art, je mérite la préférence sur lui.

BACCHUS.

Eschyle, vous ne dites mot? Vous l'avez cependant entendu.

EURIPIDE.

Il se rengorge d'abord : c'était là souvent sa seule ressource dans ses tragédies.

BACCHUS.

O cher ami, ne nous donnez pas du trop merveilleux.

EURIPIDE.

Oh! je le connais, et j'ai jugé de longue-main que c'est un homme à manières farouches, dont la bouche est toujours ouverte pour des propos té-

méraires, sans frein, sans mesure et sans bornes, et d'où les expressions ampoulées sortent en foule [1].

ESCHYLE.

Vraiment, ô fils d'une déesse champêtre [2]? Tu te permets ces gentillesses contre moi, toi artisan de vaines fictions, et fabricateur de gueux et de personnages mal vêtus? Je ferai en sorte que tu te repentes de tes propos.

BACCHUS.

Paix, Eschyle; ne vous laissez pas maîtriser par la colère.

ESCHYLE.

Je n'y consentirai pas, avant d'avoir fait connaître, quel est ce faiseur de boiteux, qui est si furieux aujourd'hui.

BACCHUS.

Çà, qu'on m'apporte une brebis noire [3]; car la tempête va éclater.

ESCHYLE.

O toi, qui introduis sur la scène les monolo-

[1] Aristophane imite partout la bouffissure d'Eschyle : Il n'a qu'un seul mot pour ce dernier membre de phrase : κομποφακελοῤῥήμονα.

[2] Allusion au métier de la mère d'Euripide.

[3] Sic fatus, meritos aris mactavit honores :
Taurum Neptuno; taurum tibi, pulcher Apollo :
Nigram hiemi pecudem, Zephyris felicibus albam.
Æneid. III, 118.

gues lugubres des Crétois et des noces criminelles [1].

BACCHUS.

O très-respectable Eschyle, modérez-vous. Et toi, ô pauvre Euripide, fuis bien vite pour éviter la grêle, de peur que dans l'enthousiasme ton concurrent ne te brise le crâne avec quelque vers trop frappé, et n'en fasse sortir tout *Télèphe*. Et vous, ô Eschyle, reprenez et soyez repris avec modération et sans colère. Il ne convient pas que des hommes et des poëtes se querellent comme des boulangères; car, pour vous, vous éclatez d'abord, comme l'yeuse saisie par les flammes.

EURIPIDE.

Je suis en vérité tout prêt, et je ne crains ni d'attaquer, ni d'être attaqué le premier, comme il lui plaira, sur les vers, sur la mesure et sur le ton tragique, soit de *Pélée*, soit d'*Éole*, soit de *Méléagre*, soit de mon *Télèphe* enfin.

BACCHUS.

Et vous, quel parti prenez-vous? Parlez, Eschyle.

[1] Aristophane a déjà fait ce reproche à Euripide. Voy. tom. XIII, p. 121. Notre comique, observe le Scholiaste, veut parler dans l'un et l'autre endroit de l'*Eole* d'Euripide, où ce Tragique représente Canacé violée par son frère Macarée, fils d'Éole.

Nobilis est Canace fratris amore sui.

Ovid. *Trist.* II, 384.

ESCHYLE.

Je n'aurais pas desiré me mesurer ici; car la partie n'est pas égale.

BACCHUS.

Et pourquoi?

ESCHYLE.

C'est que mes tragédies ne m'ont pas suivi au tombeau. Il a enterré au contraire avec lui toutes ses productions, et il a de quoi parler; néanmoins, puisque vous le souhaitez, il faut vous obéir.

BACCHUS.

Allons, qu'on m'apporte de l'encens et du feu, pour qu'avant le combat je fasse ma prière et que je décide le plus équitablement possible, entre les deux concurrens. Pour vous, chantez quelque hymne en l'honneur des Muses.

LE CHOEUR.

O filles de Jupiter [1], chantez, Muses, qui présidez aux combats de ces beaux-esprits, habiles à lier des principes les uns aux autres, toutes les fois que, guidés par le desir de se contredire à l'envi, ils se présentent dans l'arène avec leurs pensées ingénieuses, et avec la souplesse propre à leur art de disputer. Venez et soyez témoins de

[1] Grec : *O neuf filles de Jupiter*.

tout ce que peut l'éloquence : fournissez seulement les expressions et l'art de limer les vers ; car voilà que ce grand assaut de savoir va commencer.

BACCHUS.

Faites aussi de pieuses invocations avant de réciter vos vers.

ESCHYLE.

O Cérès, toi qui as formé mon cœur, rends-moi digne de tes mystères.

BACCHUS.

Vous aussi, prenez de l'encens, et jetez-le dans le feu.

EURIPIDE.

Oui-da. Oh! j'ai d'autres dieux à qui je m'adresse.

BACCHUS.

Oui, vous en avez de particuliers et de nouvelle institution?

EURIPIDE.

Certainement.

BACCHUS.

Soit. Invoquez donc vos dieux particuliers.

EURIPIDE.

O Éther, mon soutien, ô vivacité de babil, ô souplesse et art de pressentir les goûts, soyez-moi favorables pour repousser les traits auxquels je vais m'exposer.

LE CHOEUR.

Nous sommes vraiment dans l'impatience d'entendre de la bouche de nos beaux-esprits, des discours bien peignés, et d'assister à un combat de science. Ils ont tous les deux la langue bien afilée ; ils ne manquent pas de cœur, et n'ont pas leurs esprits engourdis. Nous devons donc nous attendre à voir, d'un côté, l'élégance et la politesse, et, de l'autre, un déluge de mots splendides et magnifiques, fondant avec impétuosité sur les petits-riens de son antagoniste, pour les réduire en poudre.

BACCHUS.

Mais il faut commencer au plus vite à vous attaquer ; ne sortez pas des bornes prescrites par la politesse ; laissez là les fictions, et tout ce que tout autre pourrait dire.

EURIPIDE.

Je ne parlerai de moi-même, et de mes titres comme poëte, qu'en second lieu. Je vais d'abord démontrer que celui-là n'est qu'un glorieux, un charlatan ; et je dévoilerai comment il a su faire illusion aux sots spectateurs, qui n'avaient jamais connu que Phrynichus. En effet, un de ses grands moyens est de mettre en scène des personnages tels qu'Achille et Niobé, assis, enveloppés dans leurs vêtemens, ne se découvrant pas, ne disant mot ; enfin, de vrais meubles de tragédie.

BACCHUS.

Il n'est, ma foi, rien de cela.

EURIPIDE.

Le chœur déclamait des quatre parties de vers continues, sans qu'ils ouvrissent la bouche.

BACCHUS.

Eh bien! j'aimais ce silence, et je le trouvais plus beau que les discours de nos poëtes d'aujourd'hui.

EURIPIDE.

Vous n'aviez pas le sens commun : apprenez cela, je vous prie.

BACCHUS.

Je le pense bien. Mais pourquoi en usait-il ainsi?

EURIPIDE.

Pure prétention : c'était pour tenir le spectateur dans l'attente du moment où Niobé parlerait à son tour; pendant ce temps-là la pièce allait à sa fin.

BACCHUS.

Oh le maraud! Que j'ai sottement été sa dupe! Mais d'où vient que vous avez l'air de souffrir, et pourquoi vous étendez-vous ainsi?

EURIPIDE.

Parce que je suis pressé de le confondre; ensuite, quand la moitié de la pièce s'était passée

en parades de cette nature, on entendait une douzaine de grands mots, pleins d'enflure, de jactance : c'étaient de vrais épouvantails, et totalement inouis pour les spectateurs.

ESCHYLE.

Ah que je suis malheureux !

BACCHUS.

Paix.

EURIPIDE.

Il ne disait rien d'intelligible.

BACCHUS.

Ne grincez pas des dents.

EURIPIDE.

C'était ou des *scamandres*, ou des *précipices*, ou des *aigles en airain sculptés sur des bouclìers* et des idées *échafaudées*, dont il n'était pas donné d'atteindre le sens.

BACCHUS.

C'est parbleu vrai : car moi-même, une fois, j'ai passé une bonne partie de la nuit à me demander ce que c'était que son cheval jaune ailé.

ESCHYLE.

O ignorantissime, c'est la figure dont on décore la poupe des vaisseaux.

BACCHUS.

Bah ! je croyais que c'était Érixis, fils de Philoxène.

EURIPIDE.

Il te fallait donc de ces décorations dans tes tragédies?

ESCHYLE.

Voyons, ô ennemi des dieux : dis-nous ce que tu as fait?

EURIPIDE.

Par ma foi, je n'ai représenté ni chevaux ailés, ni capricerfs, à ton exemple, et tels qu'on les voit à la cour de Perse [1]. Mais, quand j'ai eu reçu de tes mains la tragédie, gonflée d'un vain attirail et de son propre poids, j'ai aussitôt élagué cette enflure et diminué ce poids, et j'y ai appliqué de petits vers, une marche légère, de faibles bettes [2] auxquelles j'ai ajouté une quintessence épurée de bagatelles, extraite de mes lectures;

[1] Les tapis de Babylone jouissaient d'une très-grande célébrité. Plaute, en parle, *Stich.* II, 2, 54.

Ge. accubabo regie.
Di. Tum Babylonica peristromata, conchyliata tapetia
Advexit nimium bonæ rei.

Et Martial, VIII, *Epigr.* XXVIII :

Non ego pretulerim Babylonica picta superbe
Texta, Semiramia quæ variantur acu.

Voyez le Pline de M. Brotier, VIII, 74.

[2] Ezech. Spanheim a trouvé le mot pour rire de cet endroit : en ce que, comme le remarque Sotion (XII, 15), le suc de bette, mêlé avec de la cire fondue, et étendu sur un linge, guérit toutes les duretés et toutes les tumeurs sur lesquelles on l'applique.

ensuite je l'ai nourrie de monologues, avec un mélange de Céphisophon. Dans cet état, je ne disais rien sans y avoir réfléchi, et je ne faisais pas indistinctement usage de tout ce qui me venait à l'idée : et le premier que je mettais en scène, exposait, avant tout, le sujet de la pièce.

BACCHUS.

Certes, il valait mieux pour toi qu'on parlât de cela plutôt que de toi-même.

EURIPIDE.

De plus, je ne souffrais pas, dès les premiers vers, qu'aucun personnage restât dans l'inaction ; mais je m'entretenais avec une femme, et, tout aussi-bien avec un esclave qu'avec un maître, avec une jeune fille comme avec une vieille.

ESCHYLE.

Et tu étais digne de vivre avec une telle conduite?

EURIPIDE.

Et oui, par Apollon : ceci est une preuve de mon affabilité.

BACCHUS.

Tiens, mon cher, passons sur cet article : la querelle ne tournerait pas à ton avantage.

EURIPIDE.

Je leur ai, de plus, appris à bien parler.

ESCHYLE.

J'en conviens : mais, que n'es-tu mort avant cela !

EURIPIDE.

Je leur ai montré l'usage des règles les plus raffinées, les labyrinthes de l'expression, l'art d'observer, de voir, de comprendre, de manier l'acteur, de mener une intrigue, d'imaginer et de controuver tout ce que l'on veut.

ESCHYLE.

C'est ce que je dis.

EURIPIDE.

En mettant dans la bouche de mes interlocuteurs tout ce qui tient à la vie privée, à nos usages et à nos habitudes, j'eusse pu m'attirer bien des critiques, parce que j'étais à la portée de mes auditeurs, qui se seraient aisément aperçus de mes fautes. Je ne me suis point attaché à un pompeux clinquant propre à embrouiller les idées des spectateurs : je ne cherchais pas à les effrayer en leur représentant des Cycnus et des Memnons poussant vivement des chevaux dont les colliers étaient chargés de clochettes [1]. Les personnages d'Eschyle sont un Phormisius, un Megænetus es-

[1] Aristophane ne fait qu'un mot de tout ce qui se lit depuis *poussant* inclusivement. Mais ce mot fait image, et peint ce fracas pompeux d'expressions qu'il reproche à Eschyle. Voici ce mot : κωδωνοφαλαροπώλους.

clave, hérissés de trompettes, de haches et de barbe[1], et toujours armés d'un rire ironique[2]. Les miens sont un Clitophon et le poli Théramène.

BACCHUS.

Théramène? Cet homme retors et propre à tout, qui, s'il se trouve engagé, ou près de l'être, dans quelque méchante affaire, a coutume de s'en tirer, en se disant non de Chios, mais de Cios?

EURIPIDE.

Telle est la vraie prudence à laquelle j'ai formé mes spectateurs. Je leur ai appris, par mes tragédies à raisonner, à réfléchir, de manière qu'ils aient plus d'intelligence et de clairvoyance, et plus d'aptitude pour mieux tenir, entre autres choses, leur ménage, et se rendre compte de tout, en se disant : Où cela est-il? où est ceci? qui a pris cela?

BACCHUS.

C'est parbleu vrai. En effet, un Athénien n'est pas plus tôt rentré chez lui, qu'il appelle ses esclaves, et qu'il leur demande : Où est la marmite? qui a mangé la tête de la mendole? le plat que j'achetai l'an dernier est perdu? où est cet ail

[1] Tous ces substantifs régis par le même adjectif, se trouvent dans le seul mot : σαλπιγγολογχυπηνάδαι.

[2] Même observation ici : σαρκασμοπιτυοκάμπται.

d'hier? qui a mangé l'olive? auparavant ils restaient tout sots, la bouche béante, comme des Mammacythes et des Melitides.

LE CHOEUR.

Vous l'entendez, ô vaillant Achille[1]. Eh bien! voyons, que répliquez-vous à cela? Prenez garde seulement à ne pas vous laisser maîtriser par la colère, et à ne pas vous emporter au-delà du but[2]; car il vous a dit des choses piquantes. O brave athlète, n'écoutez pas les mouvemens de votre courroux; mais repliez les voiles; que le vent n'en frappe que les extrémités, dirigez de plus en plus votre vaisseau, et observez le moment où vous sentirez un vent frais et doux. Mais, ô vous, qui, le premier des Grecs, avez porté la pompe des expressions à son comble, et avez donné à la tragédie un air plus distingué, quittez le port avec confiance.

ESCHYLE.

Je suis furieux d'un tel conflit; je sens la bile bouillonner dans mon sein, de ce qu'il me faut lutter avec un semblable adversaire; qu'il ne se vante cependant pas de m'avoir mis aux abois. Çà, réponds-moi, que doit-on le plus admirer dans un poëte?

[1] Vers des *Myrmidons* d'Eschyle, suivant le témoignage d'Harpocration, in κροκεπωκότες.

[2] Grec : *Au-delà* τῶν ἐλαῶν.

EURIPIDE.

Sa prudence et son art de rendre les hommes meilleurs.

ESCHYLE.

Or, si tu n'as point atteint ce but, et si tu as changé leur honnêteté et leur loyauté en méchanceté, quel supplice conviendras-tu d'avoir mérité?

BACCHUS.

La mort. Ne lui demandez pas cela.

ESCHYLE.

Voyez donc quels hommes il a reçus, formés par mes mains. C'étaient des gens vigoureux et de la plus haute taille [1], ne refusant aucun emploi public : ce n'étaient pas des scélérats, des rusés et des charlatans comme aujourd'hui; mais ils ne soupiraient qu'après la hache, les lances, les casques ornés d'aigrettes blanches, les armets, les bottines, et après un courage digne des sept peaux de taureaux [2].

BACCHUS.

Le mal fait des progrès : il m'assomme avec son énumération de casques.

EURIPIDE.

Et comment as-tu fait des héros de tes citoyens?

[1] Grec : *De quatre coudées.*

[2] Grec : καὶ θυμοὺς ἑπταβοείους. Allusion au bouclier d'Ajax.

BACCHUS.

Parlez, Eschyle, et que votre orgueil ne vous rende pas si farouche.

ESCHYLE.

Par une tragédie pleine de combats.

BACCHUS.

Par laquelle!

ESCHYLE.

Par *les Sept Chefs devant Thèbes*. Nul spectateur n'en sortait qu'avec la fureur de la guerre dans le sein.

BACCHUS.

Ç'a été rendre un mauvais service à la patrie; car les Thébains en sont devenus eux-mêmes plus guerriers, et vous méritez d'être fustigé pour cela.

ESCHYLE.

Il ne tenait qu'à vous de vous livrer à la guerre, mais vous n'avez pas eu de goût pour cela; et depuis, dans mes *Perses*, j'ai inspiré à mes compatriotes la passion de remporter de continuelles victoires sur les ennemis, et c'était une très-bonne chose.

BACCHUS.

Ce fut pour moi une grande joie d'entendre raconter la mort de Darius, et de voir les battemens de mains du chœur qui s'écriait, *iauoi*.

ESCHYLE.

Voilà des sujets faits pour les poëtes : et récapitulez les services qu'ont rendus les grands poëtes, dès les premiers temps. Orphée, par ses leçons, a consacré les rites des initiations, et l'horreur du carnage[1]; Musée, les remèdes des maladies et les pronostics ; Hésiode, l'agriculture, et le temps des semailles et des récoltes, et ce divin Homère! D'où lui est venu tant d'honneur et de gloire? N'est-ce pas de l'utilité de ses préceptes qui forment aux vertus militaires, aux manœuvres et à l'art de disposer une armée?

BACCHUS.

Il n'a cependant jamais pu rien faire du sot Pantaclès. En effet, dernièrement pour conduire une cérémonie, on le vit s'attacher d'abord son casque sur la tête, et ne penser qu'après, à y mettre l'aigrette.

[1] Ce vers d'Aristophane a produit sans doute ceux-ci d'Horace, dans son *Art poëtique*, v. 391 :

> Silvestres homines sacer interpresque deorum,
> Cædibus et fœdo victu deterruit Orpheus.

M. l'abbé Fraguier (Mémoires de littérature, t. V, p. 117) ne veut pas qu'on entende φόνων τ' ἀπέχεσθαι, de la vie orphique, qui consistait à se priver de la chair des animaux : mais il veut expliquer cela comme une réforme opérée dans les mœurs des Anthropophages, qu'Orphée a détournés de la coutume horrible de manger ses semblables. Voyez chant IV de l'*Art poëtique* de Boileau.

ESCHYLE.

Mais il en a formé bien d'autres, et des plus braves, et de ce nombre est Lamachus. C'est d'après Homère que j'ai rendu et représenté les nombreux exploits des Patrocle, des Teucer et des Thymoléon. Je voulais, par ces modèles, exciter chaque citoyen à se mettre de niveau avec ces grands hommes, au premier son de la trompette. Mais, certes, je ne donnais ni Phèdres impudiques, ni Sthénébées, et je ne sais si j'ai fait des vers sur une femme amoureuse.

EURIPIDE.

Non parbleu; car tu ne tenais rien de Vénus.

ESCHYLE.

Et n'en veux rien tenir. Garde-la toute pour toi et pour les tiens, puisqu'elle t'a perdu toi-même.

BACCHUS.

Rien de plus vrai, par Jupiter; car vous avez été puni pour les mêmes crimes que vous avez mis sur le compte des femmes.

EURIPIDE.

Et quel mal, pauvre homme, mes Sthénébées font-elles aux citoyens?

ESCHYLE.

C'est que par tes Bellérophons tu as appris aux

femmes des citoyens d'Athènes, à s'empoisonner elles-mêmes.

EURIPIDE.

Mais j'ai fait de grands changemens à l'histoire de Phèdre.

ESCHYLE.

Tu n'en as fait aucun : et un poëte doit jeter un voile sur tout ce qui est mauvais, et ne doit le mettre ni au jour, ni en scène. Il faut la même retenue dans les poëtes envers les adultes, que dans les instituteurs envers les petits enfans. Nous ne devons rien dire que d'utile.

EURIPIDE.

Il est donc fort utile que vous parliez des lycabettes et des hauteurs du Parnasse, à ceux qui sont destinés à converser avec des hommes?

ESCHYLE.

Mais, ô méchante bête, il est nécessaire d'imaginer des expressions analogues à l'élévation des idées et des pensées. D'ailleurs les demi-dieux doivent avoir un langage plus sublime; leurs vêtemens ne sont-ils pas supérieurs aux nôtres en éclat? J'avais donné à tout cela un très-bon ton : mais tu l'as dégradé.

EURIPIDE.

Comment?

ESCHYLE.

D'abord, en revêtant les rois de haillons pour les peindre sous la livrée de l'indigence.

EURIPIDE.

J'ai donc mal fait en cela? Et comment?

ESCHYLE.

C'est ce qui fait que pas un riche aujourd'hui ne veut équiper de trirème à ses frais : mais chacun se déguise et crie misère.

BACCHUS.

Oh! par Cérès, ceci est bien vrai, et par-dessous leurs haillons, ils portent des tuniques tissues d'une fine laine; et, tel, qui veut faire pitié par ses propos, n'est pas le dernier à la poissonnerie.

ESCHYLE.

Je te reproche encore d'avoir enseigné l'art de parler avec finesse, et de raisonner éternellement, ce qui a fait déserter les palæstres, ce qui a facilité la prostitution des jeunes gens curieux d'être de beaux parleurs [1], ce qui a donné aux nautonniers mêmes un esprit d'insubordination. De mon temps, au contraire, ils ne savaient

[1] Qui rhetoricæ, poeticæ, aliis que hujus generis artibus operam dabant, impudicitiæ crimine notantur à Comico, tanquàm ætatis flore magistris minerval solventes. M. Brunck.

autre chose que demander la soupe [1] et crier : ryppapai.

BACCHUS.

Oui, parbleu! et faire des incongruités sur le nez des rameurs du banc inférieur [2], et remplir d'ordures leurs voisins, et détrousser tout le monde, partout où ils relâchaient : et, aujourd'hui, forts pour raisonner, ils sont uniquement nuls pour manier la rame, et naviguer çà et là.

ESCHYLE.

Et de quels crimes n'est-il pas coupable? N'a-t-il pas mis en scène des corruptrices de la jeunesse, des femmes qui accouchent dans des temples, coupables d'inceste, et qui disent que la vie n'est qu'une véritable mort? De là vient le grand nombre de scribes et de charlatans dont Athènes est inondée, et, qui, comme autant de singes, séduisent le peuple par de vaines simagrées, tandis que personne aujourd'hui ne saurait, faute d'exercice, tenir un flambeau.

BACCHUS.

Non, morbleu, personne; tellement qu'aux dernières panathénées, je pensai mourir de rire, en voyant courir un petit homme, gros, tout courbé, blanc, prodigieusement derrière les au-

[1] Μάζαν.

[2] Voyez le tom. XII. p. 273 et 274.

tres, et qui se donnait un mal affreux. Arrivé aux portes du Céramique, ceux qui se trouvèrent là, le fouettèrent sur les reins, sur le ventre, sur les côtes, sur les fesses, au point qu'il courut avec son flambeau éteint par un vent qui lui échappa.

LE CHŒUR.

Voici une grande affaire, un violent débat, une guerre importante. Il sera difficile de décider entre l'un qui aura attaqué avec force, et l'autre qui se sera défendu et qui aura riposté avec adresse. Ne répétez pas toujours la même chose : il y a plusieurs moyens de disputer. Rappelez-vous donc et dites tout ce qui est bon en fait de querelle; mettez en jeu le vieux comme le neuf, et employez hardiment la souplesse, l'art et l'artifice. Seriez-vous arrêté par l'idée que vos spectateurs, peu instruits, ne seraient point au courant de propos trop rafinés? mais ne craignez pas cela; ce n'est plus le temps où cela se voyait : ils sont tous très au fait; et chacun a son livre où il se forme à la sagesse : ils ont d'ailleurs beaucoup d'esprit, et qui est maintenant des plus clairvoyants. N'ayez donc pas d'inquiétude, et faites ici usage de tout pour vos spectateurs, à raison de leurs connaissances.

EURIPIDE.

Voyons d'abord ses prologues : c'est la première

chose qu'on trouve dans une tragédie; et c'est ce qu'il faut éplucher en premier lieu, dans ce docte poëte; or, il n'y brillait pas par la clarté.

BACCHUS.

Et quel prologue soumettrez-vous à votre examen?

EURIPIDE.

Un très-grand nombre. Récitez-moi d'abord celui de son *Oreste*.

BACCHUS.

Que tout le monde se taise. Eschyle, récitez.

ESCHYLE.

Mercure Souterrain, qui veilles aux États paternels, sois, je t'en conjure, mon sauveur et mon soutien : je viens dans ce pays et reviens [1].

BACCHUS.

Avez-vous là quelque chose à reprendre?

EURIPIDE.

Plus de douze fautes.

BACCHUS.

Et en tout cela, il n'y a pas plus de trois vers.

EURIPIDE.

Mais chacun d'eux a une vingtaine de fautes.

[1] Voyez les *Coëphores*. Le traducteur de cette tragédie s'est abstenu de rendre les équivoques et les répétitions reprises ici par Euripide.

BACCHUS.

Eschyle, je vous conseille de vous taire, à moins que vous ne veuillez être trouvé plus en défaut, si vous récitez d'autres vers.

ESCHYLE.

Moi, me taire devant lui?

BACCHUS.

Si vous m'en croyez.

EURIPIDE.

Et dès le commencement, il s'est mépris de la manière la plus lourde. Voyez s'il y a de quoi plaisanter?

BACCHUS.

Ma foi, je m'en moque.

ESCHYLE.

En quoi me suis-je mépris?

EURIPIDE.

Tiens, répète.

ESCHYLE.

Mercure Souterrain, qui veilles aux États paternels.

EURIPIDE.

Oreste ne dit-il pas cela sur le tombeau de son père?

ESCHYLE.

Je l'entends bien ainsi.

EURIPIDE.

Veut-il donc dire que Mercure a vu, comment le père d'Oreste a péri sous les coups d'une main adultère, par de secrètes intelligences?

ESCHYLE.

Il n'a point entendu parler de ce Mercure-là, mais de ce Mercure secourable, qu'il a appelé *Souterrain*, parce que, comme il l'ajoute, *le père* de celui-ci lui a donné une inspection sur ces lieux.

EURIPIDE.

Oh! voilà une sottise plus forte que je ne m'y attendais. Si en effet il est surnommé *Souterrain*, à raison de cet emploi qu'il tient de *son père*...

BACCHUS.

Ce n'était, d'après cela, qu'un déterreur de morts.

ESCHYLE.

Ah! Bacchus, votre vin n'a point un bouquet agréable.

BACCHUS.

Passez à un autre vers : et vous, examinez les fautes.

ESCHYLE.

Sois, je t'en conjure, mon sauveur et mon soutien. Je viens dans ce pays et reviens.....

EURIPIDE.

Le sage Eschyle nous répète deux fois la même chose.

BACCHUS.

Comment, deux fois?

EURIPIDE.

Reprenez sa phrase, et je vous le montrerai. *Je viens*, dit-il, *dans ce pays et reviens*. *Je viens* et *reviens* signifient ici la même chose.

BACCHUS.

Oui, ma foi; à peu près, comme si quelqu'un disait à son voisin : Prêtez-moi votre *mortier à farine*, ou, si vous voulez, votre *mortier à pâte*.

ESCHYLE.

Eh! bavard, cela ne se ressemble pas : mon vers est excellent.

BACCHUS.

Et comment donc? Apprenez-moi comment vous l'entendez.

ESCHYLE.

Il est bien permis à tout homme, qui jouit des droits de citoyen, *de venir dans son pays*. Il vient sans avoir été sous le coup d'aucune infortune; mais un exilé *vient et revient*.

BACCHUS.

Fort bien, par Apollon. Qu'en dites-vous, Euripide ?

EURIPIDE.

Je prétends qu'Oreste n'est pas *revenu chez lui*. Il y est venu à l'insu et sans la permission de ceux de qui cela dépendait.

BACCHUS.

Fort bien, par Mercure; mais je ne comprends rien à ce que vous dites.

EURIPIDE.

Passons donc à un autre vers.

BACCHUS.

Allons, Eschyle, récitez-en un au plus vite : pour vous, remarquez les défauts.

ESCHYLE.

Je viens me plaindre au tombeau de mon père, afin qu'il m'écoute et m'entende.

EURIPIDE.

Voici encore une répétition. *Écouter* et *entendre* sont tout-à-fait la même chose.

BACCHUS.

Eh! imbécille, il parlait à des morts, à qui il ne suffit pas de répéter les choses jusqu'à trois fois [1].

[1] Aristophane fait allusion ici à l'usage d'appeler les morts par trois fois. *Odyss.* IX, 65; *Æneid.* VI, 505.

ESCHYLE.

Voyons un peu ta manière de tourner tes prologues?

EURIPIDE.

J'y consens; et si je me répète quelque part, ou si j'emploie du remplissage, rejette-moi.

BACCHUS.

Allons, récitez. Je n'ai rien à dire ici, mais je dois examiner ce que valent vos prologues.

EURIPIDE.

Œdipe fut d'abord très-heureux.....

ESCHYLE.

Non, morbleu, non, dis-je; mais il était malheureux et destiné à l'être, puisque avant qu'il fût conçu, Apollon prédit qu'il tuerait son père, et il n'était pas encore au monde. Comment celui-là *fut-il donc d'abord très-heureux?*

EURIPIDE.

Et depuis, il devint le plus infortuné des hommes.

ESCHYLE.

Non, morbleu, non, dis-je, il ne cessa jamais de l'être. Et comment, en effet, lui qui, à peine venu au monde, fut exposé sur un rocher, de peur de nourrir en lui le meurtrier de son père; qui, ensuite couvert de maux et les pieds enflés,

se traîna chez Polybe ; puis, tout jeune encore, épousa une vieille femme, ajoutez que c'était sa mère ; qui finit, en un mot, par se crever les yeux?..

BACCHUS.

Il aurait été heureux, s'il eût commandé la flotte avec Érasinis.

EURIPIDE.

Vous radottez : et moi j'excelle dans les prologues.

ESCHYLE.

Je n'irai, ma foi, pas éplucher tes vers mots par mots. Mais d'un mot je pulvériserai tes prologues.

EURIPIDE.

D'un mot, les miens?

ESCHYLE.

D'un seul mot. Tu fais de manière tes vers, qu'on peut y ajouter tout ce qu'on veut, un petit rien, un peu de soin, un fétu. C'est ce que je vais prouver.

EURIPIDE.

Tiens ! tu me le feras voir.

ESCHYLE.

Je le soutiens.

BACCHUS.

Il faut voir tout de suite.

EURIPIDE.

Ægyptus, comme cela s'est dit de toutes parts, faisant voile, avec ses cinquante fils, vers Argos...

ESCHYLE.

A perdu son temps.

EURIPIDE.

Qu'est-ce que cela veut dire? Tu ne t'en repentiras pas?

BACCHUS.

Récitez-lui un autre prologue, afin de le mettre au fait.

EURIPIDE.

Bacchus qui, armé de thyrses, couvert de peaux de bouc, et entouré de flambeaux, danse sur le Parnasse et forme des chœurs.....

ESCHYLE.

A perdu son temps.

BACCHUS.

Hé! hé! voici encore son mot.

EURIPIDE.

Oh! il ne nous tracassera plus; car il ne pourra l'appliquer à ce prologue-ci : *Nul n'est heureux en tout point; l'homme, issu d'une illustre origine, est sans fortune; et, celui qui est sans naissance.....*

ESCHYLE.

A perdu son temps.

BACCHUS.

Euripide?

EURIPIDE.

Qu'y a-t-il?

BACCHUS.

Il me semble qu'il faut baisser pavillon; car ce *mot* nous causera quelque orage.

EURIPIDE.

Cela, par Cérès, ne me fait pas peur : il sera bientôt désarmé!

BACCHUS.

Allons, voyons donc un autre prologue. Mais, garre, à la reprise.

EURIPIDE.

Cadmus, fils d'Agenor, étant un jour sorti de la ville de Sidon.....

ESCHYLE.

A perdu son temps.

BACCHUS.

O l'ami, achetez ce mot, pour qu'il ne bouleverse pas vos prologues.

EURIPIDE.

Quoi donc? moi, j'acheterais de cet homme?

BACCHUS.

Si vous m'en croyez.

EURIPIDE.

Point du tout. Je peux citer plusieurs prologues, où il ne pourra adapter son refrain. *Pélops, fils de Tantale, étant venu à Pise avec ses coursiers rapides* [1].....

ESCHYLE.

A perdu son temps.

BACCHUS.

Voyez-vous? nouvelle application de refrain. Mais, mon cher (*à Eschyle*), cédez-le maintenant à quelque prix que ce soit. Vous en achèterez un bel et bon pour une obole.

EURIPIDE.

Non, non. J'ai encore bien d'autres prologues. *Œnée ayant un jour fait dans les champs.....*

ESCHYLE.

A perdu son temps.

EURIPIDE.

Attends, laisse-moi réciter le vers tout entier. *OEnée ayant fait un jour dans les champs une abondante récolte, offrant les prémices aux dieux.....*

ESCHYLE.

A perdu son temps.

[1] Voyez tom. VII, pag. 301.

BACCHUS.

Au milieu d'un sacrifice? Comment cela peut-il être?

EURIPIDE.

Laissez-le, mon ami ; qu'il l'applique à celui-ci : *Jupiter, comme on le sait, de la bouche de la vérité.....*

BACCHUS.

Il vous confondra ; il dira encore : *Il a perdu son temps.* Ce refrain tient à vos prologues, comme le fic aux yeux [1] ; mais, au nom des dieux, passez à ses chœurs.

EURIPIDE.

Oh ! je peux démontrer que c'est un triste compositeur de chœurs, et qu'il s'y répète souvent.

LE CHOEUR.

A quoi tout cela aboutira-t-il donc? Je suis vraiment tourmenté de savoir ce qu'on peut trouver à redire dans un poëte qui a fait beaucoup plus

[1] Proverbe qui revient à celui-ci assez généralement usité : Il tient comme teigne. Le fic est une excroissance ou tumeur en forme de figue : cette maladie est appelée chez les Grecs épinyctide (Plin. XXI, 21); elle vient aux yeux et dans les parties les plus couvertes de poil. Martial plaisante ainsi sur Cécilianus atteint de ce mal :

Cum dixi, *ficus*, rides quasi barbara verba,
Et dici ficos, Cæciliane, jubes.
Dicemus ficus, quas simus in arbore nasci :
Dicemus ficos, Cæciliane, tuos.

Epigram. lib. 1, 66.

de vers et de bien meilleurs que tous ceux qu'on nous fait aujourd'hui. Je ne sais ce que celui-ci compte reprendre dans ce roi de la tragédie; et je tremble pour lui.

EURIPIDE.

Oui, de merveilleux vers! C'est ce qu'on va voir. Je vais réunir tous ses chœurs en un seul.

BACCHUS.

Et, moi, je les compterai avec ces petites pierres.

(*On entend l'air d'un diaule*).

EURIPIDE.

O héros Phthiote, Achille, pourquoi, témoin du carnage, ne procurez-vous pas de soulagement dans les travaux? Pour nous, habitans de ce marais, nous honorons Mercure, dieu de cette race. Vous ne procurez pas de soulagement dans les travaux.

BACCHUS.

Voilà, mon cher Eschyle, deux *travaux* pour vous.

EURIPIDE.

O le plus vaillant des Grecs, descendant d'Atrée, chef d'une multitude innombrable, écoutez ceci : vous ne procurez pas de soulagement dans les travaux.

BACCHUS.

Eschyle, voilà le troisième de vos *travaux*.

EURIPIDE.

Silence..... les chefs des Mélisses [1] s'occupent à ouvrir le temple de Diane. Vous ne procurez pas de soulagement dans les travaux. Je suis le maître d'invoquer ici la légitime assistance de nos braves guerriers [2]. Vous ne procurez pas de soulagement dans les travaux.

BACCHUS.

O grand Jupiter, quelle histoire de *travaux* ! Je veux aller au bain : les *travaux* me font éprouver des douleurs dans les reins.

EURIPIDE.

Non : n'y allez pas, avant d'entendre ce système musical [3] fait pour des airs de cithare [4].

[1] Μελισσονόμοι, Sont les chefs des Mélisses, ou des prêtresses de Diane. On sait que les Mélisses étaient des femmes inspirées, attachées au service des temples.

[2] Ce vers est le 104e de l'*Agamemnon* d'Eschyle. Voy. tom. II, p. 42.

[3] Στάσιν μελῶν.

[4] Κιθαρῳδικῶν νόμων. Terpandre, dit Plutarque (dialogue sur la musique, chap. VII), d'après Héraclide, fut le premier qui imposa des noms à ses airs de cithare. Voyez, sur cet endroit de Plutarque, les observations de M. l'abbé Brotier, neveu, t. XXII, Paris, Cussac.

BACCHUS.

Allons, presto : mais point de *travaux*.

EURIPIDE.

Comment il envoie contre les deux princes des Grecs, et contre la fleur de la Grèce, phlattothrattophlattothrat; le Sphinx épouvantable, ce chien pourvoyeur, phlattothrattophlattothrat. L'intrépide oiseau armé du fer de la vengeance, phlattothrattophlattothrat, faisant courir sur les chiens téméraires qui sillonnent les airs, phlattothrattophlattothrat, parce qu'il est favorable à Ajax, phlattothrattophlattothrat [1].

BACCHUS.

Qu'est-ce que ce phlattothrat? Est-ce à Marathon, ou ailleurs, que vous avez appris ce chant de barboteur [2]?

[1] Tout ce morceau parodie le vers 109 et suiv. de l'*Agamemnon* d'Eschyle (tom. II, 42, 43). Aristophane ne paraît pas avoir cherché à y mettre de suite. Il a seulement voulu persiffler Eschyle sur son affectation à rechercher des mots sonores, bruyants et insignifians : c'est pour cela que ce comique a fabriqué son mot Phlattothrattophlattothrat : il s'est attaché aussi à jeter du ridicule sur le néologisme d'Eschyle qui ne sait rien appeler par son nom, et, qui a, deux fois, désigné l'aigle, par le mot *chien*, dans son *Prométhée*, v. 1020, et dans cet endroit de l'*Agamemnon*.

[2] *Ἱμονιοστρόφου μέλη* : Chant de cordier. Le Scholiaste explique *ἱμονιὰ* par corde à sceau, à puiser de l'eau. Je n'y ai substitué le mot *barboteur* que pour faire sentir l'allusion qu'Aristophane me semble avoir en vue. Je pense en effet qu'il veut parler ici des champs de Marathon qui sont très-marécageux, et où Eschyle montra tant de courage.

ESCHYLE.

D'une bonne chose j'en ai fait une autre bonne chose, pour ne point paraître cueillir chez les muses les mêmes fleurs que Phrynichus. Mais tout ce qu'on entend dire à Euripide est copié d'après tous les propos des prostituées, d'après les scolies de Mélitus, d'après les airs de flûte des Cariens, d'après des lamentations, et d'après les chansons des danseurs. C'est ce que je vais démontrer à l'instant. Qu'on m'apporte une lyre. Quoi! une lyre pour cet homme-là? Où serait une de ces petites femmes qui jouent avec des morceaux de pots cassés, en place de cymbales? Venez, ô muse d'Euripide, vous à qui il convient d'offrir ces vers.

BACCHUS.

Est-ce que cette muse ne s'est jamais souillée à l'instar des Lesbiens? Jamais?

ESCHYLE.

Alcyons, qui chantez continuellement sur les flots de la mer, en parsemant votre plumage de gouttes d'eau qui vous tiennent lieu de rosée (et vous, ô araignées, qui, habitant les recoins des maisons, déroulez, eï, eï, eï, eï, eï, avec vos pattes ce qui entoure le rouleau, ces fils, ouvrage du peigne au son aigre [1]); où le dauphin, ami de

[1] Arguto conjux percurrit pectine telas.
Georgic. I, 294.

la flûte, bondissant autour des proues azurées, les oracles et les stades : ô délices de la vigne chargée de fruits, tendrons qui soutenez le raisin. Entourez mes bras, ô mon fils. Voyez-vous cette cadence?

BACCHUS.

Je la vois.

ESCHYLE.

Quoi donc? Vous la voyez?

BACCHUS.

Oui, vous dis-je.

ESCHYLE.

Avec un pareil jargon, tu oses critiquer mes vers, vil imitateur des singeries de Cyrène[1]? Voilà cependant quelle est ta poésie; mais je veux encore éplucher le ton de tes monologues......... O affreuse obscurité de la nuit quel triste songe m'envoies-tu du fond de tes ténèbres? Ministre de l'enfer, c'est un vain fantôme, fils de la sombre nuit, spectre horrible, enveloppé d'un crêpe noir, ayant le regard farouche, et des griffes épouvantables. O mes servantes, allumez la lampe, allez puiser, avec vos cruches, de l'eau dans le fleuve,

[1] Cette femme, dont il a déja été parlé, s'appliquait à prendre toutes sortes de positions voluptueuses, dont Polycrate, célèbre écrivain d'Athènes, a donné la description sous le nom de Philænis. Athen. VIII, 3. Le grec dit : *Qui imites dans les modulations les douze figures de Cyrène.*

et faites-la chauffer, pour que je me purifie après ce divin songe [1]. O dieu de la mer! c'est cela.. .. O vous, mes amies, examinez ces prodiges..... Glyca s'est sauvé avec mon coq. Nymphes des montagnes!.... O Mania, saisissez-la!.... Et moi, infortunée, j'étais alors tout entière à mon ouvrage..... Je, eï, eï, eï, eï, eï, dévidais le lin qui garnissait mon fuseau, j'en faisais un peloton pour le porter et le vendre de grand matin au marché... Pour lui, il s'élevait dans l'air par une légère agitation de ses ailes; il m'a laissé les soucis: et, infortunée que je suis, mes yeux étaient baignés de larmes..... Mais, ô Crétois, enfant du mont Ida, accourez avec vos flèches, agitez légèrement vos pieds, et investissez la maison. Que, dans le même instant, la déesse des filets, la belle Diane, avec sa meute de chiens, furete dans tous les recoins de la maison: quant à toi, Hécate, fille de Jupiter, prends deux torches dans tes mains agiles, éclaire mes recherches chez Glyca, afin que j'y découvre le fruit de son larcin.

[1] Après des songes sinistres, la coutume était de se purifier avec de l'eau de mer ou de rivière. Apollonius fait mention de cet usage, *Argonaut.* IV, 663. Ainsi Anna, sœur de Didon, effrayée d'un songe, dit à son réveil:

> . . . . . Sub lucem ut visa secundent
> Oro cœlicolas, ac vivo purgor in amni.
>
> Silius Ital. lib. VIII.

BACCHUS.

Laissez là ces vers.

ESCHYLE.

C'est bien assez pour moi aussi : je veux juger de ce drôle avec ma balance, qui seule vous fera connaître ce que vaut la poésie de l'un et de l'autre; car elle déterminera le poids de chaque expression.

BACCHUS.

Approchez ici, puisque je me vois obligé de débiter à la balance le travail des poëtes, tout comme un fromage.

LE CHOEUR.

Les gens d'esprit sont pleins de ressources; car voici bien une merveille inouïe, faite pour étonner : et à quel autre l'idée eût-elle pu en venir? Oui, en vérité, si quelqu'un du commun m'en avait fait part, je n'y eusse jamais ajouté foi, mais j'eusse imaginé qu'il plaisantait.

BACCHUS.

Allons, voyons, approchez-vous des balances.

EURIPIDE.

Me voici.

BACCHUS.

Que chacun, en les tenant, récite un vers : ne les lâchez pas avant que j'aie crié, *coucou*.

EURIPIDE.

Nous les tenons.

BACCHUS.

Récitez maintenant un vers sur les balances.

EURIPIDE.

Plut aux dieux que le navire Argo n'eût jamais volé sur les eaux !

ESCHYLE.

O fleuve Sperchius, et gras pâturages des bœufs !

BACCHUS.

Coucou. Lâchez. Ce dernier vers-ci fait descendre bien plus bas le bassin.

EURIPIDE.

Pourquoi cela?

BACCHUS.

Parce que Eschyle a fait comme les vendeurs de laine ; ils la mouillent avant de la débiter ; il a de même trempé son vers dans un fleuve ; vous, au contraire, n'avez donné qu'un vers voltigeur.

EURIPIDE.

Mais, qu'il en récite un autre quelconque, et qu'il le mette dans le bassin opposé.

BACCHUS.

Reprenez donc de nouveau la balance.

EURIPIDE.

Je la tiens.

BACCHUS.

Récitez.

EURIPIDE.

L'éloquence est le seul temple de la persuasion.

ESCHYLE.

La mort est la seule des divinités insensible aux présens.

BACCHUS.

Lâchez, lâchez : ce dernier vers l'emporte encore par son poids ; en effet, Eschyle y a mis la mort, le plus pesant de tous les maux.

EURIPIDE.

Mais j'y ai mis la persuasion : et certes, mon vers est agéable.

BACCHUS.

Mais la persuasion est légère, et n'est qu'une chimère. Au reste, cherchez-en un autre de ceux qui sont des plus pesants, qui fasse pencher le bassin de votre côté, quelque vers..... là..... bien conditionné, et qui ait de l'ampleur.

EURIPIDE.

Attendez donc, où en trouverai-je de cette espèce? Où dirai-je?

BACCHUS.

Achille a amené quatre et deux. Allons, voici la dernière fois qu'on se servira de la balance.

EURIPIDE.

Il saisit, dans sa main, une massue lourde comme du fer.

ESCHYLE.

Chars sur chars, morts sur morts.

BACCHUS.

Il l'emporte encore sur vous.

EURIPIDE.

Comment?

BACCHUS.

Il y a mis deux *chars* et deux *cadavres :* cent Égyptiens n'enlèveraient pas ce fardeau-là.

ESCHYLE.

Qu'il ne se mesure plus avec moi en opposant vers à vers; mais qu'il se mette dans la balance, lui, ses enfans, sa femme, Céphisophon, qu'il s'y asseye, et qu'il prenne ses livres avec lui : pour moi, je veux contre-balancer tout cela, avec seulement deux de mes vers.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PLUTON.

BACCHUS.

Amis, je m'abstiendrai de prononcer. Je ne veux pas m'attirer la haine d'aucun des deux; car l'un est plein d'âme, et l'autre rempli d'agrémens.

PLUTON.

Vous ne ferez donc rien de ce que vous vous étiez proposé en venant ici?

BACCHUS.

Qu'arrivera-t-il si je prononce?

PLUTON.

Vous vous en retournerez avec celui des deux qu'il vous plaira de choisir.

BACCHUS.

Fort bien..... Voyons, écoutez un peu, vous autres : je suis venu chercher un poëte ici.

EURIPIDE.

Pourquoi faire?

BACCHUS.

Pour qu'Athènes, étant sauvée, puisse rétablir ses spectacles. Lequel de vous deux donnera donc les plus utiles conseils à l'État? C'est celui-là que je me propose d'emmener. Voyons d'abord ce que vous pensez l'un et l'autre sur Alcibiade? L'État est sur le penchant de sa ruine.

EURIPIDE.

Qu'en pensent les Athéniens?

BACCHUS.

Ce qu'ils en pensent? ils le desirent, ils le haïssent, ils ne peuvent s'en passer : mais voyons votre opinion sur son compte.

EURIPIDE.

Je hais un citoyen lent à servir sa patrie, et

très-prompt à lui nuire ; bon pour lui seul, et qui ne sait point venir au secours de l'État.

BACCHUS.

Fort bien, par Neptune. Et vous, quel est votre avis?

ESCHYLE.

Il ne faut point nourrir dans une ville un lionceau : et si, on veut le nourrir, il faut se prêter à ses goûts.

BACCHUS.

Ma foi, je ne sais auquel des deux avis donner la préférence : l'un s'exprime sagement, et l'autre clairement. Mais je veux encore tirer de vous deux quelque autre sentence sur le moyen de rétablir les affaires de la république.

EURIPIDE.

Le meilleur moyen est d'accoler Cinésias à Cléocrite, en guise d'ailes, afin que le vent emporte l'un et l'autre au-dessus de la mer.

BACCHUS.

Cet expédient pourrait faire rire. Mais qu'est-ce que cela veut dire?

EURIPIDE.

En cas de combat naval, ils auraient dans leurs mains des fioles pleines de vinaigre qu'ils jetteraient dans les yeux des ennemis. Mais, j'ai une autre idée à vous communiquer.

BACCHUS.

Voyons-la.

EURIPIDE.

Si l'on sait mettre sa confiance dans ceux qui ne sont regardés aujourd'hui qu'avec défiance, et si l'on se défie de ceux à qui l'on se fie à présent.

BACCHUS.

Quoi? Je n'entends pas, Travaillez moins vos expressions, et qu'elles soient plus intelligibles.

EURIPIDE.

Peut-être sauverait-on la ville, si l'on se confiait en ceux dont on se défie maintenant, et si l'on employait ceux qu'on laisse dans l'inaction; car comment ceux-ci ne nous sauveraient-ils pas en faisant le contraire des manœuvres usitées par les autres qui nous perdent?

BACCHUS.

Fort bien, par Palamède! O génie sublime! Avez-vous trouvé cela vous seul, ou bien est-ce avec Céphisophon?

EURIPIDE.

Moi seul : les fioles de vinaigre sont pourtant de Céphisophon.

BACCHUS.

Eh bien! Eschyle, que dites-vous?

ESCHYLE.

Dites-moi, avant tout, quels sont les gens qui ont la confiance de la ville. Sont-ils honnêtes?

BACCHUS.

Hem? elle ne peut les souffrir.

ESCHYLE.

Elle protége les malhonnêtes gens?

BACCHUS.

Ce n'est pas qu'elle les protége : mais elle est contrainte d'y avoir recours.

ESCHYLE.

Comment donc viendra-t-on à bout de sauver des citoyens qui ne peuvent porter ni habit léger, ni habit lourd?

BACCHUS.

Je vous en prie, imaginez quelque moyen de les tirer encore une fois du précipice.

ESCHYLE.

Je le dirai là-haut; mais je ne le veux pas ici.

BACCHUS.

Eh non! non. Envoyez-leur d'ici de bons avis.

ESCHYLE.

Ils doivent regarder le pays ennemi comme le leur, et le leur comme ennemi; considérer la mer comme leur sûreté, et la pauvreté comme un grand avantage.

BACCHUS.

Fort bien. Mais voilà le juge qui mange tout seul.

PLUTON.

Allons, prononcez.

BACCHUS.

C'est à vous de les juger. Pour moi, je vais élire celui qui me plaît le plus.

EURIPIDE.

Ressouvenez-vous du serment par lequel vous avez juré, en présence des dieux, que vous me ramèneriez chez vous! Choisissez vos amis.

BACCHUS.

La langue a juré: je choisirai néanmoins Eschyle.

EURIPIDE.

Qu'avez-vous fait là, ô le plus affreux des hommes?

BACCHUS.

Moi? J'ai donné la préférence à Eschyle. Et pourquoi pas?

EURIPIDE.

Oses-tu bien me regarder, après m'avoir si indignement outragé?

BACCHUS.

Quel outrage y a-t-il, si les spectateurs n'y en trouvent pas?

EURIPIDE.

Pervers, me laisseras-tu donc végéter parmi les morts?

BACCHUS.

Qui sait la différence de la vie à la mort, du sommeil à une toison, de l'action de manger à celle de respirer?

PLUTON.

Bacchus, entrez dans mon palais.

BACCHUS.

Pour quelle raison?

PLUTON.

Pour que je vous régale en qualité d'hôtes, avant votre départ.

BACCHUS.

C'est bien imaginé : cela ne me fâche jamais.

INTERMÈDE.

LE CHOEUR seul.

Heureux l'homme accompli en sagesse! mille raisons en convainquent. Celui-là, pour avoir été jugé homme d'une conduite raisonnable, reverra de nouveau sa maison, au grand avantage de ses concitoyens, de ses parens et de ses amis, et cela parce qu'il est plein de prudence. Il est donc beau de ne point aller babiller chez Socrate, en lui faisant la cour, et de ne point dédaigner la musique et les autres arts qui font la base de la tragédie. Il n'y a qu'un imbécille qui puisse perdre son temps en discours oiseux, qui ne roulent que sur des bagatelles.

ACTE VI.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, PLUTON, ESCHYLE.

PLUTON.

Allons, Eschyle, partez en joie, sauvez notre ville par de sages conseils, et corrigez les gens sans cervelle : ils y sont en grand nombre. Portez ceci à Cléophon, et cela aux questeurs Murméchus et Nicomaque. Voici qui est pour Archénomus. Dites-leur de me venir trouver au plus tôt et sans délai; et, s'ils ne se hâtent de venir, oui, j'en jure par Apollon, je les harcellerai, et je les jetterai ici-bas, pieds et mains liés, de compagnie avec Adimante, fils de Leucolophe.

ESCHYLE.

Je ferai tout cela. Je vous prie de céder ma préséance à Sophocle, qui me la gardera et s'y maintiendra, en cas que je revienne ici. Il est, après moi, le plus éminent en sagesse. Ressouvenez-vous bien de ne jamais la laisser occuper, même sous prétexte de surprise, par cet homme faux, bavard et charlatan.

PLUTON.

Eclairez cet homme avec des flambeaux sacrés, et accompagnez-le en le célébrant avec ses hymnes et ses vers.

SCENE II.

LE CHOEUR, ESCHYLE.

LE CHOEUR.

Commencez, ô dieux infernaux, par accorder un heureux voyage à ce poëte qui s'en va, et qui retourne à la lumière; et faites que notre ville ne se conduise que par les seules idées du vrai beau : c'est le seul moyen d'être délivré de grands maux et du cruel choc des armes. Quant à Cléophon, et à tous ceux qui auront même goût que lui, qu'ils aillent faire la guerre dans leur patrie.

FIN DES GRENOUILLES.

RÉFLEXIONS SUR LES GRENOUILLES,

COMÉDIE.

Le vrai dessein de cette pièce est de critiquer la trop grande facilité du gouvernement d'Athènes à admettre au rang de citoyens, et même aux premières places de l'État, des étrangers, des esclaves, des gens de néant ou notés d'infamie. Il ne faut jamais oublier qu'Aristophane composait toujours, autant pour l'utilité que pour les plaisirs du peuple. Faute d'y avoir fait assez d'attention, M. Le Beau cadet avance, dans un de ses Mémoires, « que le vrai dessein des *Grenouilles* est » de tourner Euripide en ridicule. » M. de Fontenelle avait déjà dit : « *Les Grenouilles* sont faites » de deux morceaux qui ne se ressemblent point. » L'un est tout de plaisanteries et de jeux de » théâtre sur le voyage de Bacchus aux enfers; » les différentes réceptions qu'on lui fait, et ses » continuels changemens d'habits avec Xanthias, » font un effet fort agréable : ce serait encore tout » autre chose dans l'action ; je n'ai rien vu de

» meilleur pour le théâtre. L'autre morceau des
» *Grenouilles* est tout de critique. Euripide re-
» proche à Eschyle ses grands mots forgés à plaisir,
» l'enflure et l'obscurité de son style, une Niobé,
» qui était tout un acte sur le théâtre sans parler.
» Eschyle reproche à Euripide qu'il est grand
» causeur et sophiste, qu'il a un style mou, qu'il
» n'a pas fait comme lui, des *Perses* et des *Sept*
» *Chefs devant Thèbes*, qui étaient des tragédies
» mâles, et capables d'animer les citoyens aux
» grandes choses; mais qu'il a représenté des Sté-
» nobées et des Phèdres, caractères vicieux et de
» mauvais exemple. Il dit que quoique ces his-
» toires, à la vérité, soient connues de tout le
» monde, un poëte n'en doit pourtant pas ré-
» veiller le souvenir; que pour lui, il ne croit pas
» avoir mis sur le théâtre une femme amante. Il
» me semble que Corneille et Racine pourraient
» à peu près faire ensemble les mêmes scènes que
» font Eschyle et Euripide. » Voilà comme, en décousant une pièce, on perd tout le mérite de son ensemble, et on réussit à ne trouver que de l'esprit, où l'on aurait dû plutôt admirer le génie de l'art d'un comique républicain qui veut être couronné par ceux mêmes qu'il critique le plus durement; car enfin, au milieu des juges d'Aristophane, étaient assis des étrangers, des parvenus, des esclaves, et c'est, à leur sujet, qu'il a princi-

palement le dessein de tourner en ridicule les nouvelles maximes d'administration. Ce but est clairement déterminé par le poëte. On le voit, à la vérité, marcher à cette fin unique, avec le brillant cortége de tous les accessoires que lui fournit sa féconde imagination; mais il fallait cela, comme on aura souvent eu occasion de le remarquer avec moi, pour fixer ce peuple léger d'Athènes, et pour lui faire goûter des vérités d'où dépendaient sa gloire et son bonheur.

Dès la première scène, Aristophane indique le but qu'il se propose d'atteindre. « Ah! que je suis malheureux, dit l'esclave Xanthias à son maître Bacchus! Que ne me suis-je trouvé au combat naval des Arginuses! je vous ferais pleurer abondamment à votre tour.» Il annonce, par ce dernier mot de Xanthias, combien il est dangereux de se donner pour égaux, des étrangers, des gens sans foi, sans loi, des vagabonds, des transfuges, des esclaves surtout dont le caractère inconstant [1], servile [2], ouvert à tous les moyens de flagornerie et d'adulation, impérieux [3], vain [4] et vénal [5], les

[1] Fluxa servitiorum fides, C. Cornelii Taciti, *Politica*, XXXIX. tom. VII, édit. in-12, edent. Gabr. Brotier.

[2] Libertorum servilia ingenia. *Ibidem*.

[3] Claudius libertos, quos rei familiari præfecerat, sibique et legibus adæquavit. *Ibidem*.

[4] Nam et hi malis temporibus partem se reipublicæ faciunt. *Ib*.

[5] Afferebant venalia cuncta præpotentes liberti. *Ibidem*.

dispose toujours à exercer des exactions, de mauvais traitemens et la tyrannie même. C'est pour développer cette vérité qu'Aristophane met en scène Bacchus brûlant du desir d'aller chercher un bon poëte capable d'amuser et d'instruire le peuple athénien : et, c'est de cette idée que naissent tous les accessoires de la pièce, qui est on ne peut pas plus simple. Bacchus en effet se résout à aller chercher Euripide aux enfers; or, ce voyage offre quantité d'incidens qui tiennent tous au dessein principal de cette comédie; tel est l'entretien de Bacchus avec Hercule qui fait, au premier, la description des peines qui attendent les mauvais citoyens, et des récompenses réservées aux seuls honnêtes gens; tel est le refus que fait Charon de passer un esclave qui n'a point combattu aux Arginuses, pour rendre les derniers honneurs à des cadavres; trait déchirant contre Athènes où le seul philosophe ne fut pas peuple, malgré le torrent des premiers de l'Etat, des riches et de la populace; tel est le bon comique prodigué dans les métamorphoses subites de Xanthias en Bacchus, et de Bacchus en Xanthias, métamorphoses qui amènent ce coup de patte si ingénieux, si fin contre les fourbes, les hypocrites et les caméléons des sociétés, et contre le ridicule d'un esclave devenu maître; car notre comique en revient toujours là dans cette pièce.

De là, en effet, cette scène burlesque des deux cabaretières contre Bacchus accoutré en Hercule, qui ne peuvent obtenir justice qu'en invoquant un Cléon, un Hyperbolus, gens parvenus, infâmes et notés. De là aussi ce ton continuellement ironique d'une partie du bel intermède qui se trouve à la fin du III[e] acte, où Aristophane, tout en ayant l'air d'approuver la grâce faite aux esclaves, en démontre les dangereuses conséquences, par le droit que ceux qui se seraient trouvés aux batailles précédentes, y auraient également, et par le mélange et la confusion des bons et des mauvais citoyens, qui en résulteraient. De là enfin cette maxime si belle, si vraie, et qui devrait être gravée en lettres d'or dans les palais des rois; maxime consacrée depuis par Agricola [1] : « *O insensés, servez-vous de nouveau des gens de bien; si vous réussissez, on vous en louera; si les choses tournent mal, vos peines seront adoucies par l'idée que le mal vous viendra de bonne part.....* » Enfin, c'est à ce dessein de critiquer l'admission des étrangers et des esclaves au rang de citoyens, qu'on doit cette première scène du

[1] Nihil per libertos servosque publicæ rei : non studiis privatis, nec ex commendatione, aut precibus centurionum milites adscire, sed optimum quemque fidelissimum putare : ..... Officiis et administrationibus potiùs non peccaturos præponere, quàm damnare, cùm peccassent. C. Cornel. Tacit. *vit. Agricol.* et ejusdem *politica*. XVI.

IVᵉ acte, si heureusement amenée pour démasquer la turpitude des esclaves, et le tort qu'ils font à leurs maîtres. En un mot, c'est pour atteindre plus surement à ce but, que la querelle d'Eschyle et d'Euripide vient si adroitement se placer à la fin de cette comédie; car, dans cette querelle, on voit qu'une éloquence souple, des discours artificieux, des circonlocutions, l'art de plaider le pour et le contre, paraîtraient assurer la préséance à Euripide, aux yeux des *détrousseurs de bourses*, des *enfonceurs de murs*, et des vauriens, tandis qu'Eschyle aurait en sa faveur l'art de bien penser et de s'exprimer fortement. Cette querelle occupe tout le Vᵉ acte, où Aristophane répand le ridicule le plus piquant, le comique le plus fin et le plus vrai sur ces deux poëtes qu'il persiffle agréablement. Eschyle et Euripide y disent les meilleures choses du monde. Tous deux y exposent d'excellentes maximes, et très-propres à sauver le gouvernement. Il faut distinguer entre autres la dernière que propose Euripide : « on ne sauvera l'État, dit-il, qu'autant que nous ôterons notre confiance à ceux que nous en honorons, et que nous emploierons ceux que nous n'employons pas. » C'est là cette maxime essentielle où voulait en venir Aristophane. Il la fait répéter deux fois de suite par Euripide; il la met même dans sa bouche, parce qu'il a l'art de s'ex-

primer *clairement* et *agréablement*; et voilà pourquoi Bacchus veut, dès le commencement de cette pièce, aller chercher un poëte aux enfers; c'est pour y faire dire cette précieuse vérité d'une manière à la faire goûter par le peuple. Mais ce n'est pas pour balancer le mérite d'Eschyle et d'Euripide, et pour juger lequel de ces deux poëtes méritait la préférence. Bacchus, bien loin de s'occuper de cet objet, dit formellement qu'il ne veut pas juger entre eux; que *l'un dit de bonnes choses et l'autre d'agréables*; et il déclare qu'en choisissant Eschyle, il ne prétend point déterminer la préférence due à l'un ou à l'autre, mais seulement suivre son goût, son inclination : ὅνπερ ἡ ψυχὴ θέλει.

Comme on voit, Euripide n'est pas plus le sujet principal des *Grenouilles*, que Socrate ne l'est des *Nuées*. Il ne faut pas supposer légèrement qu'un poëte tel qu'Aristophane eût fait une pièce aussi décousue que l'ont prétendu les critiques qui voyaient deux sujets dans cette pièce : et quand même il eût été capable de mettre aussi peu d'ensemble dans cette comédie, peut-on croire que le peuple d'Athènes eût été content de cette pièce au point de la redemander jusqu'à deux fois? « Aristophane, observe très-bien M. Rigoley de » Juvigny [1], trouva le secret de plaire à la multi-

[1] De la décadence des Lettres et des mœurs, depuis les Grecs et les Romains, jusqu'à nos jours. Paris, 1787.

» tude, que nous appellerions ici la populace, si » un peuple, tel que celui d'Athènes, le plus » éclairé, le plus jaloux de sa liberté, le mieux » instruit des affaires publiques, le mieux parlant » sa langue, et qui en connaissait toutes les fi- » nesses et toutes les beautés, pouvait être com- » paré, nous ne disons pas seulement à notre popu- » lace grossière, ignorant entièrement sa langue, » privée de toute instruction, mais même à la plus » grande partie de ceux qui fréquentent nos spec- » tacles, presque aussi ignorans et aussi peu faits » pour juger que la populace; ainsi les applau- » dissemens que recevait Aristophane, étaient » fondés, et ne lui étaient accordés qu'avec dis- » cernement. »

Le style de la comédie des *Grenouilles* est d'ailleurs très-soigné, clair et plein d'images: le dialogue y est très-vif et l'intérêt y est très-marqué. Aristophane y parle d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide comme tous les gens éclairés en ont parlé depuis. « Il semble, dit le même M. Ri- » goley de Juvigny, que les contemporains de ces » grands hommes, et la postérité, se soient ac- » cordés, pour ne les désigner que selon l'ordre » des temps où ils ont paru sur le théâtre d'A- » thènes, sans prononcer affirmativement lequel » devait occuper le premier rang. » M. Collin, auteur des comédies de *l'Inconstant* et de *l'Opti-*

miste, si bien reçues du public, m'a permis d'insérer ici quelques vers qu'il a faits sur les trois tragiques grecs, et sur quelques-uns de leurs successeurs. On sera charmé de lire ici ce morceau où sont parfaitement rendus les caractères des tragiques grecs, et des modernes les plus célèbres.

Aux esprits curieux de frivoles lectures,
J'ai de *Thalie*, un jour, conté les *aventures*[1];
On a ri, c'est assez, et j'ai rempli mon but.
Maintenant, enhardi par cet heureux début,
J'ose élever la voix et chanter *Melpomène*.
Je sais tout le péril où ce dessein entraîne.
Sur l'humble brodequin tel a pu s'essayer,
Qui se soutiendrait mal sur le cothurne altier.
Mais, dussé-je échouer en ma vaste carrière,
N'importe; je ne puis revenir en arrière,
Bien sûr que *Melpomène*, en ce pressant danger,
De l'œil et de la voix saura m'encourager.
Il y va de sa gloire autant que de la mienne.

Melpomène, on le sait, est Grecque, Athénienne;
On dit même qu'Homère est un de ses aïeux.
Mais démentant l'éclat d'un rang si glorieux,
Un jour elle s'échappe et va courir le monde;
Sur les pas de Thespis, errante et vagabonde,
Sans pudeur ! . . . . Mais cachons ses indignes excès,
D'une enfance orageuse oublions les accès.
La peindrai-je au milieu d'une troupe effrénée,
Sur un vil tombereau honteusement traînée,

[1] Voyez l'Almanach des Muses de 1782.

›nsacrant son esprit et ses plus jeunes ans
ı méprisable emploi d'amuser les passans?
aurais trop à rougir pour ma fière héroïne.

Un guerrier la rappelle à sa noble origine ;
'est Eschyle : il s'arrête, et la considérant,
démêle en ses traits je ne sais quoi de grand.
Détestant sa licence et sa grossière joie,
l s'indigne, à Thespis il arrache sa proie;
Et de ses pieds d'abord couvrant la nudité,
ur son front éclairci ramène la fierté ;
Puis découvrant en elle un bouillant caractère,
Il commence à l'instruire, et parle en militaire.
Il grave de bonne heure, en son cœur indompté,
L'amour de la patrie et de la liberté.
Au son des instrumens, il l'agite, il l'éveille;
De Marathon alors il conte la merveille :
Salamine, Platée, il vous peint en soldat;
Dès qu'il parle de guerre, on croit voir un combat.
Souvent il l'entretient de son généreux père.
Attentive surtout au nom du grand Homère,
L'œil ardent, *Melpomène* écoute et l'applaudit :
A ces nobles discours son âme s'agrandit,
Le germe du génie avec l'âge fermente ;
Un démon sombre et noir l'agite et la tourmente ;
Elle éclate à la fin. Son maître forcené,
Eschyle, de son œuvre est lui-même étonné.
Terrible, elle s'avance en amazone altière,
Et debout, sans effroi, parle à la Grèce entière.
Les Grecs, en l'écoutant, sont saisis de terreur;
Son aspect seul inspire une secrète horreur;
Et soufflant dans les cœurs tout le feu de son âme,
Elle chante, et sa voix les ravit, les enflamme :

Sophocle l'écoutait : de la fière beauté
Il admire l'air mâle et l'intrépidité ;
Mais voulant diriger sa brillante carrière,
Il s'offre pour époux à la jeune guerrière.
Plus sage en ses transports, mais sage sans froideur,
De son épouse altière il réprima l'ardeur,
Tempéra de ses yeux le regard trop farouche,
A des discours plus doux accoutuma sa bouche ;
Son langage âpre et dûr devint mélodieux,
Et sublime, et voisin du langage des dieux.
Elle y perdit un peu de nerf et d'énergie ;
Mais de mille autres dons par Sophocle enrichie,
On la vit imposante et noble dans son port,
Fière encor sans rudesse, et grande sans effort.
Sous Eschyle, en un mot, on voyait *Melpomène*
S'élancer en guerrière ; elle s'avance en reine.

Un sage que ravit son auguste maintien,
Le touchant Euripide, en un seul entretien,
Lui fit naître du goût pour la philosophie :
De l'estime d'un sage elle se glorifie.
En son style, en ses mœurs, toujours modeste et pur,
Euripide n'avait rien d'austère et de dur.
Il embellit encore d'une grâce nouvelle
Melpomène déjà majestueuse et belle.
Elle apprit qu'on pouvait du plus sublime ton,
Descendre quelquefois au naïf abandon,
Et revenir de l'art à la simple nature.
Quelquefois, sur ses pas, sans fard et sans parure,
Et dans un négligé piquant, délicieux,
Elle aime à se répandre, à courir en tous lieux ;
Elle parle, on l'écoute, et sa douce éloquence,
De toutes parts, près d'elle, attire un peuple immense ;

Elle enchante à la fois les esprits et les cœurs,
Et Socrate est lui-même un de ses auditeurs.
Mais Euripide meurt; et bientôt méconnue,
De son antique gloire elle se voit déchue;
Et long-temps, seule en proie à d'obscures douleurs,
Elle gémit tout bas, et dévore ses pleurs.
Enfin d'un tel mépris elle s'indigne, éclate,
Et quitte sans retour une patrie ingrate.
Long-temps de *Melpomène* on ignora le sort.
Après un long voyage, elle touchait au port;
Elle respire enfin en découvrant la France.
Mais les vents déchaînés trompent son espérance,
L'entraînent, le pilote est contraint de céder :
Aux côtes d'Angleterre il fallut aborder.
Melpomène, en tremblant, descend sur ce rivage,
Et semble pressentir son affreux esclavage :
L'effet suivit de près son noir pressentiment.
Un homme, mais que dis-je, un monstrueux géant,
Fond sur elle, en poussant des cris épouvantables;
Les Cyclopes aux Grecs furent moins redoutables.
Shakspear était son nom; sous sa robuste main,
Melpomène frémit et se débat en vain.
Il l'entraîne..... bientôt ce ravisseur terrible
De ses premiers amans devient le plus sensible,
Et paraît à ses yeux transporté, tour-à-tour,
De haine, de fureur, de vengeance et d'amour.
Mais des plus vils propos il veut qu'elle se souille,
Il insulte à son sexe, et même il la dépouille;
Son esclave succombe à ces durs traitemens,
Dans un délire affreux retombe à tous momens.
Mais, en son noble état quelquefois revenue,
Honteuse d'être esclave, et surtout d'être nue,

D'une telle infamie on la vit rougissant,
Secouer de ses fers l'opprobre avilissant,
Et montrer, digne enfin d'un époux et d'un père,
La femme de Sophocle et la fille d'Homère.
Enfin elle s'échappe, et Paris la reçoit.
Rotrou, le grand Rotrou, le premier l'aperçoit;
Et Corneille, sans lui, l'eût peut-être ignorée.
L'hommage de Corneille est le seul qu'elle agrée.
Plus jeune, à ses côtés, son frère quelque fois
Mêle une voix touchante à sa sublime voix;
Faible émule sans doute et rival téméraire,
Mais qui serait fameux, s'il n'avait point de frère!
Eh! Qui peut de Corneille égaler les accens?
Par ses sons enchanteurs, par ses accords puissants,
Il échauffe, il transporte, il ravit *Melpomène*,
Qui bientôt, au-dessus de la faiblesse humaine,
Savoure de l'encens la douce volupté;
S'oublie, enfin se croit une divinité.
Mais le tendre Racine, en soupirant pour elle,
Lui rappelle qu'elle est une simple mortelle;
Hasarde, au lieu d'encens, au lieu d'hymnes, de vœux,
Des regards, des soupirs, et de touchants aveux.
Jusqu'au fond de son cœur Racine s'insinue;
Y verse, par degrès, une flamme inconnue.
Elle est toute à Racine; et pourtant, par égards,
Sur Corneille elle jette encor quelques regards.
Mais bientôt elle vole au-devant de Racine,
Et l'embrasse..... ô douleur! ô trait qui l'assassine!
Son amant de ses bras s'arrache brusquement,
Va loin d'elle, honteux de son égarement,
Expier le forfait d'avoir été sensible.
Elle accourt sur ses pas: mais Racine inflexible,

Regarde d'un œil sec ses larmes, son ennui.
Ne pouvant l'emmener, elle reste avec lui.
Spectacle attendrissant! L'amant et la maîtresse
Vers des objets plus saints détournent leur tendresse,
Et consacrent leurs voix à de sublimes chants,
Pieux dans leurs transports, sans être moins touchants.

Crébillon, négligeant ses émotions douces,
Crut devoir employer de plus fortes secousses;
Et, sans étudier son ton ni ses propos:
« C'est donc ainsi, dit-il, qu'en un lâche repos,
» L'amour, le tendre amour, règne seul dans ton âme!
» Tu pleures, tu gémis! Tu n'es plus qu'une femme!
« Toi faite pour glacer d'épouvante et d'effroi,
» Malheureuse on te plaint, on a pitié de toi!
» Est-ce là *Melpomène*! Ah! l'élève d'Eschyle,
» Quand elle pleure, au moins doit pleurer comme Achille. »
Il dit: à ce discours, *Melpomène* rougit
De honte; et de courroux bientôt elle frémit.
Son geste est menaçant, ses regards étincellent,
Elle frappe, et partout des flots de sang ruissellent.
Eschyle eût reconnu *Melpomène* à ces traits.
Crébillon crut avoir étouffé ses regrets;
Mais sa douleur pourtant quelquefois se réveille;
Elle soupire encor en songeant à Corneille;
De Racine on l'entend murmurer le doux nom.

Soit pitié, soit qu'il fût jaloux de Crébillon,
Auprès de *Melpomène* un autre amant s'empresse;
C'est Voltaire; et d'abord sa première maîtresse,
Calliope en pâlit: mille autres à l'envi,
Gémissent de se voir un tel amant ravi.
Vaine alarme! il suffit à tant d'amours nouvelles,
Et pourrait, à la fois, aimer toutes les belles.

Mais il n'avait jamais brûlé d'un si beau feu.
Dès la première vue, il hasarde un aveu.
Melpomène à ses pieds apercevant Voltaire,
Éprouve, quoique triste, un trouble involontaire.
Après Corneille, après Racine et Crébillon,
Il plut encore; habile à varier son ton,
L'esprit, heureusement, lui tint lieu de génie.
Moins sensible, il avait plus de philosophie ;
Melpomène, avec lui, se plut à voyager,
De costumé et d'habit elle aimait à changer;
Partout on fut charmé de son brillant langage;
Heureuse, si Voltaire eût été moins volage !
Mais, souvent, on le vit descendre incognito,
Des bras de *Melpomène* aux genoux d'Érato.

FIN DES RÉFLEXIONS SUR LES GRENOUILLES.

LES HARANGUEUSES,

OU

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE,

JOUÉE la quatrième année de la 96e olympiade, sous l'Archonte Démostrate, ou vers ce temps-là[1]. Les preuves ne sont que conjecturales.

JAMAIS il n'y eut dans l'antiquité connue, de satire plus violente contre les femmes, et contre le gouvernement d'Athènes, que celle-ci[2]. Euripide, qui passait pour l'ennemi déclaré du sexe, n'a rien dit de si fort à beaucoup près. On entre-

[1] C'est avec raison que le P. Brumoy laisse de l'incertitude sur l'époque précise où a été jouée cette comédie. Mais Paulmier convient, avec Samuel Petit, qu'il est très-vraisemblable que cette comédie a été représentée vers la 4e année de la 96e olympiade. Le même Paulmier conclut, avec assez de raison, contre M. Petit, du vers 290 de cette pièce, qu'elle a été représentée pendant les lénéennes d'hiver. Au reste, cette pièce est la seule qui paraisse appartenir à cette 96e olympiade.

[2] Sans en excepter la comédie de *Lysistrata*, qui est dans le même goût.

voit assez par-là, eu égard au génie de la comédie ancienne et du plus licencieux poëte qui fut jamais, avec quelle réserve on doit parler de cette comédie. La nécessité d'en dire peu de chose n'empêchera pas qu'on ne satisfasse la curiosité raisonnable des lecteurs sur ce qui touche le gouvernement athénien après la fameuse guerre du Péloponnèse. Mais il ne sera pas nécessaire d'entrer dans la division des actes, puisque nous ne pouvons produire que la substance de quelques scènes. Le style, au reste, dans cette pièce, est plus élevé et plus fort que dans aucune autre. Aristophane lui a donné, à dessein, un air tragique. Il a voulu, sans doute, parodier le style d'Euripide, surtout sa *Ménalippe*, tragédie que nous n'avons plus, où il représentait une femme philosophe. D'autres disent qu'Aristophane en veut à la manière d'Agathon, poëte tragique efféminé, ou à celle d'un Dicéagène. Quel que soit son but d'imitation, il semble qu'il ne mérite pas d'être blâmé par Plutarque [1], comme s'il eût fait sortir les femmes de leur caractère, en leur donnant celui de gouvernantes de la république, puisque c'est dans cette fiction que consiste tout le sel de la satire. C'est la même solution que nous avons donnée au sujet de Nicias et de Démosthène re-

[1] Voyez ce morceau de Plutarque, ci-dessus, tom. X. p. 176.

vêtus en esclave [1]. Des femmes qu'on suppose être métamorphosées en ministres d'État doivent en soutenir le rôle. Après tout, il ne paraît que trop qu'en cette fiction même les femmes gardent assez leur caractère ; caractère outré à la vérité, puisque le libertinage en fait l'âme, mais caractère propre de l'étonnante licence que s'était procuré impunément l'ancienne comédie.

Le sujet est très-simple : Praxagora [2], femme d'un des principaux magistrats, avait noué une intrigue avec la plupart des femmes d'Athènes, pour surprendre le peuple, et l'engager à remettre aux mains des femmes le gouvernement, qui était très-mal entre celles des hommes. Elle en vient à bout par une ruse, et porte des lois impertinentes, dont le ridicule tombe, par contre-coup, sur le gouvernement présent d'Athènes.

Praxagora ouvre la scène avant le point du jour. Semblable au Sosie de l'*Amphitryon*, elle parle à sa lanterne dans la place publique. Cette lumière posée dans un lieu élevé, était le signal pour l'assemblée des femmes. Passons sur ce qu'elle dit à sa lanterne, complice, dit-elle, de toutes les méchancetés de son sexe.

Elle s'impatiente de voir qu'on ne vient point.

[1] Dans la comédie des *Chevaliers*.

[2] Nom forgé, qui signifie faiseuse d'assemblées.

Que serait-il arrivé à ses compagnes? N'auraient-elles pu tromper la vigilance de leurs maris, et sortir de nuit déguisées en hommes, suivant la convention? Le lieu de la scène est marqué. C'était une place nommée Sciron [1], dans un faubourg d'Athènes. Praxagora aperçoit enfin une lumière qui approche. Mais, crainte de surprise, elle va doucement reconnaître qui c'est; elle trouve une de ses compagnes, elle bat des mains; une autre met la tête à la fenêtre; elles arrivent enfin les unes après les autres à la file, et le poëte prend soin de les désigner, elles ou leurs maris, par des traits caustiques et extrêmement libres. Les femmes rassemblées se montrent les unes aux autres les déguisemens qu'elles ont dessein de prendre, et pris en partie, par-dessus leurs habits de femmes, à savoir: les manteaux de leurs maris, et des chaussures d'hommes. Elles tiennent en main des barbes postiches, dont quelques-unes sont plus belles, disent-elles, que celle d'Épicrate [2], prêtes à se les ajuster quand il en sera temps.

Praxagora, comme leur générale d'armée, voyant qu'il reste peu de temps jusqu'à l'aurore,

[1] Le P. Brumoy s'est trompé en cela avec Paulmier. Il n'est pas question, dans cette comédie, d'une place nommée Sciron; mais il y est fait mention des fêtes Scires ou Skires, Σκίροις. Voyez, t. XIV, pag. 437.

[2] Oracteur souvent raillé sur sa barbe.

où l'assemblée du peuple est convoquée, commence par les faire asseoir et par les exercer sur ce qu'elles doivent dire ou faire. La première chose qu'elle leur ordonne, c'est de bien déguiser leur air, leur attitude, leur voix, afin de tromper le peuple, et de passer pour des magistrats. Une des femmes, par exemple, a apporté son ouvrage pour s'amuser. Il s'agit bien d'ouvrages de femmes ! Une autre est embarrassée, comment haranguer ; car, dit-elle, nous n'avons point étudié la rhétorique? On la rassure : dès qu'elles auront mis leurs barbes postiches, elles deviendront bien disantes. « Qui de vous veut parler, » dit Praxagora? »

Une femme se présente, comme dans la comédie des *Fêtes de Cérès*, et se met sur la tête une couronne, suivant l'usage des orateurs. Mais le premier mot que dit la harangueuse, c'est de demander à boire. Ce mot échappe par allusion à la couronne qu'on prenait d'ordinaire dans les festins, et plus encore pour noter l'ivrognerie des femmes et des orateurs : on en accusait Démosthène. Praxagora, avant que sa compagne parlât, s'était tournée vers le parterre, en disant : Paix, taisez-vous, Ariphrades : trait méchant ; car cet homme était babillard et efféminé. Pour revenir à la harangueuse qu'on a reprise d'avoir demandé à boire, elle dit : « Eh ! quoi, les hommes ne boi-

» vent-ils pas au conseil? Oui, certes, et leurs » décrets se sentent assez du vin. Ignore-t-on ce » que c'est que leurs libations? Ils les font moins » pour les dieux que pour eux-mêmes. D'où vient » qu'ils se disent des injures, et pourquoi est-on » contraint de les remporter quelquefois chez » eux? » Ainsi parle Aristophane de la buvette des Athéniens.

Une autre femme se couronne, et s'appuyant sur son bâton, en contrefaisant quelque orateur connu : « J'aurais souhaité, dit-elle, qu'un autre » plus éloquent que moi, m'eût donné lieu d'être » auditeur tranquille; mais je ne souffrirai pas » qu'on inonde d'eau [1] les fosses mystérieuses » qu'on fait dans les cabarets : non, par Cérès et » Proserpine [2]. »

PRAXAGORA.

Par Cérès et Proserpine! Ah! malheureuse, où as-tu l'esprit?

LA FEMME ORATEUR.

Qu'y a-t-il? Je n'ai pas demandé à boire.

PRAXAGORA.

Non, par Jupiter; mais faisant le personnage

[1] Allusion à une coutume superstitieuse de répandre du vin ou de l'huile dans des trous faits exprès en terre.

[2] μὰ τὼ θεὼ; d'autres traduisent par Castor et Pollux, faute d'avoir fait attention que les Athéniennes juraient par Cérès et Proserpine.

d'homme, tu viens de faire un serment de femme. Le reste n'allait pas mal.

Praxagora veut méditer sa harangue; mais la première qui a parlé, reprend la couronne : « J'ai » médité, dit-elle; voyons si je dirai mieux. O » femmes, qui êtes assemblées........ » (Elle se trompe en disant mesdames, pour messieurs. Mais elle se tire d'affaire par un mot cruel contre le lâche Épigonus qu'on suppose dans le parterre). « Je regardais de son côté, dit-elle, et c'est ce » qui m'a trompé. »

PRAXAGORA.

Asseyez-vous. Je vois bien qu'il me faudra parler pour toutes. Je mets la couronne, et je prie les dieux de m'inspirer. (*Elle tousse.*) Je prends part, messieurs, à tout ce qui touche l'État, aussi-bien que vous-mêmes; mais je ne puis céler que je suis pénétré de douleur en le voyant si mal gouverné, et les affaires si peu sagement conduites. Je vois, en effet, que la république ne se sert que de conseillers qui se succèdent en méchanceté comme en charge. Si quelqu'un d'eux, par hasard, est homme de bien durant un jour entier, il en prend droit d'être scélérat pendant dix jours. Confierez-vous le gouvernement à quelque autre? ce sera pis encore. Les hommes sont d'un naturel trop dur et trop inflexible pour se corriger. Ah!

messieurs, vous redoutez ceux qui vous veulent du bien, et vous rampez sous ceux qui vous haïssent. Quand nous ne tenions pas d'assemblées, nous regardions Agyrius [1] comme un méchant homme. Aujourd'hui que les conseils ont lieu, ce n'est plus la même chose. Celui qui y reçoit de l'argent, ne trouve rien de plus beau, et tel qui n'en reçoit pas, trouve digne de mort ceux qui vendent leurs avis à prix d'argent.

On interrompt Praxagora par des acclamations comiques. Elle continue et parle d'une confédération qui, autant qu'on peut conjecturer, est le traité qu'avaient fait entre eux les Athéniens, les Béotiens, les Argiens et les Corinthiens contre Lacédémone, dont le trop grand pouvoir, depuis son élévation et l'abaissement d'Athènes par la guerre du Péloponnèse, commençait à leur faire ombrage. De là, prit naissance la guerre corinthienne. Ce traité, selon Diodore, l. XIV, se fit la seconde année de l'olympiade 96, sous l'archonte Diophante. Le célèbre [1] Conon y travailla beaucoup. Ce fut lui qui trouva le moyen de tirer des Perses de l'argent, dont il se servit utilement pour

[1] Il sera encore parlé de cet Agyrius dans le *Plutus* : ce qui peut faire penser que cette pièce et le *Plutus* furent jouées dans des temps peu éloignés l'un de l'autre.

[2] Lisez la vie abrégée de Conon par Cornelius Népos, à la fin de cette comédie, pour une plus parfaite intelligence.

détacher quantité d'alliés du parti de Lacédémone, et pour consommer l'union d'Athènes et de Corinthe, dont il vint à bout. Mais l'année suivante [1], après qu'il eut rétabli les fortifications d'Athènes, il se retira et fut empoisonné par Tiribaze, à Sardes [2], d'où il ne revint plus. Les événemens de cette guerre ne furent pas fort heureux pour les Athéniens. C'est sur ce point d'histoire, et sur la fuite de Conon assez nettement désignée en cet endroit de la comédie, et confirmée par un scholiaste qui nomme Conon, qu'on peut vraisemblablement rapporter cette pièce à la quatrième année de la 96ᵉ olympiade, à moins qu'on ne veuille encore la reculer au-delà. Voici ce que dit Praxagora à ce sujet :

« Quand nous délibérions sur la confédération, » on disait publiquement que tout serait perdu, » si elle ne se faisait. On la fit; et ceux qui l'avaient » conseillée, le trouvèrent mauvais [3]. L'orateur » même (Conon), qui en fut l'auteur, s'enfuit » et ne parut plus. Le pauvre trouve bon qu'on » mette des vaisseaux en mer; mais cela ne plaît

[1] L'an 3 de la 96ᵉ olympiade, sous l'Archonte Eubulide.

[2] Sardes, ville de Lydie, près du mont Tmolus sur le Pactole. Elle était soumise aux Perses. Cyrus l'avait prise; et par-là il avait soumis toute la Lydie à son empire avec le roi Crœsus.

[3] Apparemment parce que la première expédition fut malheureuse.

» guère aux riches et aux laboureurs. O peuple, » vous vous fâchez contre les Corinthiens [1]. Hélas! » ils vous sont utiles : soyez-le pour eux. Argéus » est un ignorant, et Hiéronyme est sensé. »

Ce dernier est celui que Conon laissa à la tête de la flotte avec Nicophémus, quand il passa en Perse pour conférer avec le roi Artaxerxès : preuve certaine qu'Aristophane touche le point d'histoire dont nous avons parlé. Mais tous les éclaircissemens du monde ne jettent pas encore autant de clarté qu'il serait à souhaiter, sur cette harangue politique de Praxagora.

« Le salut, continue-t-elle, a paru se remontrer » à la république ; mais Thrasybule a soin de » l'écarter en se mêlant de cette affaire sans qu'on » l'y appelle. » C'était un brouillon, dit le scholiaste, homme fier, corrompu par argent, et ennemi du peuple. Il fallait donc que ce fût ce Thrasybule, dont Plutarque dit qu'il rendit odieux Alcibiade, après la malheureuse expédition d'Éphèse ; et non pas cet autre Thrasybule si chéri du peuple, et qui délivra sa patrie des trente tyrans que les Lacédémoniens vainqueurs, après la guerrre du Péloponnèse, avaient mis à la tête de la république d'Athènes, pour la gouverner.

[1] Parce qu'ils ne s'accordaient pas entre eux et avec leurs alliés. Diodore, l. XIV.

Praxagora conclut en cette manière : « Pauvre » peuple, vous êtes la cause de tous ces maux, » vous qui employez le trésor public à vous faire » payer vos suffrages, et qui regardez avec soin ce » que chacun de vous gagnera aux assemblées, » sans considérer que la chose publique va aussi » mal que le boiteux Æsimus. Toutefois si vous » voulez me croire, il en est temps encore : je sauve » l'État. Comment, me direz-vous? Le voici : Je » prétends qu'il faut mettre le gouvernement aux » mains des femmes........ Eh! ne nous servons-» nous pas d'elles pour le gouvernement de nos » familles [1] ? »

UNE FEMME.

A merveille, bon, courage. Par Jupiter, rien n'est mieux : poursuivez.

PRAXAGORA.

Je vais vous faire voir que les femmes sont plus propres à gouverner que nous autres hommes. Premièrement, elles lavent toutes la laine dans l'eau chaude, à la manière antique [2], et l'on ne voit pas d'ailleurs qu'elles soient fort intrigantes. Si l'État

[1] On a vu le même raisonnement à la même occasion dans *Lysistrata*, dont le sujet ressemble assez à celui-ci.

[2] Cela signifie, dit Suidas, qu'elles ne changent rien des mœurs anciennes. Il y a peut-être encore un autre sens, qu'on trouvera, si l'on veut comparer ce mot avec un pareil dans la

les imitait, et n'était pas si curieux de nouveautés, il serait en sûreté. Elles préparent à manger, comme autrefois; elles célèbrent les fêtes de Cérès et de Proserpine, comme autrefois; elles maltraitent leurs maris, comme autrefois; elles ferrent la mule, comme autrefois; elles boivent, comme autrefois : en un mot, c'est toujours chez elles, comme autrefois. Si donc, messieurs, nous leur confions le gouvernement de l'État, nous ne devons pas former de soupçons, ni être embarrassés de leur conduite. Elles ne quitteront pas l'ancienne méthode; elles sauront épargner le sang des citoyens : elles sont leurs mères. Quel titre plus tendre et plus efficace pour les engager à nourrir le peuple? D'ailleurs, elles sont habiles à amasser, et nées pour l'épargne : et ne croyez pas qu'on leur en impose. Elles connaissent trop elles-mêmes l'art de tromper pour êtres dupes. Je passe tous les autres avantages du sexe, pour le gouvernement. Suivez mes avis[9], et vous vous en trouverez bien.

Telle est la harangue entière de Praxagora, pièce singulière, et dont j'ai cru ne devoir rien perdre. Elle la récite à ses compagnes par essai. On lui demande où elle en a tant appris. « Bon, » dit-elle, j'ai logé dans la place où se tient l'as-

comédie intitulée *Lysistrata*, où il est dit qu'il faut purger l'État de scélérats, comme on lave les ordures de la laine. Voyez ci-dessus.

» semblée, quand toute l'Attique [1] fondait de » toutes parts à Athènes, au temps de la guerre » du Péloponnèse, et j'ai entendu là tous les » orateurs. » On lui décerne la qualité de chef; mais on fait quelques questions, par exemple, ce qu'elle fera, si Céphalus s'élève contre son sentiment?

PRAXAGORA.

Je dirai qu'il a perdu le sens.

UNE FEMME.

On sait bien cela.

PRAXAGORA.

Qu'il est fou à lier.....

L'AUTRE.

Qui en doute?

PRAXAGORA, d'un ton ironique.

Qu'à la vérité il sait mal son métier de potier, mais parfaitement bien celui de gouverner l'État.

L'AUTRE.

Bon cela. Mais si le chassieux Néoclidès [1] vous dit des injures? etc.

Praxagora ainsi provoquée, donne toujours quel-

[1] Il faut se rappeler que, dès les premières hostilités de la guerre du Péloponnèse, Athènes fut remplie des habitans des lieux voisins, qui se logeaient, comme ils pouvaient, dans des casernes au milieu des places publiques.

[2] Néoclidès, Athénien, taxé de péculat. Il aimait fort les procès, et il s'était brûlé les yeux. Voyez le troisième acte de *Plutus*, ci-dessous. Il y est encore maltraité.

que coup de patte au sujet de pareilles objections; et cela sur des citoyens connus et en place. Elle tourne ensuite en ridicule la manière des orateurs, en exhortant ses compagnes à les imiter, à lever gravement la manche, à découvrir le bras jusqu'à l'épaule, etc. C'est ici qu'elle leur ordonne tout de bon d'achever de prendre leur déguisement: 1° la chaussure à la Laconienne; 2° les barbes postiches; 3° le manteau par-dessus l'habit de femme; 4° le bâton à la main: voilà l'Athénien complet. « Hâtons-nous, disent-elles, en se reti-» rant, hâtons-nous, car on ne donne point d'ar-» gent à ceux qui viennent tard à l'assemblée. » On a trop parlé de cette coutume de donner trois oboles, établie depuis Cléon, pour la répéter ici. L'on a assez vu qu'Aristophane en raille à toute occasion, comme d'une bassesse indigne des particuliers, et ruineuse pour l'État.

Le chœur de femmes continue en effet cette raillerie, en se pressant de courir à l'assemblée, pour contrefaire les magistrats et le peuple. « Du » temps de l'archonte Myronides, dit le chœur, » chacun portait dans un sac du pain, de quoi » étancher la soif, et trois ou quatre olives: voilà » tout. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. On veut » recevoir trois oboles, comme un maçon qui » porte le mortier: pourquoi? Pour la peine de » servir la patrie. »

Ce doit être là le premier acte sans contredit. Il y a bien de l'art au poëte à donner, comme il fait, une idée de ce qui va se passer dans l'assemblée du peuple, et cela par une espèce d'exercice des femmes pour s'y préparer; car il n'était pas possible de représenter sur le théâtre l'assemblée même du peuple. On suppose qu'elle se tient dans cet entr'acte.

Blépyrus, mari de Praxagora, sort de sa maison tout étonné de voir que sa femme a disparu. Un besoin le pressait. Il a été obligé, ne trouvant ni son manteau, ni sa chaussure, de s'habiller, comme il a pu, en prenant la chaussure et la robe de sa femme : ce qui fait un spectacle risible. Il raisonne tout seul sur cet événement, et se met en devoir de satisfaire son besoin; scène du comique le plus trivial, et dont je n'aurais pas dit un seul mot, si elle ne marquait le caractère libre et grossier des républicains d'Athènes : caractère assez conforme à celui de quelques peuples d'Europe. Blépyrus, avec toutes ses poliçonneries, est pourtant supposé un des principaux magistrats de l'État [1]. Un autre citoyen, aussi embarrassé que lui de l'évasion de sa femme, entretient son ami sur cela ; et bientôt un troisième, nommé Chrémès, vient les joindre. Il leur apprend qu'il revient de

[1] Si c'était un nom en l'air, il désignait quelque personnage réel, à en juger par la manière ordinaire d'Aristophane.

l'assemblée; mais que, pour cette fois, il n'a point reçu les trois oboles selon l'usage; que toutes les places étaient déjà occupées avant l'aurore par tout le menu peuple; qu'on y a traité du salut de la république tombée en décadence; que Néoclidès, avec ses paupières grillées [1], a voulu haranguer; qu'on lui a imposé silence avec de grandes huées; qu'ensuite un certain Évéon, qui avait besoin d'un manteau, a ouvert un avis singulier, qui était d'obliger chaque métier à fournir gratis aux citoyens tout ce qui leur manquait [2]; qu'après lui un jeune homme bien fait (il entend Praxagora), aussi beau que Nicias [3], a prouvé qu'il fallait mettre l'administration entre les mains des femmes; que tous les cordonniers lui avaient applaudi; mais que les laboureurs avaient réclamé. « Ils ont eu du sens, dit Blépyrus. » Chrémès continue son récit. « Le grand nombre, dit-il, l'a » emporté en faveur des femmes; on en a dit

[1] Plus haut on l'appelle chassieux. C'est une allusion à quelque accident arrivé à cet orateur.

[2] C'est apparemment une allusion à ceux qui achetaient à crédit.

[3] C'était vraisemblablement le petit-fils du célèbre orateur et général Nicias, qui mourut avec Démosthène dans l'expédition de Sicile. Il avait un fils nommé Nicératus qui fut tué sous les trente Tyrans. Nicias, fils de Nicératus, pouvait avoir quinze ou seize ans lors de cette comédie.

» beaucoup de bien, et de vous beaucoup de » mal. »

BLÉPYRUS.

De moi, du mal! et quoi?

CHRÉMÈS.

Premièrement, l'orateur [1] a dit que vous étiez un personnage souple et rusé.....

BLÉPYRUS.

Et de vous, qu'a-t-on dit?

CHRÉMÈS.

Attendez : écoutez ce qui vous regarde..... Un voleur fieffé.....

BLÉPYRUS.

Qui, moi seul?

CHRÉMÈS.

Un délateur.

BLÉPYRUS.

Suis-je donc le seul?

CHRÉMÈS.

Oh! non. On a dit la même chose de cette honorable compagnie. (*L'acteur montre le parterre* [2]).

[1] Praxagora, femme de Blépyrus. Chrémès suppose qu'elle a parlé ainsi de son mari, ou en général des magistrats. Il y a bien du comique dans ce tour-là.

[2] Horace a beau dire du satirique Lucilius :

Primores populi arripuit populumque tributim.

BLÉPYRUS.

Et quel est cet orateur qui parlait si bien?

CHRÉMÈS.

Doucement. Il disait que les femmes étaient ce qu'il y avait au monde de plus sensé, de plus propre à amasser de l'argent, et de plus fidèle au secret; car il ajoutait qu'elles ne divulgaient jamais rien des mystères de Cérès et de Proserpine, au contraire de vous et de moi qui publions ce qui s'est passé aux délibérations [1].

BLÉPYRUS.

Par Mercure, il n'a pas tout-à-fait tort.

CHRÉMÈS.

Il disait que les femmes se prêtent entre elles des habits, de l'or, de l'argent, des coupes, et cela sans témoins, seule à seule, ce qui ne les empêche pas de tout rendre à point nommé avec

» qu'il attaquait les premiers de la république et le peuple en « détail. » Jamais lui, ni aucun comique, ne porta si loin la liberté qu'Aristophane. Ses contemporains mêmes, à l'en croire, étaient moins hardis que lui. Il faut cependant convenir que les scènes françaises du théâtre Italien de Ghérardi en approchent fort, du moins quant au goût de hardiesse et de vivacité, avec cette différence qu'Aristophane attaque les conditions et les personnes, au lieu que la comédie italienne, dont je parle, n'attaquait que les conditions. Si l'on veut se rappeler la scène contre les hommes dans *les Souhaits*, on trouvera qu'elle a beaucoup de rapport à celle-ci, et à une partie de cette comédie.

[1] Ils étaient au nombre des principaux juges.

la dernière fidélité; chose que nous ne faisons pas.

BLÉPYRUS.

Ma foi non, eussions-nous reçu devant témoins.

CHRÉMÈS.

Il disait de plus que les femmes ne faisaient ni délations, ni mauvaises chicanes; qu'elles ne pillaient point le peuple..... Que vous dirai-je? Il a dit des biens infinis de ce sexe.

BLÉPYRUS.

Qu'a-t-on déterminé enfin?

CHRÉMÈS.

Que vous céderiez aux femmes l'administration des affaires, puisqu'aussi-bien c'était l'unique nouveauté dont on ne se fût pas encore avisé à Athènes.

BLÉPYRUS.

Et l'on a porté le décret?

CHRÉMÈS.

Rien de plus assuré.

BLÉPYRUS.

Et les femmes auront tous les emplois qu'avaient les hommes?

CHRÉMÈS.

Oui.

BLÉPYRUS.

Et je n'irai plus au barreau? ce sera ma femme?

CHRÉMÈS.

Vous n'élèverez plus vos enfans; ce sera votre femme.

BLÉPYRUS.

Et ce ne sera plus à moi de soupirer dès la pointe du jour?

CHRÉMÈS.

Non, par Jupiter; tous les soucis seront pour les femmes, et vous n'aurez qu'à demeurer les bras croisés chez vous.

Blépyrus et Chrémès, bien surpris de ce bizarre décret, disent en se séparant : « Il y a long-temps » que nos pères ont dit que nos plus impertinens » décrets nous tournaient à bien par la bonté sin- » gulière des dieux [1]. Plaise au ciel qu'il en soit » de même de celui-ci! »

Tandis qu'ils se séparent, le chœur de femmes revient de l'assemblée sur le théâtre en regardant de tous côtés s'il n'y a point d'homme qui les observe, afin de s'entretenir en liberté, et de jouir de leur triomphe. Elles arrivent devant la maison de Praxagora, après avoir pour la plupart quitté leurs barbes et leur déguisement. Praxagora qui

[1] Démosthène le disait aussi dans ses *Harangues*. Voyez aussi *les Nuées*.

les suivait survient, et exhorte celles qui sont encore déguisées à reprendre promptement leur premier habit. Elle veut rentrer chez elle pour y remettre le manteau de son mari, et prie ses compagnes de l'attendre, afin de prendre leurs avis sur la manière de bien conduire l'administration dont on vient de la charger en qualité d'archonte.

Blépyrus s'était caché à sa porte dans un coin du théâtre. Se trouvant nez à nez avec sa femme, il l'arrête, et lui demande d'où elle vient avec ce manteau. Praxagora prend le haut ton, et commence à gronder la première, de peur qu'on ne la soupçonne de quelque galanterie. Elle dit qu'une de ses amies en travail l'a fait appeler durant la nuit. A ce prétexte et à son déguisement elle donne les meilleures couleurs qu'elle peut, et toujours d'un air animé; ce qui fait une scène purement comique. Blépyrus met sur le tapis le nouveau décret; et Praxagora faisant l'étonnée et feignant de l'ignorer, se fait conter toute l'affaire par son mari. « La république va donc être » bienheureuse, dit-elle, après avoir tout en» tendu. »

BLÉPYRUS.

Comment cela?

PRAXAGORA.

Pour bien des raisons. Les hommes audacieux ne la déshonoreront plus par des actions honteuses

et criantes ; plus de faux témoignages, plus de délations, plus de.....

BLÉPYRUS.

N'allez pas si vite : vous voulez donc que je meure de faim?

UN CITOYEN qui était avec Blépyrus.

Laissez-la dire, je vous prie.

PRAXAGORA.

Plus de brigands qui dépouillent impunément autrui, plus d'envieux des biens du voisin, plus de pauvres, plus de malheureux, plus d'outrages, plus de cette dureté trop commune, à traîner en justice un misérable pour en tirer des gages.

LE CITOYEN.

Grandes promesses, si on les tient.

PRAXAGORA.

Je réponds du succès. Vous en serez témoin ; et je défie mon mari de rien répliquer de raisonnable à ce que je vais dire.

Le chœur, voyant la dispute entamée, exhorte Praxagora à bien soutenir la cause du sexe, à bien développer son système de gouvernement, et à exécuter un prodige inouï jusque-là dans Athènes. « Aussi-bien, dit-il, nos citoyens se lassent d'un » train trop uni, et veulent du nouveau : en voilà. » Venez promptement au fait. Parlez et exécutez. «

Le plan et l'exécution d'un système si étrange, sont en effet toute l'âme de cette pièce depuis le commencement jusqu'à la fin. Praxagora craint que les spectateurs ne goûtent pas des nouveautés si crues. Mais Blépyrus la rassure lui-même, comme avait fait le chœur, et par le même trait de satire contre l'amour outré des Athéniens pour les nouveautés. Aristophane avait peur apparemment qu'on ne l'entendît pas assez quand il parlait d'une manière si étrange et si nette contre le gouvernement; car il répète plusieurs fois en cette pièce, que les Athéniens étaient fous de choses nouvelles et des modes en fait de politique, comme en tout le reste.

Praxagora commence donc à exposer son idée. Elle consiste à rendre tous les biens communs. Les particuliers seront obligés de mettre aux mains des femmes leurs biens et leurs trésors. Ce seront elles qui les dispenseront avec égalité et économie. Si quelqu'un cache son argent, il sera parjure. « Bon, dit Blépyrus; et c'est par de faux sermens » qu'il aura peut-être amassé cet or [1]. — Que lui ser- » virait son parjure, reprend la femme, puisqu'il » n'aura plus lieu de craindre la pauvreté, qui » seule est la mère des crimes? Cela eût été bon » autrefois, avant le nouveau décret; mais, depuis

[1] Chose ordinaire du temps d'Aristophane, à l'en croire.

» cette heureuse invention, l'on ne sera plus at-» taché à ses biens particuliers, puisqu'on trou-» vera tout ce qu'on voudra dans le bien public. »

BLÉPYRUS.

Et les vêtemens? Je voudrais savoir comment on se les procurera dans votre système?

PRAXAGORA.

Rien de plus aisé. On se servira de ceux que l'on a, tandis que les femmes en feront d'autres pour leurs maris.

BLÉPYRUS.

Encore une question : si un citoyen est condamné en justice à payer l'amende, d'où prendra-t-il de quoi payer? car il n'est pas naturel de tirer ce paiement du trésor public.

PRAXAGORA.

Belle difficulté! Il n'y aura plus de procès.

BLÉPYRUS.

Cela fera mourir bien des gens.

Praxagora prouve, par le même moyen, qu'il n'y aura plus ni voleurs, ni filoux, ni joueurs; et qu'à l'égard des querelles personnelles qui auraient des suites, il sera aisé d'y remédier par la loi du talion. Elle veut que la ville et les maisons soient à tout le monde, comme si l'Attique n'était qu'une famille unique. Quant aux repas, voici sa

pensée qui est burlesque. Le barreau et les portiques seront convertis en cabarets, et les tribunaux en buffets. On ne chantera à table que les belles actions de ceux qui se seront bien comportés à la guerre, et l'on couvrira de confusion les lâches qui n'oseront sans doute pas paraître à table après avoir fui au combat : du reste, le sort en décidera des places. Un héraut tirera les lettres de l'alphabet, et suivant la lettre qui écherra à chacun, il ira se placer : par exemple [1], si c'est la lettre B, il se transportera au portique, dit *Basilique*, pour y manger. Les tables seront servies abondamment et proprement, de sorte qu'il n'y aura point de querelle, dans la crainte de manquer ses repas.

Blépyrus plaisante, comme on peut croire, sur cette idée; mais Praxagora qui la débite très-sérieusement, se retire pour l'exécuter. Son dessein est de prendre d'abord une femme qui ait la voix forte pour publier le décret d'apporter tout l'argent en commun, puis de faire préparer le repas du jour présent. Blépyrus trouve cela si plaisant, qu'il veut suivre sa femme, « afin, dit- » il, que les passans disent : Voyez, voyez le mari » de madame la gouvernante. »

[1] Elle poursuit de même en nommant plusieurs lettres, et plusieurs places ou tribunaux dont ces lettres sont les initiales. C'est pour tourner en ridicule l'usage de tirer au sort des lettres les juges des causes civiles. Voyez le cinquième acte de *Plutus*, ci-dessous.

Dans l'acte suivant (comme on a supposé que le décret d'apporter son argent sur la place a été publié)[1], deux citoyens paraissent, dont l'un veut obéir au décret, et l'autre s'y refuse. Le premier apostrophe comiquement ses meubles qu'il fait déloger l'un après l'autre de sa maison. « Sors, » dit-il, ô marmite : tu es si noire, que tu ne le » serais pas davantage quand tu aurais servi à cuire » les drogues dont Lysicrate peint ses cheveux » blancs. — Parbleu, dit le second, je ne suis pas » si fou que de livrer ainsi le fruit de mon épargne » et de mes sueurs. Je prétends examiner aupa- » ravant le succès de ce beau décret. » Il dit cela en sortant de sa maison, et il rencontre son voisin avec ses meubles à la porte. Il lui demande s'il va les mettre en gage ; et, apprenant son dessein qui est d'obéir à la loi, il le traite d'insensé. Pour lui, il est résolu d'attendre ce que fera le peuple, et d'être le dernier à faire la folie, bien assuré, dit-il, que ceux qui promettent d'obéir n'en feront rien, et suivront sa maxime qu'il répète plaisamment plusieurs fois, à savoir d'attendre et de différer toujours. Il y a beaucoup de sel attique dans cette scène. « Je connais bien nos Athéniens, dit » ce bourgeois défiant ; ils sont prompts à faire » des décrets et sont très-lents à les exécuter. »

[1] Cela s'est fait depuis que Praxagora est sortie du théâtre.

Quel coup de dent! On en donne aussi à l'avare Antisthène, et au prodigue Callias, fils d'Hipponicus, dont [1] Élien dit qu'ayant dissipé tout son bien avec un certain Périclès et un Nicias, autres que les fameux héros dont nous avons parlé, ils s'empoisonnèrent ensemble de concert, n'ayant plus rien à faire dans ce monde.

Le citoyen soupçonneux continuant d'exhorter son voisin à ne pas lâcher son bien sur la foi d'un décret en l'air, dit qu'il voit tous les jours des décrets aussi frivoles, c'est-à-dire impertinens, par exemple celui qui mettait le sel à un prix très-modique, et qui fut abrogé. Il en cite un autre sur la monnaie de cuivre qui fut faite dans le temps de l'archonte Callias, lequelle, étant ensuite décriée, fut cause de la ruine de plusieurs citoyens. Il en cite enfin un troisième sur un impôt qui ne réussit pas. Le premier bourgeois ne se rend point à toutes ces raisons, et pour s'en tirer il dit : « Ce » que vous alléguez était bon autrefois quand les » hommes gouvernaient; mais aujourd'hui ce sont » les femmes. » Quel trait contre les trois décrets, et contre tous les autres!

Sur cela arrive une femme, qui, faisant l'office de héraut, publie que tout est prêt pour le repas, et qu'on n'a qu'à se trouver à la distribution des

[1] Aelian. *Hist. Var.* l. 4 c. 23.

billets qu'on va tirer au sort pour avoir sa place marquée. Le bourgeois qui n'a pas voulu donner ses biens veut prendre part au festin public. Mais la femme-héraut lui rend toutes les plaisanteries qu'il a dites lui-même à son voisin : jeu ordinaire d'Aristophane, qui est dans le vrai goût de la bonne comédie. Je n'en dirai pas davantage de celle-ci, et l'on peut s'assurer qu'il n'y a rien d'utile dans le reste[1].

Vie abrégée de Conon, *par Cornélius Népos, tirée des Vies des grands Capitaines, etc. Paris, an* 1729, *trad. de M. le Gras de l'Oratoire.*

Conon[2], Athénien, fut appelé au gouvernement de la république dans le cours de la guerre du Péloponnèse. Il y commanda les armées de terre et de mer, et s'acquitta si dignement de ces emplois, que les Athéniens lui donnèrent l'intendance de toutes les îles, croyant que le plus grand de tous les honneurs pouvait seul acquitter leur reconnaissance. Sa première conquête fut celle de Pharas, qui était une colonie des Lacédémoniens[3].

[1] Il y a pourtant un morceau curieux à la fin. Le chœur s'anime à aller, en dansant, au festin préparé, et il exprime les mets qu'on y trouvera, par un seul mot composé qui comprend six vers en 76 syllabes, comme l'a bien remarqué le P. Rapin dans ses réflexions sur la poëtique. Voyez le discours sur la comédie.

[2] Il était fils de Timothée.

[3] Dans l'Achaïe.

Vers la fin de la guerre du Péloponnèse, il était préteur, lorsque la puissance d'Athènes fut entièrement abattue par la victoire que remporta Lysander auprès d'Égos. Conon [1] était alors absent de l'armée; et depuis ce temps, la fortune avait cessé d'être la même; ensorte que, comme il joignait à une grande expérience dans la guerre, le talent de commander, on ne douta point que, s'il se fût trouvé à cette action, il n'eût forcé la victoire à favoriser ses armes.

Conon ayant appris en Chypre, où il était alors, la triste situation dans laquelle se trouvait sa patrie; qu'Athènes était assiégée de toutes parts, et près de subir le joug des Lacédémoniens, il se retira à la cour de Pharnabaze, satrape de la Lydie et de l'Ionie, et outre cela parent et gendre du roi de Perse. Mais, s'il prit ce parti, ce fut moins dans la vue d'y vivre à couvert d'insulte dans une lâche oisiveté, que pour servir utilement ses concitoyens. En effet, il n'y eut rien qu'il ne mît en usage, jusqu'à exposer même sa personne pour gagner la confiance et les bonnes grâces du satrape : et il y réussit avec tant de bonheur, que, quand les Lacédémoniens, après

[1] Cet endroit paraît contraire au récit de Xénophon et de Plutarque, qui disent l'un et l'autre que Conon se sauva du combat avec huit galères, et qu'il se retira en Chypre auprès du roi Évagoras.

avoir triomphé d'Athènes, eurent violé les alliances contractées avec Artaxerxès[1] et qu'ils eurent fait passer la mer au roi Agésilas, étant attirés sous main par le traître Tisaphernes, que cette guerre regardait personnellement, on en donna la conduite à Conon; en sorte que rien ne s'y fit que conformément aux vues et aux ordres du général athénien. Il tint tête partout à Agésilas, qui était un grand capitaine, et par de sages conseils il fit souvent avorter ses mesures les mieux concertées; et il fut constant que, sans Conon, le roi de Sparte eût poussé ses conquêtes en Asie jusqu'au mont Taurus. Agésilas ayant été rappelé par les Lacédémoniens à l'occasion de la guerre que les Athéniens et[2] les Béotiens venaient de leur déclarer, Conon ne perdit rien de sa faveur auprès des généraux du roi de Perse, et leur fut en toute chose d'une grande utilité. Artaxerxès était encore le seul qui doutât de la trahison de Tisaphernes, et les services importans que ce satrape lui avait rendus paraissaient lui assurer une faveur dont il était devenu indigne par sa perfidie : et il n'est pas surprenant que ce prince

[1] Il paraît qu'on doit entendre par cette alliance, celle que les Lacédémoniens conclurent avec le second Darius père de cet Artaxerxès, surnommé Mnémon, et du jeune Cyrus.

[2] Ici commence le morceau qui regarde la comédie des *Harangueuses*.

eût tant de peine à se prêter à des soupçons contre un homme qui l'avait fait triompher de son frère Cyrus; mais Pharnabaze donna ordre à Conon d'aller lui en porter les preuves.

Conon, étant arrivé à la cour, s'adressa au grand officier du palais [1], nommé Thitraustès, et lui déclara qu'il avait à parler au roi; ce qu'on ne pouvait obtenir que par l'entremise de ce ministre. J'y consens volontiers, lui répondit Thitraustès; mais examinez auparavant s'il ne serait pas plus à-propos que vous donnassiez par écrit ce que vous avez à me dire; car si vous voulez paraître en présence du roi, il faut vous déterminer à l'adorer à la manière des Perses. Si vous sentez quelque répugnance à vous conformer à cet usage, vous pouvez me confier vos instructions, et soyez sûr de mon zèle et de mes soins à vous servir. — Je ne refuse point, repartit Conon, de rendre au roi, votre maître, tous les hommages qui sont si légitimement dus à sa dignité; mais, étant né sujet d'une république accoutumée à commander aux autres nations, je craindrais de l'outrager, si je renonçais à ses usages, pour me conformer à ceux des Barbares : ensorte que, n'ayant rien voulu relâcher sur ce point, il donna sa commission par écrit; et le roi ajouta tant de foi à ses dépositions, que

[1] Le texte porte *Chiliarque*, c'est-à-dire qui avait le commandement de mille hommes.

sur-le-champ il déclara Tisaphernes ennemi de l'État et de sa personne, consentit à la guerre contre les Lacédémoniens, et chargea Conon de choisir lui-même un trésorier pour le manîment des fonds destinés à l'entretien des troupes. Mais Conon s'en excusa, et persuada au roi de donner ce soin à Pharnabaze qui était plus en état que lui de connaître la capacité de ses sujets. Conon, après avoir reçu, de la libéralité de ce prince, des présens considérables, alla par ses ordres en Chypre, en Phénicie, le long des côtes, pour ramasser tout ce qui s'y trouverait de vaisseaux longs, et mettre la flotte en état d'agir l'été suivant. Pharnabaze lui fut donné, comme il l'avait souhaité, pour collégue dans cette expédition.

Les Lacédémoniens n'eurent pas plutôt reçu les premières nouvelles des préparatifs qu'on faisait contre eux, qu'ils pensèrent sérieusement à la guerre, moins par la crainte des Barbares, que parce qu'on leur opposait, en la personne de Conon, un chef courageux, prudent, avisé, et soutenu de toute la faveur et de toutes les richesses du roi de Perse. Ils équipèrent promptement une flotte qu'ils firent partir sous la conduite de Pisander. Mais Conon, l'ayant attaquée aux environs de Cnide [1], la mit en déroute après

[1] Cnide, ville de Carie. Il y avait un fameux temple de Vénus.

un rude combat, prit plusieurs vaisseaux, et en coula un grand nombre à fond. Et sa victoire ne rendit pas seulement la liberté à Athènes, elle affranchit encore toute la Grèce de l'injuste domination des Lacédémoniens. Conon revint ensuite à Athènes avec une partie des vaisseaux pris sur l'ennemi ; il releva les murailles de la ville et du port que Lysander avait fait démolir, et distribua à ses concitoyens cinq cents talens qu'il avait reçus de la libéralité de Pharnabaze.

Conon, par un défaut commun à presque tous les hommes, ne put soutenir les faveurs de la fortune avec la même modération qu'il avait fait paraître, lorsqu'elle lui fut contraire ; car, se voyant vainqueur des Lacédémoniens et sur terre et sur mer, il crut avoir suffisamment vengé les outrages faits à sa patrie, et forma des entreprises dont le succès était au-dessus de ses forces. Cependant, comme il s'y proposait moins d'accroître la puissance des Perses, que de rendre à la république d'Athènes son ancienne splendeur, ces projets ne furent pas désapprouvés, et firent même honneur à sa probité et à sa vertu. Ainsi, comptant sur la grande autorité qu'il avait acquise depuis la fameuse expédition de Cnide tant

Cnide, selon Hérodote, était colonie Lacédémonienne. Les Cnidiens, dit-il, eurent envie de couper leur isthme. Un oracle les en détourna.

parmi les Barbares que parmi les Grecs, il remua sous main pour soumettre l'Ionie et l'Éolie sous l'obéissance des Athéniens; mais, la chose n'ayant pu être conduite avec assez de secret, Tiribaze[1], gouverneur de Sardes, qui en eut vent, envoya dire à Conon de se rendre auprès de lui, sous prétexte de le charger de quelque ordre pour le roi de Perse. Conon, ne soupçonnant rien de ce qu'on lui préparait, partit pour la cour du satrape. Mais il y fut à peine arrivé que celui-ci le fit mettre dans une prison où il resta quelque temps. Des auteurs prétendent qu'il fut conduit à la cour du roi, et qu'il y périt. Cependant l'historien Dinon, sur l'autorité duquel j'ai avancé plusieurs choses touchant les affaires de Perse, prétend au contraire qu'il trouva le moyen de se sauver : mais il doute si ce fut ou par la négligence de Tiribaze, ou de son consentement.

[1] Il commandait les troupes de terre.

LES HARANGUEUSES,

OU

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

PERSONNAGES.

PRAXAGORA.
QUELQUES FEMMES.
CHOEUR DE FEMMES.
BLÉPYRUS, mari de Praxagora.
UN QUIDAM.
CHRÉMÈS.
UN Ier HOMME, prêt à mettre son bien en commun.
UN IIe qui s'y refuse.
TROIS VIEILLES FEMMES.
UNE PETITE FILLE.
UN JEUNE HOMME.
UNE SERVANTE.
UN MAITRE.
QUELQUES PERSONNAGES MUETS.

La scène est à Athènes, dans une place près de la maison de Praxagora.

LES HARANGUEUSES,

OU

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRAXAGORA, seule, une lampe à la main [1].

O lumière éclatante de ma lampe de terre! que tu es utile, suspendue dans les lieux apparents! (car je veux célébrer ton origine et tes fonctions,

[1] « Praxagora, dit M. Le Beau, cadet, après avoir suspendu sa » lampe pour servir de signal à ses compagnes, adresse à cette » lampe un discours emphatique, que je n'ai garde d'entreprendre » de rendre en français, parce que sa principale beauté consiste » dans un choix d'expressions qui flattent plus pour le son que » pour le sens, et qui par là font une espèce de parodie de ces » monologues des poëtes tragiques, où les personnages apo- » strophent, d'un style pompeux, les êtres inanimés. » *Mémoires de littérature de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, tom. XXX.

ô chère lampe)! Sortie des mains du potier qui t'a façonnée sur son tour, tu produis par tes bobéches les brillans effets du soleil. Que le mouvement de ta flamme donne le signal convenu. Nous ne communiquons nos secrets qu'à toi seule; et avec raison, puisque tu es présente toutes les fois que, dans nos appartemens, nous nous exerçons à des jeux indécens, et personne ne se prive de tes clartés qui éclairent nos plaisirs. Oui, ô ma chère lampe, tu parcours seule nos plus secrets appas[1].... tu nous guides lorsque nous pénétrons, en cachette, dans les celliers pleins de fruits et du jus de Bacchus : et, quoiqu'en tout cela tu nous sois d'un grand secours, jamais tu n'en divulgues rien aux voisins. Tu seras donc instruite de tous les partis pris par les femmes mes amies, pendant la fête des Scires. Mais, je ne vois aucune de celles qui doivent se rendre ici; à l'instant il va faire jour; l'assemblée est indiquée pour tout-à-l'heure, et il nous faut prendre nos places, en nous conformant à ce qu'a dit autrefois Sphyromachus, s'il m'en souvient encore : *Il faut que les femmes se tiennent à l'écart des hommes.* Qu'est-ce que c'est? N'ont-elles pas encore attaché les moustaches qu'il a été convenu qu'elles prendraient? Auraient-elles eu de la peine à s'em-

[1] Tu sola splendi ne le secrete camere delle gambe, abbruciando il pullulante pelo.

parer de l'accoutrement de leurs maris? Mais je vois une lumière qui approche. Bon, mettons-nous là de côté, de peur que ce ne soit un homme qui vienne ici.

SCÈNE II.

PRAXAGORA, plusieurs FEMMES, CHOEUR DE FEMMES.

PREMIÈRE FEMME.

Il est temps d'aller : le héraut vient de chanter [1] pour la seconde fois, comme nous sortions de la maison.

PRAXAGORA.

Et moi, j'ai passé la nuit entière à vous attendre. Mais, voyons, que j'appelle cette voisine d'ici près : je vais frapper doucement à sa porte ; car il faut y aller avec précaution, pour ne pas donner l'alerte au mari. (*Elle frappe*).

SECONDE FEMME.

Je vous ai bien entendu, pendant que je prenais mes souliers, frapper à la porte avec vos doigts ; je ne dormais pas ; mon mari, ma chère, y a mis bon ordre ; c'est un vrai marin que j'ai

[1] Κήρυξ. Ce héraut n'est autre chose qu'un coq, quoi qu'en dise M. Poinsinet, qui ne prenait pas garde que κεκόκκυκεν ne convient qu'à un coq. C'est une plaisanterie de la part d'Aristophane, de donner un tel héraut aux femmes.

épousé là; il a été toute la nuit dans une agitation continuelle [1], et je n'ai eu que ce moment-ci pour m'évader avec ses habits.

PREMIÈRE FEMME.

Bon, je vois venir Clinarète, et Sostrate, et Philænète, cette voisine, de compagnie avec elles.

PRAXAGORA.

Eh bien! vous dépêchez-vous? Glycé a fait serment que la dernière venue de nous, paiera une amende de trois conges de vin et d'un chœnix de pois.

PREMIÈRE FEMME.

Voyez-vous Mélistiché, la femme de Smicythion? Elle accourt dans les souliers de son mari. C'est la seule qui me paraisse avoir quitté son époux tout à son aise.

SECONDE FEMME.

Eh! quoi? n'apercevez-vous pas Geusistrate, la femme du cabaretier? elle tient une lampe en sa main droite; et celles de Philodorète et de Chæretade?

PRAXAGORA.

Mais j'en vois une foule d'autres qui viennent ici, etc 'est l'élite des femmes de cette ville.

[1] L'Italien dit: *Quest' uomo*, ò dilettissima tu, è da Salamina con i quale io stò, egli mi ha commosta tutta la notte per il letto.

TROISIÈME FEMME.

Pour moi, ma chère amie, j'ai été long-temps dans une grande angoisse, jusqu'au moment où j'ai pu m'échapper de la maison sans être aperçue. Toute la nuit mon mari a toussé affreusement pour avoir trop mangé de sardines hier au soir à souper.

PRAXAGORA.

Asseyez-vous, pour que je sache de vous, puisque nous voilà toutes réunies, ce qui a été décidé dans les Scires, et si vous vous y êtes conformées ou non.

QUATRIÈME FEMME.

Pour moi, oui : et d'abord mes aisselles sont très-velues, c'est comme une forêt : on était convenu que ce serait ainsi ; et, si mon mari sortait par hasard pour aller sur la place, je m'oignais tout le corps, et m'exposais ensuite tout le jour au soleil.

CINQUIÈME FEMME.

Moi, de même ; je me suis défaite sur-le-champ d'un rasoir qui était à la maison, pour devenir bien velue, et n'avoir plus aucun trait de ressemblance avec une femme.

PRAXAGORA.

Vous avez sans doute les barbes [1] dont il nous

[1] M. Le Beau, cadet, fait, sur cet ordre d'avoir des barbes postiches, une observation fort juste. « Cette précaution, dit-il,

a été enjoint de nous pourvoir pour cette assemblée?

QUATRIÈME FEMME.

Ah! par Hécate, j'ai pour moi cette belle-là.

CINQUIÈME FEMME.

J'en ai également une qui est au moins plus belle que celle d'Épicrates.

PRAXAGORA.

Et vous autres, que répondez-vous?

QUATRIÈME FEMME.

Que oui; car elles le font entendre par leurs gestes.

PRAXAGORA.

Allons, je vois que vous avez tout le reste également, les souliers à la Lacédémonienne, et les bâtons, et les habits d'homme, suivant l'ordre que nous en avions porté.

SIXIÈME FEMME.

Pour moi, j'ai pris à la maison ce bâton du pauvre Lamias qui dormait.

PREMIÈRE FEMME.

C'est là un de ces bâtons avec lesquels le bon-

» n'était pas précisément pour ressembler mieux à leurs maris; » car les Athéniens étaient dans l'usage de se raser : mais ceux » qui étaient à la tête du gouvernement, affectaient de porter de » longues barbes, pour donner un air de gravité à la magistra- » ture. Ainsi, comme les femmes prennent ici la place des » sénateurs, elles n'en oublient pas le principal ornement. »

homme fait plus d'un effort [1]. Par Jupiter conservateur, ce Lamias, s'il était revêtu de la peau d'Argus [2], donnerait, tant qu'il voudrait, du fil à retordre à Mercure.

PRAXAGORA.

Voyons, tandis que les astres brillent encore au ciel, comment nous nous tirerons de tout ce que nous avons à faire. L'assemblée pour laquelle nous nous sommes réunies, commencera dès la pointedu jour.

PREMIÈRE FEMME.

Cela est très-vrai : c'est pourquoi il faut que vous vous placiez à l'opposite du tribunal où se tiennent les prytanes.

SEPTIÈME FEMME, montrant de la laine.

Pour moi, voici ce que j'ai apporté, afin de pouvoir carder quand l'assemblée sera formée.

PRAXAGORA.

Sera formée? Malheureuse!

[1] Questo è di quelli bastoni, per i quali si pettegia portandoli. Longè probabilius est quod primo ait Scholiastes Lamiam fuisse hominem pauperem ἐκ ξυλοφορίας victitantem, qui sæpe magna onera ferens pedebat, quod nimio pondere pressis contingere solet.

[2] Grec : πανόπτου. Je pense, avec M. Brunck, qu'Aristophane fait ici allusion à l'*Inachus* de Sophocle, où l'on représentait Argus gardant Io. Je prends, en conséquence, πανόπτου pour Argus, et je traduis τὸν δήμιον par Mercure, qui fut en effet le bourreau d'Argus.

SEPTIÈME FEMME.

Oh! par Diane, sans doute. En entendrai-je moins bien les orateurs, si je carde? Mes enfans sont tout nus chez moi.

PRAXAGORA.

Bon, en voilà une qui carde, tandis qu'il était essentiel de ne laisser apercevoir aux spectateurs aucune partie de notre corps; car ce serait bien joli et par trop risible, si, au milieu d'un peuple nombreux, quelqu'une d'entre nous sautant sur les banquettes, laissait tomber son manteau, et allait ouvrir sa robe et se faire voir toute nue [1]. Si, au contraire, nous nous asseyons les premières, et si nous nous ramassons dans nos vêtemens, nous resterons inconnues; et, quand nous aurons déployé ces barbes, que nous attacherons ici à nos mentons, qui, en nous voyant, ne nous prendra pas pour des hommes? Agyrrius n'a-t-il pas gardé l'incognito, à l'aide de la barbe de Pronomus? Ci-devant ce n'était cependant qu'une femme; et aujourd'hui, vous le voyez, il occupe les premières dignités de la république. Allons donc, par le jour de demain, ayons le courage d'essayer, si nous n'aurions pas quelque moyen de nous charger de l'administration de la

[1] Τὸν Φορμίσιον : le vergognose parti.

république, pour lui être utile en quelque chose; car, à présent, rien ne va ni à voiles ni à rames.

SEPTIÈME FEMME.

Mais, au moins, dites-moi, comment aura-t-on des harangueuses dans une assemblée de femmes?

PRAXAGORA.

Mais, c'est de toute facilité : on observe communément que les jeunes gens, qui se prêtent le plus volontiers aux goûts pervers des autres, sont de très-beaux parleurs; or cela, grâces à la bonne fortune, ne nous manque pas.

SEPTIÈME FEMME.

Pour moi, je ne sais. L'inexpérience est une mauvaise chose.

PRAXAGORA.

C'est pour cela même que nous nous sommes rassemblées ici, pour réfléchir d'avance sur ce que nous aurons à y dire. Eh bien! donc, vous attachez-vous au plus vite votre barbe, vous et toutes les autres exercées à parler?

HUITIÈME FEMME.

Et qui de nous, imbécille, est embarrassée de parler?

PRAXAGORA.

Fort bien, attachez-vous votre barbe, et prenez vite un air mâle. Voilà les couronnes; je vais, à

votre exemple, me garnir le menton de ma barbe, en cas que je juge à propos de parler.

SECONDE FEMME.

O Praxagora, ma très-douce amie, daignez voir, combien cela est ridicule.

PRAXAGORA.

Comment, ridicule?

SECONDE FEMME.

C'est comme si on s'attachait des sèches grillées autour du menton en guise de barbe.

PRAXAGORA.

Que le purificateur [1] fasse la ronde avec le chat [2]. Ariphrades, cessez votre babil, entrez et prenez une place. Qui de vous veut parler?

HUITIÈME FEMME.

Moi.

PRAXAGORA.

Prenez donc cette couronne sous d'heureux auspices.

HUITIÈME FEMME.

La voici.

PRAXAGORA.

Parlez.

[1] Περιστίαρχος.

[2] Τὴν γαλῆν est là par une licence poétique pour τὸ χοιρίδιον. Voyez tom. XII, p. 40. La victime qu'on immolait dans ces lustrations, s'appelait κάθαρμα.

HUITIÈME FEMME.

Parlerai-je donc avant de boire?

PRAXAGORA.

Bon, avant de boire?

HUITIÈME FEMME.

Qu'avais-je donc besoin, ô impertinente, de prendre une couronne?

PRAXAGORA.

Retire-toi d'ici : tu nous en eusses peut-être fait autant en pleine assemblée.

HUITIÈME FEMME.

Hé! quoi, les hommes n'y boivent-ils pas?

PRAXAGORA.

Bon, ils y boivent!

HUITIÈME FEMME.

Oui, certes, et du plus pur : et voilà ce qui fait que quiconque examine et pèse attentivement tous leurs décrets, les trouve sans rime ni raison, comme tout ce qui vient d'un ivrogne. Et les libations qu'ils font à Jupiter? Auraient-ils tant d'ardeur pour ce genre de culte envers les dieux, si le vin n'y était pour quelque chose? De plus, ils se disent des injures comme de vrais ivrognes; et souvent des licteurs les remportent du conseil quand ils n'en peuvent plus, et qu'ils s'y tiennent indécemment.

PRAXAGORA.

Va, va, assieds-toi : tu ne vaux rien.

HUITIÈME FEMME.

Eh! morbleu, ne m'aurait-il pas mieux valu de me passer de barbe? Oui, je crois, mes entrailles se déchireront de soif.

PRAXAGORA.

Quelque autre parmi vous veut-elle parler?

NEUVIÈME FEMME.

Moi.

PRAXAGORA.

Eh bien! couronnez-vous; car, il faut commencer; et tâchez, en vous appuyant décemment sur votre bâton, de dire des choses fortes et convenables.

NEUVIÈME FEMME.

J'aurais, en vérité, souhaité que quelqu'un de ceux qui sont accoutumés à parler comme il faut, m'eût donné lieu d'être auditeur tranquille; mais je ne souffrirai jamais, tant que je pourrai faire valoir mon opinion, qu'aucun cabaretier fasse des amas d'eau dans son auberge. Non, par Cérès et Proserpine, il ne me plaît pas.....

PRAXAGORA.

Par Cérès et Proserpine! Ah! malheureuse, où as-tu l'esprit?

NEUVIÈME FEMME.

Qu'y a-t-il? Je n'ai pas encore demandé à boire.

PRAXAGORA.

Non, par Jupiter; mais, faisant un personnage d'homme, tu viens de jurer par Cérès et Proserpine : le reste d'ailleurs allait très-bien.

NEUVIÈME FEMME.

O par Apollon!

PRAXAGORA.

Paix, maintenant. En vain me serai-je rendue à l'assemblée, je n'aurai rien gagné, si on ne sait pas bien ce qu'on veut dire.

NEUVIÈME FEMME.

Donnez-moi la couronne : je vais de nouveau prendre la parole. Il me semble que j'ai assez bien ruminé quelque chose :

O femmes qui êtes ici assemblées....

PRAXAGORA.

Nouvelle sottise; tu dis : *ô femmes*, en parlant à des hommes?

NEUVIÈME FEMME.

Épigonus en est la cause. Je regardais de son côté, et je croyais parler à des femmes.

PRAXAGORA.

Retire-toi aussi, et va t'asseoir. Je vois bien qu'il

me faudra prendre cette couronne, et parler pour vous toutes, après avoir d'abord demandé aux dieux de seconder nos projets.

Je prends part à tout ce qui touche l'État aussi-bien que vous-mêmes; mais je souffre et je suis indigné de tous les désordres qui s'y commettent. Je vois en effet que la république ne se sert que de conseillers qui se succèdent en méchanceté. Si quelqu'un d'eux, par hasard, est homme de bien durant un jour entier, il en prend droit d'être scélérat pendant dix jours. Confierez-vous le gouvernement à quelque autre, ce sera encore pis. Il est difficile de corriger le caractère opiniâtre des hommes, de vous, dis-je, ô citoyens, qui redoutez ceux qui vous veulent du bien, et qui rampez sous ceux qui vous oppriment. Quand nous ne tenions pas d'assemblées, nous regardions Agyrrius comme un méchant homme. Aujourd'hui que les conseils ont lieu, celui qui y reçoit de l'argent, ne trouve rien de plus beau; et tel qui n'en reçoit pas, trouve digne de mort ceux qui vendent leurs avis à prix d'argent.

PREMIÈRE FEMME.

Par Vénus, c'est bien parlé.

PRAXAGORA.

Malheureuse, vous nommez Vénus! vous nous

rendriez un beau service, si vous la nommiez dans l'assemblée.

PREMIÈRE FEMME.

Mais, je ne la nommerais pas.

PRAXAGORA.

N'en prenez donc pas l'habitude.

Quand nous délibérions sur la confédération, et que nous l'examinions, on disait publiquement que tout serait perdu si elle ne se faisait : on la fit, et aussitôt après on le trouva mauvais. L'orateur même qui en fut l'auteur, s'enfuit et ne reparut plus. Le pauvre trouve bon qu'on mette des vaisseaux en mer ; mais cela ne plaît guère aux riches et aux laboureurs. O pauvre peuple, vous vous fâchez contre les Corinthiens. Hélas! ils nous sont utiles : soyez-le pour eux. Argeus est un ignorant, et Hiéronyme est sensé! Le salut a paru se remontrer à la république ; mais Thrasybule a soin de l'écarter en se mêlant de cette affaire sans qu'on l'y appelle [1].

[1] Il faut consulter, sur cet endroit, une longue note de M. Brunck qui croit qu'il s'agit ici du Thrasybule qui délivra la république des Trente Tyrans. Au reste, ce morceau est plein d'obscurité par lui-même, et par les leçons différentes des manuscrits. Le traducteur italien lit : Et tu ti farai bono Argeo rude, e Hieronimo sapiente, la salute è gia dechinata, ma esso Thrasibulo non sendo chiamato la determina. M. Brunck lit : Argivus antea rudis audiebat, nunc vero Hieronymus rerum peritus esse comperitur. Salus leviter caput exseruit, at illam respuitis, ne Thrasybulum ipsum advocantes.

PREMIÈRE FEMME.

Oh! quel homme pour la sagesse.

PRAXAGORA.

Voilà un éloge qui convient.

Pauvre peuple, vous êtes la cause de tous ces maux; vous, qui employez le trésor public à vous faire payer vos suffrages, et qui regardez avec soin ce que chacun de vous gagnera aux assemblées, sans considérer que le bien public va aussi mal que le boiteux Æsimus. Toutefois si vous voulez me croire, vous sauverez encore l'État. Il faut que vous mettiez le gouvernement entre les mains des femmes. Ne nous servons-nous pas d'elles pour l'administration et la dépense de la maison?

SECONDE FEMME.

A merveille, à merveille, par Jupiter, courage, continuez, continuez, ô aimable homme.

PRAXAGORA.

Je vais vous faire voir que les femmes sont plus sensées que nous. Premièrement elles lavent toutes la laine dans l'eau chaude, à la manière antique, et l'on ne peut pas les traiter de têtes légères. Si l'État les imitait, et n'était pas si curieux de nouveautés, il serait en sûreté. Elles restent assises pour faire griller les alimens, comme autrefois; elles portent sur leurs têtes, comme autrefois; elles célèbrent les Thesmophories, comme autre-

fois; elles maltraitent leurs maris, comme autrefois; elles ont chez elles des courtisans, comme autrefois; elles ferrent la mule, en leur faveur, comme autrefois; elles aiment le vin pur, comme autrefois; la volupté fait leurs délices, comme autrefois. Si donc, messieurs, nous leur confions le gouvernement de l'État, nous ne devons pas former de soupçons ni être embarrassés de leur conduite. Ainsi livrons-leur toute l'administration, et ne perdons pas de vue qu'étant mères, elles ont à cœur d'épargner le sang des citoyens. Qui saura mieux faire abonder les provisions, qu'une mère? Rien, d'ailleurs, de plus fécond en expédiens qu'un esprit féminin pour amasser des richesses. Et ne croyez pas qu'on leur en impose; elles connaissent trop elles-mêmes l'art de tromper pour être dupes. Je passe tous les autres avantages du sexe, pour le gouvernement: suivez mes avis, et vous vous en trouverez bien.

PREMIÈRE FEMME.

Fort bien, ô très-aimable Praxagora, et parfaitement imaginé; mais, dites-nous, mon amie, où en avez-vous tant appris?

PRAXAGORA.

Au temps des fuites, je me réfugiai, avec mon mari, dans le Pnyx: à force d'entendre là tous les orateurs, j'ai appris moi-même à parler.

PREMIÈRE FEMME.

Ce n'est donc pas étonnant, ô mon amie, si vous avez l'art et l'usage de bien dire. Dès aujourd'hui nous vous choisissons, nous autres femmes, pour notre chef, afin que vous exécutiez vos projets; mais comment repousserez-vous les propos insolens de Céphale, s'il s'élève contre vous?

PRAXAGORA.

Je dirai qu'il radote.

PREMIÈRE FEMME.

On sait bien cela.

PRAXAGORA.

Qu'il est fou à lier....

PREMIÈRE FEMME.

Qui en doute?

PRAXAGORA.

Qu'à la vérité, il sait mal son métier de potier, mais parfaitement celui de gouverner l'Etat.

PREMIÈRE FEMME.

Mais si le chassieux Néoclidès vous dit des injures?

PRAXAGORA.

Je lui dirai d'aller lorgner sous la queue d'un chien.

PREMIÈRE FEMME.

Et, s'ils vous poussent?

PRAXAGORA.

Je les repousserai [1] : je me suis trouvée à plus d'une lutte de cette espèce.

PREMIÈRE FEMME.

Il n'y a qu'une seule chose : que ferez-vous, si les archers veulent vous enlever?

PRAXAGORA.

Je me défendrai avec les poings sur les côtés ; et je ne me laisserai pas saisir par le corps.

PREMIÈRE FEMME.

S'ils vous enlèvent, nous leur ordonnerons de vous relâcher.

SECONDE FEMME.

Tout cela est parfaitement imaginé ; mais nous n'avons pas songé comment nous nous ressouviendrons de lever les mains dans l'assemblée. Ce n'est pas les mains que nous sommes accoutumées à élever [2].

PRAXAGORA.

Ceci n'est pas aisé. Il faudra cependant lever les mains en découvrant le bras jusqu'à l'épaule. Allons maintenant, revêtez votre déguisement :

[1] Προσκινήσομαι. Praxagora prouve, par l'emploi de ce mot, qu'elle joue sur le mot ὑποκρούειν dont s'est servi la première femme, qui signifie, frapper, pousser ; sed et verbum est palæstræ venereæ.

[2] Imperò che siano solite elevar, ò inalzar le gambe.

prenez en diligence la chaussure Laconienne, comme vous voyez se mettre tout homme, soit qu'il aille à l'assemblée, ou à sa promenade journalière; et, quand rien ne vous manquera de ce côté-là, vous vous attacherez vos barbes; et, quand elles seront propres et bien fixées, vous prendrez le manteau, que vous avez dérobé à vos maris, par-dessus vos autres vêtemens, et vous marcherez appuyées sur vos bâtons, en chantant quelque vieille chanson, pour imiter les façons des gens de la campagne.

SECONDE FEMME.

Délicieux arrangement! Pour nous, allons toujours devant; car, j'imagine que d'autres femmes de la campagne viendront de leur côté dans le Pnyx.

PRAXAGORA.

Allons, hâtez-vous; car l'usage veut que ceux qui ne se sont pas trouvés dès le matin dans ce lieu, s'en aillent sans gagner un seul clou.

LE CHOEUR.

Voici, messieurs, le moment de nous hâter; il faut nous le répéter sans cesse, de peur de l'oublier; nous ne courons pas de petits risques, si l'on nous surprend occupées d'un tel complot pendant la nuit!

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Allons, messieurs, à l'assemblée. Le Thesmothète a menacé de refuser le triobole à quiconque, dès le grand matin, la nuit étendant encore ses voiles sur la terre, ne sera point arrivé tout couvert de poussière à force de se hâter, et qui sera incapable de supporter la fatigue, et de se contenter de saumure à l'ail. Pour vous, ô Charitimide [1], et Smicythe et Draces, suivez avec précipitation, et faites en sorte de n'y rien omettre de tout ce que vous devez y faire. Aussitôt qu'on nous aura donné notre droit de présence, asseyons-nous près les unes des autres, pour que nous fassions les réglemens les plus convenables à l'avantage de nos amies : mais que dis-je? je devais dire de *nos amis*.

[1] M. Brunck a fait, sur ce 293e vers, une note très-précieuse et qu'il est très-essentiel de consigner ici. Toutes les anciennes éditions disaient ἀλλ' ὦ Χάρι τιμία ἢ καὶ, etc. les plus nouvelles disent, avec un mss. de la bibliothèque du Roi : ἀλλ' ὦ Χάρι τιμία, ἢ καὶ, etc. Toutes ces leçons sont également vicieuses, et ont été mal corrigées par tous ceux qui l'ont essayé. Mais qu'on écrive ce mot en lettres capitales, les seules en usage autrefois, et la faute sautera aux yeux sur-le-champ, et sera très-facile à corriger : ΑΛΛΩΧΑΡΙΤΙΜΙΑΗΚΑΙ. Il est évident que l'avant dernier Α a été mis là pour un Δ, ce qui est arrivé mille fois, comme les écoliers eux-mêmes le savent. Il faut donc lire : ἀλλ' ὦ Χαριτιμίδη, καὶ, etc. C'est avec cette même attention que M. Brunck a rétabli la clarté dans l'exposé d'une loi athénienne mentionnée par Æschine, dans son discours contre Timarchus, p. 23, édit. Cantabrig, où par une transposition ridicule, et qui a fait le tourment des interprètes, on lit : ΑΝΗΚΕΣΤΩΣ, au lieu de ΑΝΕΣΤΗΚΩΣ.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Faites en sorte que nous chassions tous ces gens qui viennent de la ville : autrefois, quand il n'y avait qu'une seule obole à recevoir à l'assemblée, ils y étaient assis, et y jasaient à leur aise; maintenant on y est accablé par la foule. Du temps du généreux Myronide, personne n'eût osé exiger de salaire pour les momens consacrés à l'administration de la république : mais chacun apportait dans un petit sac, du pain, de quoi étancher sa soif, et trois ou quatre olives. Aujourd'hui on veut, comme le maçon qui porte le mortier, recevoir trois oboles, quand on fait quelque chose pour la patrie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLÉPYRUS, seul.

QU'EST-CE que ceci? Où ma femme peut-elle être allée? Voilà déjà l'aurore, et elle ne paraît pas. Depuis long-temps tourmenté d'un pressant besoin, j'ai cherché, dans l'obscurité, mes souliers et mon manteau. Voyant que je ne pouvais les trouver en tâtonnant partout avec soin, et d'ailleurs Copraius [1] frappant à la porte, j'ai pris cette petite casaque de ma femme, et sa chaussure à la Persienne. Mais où est le secret? Où pourrai-je me mettre à mon aise? Au reste, de nuit, cela se fait partout : et personne ne s'apercevra de ce que je fais ici. Ah! que je suis malheureux de m'être marié dans un âge avancé! que je mérite d'être fustigé! elle n'est assurément pas sortie dans de bons desseins; mais il faut qu'en attendant je satisfasse au besoin qui me presse.

[1] Voici une scène toute dans le goût de Rabelais. Aristophane a cependant cherché à conserver une certaine bienséance, en personnifiant Κοπραῖος. L'italien a pris une tournure un peu moins déguisée : Costui ne l'intestino bettera à la porta.

SCÈNE II.

BLÉPYRUS, UN QUIDAM.

LE QUIDAM.

Qui va là? N'est-ce pas le voisin Blépyrus? Par Jupiter, c'est lui-même. Dites-moi, que signifie cette casaque rouge dont vous êtes revêtu? Cinésias vous aurait-il donc ainsi tout rougi?

BLÉPYRUS.

Point du tout: mais je suis sorti de chez moi affublé de cette casaque que ma femme a coutume de porter.

LE QUIDAM.

Et où est votre manteau?

BLÉPYRUS.

Je ne puis le dire. Je l'ai long-temps cherché sur mon lit sans le trouver.

LE QUIDAM.

Vous n'avez pas demandé à votre femme de vous l'indiquer?

BLÉPYRUS.

Et parbleu non : elle n'est point à la maison; elle s'est évadée à mon insu, et je crains fort que tout cela ne nous porte malheur.

LE QUIDAM.

Ah! par Neptune, votre aventure est, en tout,

semblable à la mienne. Ma femme, en effet, a disparu avec le manteau dont je me sers ordinairement ; mais, ce qui n'est pas moins maussade, c'est qu'elle a emporté mes souliers : je n'ai pu les trouver nulle part.

BLÉPYRUS.

Par Bacchus, ni moi non plus. C'est ce qui a fait qu'ayant un besoin urgent, j'ai chaussé ses cothurnes, et je suis accouru bien vite ici de peur de faire dans ma casaque qui est toute propre, et qui sort du blanchissage.

LE QUIDAM.

Qu'est-ce que cela veut dire? Quelqu'une de ses amies l'aurait-elle invitée à un festin?

BLÉPYRUS.

C'est mon avis ; car elle n'est pas méchante, autant que je sache.

LE QUIDAM.

Mais, vous faites de la corde. Pour moi, je n'ai que le temps d'aller à l'assemblée pour tâcher d'y trouver le seul manteau que j'aie.

BLÉPYRUS.

J'irai aussi dès que j'aurai fini ; mais une diable de porte sauvage obstrue le passage et arrête les matières.

LE QUIDAM.

Est-ce la même poire dont Thrasybule a voulu parler au sujet des Lacédémoniens [1] ?

BLÉPYRUS.

Oh! par Bacchus, celle-ci ne tient que trop ferme. Que ferai-je? Non-seulement je suis inquiet du mal que j'endure; mais par où s'en iront les alimens que je pourrai prendre? car, jusqu'à présent, quel que soit le beau monsieur [2] qui tient le passage, il l'a totalement obstrué. Ah! qui me fera venir un médecin, et lequel? Quel est le plus habile de ceux qui traitent ces maladies-là? Amynon sans doute y excelle, mais peut-être ne voudra-t-il pas venir? Qu'on cherche de tous côtés Antisthène : on juge aisément, à sa respiration gênée, qu'il sait ce qui convient le mieux à un derrière constipé. O vénérable Lucine, ne

[1] Le Scholiaste rapporte, à ce sujet, que Thrasybule ayant promis de s'opposer aux prétentions des Lacédémoniens, s'en excusa, ayant été corrompu par argent, en prétextant qu'il avait mangé des poires sauvages, ἀχράδες, qui lui avaient tant fait de mal à la gorge, qu'il ne pouvait parler.

[2] Ἀχραδούσιος. On conçoit ce que c'est que ce monsieur-là. Mais, comme il est joint au mot ἄνθρωπος, plusieurs savants géographes, tels que les Étienne de Byzance, les Meursius, les Corsini, et les La Martinière, en ont fait un nom de ville ou de peuple. C'est ce qu'a très-bien observé M. Brunck, et depuis lui M. Larcher, *Histoire d'Hérodote*, t. I, p. 270.

permettez pas que je périsse à force de constipation, pour que je ne devienne point le plastron [1] des comiques !

SCÈNE III.

BLÉPYRUS, CHRÉMÈS.

CHRÉMÈS.

Hé! hé! que faites-vous là? Vous vous mettez à votre aise, je crois?

BLÉPYRUS.

Moi, dites-vous? Oh! je ne m'y mets plus; c'est fait.

CHRÉMÈS.

Pourquoi avez-vous donc la casaque de votre femme?

BLÉPYRUS.

Parce que je l'ai prise, sans y voir, dans l'obscurité; mais, dites-moi, d'où venez-vous?

[1] Grec : σκωραμίς. le vase aux besoins. « Il n'est pas nécessaire » de prévenir le lecteur, observe avec raison M. Poinsinet de » Sivry, que Molière lui-même a parlé *d'urines* et de *matières* » *louables* dans ses comédies. A plus forte raison Aristophane » a-t-il été en droit de faire mention de ces sortes de détails, relé- » gués aujourd'hui chez les marionettes ou aux spectacles forains. » On trouve chez Aristophane, non un seul genre de comique, » mais l'assemblage entier des moyens qui présentement nous » font rire. »

CHRÉMÈS.

De l'assemblée.

BLÉPYRUS.

Est-elle donc déjà terminée?

CHRÉMÈS.

Parbleu oui, et dès la pointe du jour. Oh! par le bon Jupiter, ces taches rouges que j'ai remarquées tout autour, m'ont bien fait rire!

BLÉPYRUS.

Vous avez, par conséquent, reçu le triobole?

CHRÉMÈS.

Je le voudrais bien; mais, je suis arrivé trop tard : aussi, suis-je tout honteux de ne remporter chez moi que mon sac vide.

BLÉPYRUS.

Qu'est-ce qui est cause de tout cela?

CHRÉMÈS.

La grande affluence de monde, telle qu'on ne l'a jamais vue dans le Pnyx. En les voyant tous, on a jugé que c'était des cordonniers; car tous ces gens-là, qui remplissaient la place, paraissaient d'un blanc éclatant : voilà pourquoi, ni moi, ni bien d'autres, n'avons pas reçu le triobole.

BLÉPYRUS.

Je ne le recevrais donc pas non plus, si j'y allais à cette heure?

CHRÉMÈS.

Eh quoi? Non certes, quand même vous seriez parti au second chant du coq.

BLÉPYRUS.

Que je suis malheureux! O Antilochus, *pleurez plutôt sur moi qui survis à ce malheur, que sur le triobole. Je suis maintenant moins que rien*[1]. Mais, pour quelle raison une si nombreuse assemblée s'est elle formée si matin?

CHRÉMÈS.

Et quelle autre, si ce n'est que les Prytanes ont jugé à propos de consulter sur le salut de la république? Néoclidès, avec ses paupières grillées, a voulu haranguer le premier : le peuple aussitôt de s'écrier, et vous pensez de la plus belle force : N'est-il pas indécent que celui-ci ose prendre la parole, surtout quand il s'agit du salut de la république, lui qui n'a pu conserver ses paupières? Néoclidès élevant la voix, et jetant les yeux tout autour de lui, a dit : Qu'ai-je dû faire?

BLÉPYRUS.

Si je me fusse trouvé là, je lui aurais dit : broyez ensemble des gousses d'ail et du selfione[2], mé-

[1] Parodie des *Myrmidons* d'Eschyle.

[2] Ὀπῷ; c'est la même chose que le selfione dont il est parlé, tom. XII, p. 279. Voyez dans le *Plutus*, acte III, le traitement des yeux de ce Néoclidès, par Esculape.

langez le tout avec du tithymale de la Laconie, et frottez-vous-en les sourcils le soir.

CHRÉMÈS.

Après lui, l'ingénieux Évæon s'est présenté tout nu, comme plusieurs l'ont observé : il disait au reste qu'il n'avait pas de manteau. Il a parlé de la manière la plus familière. Vous voyez, a-t-il dit, que je suis, à quatre statères près, loin d'avoir ce qu'il me faut : je dirai néanmoins les moyens de sauver la république et les citoyens. Il faut qu'aux approches de l'hiver, les foulons soient contraints de fournir des tuniques à ceux qui en auront besoin : aucun de nous ne sera jamais attaqué de pleurésie. Que quiconque n'a ni lit, ni couverture, aille, après s'être bien lavé, se coucher chez quelque pelletier. S'il refuse d'ouvrir sa porte en hiver, qu'il soit condamné à donner trois fourrures.

BLÉPYRUS.

Par Bacchus, c'est excellent. S'il eût proposé cet autre décret, je pense que personne ne s'y fût opposé ; on aurait obligé, par celui-ci, tous les boulangers à fournir aux plus pauvres trois mèsures de farine pour leurs repas : s'ils s'y étaient refusés, ils auraient été sévèrement punis. On forcerait ainsi Nausicyde[1] à procurer quelque soulagement au peuple.

[1] Xénophon parle d'un Nausicyde, marchand de farine ; *Memor. Socrat.* II, 7.

CHRÉMÈS.

Après tout cela, un beau jeune homme, d'une blancheur éclatante, tel que Nicias, s'est élancé dans l'assemblée pour la haranguer, et a débuté par dire : Qu'il fallait donner aux femmes l'administration de la république. Alors on a entendu, de tous côtés, la gent cordonnière s'écrier avec fureur, qu'il parlait fort bien : mais les gens de la campagne ont réclamé.

BLÉPYRUS.

Par Jupiter, ils avaient raison.

CHRÉMÈS.

Oui; mais ils étaient en plus petit nombre. Pour lui, il s'égosillait de plus en plus à dire beaucoup de bien en faveur des femmes, et de vous, beaucoup de mal.

BLÉPYRUS.

Et qu'a-t-il dit?

CHRÉMÈS.

Il a dit premièrement que vous étiez fourbe et de mauvaise foi.....

BLÉPYRUS.

Et de vous?

CHRÉMÈS.

Ce n'est pas encore le lieu de me le demander... De plus, un voleur.....

BLÉPYRUS.

Moi seul?

CHRÉMÈS.

Et parbleu bien mieux..... un sycophante.

BLÉPYRUS.

Moi seul?

CHRÉMÈS.

Oh! par ma foi, il l'a dit de tous ces gens-ci.

BLÉPYRUS.

Qui ne sera pas de son avis sur ce point?

CHRÉMÈS.

Mais il disait qu'une femme est un puits de sagesse et d'expédiens pour amasser de l'argent; qu'elle ne divulguait jamais le secret des thesmophories [1]; et il ajoutait que vous et moi révélons tout ce qui a été résolu dans le sénat.

BLÉPYRUS.

Par Mercure, il n'a pas tout-à-fait tort.

CHRÉMÈS.

Il disait que les femmes se prêtent entre elles, des habits, de l'or, de l'argent, des coupes, et cela sans témoins, seules à seules; qu'elles rendent néanmoins le tout à point, et sans se faire

[1] Colombine dit, dans *les Souhaits* : « Je ne dis pas que nous » n'ayons nos petites folies; mais nous les faisons à huis clos, et » nous n'y appelons que les témoins absolument nécessaires. »

mutuellement aucun tort, ce qui n'est, continuait-il, que trop commun parmi nous.

BLÉPYRUS.

Par Neptune, ceci est exact; eussions-nous reçu devant témoins.

CHRÉMÈS.

Il disait de plus, que les femmes ne faisaient ni délations, ni mauvaises chicanes, qu'elles ne pillaient point le peuple; enfin, il a dit des biens infinis du sexe.

BLÉPYRUS.

Qu'a-t-on déterminé enfin?

CHRÉMÈS.

Qu'on leur livrerait l'administration de la république, puisqu'aussi-bien c'était l'unique nouveauté dont on ne se fût pas encore avisé à Athènes.

BLÉPYRUS.

Et l'on a porté ce décret?

CHRÉMÈS.

Rien de plus assuré.

BLÉPYRUS.

Et les femmes vont être chargées de tout ce qui était confié aux soins des hommes?

CHRÉMÈS.

Les choses sont comme cela.

BLÉPYRUS.

Et je n'irai plus au barreau, ce sera ma femme?

CHRÉMÈS.

Ce ne sera pas vous, non plus, qui, dorénavant, élèverez vos enfans : ce sera votre femme.

BLÉPYRUS.

Et, ce ne sera plus à moi de soupirer dès la pointe du jour?

CHRÉMÈS.

Non, par Jupiter; tout cela sera à la charge des femmes; pour vous, vous resterez sans soucis, et les bras croisés à la maison, et vous y prendrez toutes vos aises [1].

BLÉPYRUS.

Il n'y a qu'une chose à craindre, une fois qu'elles auront les rênes du gouvernement, c'est qu'elles nous forcent à.....

CHRÉMÈS.

A quoi?

BLÉPYRUS.

A les servir jour et nuit.

CHRÉMÈS.

Et si nous ne pouvons pas?

BLÉPYRUS.

Elles nous feront jeûner.

[1] Pettegiando.

CHRÉMÈS.

Pour vous, morbleu, faites en sorte de ne pas jeûner, et de les bien servir.

BLÉPYRUS.

Il n'y a rien de plus désagréable que de faire quelque chose à contre-cœur.

CHRÉMÈS.

Mais, si le bien de la république l'exige, il faut que tous les hommes se prêtent à cela; car, il y a long-temps que nos pères ont dit que nos plus impertinens décrets nous tournaient à bien. Et plaise au Ciel qu'il en soit ainsi; oui, qu'ils tournent à bien, je vous en prie, ô Pallas et tous les autres dieux; mais, je m'en vais. Adieu.

BLÉPYRUS.

Adieu, Chrémès.

SCÈNE IV.

BLÉPYRUS, caché derrière sa porte, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Allez, avancez : peut-être y a-t-il quelque homme qui nous suit. Retournez-vous et regardez. Il y a ici beaucoup de gens fins et rusés; ainsi prenez bien garde que quelqu'un n'observe, par derrière, notre déguisement. Appuyez, avec bruit, vos pieds en marchant. Que nous soyons

à jamais déshonorées, si les hommes pénètrent nos desseins : c'est pourquoi ceignez-vous, jetez les yeux de ce côté-ci, et de ce côté-là vers la droite, de peur que cette aventure-ci ne nous tourne à mal ; mais, hâtons-nous : nous voilà tout près de l'endroit d'où nous sommes parties pour aller à l'assemblée, et déjà l'on voit la maison de notre chef qui a enfanté ce noble projet agréé des citoyens. Nous n'avons donc aucun motif de différer, et d'attendre, en gardant plus long-temps nos barbes à nos mentons : quelqu'un pourrait nous apercevoir et se glisser parmi nous. Ainsi, retirez-vous à l'ombre, derrière ce mur, et en regardant de côté, changez votre accoutrement, et habillez-vous comme vous l'étiez auparavant et ne tardez pas ; car nous allons voir tout-à-l'heure notre générale revenir de l'assemblée. Que tout le monde se dépêche ; et rougissez donc d'avoir encore votre barbe [1], surtout à la vue de celles-ci qui viennent équipées, depuis long-temps comme à leur ordinaire.

[1] Σάκων. Sur quoi le Scholiaste propose de lire : τὸν πώγωνα. M. Brunck recherche l'étymologie de ce mot et de σάκανδρος qui signifie τὸ τῆς γυναικὸς αἰδοῖον, ce qui fournit à ce savant critique une occasion d'expliquer une épigramme de Frontin, où on lit : Σάκας ἔσῃ, vousdeviendrez Sacas ou Scythe, c'est-à-dire, mal propre, hérissé, barbu, couvert de poil.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PRAXAGORA.

PRAXAGORA.

Mes amies, tout ce que nous avions projeté, nous a réussi à merveille. Mettez donc bas au plus vite vos manteaux, avant que quelque homme nous aperçoive. Quittez cette chaussure d'homme; déliez ces courroies laconiennes : laissez vos bâtons. Allons, vous ma mie, arrangez ces femmes; pour moi, je veux entrer dans ma maison, et, sans être aperçue de mon mari, remettre son manteau où je l'ai pris, ainsi que les autres choses que j'ai emportées avec moi.

LE CHOEUR.

Tout est disposé, comme vous l'avez ordonné. C'est à vous maintenant à nous apprendre par quels moyens nos services pourront vous être utiles. Nous savons parfaitement que nous n'avons jamais rencontré de femme plus ingénieuse que vous.

PRAXAGORA.

Attendez un peu, afin que je prenne vos avis sur la manière de conduire l'administration dont on vient de me charger. J'ai toujours eu à me louer de votre courage, au milieu des troubles et dans les plus fortes crises.

(Le chœur qui terminait cet acte ne se trouve dans aucun manuscrit.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLÉPYRUS, PRAXAGORA, LE CHOEUR.

BLÉPYRUS.

Eh! d'où viens-tu, Praxagora?

PRAXAGORA.

Qu'est-ce que cela te fait, mon ami?

BLÉPYRUS.

Qu'est-ce que cela me fait? Quelle sotte question!

PRAXAGORA.

Tu ne me diras sans doute pas ici qu'il s'agit d'un galant?

BLÉPYRUS.

Non, peut-être pas d'un seul.

PRAXAGORA.

Tu peux m'examiner sur cet article.

BLÉPYRUS.

Comment?

PRAXAGORA.

Vois si ma tête répand l'odeur de quelque parfum.

BLÉPYRUS.

Quoi donc? Une femme ne se prête-t-elle jamais à la galanterie sans être parfumée?

PRAXAGORA.

Non pas moi, certes.

BLÉPYRUS.

Pourquoi diable es-tu donc sortie si matin, et où as-tu été avec mon manteau?

PRAXAGORA.

Une femme de mes amies et de ma société, se trouvant en travail d'enfant cette nuit, m'a fait appeler.

BLÉPYRUS.

Eh bien! tu ne pouvais pas, avant de sortir, me faire part de cela?

PRAXAGORA.

Cette femme, qui était près d'accoucher, exigeait que je fisse diligence.

BLÉPYRUS.

Mais au moins tu aurais pu me le dire. Oh! il y a quelque diablerie là-dessous.

PRAXAGORA.

Il n'y a rien, j'en jure par les déesses. J'y ai été comme je me suis trouvée au moment où celle qui m'envoyait quérir, me faisait prier de me rendre auprès d'elle le plus promptement possible.

BLÉPYRUS.

Eh bien donc, ne pouviez-vous pas prendre vos vêtemens? Au lieu de cela, vous m'avez ôté les miens, et vous vous êtes contentée de jeter sur moi votre casaque : vous vous êtes ainsi en allée, en me délaissant comme un mort, si ce n'est que vous ne m'avez ni couronné, ni laissé de lampe.

PRAXOGORA.

Il faisait froid; et je suis délicate et un peu incommodée; c'est ce qui m'a fait prendre tout cela pour me tenir chaudement; pour toi, mon mari, je t'ai laissé dans ton lit avec une bonne chaleur.

BLÉPYRUS

Mes souliers laconiens ont été de la partie, ainsi que mon bâton.

PRAXAGORA.

Pour conserver le manteau, j'ai pris ta chaussure, en place de la mienne; et, à ton exemple, je faisais du bruit avec mes pieds en marchant, et je faisais résonner mon bâton sur les pierres.

BLÉPYRUS.

Sais-tu donc bien que tu as perdu un septier de blé, que j'aurais eu, si je me fusse trouvé à l'assemblée?

PRAXAGORA.

Ne te tracasse pas pour cela : elle a fait un gros garçon.

BLÉPYRUS.

L'assemblée?

PRAXAGORA.

Et parbleu non; c'est cette femme que j'ai été assister : mais, est-ce que l'assemblée s'est tenue?

BLÉPYRUS.

Et oui, par Jupiter; tu ne te rappelles pas que je te l'ai dit hier?

PRAXAGORA.

Ah! je m'en ressouviens à présent.

BLÉPYRUS.

Tu ne sais donc rien des délibérations qui y ont été prises?

PRAXAYORA.

En vérité, je n'en sais pas le mot.

BLÉPYRUS.

Assied-toi là et mange ces sèches [1]. On dit que l'administration de la république est confiée à vous autres.

[1] Le Fevre commente ainsi ce passage : Assied-toi, et vis dorénavant dans la magnificence et dans le bonheur; car je vois qu'on vous destine la principale autorité..... Ce commentaire est fort juste, et voilà très-certainement ce qu'Aristophane entend par ces mots : Assied-toi et mange des sèches : d'où le même le Fevre conclut que dans ces temps on faisait plus de cas des sèches qu'aujourd'hui, ou qu'on savait mieux les accommoder; mais que pour lui, il aimerait mieux manger de la savate qu'une sèche.

PRAXAGORA.

Pourquoi faire? Pour que nous gouvernions notre navette?

BLÉPYRUS.

Eh! non du tout; mais pour que vous gouverniez....

PRAXAGORA.

Quoi?

BLÉPYRUS.

Tout ce qui concerne la république d'Athènes.

PRAXAGORA.

Par Vénus, cette ville jouira donc dorénavant d'une parfaite félicité.

BLÉPYRUS.

Comment cela?

PRAXAGORA.

Pour bien des raisons. Les hommes audacieux ne la déshonoreront plus par des actions honteuses et criantes; plus de faux témoignages, plus de délations, plus de.....

BLÉPYRUS.

Au nom des dieux, n'exécutez pas tout cela, et n'allez pas m'ôter le pain.

LE CHOEUR.

Mon cher ami, laissez-la dire.

PRAXAGORA.

..... Plus de voleurs, plus d'envieux du bien de leurs voisins, plus de gens sans vêtemens, sans ressources pour vivre, plus d'outrages, plus de possibilité d'arracher toujours de nouveaux gages aux débiteurs.

LE CHOEUR.

Voilà, par Neptune, de grandes promesses, si on les tient.

PRAXAGORA.

Mais, je me charge de les réaliser; au point que vous-mêmes m'en rendrez bon témoignage, et que celui-ci n'aura rien à répliquer.

LE CHOEUR.

Voici enfin le moment où il faut que votre grand sens et vos desseins philosophiques se signalent, puisque vous connaissez les moyens d'être utiles aux femmes vos amies. C'est pour le bien commun qu'il faut exercer cet art de parler, si propre à répandre sur un peuple civilisé toutes les prospérités infinies qu'on peut goûter dans la vie, et de lui prouver ce que vaut l'occasion; car notre république a besoin de quelque système sagement combiné. Exécutez donc aujourd'hui ce qui n'a jamais été fait, ni conçu auparavant. Aussi-bien, nos citoyens se lassent de revoir plusieurs fois la même chose. Mais ne tardez pas davantage:

développez au contraire vos idées ; les spectateurs n'aiment rien tant que de voir en venir promptement au fait.

PRAXAGORA.

Je me flatte de proposer des plans avantageux aux spectateurs, pourvu que leur prévention en faveur de leur ancienne constitution, ne les empêche point de goûter des idées neuves : et c'est ce que je redoute le plus.

BLÉPYRUS.

Aie toute confiance dans leur goût pour les nouveautés ; car nous n'avons rien tant à cœur que de courir après, et de rejeter les vieilles coutumes.

PRAXAGORA.

Qu'aucun de vous ne me contredise, ni ne me questionne, avant d'avoir saisi mon nouveau plan, et d'en avoir entendu l'exposition. Je pose d'abord en principe, qu'il faut que toutes choses soient en commun, que tout le monde ait part à tout, et vive de la même manière, en sorte que l'un ne soit pas riche et l'autre misérable ; que celui-ci n'ait pas des possessions immenses, et celui-là à peine où l'enterrer ; qu'on ne voie pas dans une maison une monstrueuse suite d'esclaves, et ailleurs pas un seul valet : je veux, en un mot, que la nourriture soit commune, et la même pour tous.

BLÉPYRUS.

Comment la nourriture sera-t-elle commune à tous?

PRAXAGORA.

Tu mangeras de la..... le premier [1].

BLÉPYRUS.

Cela sera aussi en commun?

PRAXAGORA.

Eh ! certes, ce n'est pas ce que je veux dire; mais tu m'as interrompue. Voici donc ce que je voulais dire : je rendrai communs à tous, tous les héritages, tout l'argent, et les autres propriétés d'un chacun. Avec tous ces biens réunis en commun, nous vous nourrirons vous tous, nous distribuerons, nous économiserons, et nous ne perdrons pas de vue notre plan.

BLÉPYRUS.

Mais, celui qui ne possède point d'héritage, qui n'a que de l'argent, des dariques, et autres richesses inconnues.....

PRAXAGORA.

Il les apportera à la masse, et celui qui les cachera, sera parjure.

[1] Mangierai tu prima la merda. Proverbe usité parmi le peuple, contre ceux qui interrompent quelqu'un qui parle.

BLÉPYRUS.

Bah! et c'est en se parjurant qu'il l'aura gagné [1].

PRAXAGORA.

Mais cela ne lui sera d'aucune utilité.

BLÉPYRUS.

Pourquoi donc?

PRAXAGORA.

C'est que personne n'aura plus lieu de craindre la pauvreté. Tout sera commun à tous, pain, salaisons, gâteaux, tuniques, vin, couronnes et pois; ainsi, que gagnerait celui qui n'apporterait pas à la masse commune? Voyons, dis ce que tu en penses.

BLÉPYRUS.

Mais, est-ce que parmi les plus grands voleurs on ne compte pas aujourd'hui ceux qui ont tout cela en abondance?

PRAXAGORA.

Cela était bon autrefois, mon ami, quand nous

[1] M. Le Beau traduit ainsi : Est-ce pour cela qu'on l'a gagné? Mais le grec ne dit pas cela; on y lit : κἀκτήσατο γὰρ διὰ τοῦτο, ce qui ne peut se rendre autrement que nous l'avons rendu dans notre traduction, où nous avons conservé le trait mordant du poëte, et sa manière de répliquer avec une force qui ne laisse aucun subterfuge. M. Le Beau a voulu trouver dans ces expressions grecques un raisonnement d'Aristote contre la communauté des biens, qui éteindrait tout germe d'émulation.

vivions sous l'ancien régime : maintenant au contraire qu'on aura dans cette communauté toutes les ressources de la vie, que ferait-on des biens particuliers auxquels on serait attaché?

BLÉPYRUS.

Si quelqu'un rencontre une jeune fille qui lui plaise, et qu'il veuille l'entretenir en cachette, il aura de quoi lui donner avec les réserves qu'il se serait faites; et, tout en passant la nuit avec elle, il ne laissera pas de participer aux biens de la communauté.

PRAXAGORA.

Mais cela lui sera permis sans qu'il lui en coûte rien; car, dans mon plan, les femmes seront communes, et auront des enfans de qui elles voudront.

BLÉPYRUS.

Mais si tous les hommes veulent avoir la plus belle d'entre elles, et demandent à être reçus chez elle?

PRAXAGORA.

Les plus laides et les plus hideuses seront près des plus jolies : et quiconque voudra quelqu'une de celles-ci, s'adressera d'abord à une laide.

BLÉPYRUS.

Mais, comment ne nous arrivera-t-il pas à nous autres vieillards, si nous avons affaire avec les plus

laides, d'être sur les dents, avant que d'en venir où nous voudrions?

PRAXAGORA.

Les jolies ne feront pas les difficiles.

BLÉPYRUS.

Pour quel sujet?

PRAXAGORA.

Que tu es bon! Ne crains rien, elles ne feront pas les difficiles.

BLÉPYRUS.

Pour quel sujet, te dis-je?

PRAXAGORA.

Pour vous donner libre entrée chez elles. Voilà donc la loi à laquelle tu seras assujetti : celle qui nous est imposée n'est pas moins sage. On a pris des arrangemens sûrs, pour qu'aucune femme ne soit délaissée.

BLÉPYRUS.

Mais les hommes, comment feront-ils? car les femmes exclueront de chez elles les hommes difformes, laids, et n'accueilleront que les beaux garçons.

PRAXAGORA.

Les laides épieront les beaux garçons, quand ils reviennent de souper : et les plus laids parmi les hommes fureteront dans le marché et dans les

lieux publics, et aucune femme ne pourra donner des droits sur elle aux beaux hommes, avant de s'être prêtée aux vœux des laids et des camus.

BLÉPYRUS.

Ainsi Lysicrate relèvera son nez avec fierté, aussi-bien que les plus beaux jeunes gens?

PRAXAGORA.

Oui, par Apollon, ce décret est des plus populaires, et ce sera un vrai rabat-joie pour les petits-maîtres et pour ces messieurs qui portent des anneaux, lorsqu'un vieillard [1] leur dira: Hé! hé! jeune homme, cédez le pas au plus âgé, et attendez que j'aie achevé : je vous permettrai de représenter après moi.

BLÉPYRUS.

Mais, en vivant ainsi, comment sera-t-il possible à un chacun de reconnaître ses enfans?

PRAXAGORA.

Pour quoi faire? Les enfans regarderont comme leurs pères tous ceux qui seront les plus avancés en âge.

BLÉPYRUS.

Gare dorénavant à tout vieillard, ils l'étoufferont bel et bien, faute de le connaître, puisqu'ils

[1] Ἐμβὰς. Espèce de chaussure que les vieillards affectaient de porter; et ce mot est mis là pour désigner une personne âgée.

n'épargnent pas même celui qu'ils reconnaissent pour leur père. Eh! quoi? comment se fera-t-il qu'ils n'outrageront pas leur père, quand il leur sera inconnu?

PRAXAGORA.

Mais quiconque se trouvera là, saura bien y mettre ordre. Autrefois les enfans se souciaient fort peu des autres pères, et des coups qu'on pouvait leur donner. Maintenant, au contraire, dès qu'un vieillard sera battu, chacun craignant pour son propre père, s'opposera à tout outrage de cette nature.

BLÉPYRUS.

Tout cela est fort joliment dit : il ne serait cependant pas gracieux pour moi de voir un Épicure ou un Leucolophe m'appeler son père.

PRAXAGORA.

Mais il y a quelque chose de bien plus fâcheux.

BLÉPYRUS.

Eh! quoi?

PRAXAGORA.

Si Aristyllus venait t'embrasser, en t'appelant son père?

BLÉPYRUS.

Ah! certes, il lui en cuirait, et il s'en repentirait.

PRAXAGORA.

Eh bien! tu sentirais le calamenthe. Au surplus, il est né bien avant que le décret soit porté; ainsi, c'est craindre en vain qu'il ne t'embrasse.

BLÉPYRUS.

J'en serais, certes, très-offensé : mais, qui est-ce qui cultivera la terre?

PRAXAGORA.

Les esclaves. Pour toi, tu n'auras d'autre chose à penser qu'à te rendre au souper, quand l'ombre dans le cadran solaire sera parvenue au dixième degré[1]; après, toutefois, que tu te seras bien lavé et parfumé.

[1] *δεκάπουν στοιχεῖον.* Quand le stoicheion est de dix pieds : on lit dans Lucien (in ΚΡΟΝΟΣΟΛΩΝ) : il faut vous laver quand le stoicheion est de six pieds. Voilà donc les seules horloges de ce temps-là Ces stoicheion, ou élémens du temps, sont la même chose que le sciothericon ou cadran solaire de Pline, liv. II, c. 78. Mais on s'en fera une idée parfaite, en comparant ce que dit ici Aristophane, avec ce qu'on lisait bien avant lui dans le texte hébreu des livres saints (Rois, liv. II, chap. XX, v. 9, 10, et Isaïe, chap. XXXVIII, v. 8). Je cite le texte hébreu, parce qu'on y lit clairement; l'ombre des degrés : Faire avancer l'ombre de dix degrés : la faire rebrousser de dix degrés, etc.; ce qui indique que l'ombre faisait un degré, s'allongeait d'un degré par heure. Aristophane et Lucien désignent ces degrés par des pieds, cela revient au même, et determine également la nature de ces cadrans solaires, qui sont, comme on voit, de la plus haute antiquité.

BLÉPYRUS.

Et les vêtemens? Je voudrais savoir comment on se les procurera dans ton système.

PRAXAGORA.

Vous vous servirez de ceux que vous avez à présent : nous vous en ferons d'autres pour la suite.

BLÉPYRUS.

Encore une question. Si un citoyen est condamné en justice à payer l'amende, d'où prendra-t-il de quoi payer? car, il n'est pas naturel de tirer ce paiement du trésor public.

PRAXAGORA.

Mais d'abord, il n'y aura plus de procès.

BLÉPYRUS.

Oh! que cela fera du tort à bien du monde!

PRAXAGORA.

C'est un décret qui m'a paru nécessaire; car, ô mon ami, pour quelle raison y aurait-il des procès?

BLÉPYRUS.

Eh! par Apollon, pour bien des raisons; pour celle-ci, par exemple : si quelqu'un s'avise de nier ce qu'il doit.

PRAXAGORA.

Mais, tout étant en commun, où prendrait-on de l'argent pour le prêter à intérêt? Ce serait évidemment un voleur.

BLÉPYRUS.

Par Cérès, tu donnes là d'excellentes raisons. Explique-moi donc ceci : avec quoi paiera-t-on l'amende à laquelle on aura été condamné pour avoir, dans un moment d'ivresse, frappé quelqu'un qu'on aura rencontré? Je crois que ceci t'embarrasse.

PRAXAGORA.

Il sera privé du gâteau qu'il devait manger. L'agresseur, réduit à cette privation et le ventre à jeûn, ne sera pas si pressé d'insulter par la suite.

BLÉPYRUS.

Il n'y aura pas de voleur non plus?

PRAXAGORA.

Que volerait-on, puisqu'on aura droit à tout?

BLÉPYRUS.

Il n'y aura plus de ces détrousseurs nocturnes dans les chemins?

PRAXAGORA.

Non, certes, soit que vous couchiez chez vous ou dehors, comme ci-devant; car tout le monde aura de quoi vivre. Si quelque voleur veut dépouiller une personne de ses vêtemens, elle les cédera sans répugnance : qu'aurait-il besoin de résister? elle est assurée que la commune lui en donnera de meilleurs.

BLÉPYRUS.

Les hommes ne joueront plus aux dés?

PRAXAGORA.

Quel profit pourrait-on s'en promettre?

BLÉPYRUS.

Quelle sera la manière de vivre?

PRAXAGORA.

Elle sera commune à tous. Je veux que la ville soit comme une seule et même maison, où tout se réunira à un centre commun, de manière qu'on ira librement de l'un chez l'autre.

BLÉPYRUS.

Où mangera-t-on?

PRAXAGORA.

Les places de justice et les portiques seront converties en salles à manger, pour de nombreuses assemblées.

BLÉPYRUS.

A quoi servira le tribunal?

PRAXAGORA.

On placera dessus, des cratères et des cruches d'eau; on y aura des enfans qui publieront les hauts-faits des grands hommes distingués à la guerre, et le déshonneur des gens lâches, s'il y en a, pour que la honte les éloigne du festin.

BLÉPYRUS.

Par Apollon, tu me dis là une chose délicieuse. Et où mettras-tu les petites urnes qui servent à tirer au sort?

PRAXAGORA.

Elles seront dans le forum; c'est là que, debout, près de la statue d'Harmodius, je tirerai, pour tout le monde, au sort, jusqu'à ce que chacun, s'en aille avec gaîté dans l'endroit où, d'après la lettre sortie pour lui, il saura qu'il doit prendre son repas. Le héraut les nommera hautement. Ceux qui appartiendront à la lettre *Béta*, iront manger au portique Basileion; ceux qui seront sous la dénomination du *Théta*, se rendront au portique, dont le nom commence par cette lettre initiale; également ceux qui seront au *Cappa*, s'assembleront au portique aux farines.

BLÉPYRUS.

Pour qu'ils s'y gorgent de froment?

PRAXAGORA.

Parbleu non; mais, ils auront tout ce qu'il faut pour souper.

BLÉPYRUS.

Celui qui n'aura pas eu de part au sort des lettres, pour lui assigner une table, sera-t-il donc éconduit partout?

PRAXAGORA.

Cela ne sera pas ainsi chez nous. Tout le monde

y aura de tout en abondance, au point que chacun, avec sa torche, et le front ceint de sa couronne, se retirera bien ivre chez soi. De plus, les femmes iront à leur rencontre dans les carrefours, et leur diront : Venez ici ; il y a une jolie fille chez nous. Venez chez moi, leur criera une autre femme, du plus haut de ses appartemens, j'en ai une des plus belles et des plus blanches ; il vous faudra auparavant me montrer ce que vous savez faire. Les plus laides qui seront à la poursuite des beaux et jeunes garçons, leur tiendront à peu près ces propos : Hé! hé! où allez-vous? vous ne gagnerez absolument rien à aller là ; la loi veut que vous ne soyez admis chez les jolies qu'après les hommes laids et camus ; ainsi restez dans le vestibule où vous vous livrerez, sur vous-même, à votre goût pervers [1]. Or ça, dites-moi donc, tout cela est-il de votre goût ?

[1] Nihil aliud intelligit Comicus per δίφορον συκῆς, quam τὸ πέος : quod sic vocat διὰ τὸ ἔχειν ὄρχεις δύο κρεμαμένους ὥσπερ καρπούς.... δέφεσθαι, masturbari. Rien de plus commun, chez les anciens, que ce vice infâme et caché, fruit de l'esclavage. Le malheureux, chargé de chaînes, préférait s'exténuer, s'énerver ainsi, plutôt que de donner la vie à un être destiné aux mêmes malheurs que lui. Parmi nous, ce vice destructeur de l'espèce, prend sa source dans la dissipation des parens et dans leur insouciance pour leurs enfans; dans l'abandon de ces enfans à eux-mêmes, ou dans la confiance aveuglément donnée à des gens sans principes et sans élévation, qui ne peuvent se procurer d'autres droits sur ces enfans que ce secret affreux qui assure l'impunité des uns et des

BLÉPYRUS.

Tout-à-fait.

PRAXAGORA.

Je vais, en conséquence, aller m'établir dans le forum, pour y recevoir les biens qu'on va déposer en faveur de la communauté, d'après le décret que je ferai publier par une femme qui ait la voix forte. Ayant été mise à la tête de la république, je ne puis me dispenser de tous ces soins. Il faut en outre que je prépare les repas, pour que l'on commence dès aujourd'hui à manger ensemble.

BLÉPYRUS.

Dès aujourd'hui nous nous réunirons pour manger ensemble?

autres, en plongeant plus sûrement les derniers dans cet asservissement brutal, où de vils valets cherchent toujours à réduire les rejetons des parens qu'ils abusent. Martial s'est élevé avec force contre cet horrible attentat sur soi-même :

Pontice, quòd nunquam futuis, sed pellice læva
 Uteris, et Veneri servit amica manus :
Hoc nihil esse putas? Scelus est, mihi crede, sed ingens,
 Quantum vix animo concipis ipse tuo.
Nempe semel futuit, generaret Horatius ut tres;
 Mars semel, ut geminos Ilia casta daret.
Omnia perdiderat, si masturbatus uterque
 Mandasset manibus gaudia fœda suis.
Ipsam crede tibi naturam dicere rerum :
 Istud quod digitis, pontice, Perdis, homo est.

Martial. IX, 41.

PRAXAGORA.

Je te l'assure. Je veux aussi détruire l'espèce des filles de joie, et réprimer ce commerce.

BLÉPYRUS.

Pourquoi?

PRAXAGORA.

La raison est sensible; c'est pour que nous puissions cueillir la fleur des jeunes gens. Il ne convient pas que des esclaves falbalasées nous enlèvent les jouissances faites pour les femmes comme il faut. Qu'elles aillent se jouer avec la catonacé [1], et que, pour lui plaire, elles s'épilent tant qu'elles voudront.

BLÉPYRUS.

Va donc; je marcherai, si tu le veux bien, à tes côtés, pour attirer tous les regards des passans sur moi, et me faire dire : *Ne voyez-vous pas le mari de madame la gouvernante?*

LE CHŒUR.

(Les vers du chœur sont perdus.)

[1] C'est comme nous dirions : La livrée.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PREMIER BOURGEOIS, prêt à déposer ses biens en commun; SECOND BOURGEOIS, qui ne veut rien déposer.

PREMIER BOURGEOIS.

Je vais disposer mes meubles pour les porter au forum, et repasser en revue tout ce que je possède. Allons, belle cinachyre [1], sors joliment la première de tous, tu feras les fonctions de canéphore, toi qui as repassé un si grand nombre de mes sacs. Où es-tu, diphrophore [2]? Sors, ô marmite : tu es si noire que tu ne le serais pas davantage quand tu aurais servi à cuire les drogues dont Lysicrate peint ses cheveux blancs; tiens-toi près d'elle, Commotria; appporte ici la cruche, hydriaphore : et toi, ô chanteuse, approche ici, toi qui, en me donnant des aubades [3], m'as souvent

[1] Κιναχύραν : On ne sait trop quelle espèce d'ustensile cela peut être. Le Fevre suppose cependant, avec assez de raison, que c'est une espèce de crible.

[2] Voyez Plutarque, t. VII, p. 374, l. 6, édit. Reisk.

[3] Ὄρθριον νόμον, allusion au mode musical, appelé ὄρθιος.

réveillé, pour que j'allasse à l'assemblée par une nuit affreuse. Que quelqu'un, prenant la ruche, apporte le miel. Placez ici près, les branches d'olivier; qu'on sorte aussi les deux trépieds, et le bocal d'huile; laissez les petits pots et les autres vases de peu de valeur.

SECOND BOURGEOIS, à part.

Quoi donc! irai-je livrer ce qui m'appartient? Il faudrait, parbleu, que je fusse un bien pauvre homme, et d'un bien petit esprit. Non, je n'en ferai rien, j'en jure par Neptune; mais j'examinerai souvent, et pèserai attentivement ces décrets. Je ne livrerai pas imprudemment et sans espoir d'aucun avantage, le fruit de mes sueurs et de mes pénibles épargnes, avant de m'être bien assuré de tout ce que cela doit devenir. (*Au premier homme*). Hé! hé! voisin, que signifient ces meubles? allez-vous loger dans une autre maison? pourquoi tout ce déménagement? ou, allez-vous mettre vos meubles en gage?

PREMIER BOURGEOIS.

Point du tout.

SECOND BOURGEOIS.

Pourquoi tout cela est-il exposé dans un si bel ordre? Est-ce un étalage que vous préparez pour le crieur Hiéron?

PREMIER BOURGEOIS.

Et non, par Jupiter ; mais je vais les porter dans le forum, pour me conformer au décret rendu.

SECOND BOURGEOIS.

Vous allez les porter ?

PREMIER BOURGEOIS.

Oui, oui.

SECOND BOURGEOIS.

Par Jupiter sauveur, vous êtes donc bien malheureux ?

PREMIER BOURGEOIS.

Comment ?

SECOND BOURGEOIS.

Comment ? C'est simple.

PREMIER BOURGEOIS.

Eh ! quoi, ne faut-il pas obéir aux lois ?

SECOND BOURGEOIS.

Auxquelles, nigaud ?

PREMIER BOURGEOIS.

A celles qu'on vient de porter.

SECOND BOURGEOIS.

Qu'on vient de porter ? Oh ! que vous êtes imbécille !

PREMIER BOURGEOIS.

Imbécille !

SECOND BOURGEOIS.

Pourquoi non? Il y a mieux, c'est que vous êtes le plus fou des hommes.

PREMIER BOURGEOIS.

Pour me conformer au décret porté? Mais, il est d'un honnête homme, d'être des premiers à exécuter les ordres revêtus de l'autorité du gouvernement.

SECOND BOURGEOIS.

Oui, d'un écervelé.

PREMIER BOURGEOIS.

Vous ne vous disposez donc pas à déposer ce que vous avez?

SECOND BOURGEOIS.

Je m'en garderai bien, avant de voir comment le peuple prendra ces changemens.

PREMIER BOURGEOIS.

Que verrez-vous autre chose, sinon que tout le monde est prêt à porter ce qu'il possède?

SECOND BOURGEOIS.

Si je l'avais vu, je le croirais.

PREMIER BOURGEOIS.

On ne voit que cela par les rues.

SECOND BOURGEOIS.

On ne verra que cela.

PREMIER BOURGEOIS.

Chacun, chargé de paquets sur les épaules, dit qu'il va déposer.

SECOND BOURGEOIS.

Le dira.

PREMIER BOURGEOIS.

Vous m'assommez de ne vouloir vous en rapporter à aucun d'eux.

SECOND BOURGEOIS.

Ils n'y croiront pas plus que moi.

PREMIER BOURGEOIS.

Que Jupiter te confonde!

SECOND BOURGEOIS.

Oui, ils seront confondus. Pensez-vous qu'un citoyen qui aura seulement un soupçon de bon sens, ira porter là son bien? Ceci n'est point dans nos mœurs; non, par Jupiter, nous aimons mieux prendre, et les dieux n'en usent pas autrement: c'est ce que la position de leurs mains fait assez connaître. Les statues, en effet, auxquelles nous adressons nos prières pour en obtenir des grâces, ont les mains étendues et disposées, non pour donner, mais pour recevoir [1].

PREMIER BOURGEOIS.

O infâme, laissez-moi faire mon devoir: il faut que je lie tout cela. Où est ma courroie?

[1] Voilà une idée de la manière dont on plaçait les mains des statues.

SECOND BOURGEOIS.

Quoi donc? Vous portez tout cela en vérité?

PREMIER BOURGEOIS.

Oui, sans doute; et c'est uniquement pour cela que j'attache ensemble ces deux trépieds.

SECOND BOURGEOIS.

Oh! quelle extravagance! Vous n'attendrez pas ce que feront les autres, et alors.....

PREMIER BOURGEOIS.

Que faire alors?

SECOND BOURGEOIS.

Patienter encore, et temporiser encore après cela.

PREMIER BOURGEOIS.

Et pourquoi donc?

SECOND BOURGEOIS.

Ne peut-il pas survenir un tremblement de terre? quelque météore de mauvais augure ne peut-il pas paraître? Qu'une belette vienne à passer, chacun, ô mon sot, ne cessera-t-il pas de porter son avoir au forum [1]?

[1] Cette idée se retrouve à peu près dans Térence, avec cette exception que, chez le poëte latin, les présages sont supposés avoir eu lieu, afin de détourner de l'entreprise projetée :

ANTIPHO.

Quamobrem? Aut quid dicet?

PREMIER BOURGEOIS.

Parbleu, ce serait fort drôle, si, pour attendre, je n'avais pas où déposer tout cela.

SECOND BOURGEOIS.

Craignez plutôt de ne savoir pas où vous le retrouverez. Soyez tranquille, vous pourrez toujours porter, fussiez-vous au dernier moment.

PREMIER BOURGEOIS.

Comment?

SECOND BOURGEOIS.

Je connais bien nos citoyens : ils sont très-prompts à faire des décrets, et ils refusent ensuite de les mettre à exécution.

PREMIER BOURGEOIS.

Ils porteront leur avoir, mon ami.

SECOND BOURGEOIS.

S'ils ne le portent pas, qu'en arrivera-t-il?

PREMIER BOURGEOIS.

Soyez-en assuré, ils le porteront.

GETA.

Rogas?
Quot res? Postilla monstra evenerunt mihi :
Introiit in ædes ater alienus canis :
Anguis per impluvium decidit de tegulis :
Gallina cecinit : interdixit hariolus :
Aruspex vetuit ante brumam aliquid novi
Negotii incipere : quæ causa est justissima.

Phormio, act. IV, scen. IV.

SECOND BOURGEOIS.

S'ils ne le portent pas, qu'en arrivera-t-il?

PREMIER BOURGEOIS.

Nous les y forcerons.

SECOND BOURGEOIS.

S'ils sont les plus forts, qu'en arrivera-t-il?

PREMIER BOURGEOIS.

Je m'en irai, en saisissant mes effets.

SECOND BOURGEOIS.

S'ils les vendent, qu'en arrivera-t-il?

PREMIER BOURGEOIS.

Que vous puissiez crever!

SECOND BOURGEOIS.

Si je crève, qu'en arrivera-t-il?

PREMIER BOURGEOIS.

Ce sera bien fait [1].

SECOND BOURGEOIS.

Vous voudrez encore aller déposer?

PREMIER BOURGEOIS.

Moi, oui; et je vois mes voisins qui portent ce qu'ils ont.

[1] Ce dialogue est des plus vifs et des plus pressés. Le phlegme du second Bourgeois devait nécessairement amener le désespoir du premier, en le couvrant d'un ridicule du meilleur comique.

SECOND BOURGEOIS.

Antisthène, n'est-ce pas, portera ses effets? Lui qui aimerait mieux passer plus de trente jours à pousser une selle, plutôt que de déposer son cas.

PREMIER BOURGEOIS.

Malheureux!

SECOND BOURGEOIS.

Callimachus, ce chef de chœur, portera-t-il à la communauté quelque chose de plus que Callias? Cet homme-ci en sera certainement la dupe.

PREMIER BOURGEOIS.

Vous dites là des impertinences.

SECOND BOURGEOIS.

Quoi, des impertinences? Comme si je ne voyais pas tous les jours des décrets de cette espèce! Ne vous rappelez-vous pas celui qui a été fait sur le sel?

PREMIER BOURGEOIS.

Je me le rappelle.

SECOND BOURGEOIS.

Et cet autre qu'on a porté au sujet des monnaies de cuivre, vous en souvenez-vous?

PREMIER BOURGEOIS.

Que trop morbleu! Cette nouvelle monnaie m'a bien fait tort; car, un beau jour, ayant vendu des raisins, je m'en revins avec la bouche toute pleine

de drachmes de cuivre; peu après, je fus au marché pour acheter de la farine; au moment où je tenais mon sac ouvert pour la recevoir, le héraut a publié : Que personne ne reçoive désormais de pièces de cuivre; l'argent seul sera dans le commerce.

SECOND BOURGEOIS.

Eh! quoi? ne protestions-nous pas dernièrement que la république retirerait dans un instant cinq cents talens, de ce quarantième qu'avait imaginé Euripide? Il n'y avait personne alors qui n'élevât l'administrateur aux nues; mais ensuite, les gens qui calculent plus attentivement, n'ayant vu dans ce projet, comme on dit, *que le Jupiter de Corinthe* [1], et cet impôt ne suffisant pas aux nécessités, Euripide finit par être outragé de toutes parts.

PREMIER BOURGEOIS.

Mais, mon ami, les choses ne sont plus dans le même état. C'était bon autrefois quand les hommes gouvernaient; mais aujourd'hui ce sont les femmes.

SECOND BOURGEOIS.

Je me mettrai toujours en garde, j'en jure par Neptune, contre ces pisseuses.

[1] Voyez dans ce volume, p. 80. On donne diverses raisons de ce proverbe.

PREMIER BOURGEOIS.

Je ne sais pourquoi vous plaisantez. Allons, garçon, prends ton bâton pour te charger.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA FEMME-HÉRAUT.

LA FEMME-HÉRAUT.

Citoyens, accourez tous : voici le nouvel ordre de choses. Venez, hâtez-vous d'aller trouver notre régente, pour que la fortune vous fasse connaître, quand vous aurez tiré au sort, quelle est la table qui vous est échue. Toutes sont prêtes et chargées de toutes sortes de mets excellents ; les couvertures et les courte-pointes sont sur les lits ; des parfumeuses versent les vins dans des coupes, et les disposent par ordre [1]. Des tronçons de poisson sont rôtis, les lièvres sont à la broche, les gâteaux sont pétris, les couronnes sont faites, le dessert est grillé. De jeunes filles cuisent des marmites de fèves en farine ; au milieu d'elles, on voit Smœus, avec son manteau de chevalier, occupé à essayer les plats des femmes ; un vieillard y est déjà arrivé ; il est vêtu d'une fine tunique, et il est élégamment chaussé ; il ne cesse de ricaner

[1] Crateras magnos statuunt, et vina coronant.
Æneid. I, 728.

avec un jeune homme qui l'accompagne ; son manteau est étendu à côté de lui sans précaution. Venez donc au plus vite ; car celui qui porte la soupe [1], n'attend plus que le moment de la servir. Allons, préparez vos mâchoires.

SECOND BOURGEOIS.

Je vais donc m'y rendre ; aussi-bien, que fais-je ici, puisque la république le veut ainsi ?

PREMIER BOURGEOIS.

Et où irez-vous, vous qui n'avez rien porté à la commune ?

SECOND BOURGEOIS.

Au festin.

PREMIER BOURGEOIS.

Non, certes ; vous n'y serez pas admis, si ces femmes-là ont du cœur, avant que d'avoir porté ce que vous possédez.

SECOND BOURGEOIS.

Mais, je le porterai.

PREMIER BOURGEOIS.

Quand ?

SECOND BOURGEOIS.

Mon ami, je ne causerai aucun retard.

PREMIER BOURGEOIS.

Comment ?

[1] Μάζαν.

SECOND BOURGEOIS.

C'est que je prétends que je ne serai pas le dernier à porter.

PREMIER BOURGEOIS.

Vous irez néanmoins, en attendant, prendre part au festin?

SECOND BOURGEOIS.

Et que faire? Tout homme sage doit s'efforcer d'être utile à la république.

PREMIER BOURGEOIS.

Si l'on vous en empêche, qu'en arrivera-t-il?

SECOND BOURGEOIS.

J'irai tête baissée contre eux.

PREMIER BOURGEOIS.

Si l'on vous frappe, qu'en arrivera-t-il?

SECOND BOURGEOIS.

J'aurai recours à la justice.

PREMIER BOURGEOIS.

Si l'on se moque de vous, qu'en arrivera-t-il?

SECOND BOURGEOIS.

Je me tiendrai près des portes.....

PREMIER BOURGEOIS.

Qu'y ferez-vous, dites-moi?

SECOND BOURGEOIS.

Je prendrai les mets sur les plats qu'on portera.

PREMIER BOURGEOIS.

Allez-y donc le dernier. Pour vous, ô Simon et Parmenon, prenez tout ce qui m'appartient là et portez-le.

SECOND BOURGEOIS.

Permettez, je peux vous être utile en les aidant à porter.

PREMIER BOURGEOIS.

Vous? Non, non; car je craindrais que vous n'eussiez l'audace de revendiquer ce que j'aurais donné à la régente.

SECOND BOURGEOIS, à part.

Il faut donc, morbleu, que j'invente quelque ruse, pour conserver ce qui m'appartient, et pour que j'aie ma part, d'une manière ou d'une autre, de tout ce qu'on met en commun. Fort bien vu; il faut aller avec courage me présenter au festin et ne pas différer.

LE CHOEUR.

(Les vers du chœur manquent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PREMIÈRE VIEILLE, UNE JEUNE FILLE.

PREMIÈRE VIEILLE, à part.

Eh bien donc, on ne voit point passer d'hommes? Il est cependant bien temps. Pour moi, je reste là sans rien faire, bien fardée, parée de ma robe jaune, chansonnant entre mes dents, et sautillant, pour embrasser quelqu'un de ceux qui passeront. O muses, descendez sur mes lèvres, et inspirez-moi une chanson voluptueuse sur des airs joyeux.

LA JEUNE FILLE.

Vieille sorcière, tu as mis le nez à la fenêtre avant moi. Tu croyais, que, moi ne paraissant pas, tu vendangerais une vigne abandonnée, et que tu attirerais quelqu'un par ton chant. Si cela pouvait te réussir, je chanterais de mon côté. Quoique ce soit un moyen un peu trop usé et passablement fastidieux, il a cependant quelque chose d'agréable et de comique.

PREMIÈRE VIEILLE.

Eh! bien, appelle ce joueur de flûte, et va de côté avec lui. Hé! hé! mon petit ami, le joueur de flûte, apporte tes instrumens, et répète des airs dignes de toi et de moi :

C'est à moi qu'il faut venir,
Pour goûter le vrai plaisir.
La folle jeunesse
Sait mal le saisir.
L'experte vieillesse
Le fait mieux sentir [1].

Nulle ne s'attache plus que moi à l'ami qui me recherche : on voit les autres courir d'objets en objets.

LA JEUNE FILLE.

Ne porte point envie à la jeunesse. Les formes agréables sont le bel apanage de cet âge, et brillent surtout dans leur gorge : pour toi, ô vieille, tu es disposée et plâtrée en vrai bijou de la mort.

PREMIÈRE VIEILLE.

Puisses-tu, lorsque tu voudras prendre du plaisir, en être empêchée par quelque incommodité, ou par la perte de ton lit! ou puisses-tu ne

[1] Ces vers sont de la traduction de M. Poinsinet. Ils rendent fort bien l'idée d'Aristophane. Il est inconcevable que ce traducteur, avec un véritable talent, ait tronqué tout son auteur, ne paraisse presque jamais avoir voulu traduire, et fasse dire le plus souvent le contraire de ce que dit Aristophane.

trouver qu'un serpent dans ton lit, et l'attirer dans ton sein, en voulant assouvir tes desirs!

LA JEUNE FILLE.

Haïe! haïe! que deviendrai-je? il ne me vient aucun galant: on me laisse là toute seule. Ma mère s'est en allée de son côté; et ce qui reste ici, est comme rien. Allons, ô ma nourrice, je t'en prie, procure-moi Orthagora; et sois-moi de quelque secours, je t'en conjure.

PREMIÈRE VIEILLE.

La pauvre petite, elle s'agite déjà à la mode ionienne: tu me parais aussi faire le lambda lesbien; mais, tu ne m'enlèveras jamais le plaisir que je me promets, et tu ne parviendras ni à me frustrer le droit de passer la première, ni à me supplanter.

LA JEUNE FILLE.

Chante tant que tu voudras, et guette à ta fenêtre comme une chatte: personne ne préfèrera aller chez toi, plutôt que chez moi.

PREMIÈRE VIEILLE.

C'est donc pour qu'on te jette dehors?

LA JEUNE FILLE.

Ce serait fort étonnant, ô vieux cadavre.

PREMIÈRE VIEILLE.

Point du tout.

LA JEUNE FILLE.

Que peut dire une vieille décrépite?

PREMIÈRE VIEILLE.

Ma vieillesse ne te féra pas de mal.

LA JEUNE FILLE.

Eh quoi donc? sera-ce plutôt ton orcanète et ta céruse?

PREMIÈRE VIEILLE.

Pourquoi me parles-tu?

LA JEUNE FILLE.

Pourquoi regardes-tu par la fenêtre?

PREMIÈRE VIEILLE.

Moi? Je chante toute seule à la louange de mon cher Épigène.

LA JEUNE FILLE.

Penses-tu avoir d'autre ami que Gérès?

PREMIÈRE VIEILLE.

Epigène, lui-même, va t'en convaincre; tout-à-l'heure tu le verras arriver : tiens, le voici.

LA JEUNE FILLE.

Il vient à toi, ô scélérate, sans aucun besoin.

PREMIÈRE VIEILLE.

Et par Jupiter, petite peste, je te dis qu'il a besoin de moi.

LA JEUNE FILLE.

Au reste, lui-même va nous l'apprendre. Je me retire en conséquence.

PREMIÈRE VIEILLE.

Je me retire aussi pour que tu saches que ma conjecture est juste.

SCÈNE II.

LES MÊMES, RETIRÉES DERRIÈRE LEURS FENÊTRES, UN JEUNE HOMME.

LE JEUNE HOMME.

Plût aux dieux que je pusse faire ma cour à une jeune fille, sans avoir auparavant à mériter les bonnes grâces d'une camarde et d'une vieille : cela est insupportable pour un homme libre.

PREMIÈRE VIEILLE, à part.

Ah! par Jupiter, tu t'en donneras à ton grand malheur; nous ne sommes plus ici aux temps de Charixêne; il est juste que l'on se conforme à la loi : nous vivons dans un État républicain : mais, je vais me retirer, et épier toutes ses démarches.

LE JEUNE HOMME.

O dieux, faites que j'aie les bonnes grâces de cette jeune fille, chez qui les vœux les plus ardens me conduisent, maintenant que je suis bien pansé.

LA JEUNE FILLE, à part, mais se montrant à sa fenêtre.

J'ai bien attrapé cette vieille sorcière; elle s'est retirée, bien persuadée que je me tiendrais coite chez moi.

LA VIEILLE, à part.

Mais, c'est celui-là même, dont je parlais. Viens ici, viens ici, mon cher ami, viens à moi. Approche, et passe avec moi les plus délicieux momens. Je suis éprise, d'une manière étrange, pour tes beaux cheveux. Une passion effrénée me dévore. Permets-le, je t'en conjure, ô Amour, et fais qu'il vienne partager ma couche.

LE JEUNE HOMME.

Viens à moi, viens à moi et descends m'ouvrir cette porte; ou je vais mourir étendu sur ce seuil [1]. Je veux, ô ma douce amie, prendre près de toi les vifs ébats du plaisir. O Cypris, pourquoi me transporter ainsi pour elle? Permets-le, je t'en conjure, ô Amour, et fais qu'elle vienne partager ma couche. Mais tout cela est faiblement exprimé, eu égard à ma position. Pour toi, ô mes délices, je t'en prie, ouvre-moi, et em-

[1] Horace a quelque chose de semblable :

Extremum Tanaïn si biberes, Lyce,
Sævo nupta viro, me tamen asperas
Porrectum antè fores objicere incolis
Plorares aquilonibus.

Od. III, 10.

brasse-moi ; car je languis pour l'amour de toi. O toi qui m'es plus chère, même que le plus joli bijou d'or, ô rejeton de Cypris, favorite [1] des Muses, élève des Grâces, minois voluptueux, ouvre, et embrasse-moi ; car je languis pour l'amour de toi.

PREMIÈRE VIEILLE.

Hé! hé! qu'as-tu à frapper? Me veux-tu quelque chose?

LE JEUNE HOMME.

Rien du tout.

PREMIÈRE VIEILLE.

Tu frappais cependant à la porte.

LE JEUNE HOMME.

Je veux plutôt mourir.

PREMIÈRE VIEILLE.

Qu'es-tu donc venu chercher avec ton flambeau?

LE JEUNE HOMME.

Je suis venu chercher un de ces Anaphlystiens [2].

PREMIÈRE VIEILLE.

Lequel?

[1] Grec : *Petite abeille de la muse.*

[2] Voyez *les Grenouilles*, v. 426.

LE JEUNE HOMME.

Ma foi, celui qui voudra se prêter à tes goûts : c'est sans doute ce que tu attends.

PREMIÈRE VIEILLE.

Oui, par Vénus, c'est toi que j'attends, bon gré, malgré.

LE JEUNE HOMME.

Mais, nous n'examinons pas à présent les affaires qui ont plus de soixante ans ; nous les remettons à un autre temps ; nous ne prononçons que sur celles qui n'ont pas plus de vingt ans [1].

PREMIÈRE VIEILLE.

Cela était bon, mon bijou, dans le commencement de cette république : il est maintenant ordonné, par la loi, qu'on produise nos pièces les premières.

LE JEUNE HOMME.

Bon, pour qui le voudra, suivant la loi du jeu des larrons [2].

[1] Allusion aux lenteurs ruineuses de la chicane, qui ont fini par accélérer la perte des mœurs et de toute justice à Athènes.

[2] Ἐν πεττοῖς. Πεττὸς ou πεσὸς, en latin : calculus, ou plutôt : lusus calculorum, latrunculorum, canum. Plusieurs grammairiens ont confondu ce jeu avec le jeu de dé κυβεία, comme le remarque Meursius, au sujet de πεττεία, in *Græciâ ludibundâ*. Le grand étymologiste est tombé dans la même erreur. M. Brunck cite dans ses notes, sur ce vers 987, le passage de ce grammairien, avec le supplément du savant M. Larcher, d'après l'étymologique ms.

PREMIÈRE VIEILLE.

Mais tu ne manges pas, suivant la loi du jeu des larrons?

d'Orus, Thébain. Il ne faut pas non plus confondre le jeu de larrons avec celui d'échecs. Ce dernier se joue sur un damier divisé en soixante-quatre cases, tandis que le premier n'a pas plus de cases qu'il n'y a de lettres dans ce vers héroïque :

εὗρε σοφὸς λιμοῦ μι παραιφασίην Παλαμήδης.

Chaque joueur avait cinq dames de verre, ou des petites pierres plates, *calculos*, qui se plaçaient dans cinq cases particulières. La dame ou le pion du milieu s'appelait *ἱερὰ γραμμά* : la tablette, la planche ou la pierre sur laquelle ce jeu était tracé, s'appelait *πόλις* : et les pions s'appelaient *κύνες*. Les pions de chaque adversaire étaient distingués par une couleur différente, et l'art de ce jeu était de renfermer une couleur entre deux couleurs semblables. On ne déplaçait pas volontiers le pion du milieu, et on ne le faisait qu'autant qu'on y était contraint par la plus urgente nécessité; et c'est probablement à cette loi que fait allusion notre poëte. Pollux, IX, 7. Martial, *Epigram.* VII, 72; et XIV, 18. Calcagnini, dit M. l'abbé Ansquier de Ponçol, dans son commentaire ms., sur ce dernier endroit de Martial, prétend que par le mot *calculi*, il ne faut entendre ni le jeu de dames ni celui d'échecs, mais bien un autre jeu qu'il détaille fort au long. Malgré la longueur de cette note, et l'espèce d'érudition que j'ai été forcé d'y mettre, le lecteur me saura gré de lui faire encore observer l'attention des anciens pour procurer aux criminels, même condamnés à mort, toutes sortes de commodités et d'aisances : car on voit, par Plutarque, qu'ils jouaient à ce jeu et à d'autres dans leurs prisons : . . . « ne plus ne moins que quand les criminels qui sont en prison jouent aux osselets, ou aux dez. » (*κυβευόντων*, *ἢ πεττευόντων*), ayant toujours le cordeau dont ils » doivent être étranglés, pendu au-dessus de leur tête. » (*Des délais de la justice divine.*) Ce n'étaient donc pas des réduits obscurs, des cachots affreux où l'ennui devient un supplice de tous les instans!

LE JEUNE HOMME.

Je ne sais ce que tu veux dire : c'est à cette porte que j'ai besoin.

PREMIÈRE VIEILLE.

Oui, après avoir d'abord frappé à la mienne.

LE JEUNE HOMME.

Mais, je n'ai pas besoin à présent de vieux tamis.

SCÈNE III.

SECONDE VIEILLE, LE MÊME JEUNE HOMME.

SECONDE VIEILLE.

Je sais que tu m'aimes; tu es tout étonné de me trouver dehors : allons, donne-moi ta bouche.

LE JEUNE HOMME.

Mais, ô malheureuse, je crains ton galant.

SECONDE VIEILLE.

Qui?

LE JEUNE HOMME.

Ce célèbre peintre.

SECONDE VIEILLE.

Quel est-il?

LE JEUNE HOMME.

Ce barbouilleur de lampes sépulcrales : rentre bien vite, de peur qu'il ne te voie à la porte.

SECONDE VIEILLE.

Je vois ce que tu veux.

LE JEUNE HOMME.

Et, par Jupiter, je vois aussi ce que tu veux.

SECONDE VIEILLE.

Je jure, par Vénus, que je ne te lâcherai pas, puisque te voilà.

LE JEUNE HOMME.

Tu es folle, ma bonne vieille.

SECONDE VIEILLE.

Tu plaisantes : tu viendras coucher avec moi.

LE JEUNE HOMME.

Qu'a-t-on besoin de crochets pour tirer des seaux, d'un puits? Il suffit d'y descendre cette vieille pour les accrocher.

SECONDE VIEILLE.

Ne fais pas tant le goguenard, mon pauvre ami ; allons, suis-moi dans mon appartement.

LE JEUNE HOMME.

Cela ne m'est point indispensable, à moins que tu n'aies passé une cinquantaine d'années au service de la république.

SECONDE VIEILLE.

Oh! par Vénus, viens toujours; car j'ai un plaisir incroyable à sentir à mes côtés des jeunes gens comme toi.

LE JEUNE HOMME.

Pour moi, je souffre mortellement, quand il

me faut courtiser tes semblables ; et rien ne pourra m'y contraindre.

SECONDE VIEILLE.

Mais, par Jupiter, ceci t'y forcera.

LE JEUNE HOMME.

Qu'est-ce que ceci ?

SECONDE VIEILLE.

Le décret qui t'oblige de venir chez moi.

LE JEUNE HOMME.

Lis-moi donc ce qu'il porte.

SECONDE VIEILLE.

Le voici : Les femmes ont déclaré, qu'aucun jeune homme ne pourra jouir des faveurs d'une jeune fille, avant d'avoir offert ses hommages à une vieille ; que tout réfractaire à cette loi, serait à la discrétion des femmes les plus âgées qui le prendraient par son endroit sensible, et le forceraient d'entrer.

LE JEUNE HOMME.

Ah dieux ! je serai aujourd'hui un autre Procruste [1].

SECONDE VIEILLE.

Il faut obéir à nos lois.

[1] Plaisant jeu de mots à l'occasion de προκρούειν qui se trouve deux fois répété dans le décret ci-dessus. Procruste, d'ailleurs, fut un insigne scélérat.

LE JEUNE HOMME.

Mais, si quelqu'un de ma tribu, ou de mes amis, venait me délivrer?

SECONDE VIEILLE.

Bah! toute affaire au-dessus d'un médimne, n'est plus du ressort d'un homme [1].

LE JEUNE HOMME.

Ne peut-on récuser?

SECONDE VIEILLE.

Point de détours ici.

LE JEUNE HOMME.

Je me dirai marchand forain.

SECONDE VIEILLE.

Il t'en cuira.

LE JEUNE HOMME.

Que faut-il donc que je fasse?

SECONDE VIEILLE.

Me suivre par ici.

LE JEUNE HOMME.

Cela m'est indispensable?

[1] Les hommes étant dans la position des femmes, ils sont soumis aux mêmes lois et conditions observées ci-devant vis-à-vis des femmes qui ne pouvaient contracter aucune obligation pour une valeur au-dessus d'un médimne d'orge : Suidas, *voc.* ὅτι. Meursius, *lect. Attic.* lib. II, cap. 14.

SECONDE VIEILLE.

Comme si Diomède l'avait ordonné [1].

LE JEUNE HOMME.

Étends donc d'abord un peu d'origan, casse quatre branches que tu mettras dessous, ceints ton front de bandelettes, place les lampes, et mets à la porte le bocal d'eau lustrale [2].

SECONDE VIEILLE.

Tu m'achèteras encore une couronne.

LE JEUNE HOMME.

Oui, certes; pourvu que tu vives encore quand les cierges seront consumés : car je pense que ce sera fait de toi, aussitôt que tu seras entrée.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA JEUNE FILLE.

LA JEUNE FILLE.

Où mènes-tu celui-ci?

SECONDE VIEILLE.

Chez moi, c'est pour moi.

[1] Tyran qui forçait les étrangers de coucher avec ses filles, sous peine d'être dévorés par ses chevaux.

[2] Tout ce mémorial funéraire s'observe presque en entier de nos jours. On en omet une partie essentielle, à savoir : les herbes aromatiques qui ne peuvent qu'être infiniment utiles dans ces sortes de cérémonies.

LA JEUNE FILLE.

Mais, c'est une folie; ce n'est pas ce qu'il te faut; il n'a pas l'âge, il est trop jeune; tu serais plutôt sa mère, que sa femme. Si vous faites exécuter cette loi, on trouvera des Œdipe partout.

SECONDE VIEILLE.

O petite peste, c'est la jalousie qui te fait parler ainsi; mais, je m'en vengerai.

LE JEUNE HOMME.

Par Jupiter libérateur, tu m'as rendu là un grand service, ô ma charmante, en me délivrant de cette vieille. J'espère t'en témoigner ce soir ma reconnaissance, fort et ferme.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PRÊMIÈRE VIEILLE.

PREMIÈRE VIEILLE.

Hé! hé! où mènes-tu cet homme? La loi ne veut-elle pas qu'il vienne auparavant chez moi?

LE JEUNE HOMME.

Ah que je suis malheureux! D'où es-tu sortie, ô méchante bête? Elle est bien pire que l'autre.

PREMIÈRE VIEILLE.

Passe par là.

LE JEUNE HOMME.

Ne souffrez pas, je vous en supplie, que cette vieille m'entraîne ainsi.

PREMIÈRE VIEILLE.

Mais ce n'est pas moi qui te fais aller, c'est la loi.

LE JEUNE HOMME.

Non, ce n'est pas toi; mais, c'est Empuse, le corps tout couvert d'ulcères purulens.

PREMIÈRE VIEILLE.

Allons, petit bijou, suivez par là : promptement et sans raisonner.

LE JEUNE HOMME.

Ça donc, un instant..... permets..... un besoin pressant..... je pourrai, avec ce délai, reprendre mes sens : sans cela, tu vas me voir devenir tout rouge de frayeur.

PREMIÈRE VIEILLE.

Patience : entre, et tu trouveras des commodités.

LE JEUNE HOMME.

Je crains bien de faire plus que je ne veux; mais, je te donnerai deux bonnes cautions.

PREMIÈRE VIEILLE.

Je n'en veux aucune.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TROISIÈME VIEILLE.

TROISIÈME VIEILLE.

Hé! hé! toi, où vas-tu avec cette femme?

LE JEUNE HOMME, sans voir cette troisième vieille.

Je ne vas pas, on me traîne. Mais, qui que tu sois, je prie les dieux qu'ils te comblent de biens, si tu me délivres de cette crise affreuse. (*En apercevant cette troisième vieille*). O Hercule! ô Pans! ô Corybantes! ô Dioscures! combien ce monstre-ci est plus horrible que cet autre! Mais enfin, je vous prie, qu'est-ce que cela veut dire? Serait-ce une femme de singe, plâtrée de céruse, ou le spectre d'une vieille revenue du Tartare?

TROISIÈME VIEILLE.

Ne me plaisante pas : allons, viens par ici.

PREMIÈRE VIEILLE.

Par ici, de mon côté!

TROISIÈME VIEILLE.

Jamais je ne te lâcherai.

PREMIÈRE VIEILLE.

Ni moi non plus.

LE JEUNE HOMME.

Vous m'écartelez, vieilles diablesses.

PREMIÈRE VIEILLE.

La loi veut que tu m'obéisses.

TROISIÈME VIEILLE.

Point du tout, s'il se trouve une autre vieille plus laide.

LE JEUNE HOMME.

Mais, ô vieilles, si vous me faites périr, comment irai-je après, chez cette jolie petite-là?

TROISIÈME VIEILLE.

C'est à toi à voir. En attendant, fais ma volonté.

LE JEUNE HOMME.

Quelle est celle de vous deux qui me rendra la liberté, quand je l'aurai satisfaite?

PREMIÈRE VIEILLE.

Tu ne le sais pas? Viens chez moi.

LE JEUNE HOMME.

Que cette autre-là me laisse donc.

TROISIÈME VIEILLE.

Et, non; viens au contraire chez moi.

LE JEUNE HOMME.

Eh bien! soit, si celle-ci me laisse aller.

PREMIÈRE VIEILLE.

Mais, par Jupiter, je ne te lâcherai pas.

TROISIÈME VIEILLE.

Ni moi non plus, j'en jure.

LE JEUNE HOMME.

Vous seriez de méchantes batelières.

TROISIÈME VIEILLE.

Pourquoi?

LE JEUNE HOMME.

Parce que vous arracheriez les membres des passagers, en les tirant de ci et de là.

PREMIÈRE VIEILLE.

Viens ici sans rien dire.

TROISIÈME VIEILLE.

Non, par Jupiter, viens plutôt chez moi.

LE JEUNE HOMME.

Ainsi, je vois qu'afin de me conformer au décret de Cannonus, je serai contraint de me partager en deux pour vous satisfaire [1]. Mais enfin, comment pourra-t-il se faire que je vous mette toutes deux en mouvement comme deux rames?

PREMIÈRE VIEILLE.

Aisément, dès que tu auras mangé une marmite d'ognons.

[1] Voyez Hesychius au sujet du décret de Cannonus. Il est encore fait mention de ce décret dans Xénophon, *Hellen.* I, vers la fin. Cannonus avait ordonné que toutes les fois qu'il y aurait plusieurs personnes coupables du même crime, on discuterait le crime de chacun à part. C'est à cela qu'Aristophane fait ici allusion.

LE JEUNE HOMME.

Me voilà perdu ! je sens qu'on m'approche de la porte.

TROISIÈME VIEILLE.

Ah ! tu ne gagneras rien ; car je vais entrer aussi.

LE JEUNE HOMME.

Par tous les dieux, gardez-vous-en. Il vaut bien mieux n'avoir qu'un mal à supporter, que d'en avoir deux.

TROISIÈME VIEILLE.

Non, par Hécate, que tu veuilles ou ne veuilles pas.

LE JEUNE HOMME, aux spectateurs.

O trois fois infortuné que je suis, puisque me voilà forcé d'être, pendant une nuit entière et un jour entier, le complaisant d'une vieille dégoûtante, et qu'après cela, j'aurai encore à en faire autant à l'égard d'une Phryné, dont la figure n'est qu'une plaie ! ne suis-je donc pas bien malheureux ? Oui, par Jupiter libérateur, il faut que je sois le jouet des dieux et du sort, pour être réduit à me communiquer à de pareilles bêtes. Ressouvenez-vous, au moins, s'il m'arrive quelque encombre, étant trop souvent obligé de tenir tête à ces affreuses libertines, de m'enterrer sous le seuil même de la porte ; et celle qui aura survécu aux efforts, que

j'aurai faits pour elle, on l'enduira de poix bouillante, et l'on garnira les chevilles de ses pieds, avec du plomb fondu, puis on la placera sur mon tombeau, en guise de lampe[1].

(Les vers du chœur manquent.)

SCÈNE VII.

UNE SERVANTE, LE CHOEUR.

LA SERVANTE.

O heureux le peuple Attique! ô que je suis heureuse! ô que ma maîtresse est encore bien plus heureuse! vous aussi, êtes heureuses, vous toutes qui vous tenez à notre porte, et vous voisins, et vous habitans de notre tribu. Je suis heureuse comme eux, moi, simple servante, qui ai chargé ma tête de parfums. O Jupiter, qu'ils sont délicieux! Mais ce qui est encore bien plus exquis, ce sont ces amphores pleines de vin de Thasos. Les fumées de son parfum ne s'exhalent pas si promptement. Toutes les fleurs passagères ont bientôt disparu : les amphores sont donc beaucoup plus, oui ô dieux, beaucoup plus excellentes :[2]

[1] Ἀντὶ ληκύθου.

[2] Nam omnium unguentûm odor præ tuo, nausea est.
Curcul. I, 2, 5.

Mais il faut voir dans Plaute même tout le commencement de

Choisissez donc le vin qui ait le meilleur bouquet, versez-le, et, toute la nuit, il me rendra plus joyeuse. Mais, ô Athéniennes, indiquez-moi où je pourrais trouver mon maître, l'époux de ma maîtresse.

LE CHOEUR.

Si vous restez là, nous croyons que vous le trouverez.

LA SERVANTE.

Eh! oui; car le voici qui vient souper. O mon maître, ô que vous êtes heureux, trois fois heureux!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MAITRE.

LE MAÎTRE.

Est-ce moi?

LA SERVANTE.

Eh! parbleu, oui; vous, plus que tout autre. Quel autre en effet jouit d'un bonheur plus grand que vous, qui êtes le seul sans avoir soupé, dans une ville de plus de trente mille citoyens?

LE CHOEUR.

Voilà en vérité un homme bien loti.

cette scène, où une vieille biberonne fait l'éloge du vin, et exprime ses transports au sujet de cette liqueur qu'elle croit qu'elle va posséder.

LA SERVANTE.

Mais où allez-vous?

LE MAÎTRE.

Je vais souper.

LA SERVANTE.

Ah! par Vénus, vous serez bien le dernier de tous; cependant je vous dirai, de la part de ma maîtresse, qu'elle m'a ordonné de vous amener, et ces jeunes filles avec vous. Il est resté une grande quantité de vin de Chios, et plusieurs autres bonnes choses: ainsi ne tardez pas; et même, si quelqu'un des spectateurs nous est favorable, si quelque juge n'a que l'équité en vue, qu'il vienne avec nous: nous leur procurerons de tout. D'après cela vous mettrez de l'empressement à inviter tout le monde, et prenez garde d'oublier personne; mais invitez pêle-mêle les vieillards, les jeunes gens, les enfans. Le souper en effet est tout préparé pour tout le monde, si..... chacun s'en va chez soi [1].

LE CHOEUR.

Je vais aussi me rendre au souper, en portant avec grâce un flambeau à la main. Mais pourquoi tardez-vous donc tant, et que ne menez-vous ces jeunes filles avec vous? Pour moi, je répéterai,

[1] Vos spectatores plaudite, atque ite ad vos commissatum.

Plaut. *Stich.* dernier vers de la pièce.

Voyez aussi la fin du *Pseudolus* et du *Rudens*.

pendant que vous avancerez, des chansons analogues aux plaisirs de la table, auxquels nous allons nous livrer.

Je suis bien aise, dans ce moment-ci, de dire un mot aux juges, afin que les gens sensés parmi eux, me tiennent compte des excellentes choses qu'ils ont entendues; et afin que ceux qui aiment à rire, prononcent d'après les traits de gaîté qu'ils auront goûtés. Je veux, par cet arrangement-là, que tout le monde me juge. Que le sort qui m'a fait paraître le premier [1], ne me soit pas préjudiciable. Il convient que vous ayez présents mes efforts pour vous plaire, et que, fidèles à vos sermens, le mérite seul des chœurs obtienne vos suffrages, et que vous ne soyez pas comme ces infâmes prostituées qui ne se rappellent jamais que les derniers bienfaits reçus. Oh! oh! il est temps maintenant, ô femmes mes amies, si nous voulons finir quelque chose, de nous rendre au festin en dansant. Allons, mettez-vous en mouvement suivant le rythme crétique.

DEMI-CHOEUR.

C'est ce que je fais.

[1] On représentait plusieurs pièces, à Athènes, en un seul jour. Le sort seul décidait quel serait l'ordre des représentations de chaque pièce; quelle serait la première, la seconde, etc. Chez un peuple aussi frivole, aussi léger que les Athéniens, il y avait de l'avantage à être représenté le dernier. Nous en sommes à peu près là.

LE CHŒUR.

Il faut aussi que celles-ci aillent d'un pied léger suivant le même rythme; car on va servir huîtres saumure poissons cartilagineux lottes restes de têtes broyées dans du vinaigre selfionne mélangé avec du miel grives merles pigeons crêtes de coq rôties cincles bisets chairs de lièvres arrosées de vin cuit avec les ailes [1]. D'après cela, que fais-tu là? Va, vite et tôt, prendre un petit plat et un œuf, ensuite hâte-toi de souper.

DEMI-CHŒUR.

Mais déjà les autres sont à manger.

[1] Depuis le mot *Huîtres*, jusqu'à celui-ci, tout ne fait qu'un seul mot qui remplit six vers entiers, et qui est composé de soixante-seize syllabes. Il faut remarquer que ceci ne produisait pas un aussi mauvais effet qu'on pourrait se l'imaginer d'abord; car il s'agit de peindre une affluence étonnante de mets sur une table : or rien de plus propre à cela que cette énumération de tout ce qui entrait dans les alimens des anciens : énumération si extraordinaire, qu'on la fait sans interposition d'articles et sans reprendre haleine. Elle aurait néanmoins le désagrément d'être fatiguante pour l'auditeur, s'il fallait seulement l'entendre répéter en prononçant comme font nos acteurs. Mais tout cela se chantait : or le chant pouvait très-aisément donner à ce morceau un caractère d'imitation pittoresque des plus piquans. Et ce degré de beauté était d'autant plus aisé à saisir dans le chant, qu'on le retrouve même en partie avec notre manière de lire le grec : voyez s'il ne vous semble pas entendre un pilon briser des os de têtes de poisson, en lisant ce vers-ci : κρανιολειψανοδριμυποτριμματο. J'ai cherché à rendre cette espèce de salmis, en supprimant toute ponctuation dans ce passage.

LE CHOEUR.

Haut le pied maintenant, iê, eouê : nous souperons, ravies d'avoir remporté la victoire, eouê, eouê, eouê, eouê.

FIN DES HARANGUEUSES.

RÉFLEXIONS
SUR
LES HARANGUEUSES.

Le but des *Harangueuses* est uniquement de tourner en ridicule le système de Platon en faveur de la communauté des biens, des femmes et des enfans. M. Le Beau cadet a parfaitement démontré cette assertion contre ceux qui veulent que toute cette comédie ne tende qu'à critiquer le gouvernement d'Athènes. On a vu dans *Lysistrata*, les femmes prendre le parti d'exclure leurs maris de leur couche, s'ils ne leur cédaient l'administration de la république, et s'ils ne consentaient à la paix. Ce n'est plus de cela qu'il s'agit dans les *Harangueuses* : il faut du neuf aux Athéniens. Les femmes prétendent donc, dans cette pièce-ci, avoir du nouveau, et tel qu'il n'en a jamais été proposé. C'est, à ce titre-là seul, qu'elles aspirent à la prérogative de tenir les rênes du gouvernement: telle est l'idée principale des *Harangueuses*, d'où naît directement la critique de la république de Platon. Je renvoie le lecteur au Mémoire de l'académicien, lu le 8 janvier 1760, à l'Académie des Ins-

criptions et Belles-Lettres. Il se trouve dans le XXXe volume. Les bornes de cette édition m'empêchent même d'en donner un extrait.

M. de Fontenelle n'a pas tant fait de recherches pour asseoir son jugement sur les *Harangueuses*. Il n'a pas vu l'allusion continuelle de cette pièce à la communauté des biens établie dans la république de Platon; et, après avoir avoué qu'il « ne » voyait point à quoi cette communauté abou- » tissait, » il conclut que « cela ne produit rien » d'agréable. Il n'en est pas de même, ajoute-t-il, » de la loi par laquelle les femmes ordonnent » qu'il faudra passer par une vieille pour par- » venir à une jolie personne; les scènes qui sont » sur cela, sont plaisantes. A la vérité, il y a » bien des ordures, tant dans la bouche des hom- » mes, que dans celle des femmes. C'est encore » pis, ce me semble, quand il y a des scènes » où Aristophane ne parle que de péter et de » chier, etc. Je crois qu'il n'y avait alors que les » hommes qui allassent à la représentation des » comédies; car les femmes grecques étaient fort » resserrées. C'est là, peut-être, la cause de la » grossièreté qui est quelquefois dans le style des » comiques. » Mais Aristophane en donne encore une autre raison, et qu'il est essentiel de remarquer ici, quoique nous l'ayons déjà indiquée plusieurs fois. C'est que le théâtre d'Athènes était

rempli par deux espèces de spectateurs, dont l'auteur d'une pièce était obligé de gagner les suffrages pour être couronné. On ne peut pas en douter, d'après ce que dit le chœur, au nom d'Aristophane, dans la dernière scène de cette pièce : « Je veux, y lit-on, dire un mot aux juges, afin » que les gens sensés parmi eux, me tiennent » compte des excellentes choses qu'ils ont enten» dues, et afin que ceux qui aiment à rire, pro» noncent, d'après les traits de gaîté qu'ils auront » goûtés. » Molière en eût dit tout autant, s'il eût été obligé de rendre raison des bouffonneries qu'il s'est permises. Mais Molière était assuré de ses succès, sans se donner la peine de réunir le double suffrage des honnêtes gens et des libertins; avantage qui ne peut avoir lieu dans une république, que par le mélange du beau et du bouffon, proportionné à la corruption du plus grand nombre : aussi Aristophane ajoute-t-il, qu'il veut, par ce mélange nécessaire, que tout le monde le juge et lui soit favorable.

FIN DES RÉFLEXIONS SUR LES HARANGUEUSES.

PLUTUS,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée la quatrième année de la 97e Olympiade, sous l'Archonte Antipater[1].

Cette date n'a guère d'autre preuve que celle de la préface grecque ; car Aristophane, contre son ordinaire, parle peu, dans le *Plutus*, des affaires publiques et du gouvernement de l'État. On n'en saurait tirer au plus que quelques indications légères, qui confirment l'époque marquée par le scholiaste ancien. Cette réserve d'Aristophane suffit seule pour faire voir combien l'antique comédie avait commencé à perdre de sa licence cynique. C'est qu'elle suivait le sort de la démocratie, qui, après avoir été plusieurs fois altérée et souvent rétablie, n'était presque plus en vigueur, et ne conservait que l'ombre de l'ancien gouvernement populaire qu'avait trouvé Aristophane, quarante ans aupa-

[1] On ne connaît que cette comédie, jouée dans la 97e Olympiade. Après cette Olympiade, furent jouées ΑΙΟΛΟΣΙΚΩΝ et ΚΩΚΑΛΟΣ. On trouvera à la fin du *Plutus*, la liste des pièces d'Aristophane, dont on ne connaît que le titre ou quelques fragmens.

ravant, lorsqu'il donna sa première comédie des *Daitaliens*, sous l'archonte Diotime.

Un scholiaste assure qu'il y eut deux représentations de *Plutus* : l'une vingt années avant l'autre dont nous parlons ici; mais il n'y a rien dans la pièce que nous avons, qui puisse nous le faire juger. La préface grecque qui (par le détail où elle entre) paraît fort ancienne, n'en dit pas un mot. Cette discussion étant d'ailleurs fort inutile, puisqu'elle nous apprendrait peu de chose, il vaut mieux examiner la pièce en elle-même, et juger de son nouveau caractère, sans s'embarrasser si le *Plutus* qui reste, est une seconde comédie de ce nom, ou la première un peu retouchée. On y trouvera un chœur, mais bien différent de ceux que l'on a vus jusqu'ici. Il ne médit, ni ne mord. Les particuliers d'Athènes ne laissent pas d'être nommés et raillés personnellement dans cette pièce, mais avec moins de fureur qu'en aucune autre. Le principal agrément naît de la fiction, beaucoup plus que de la médisance : et l'on en trouvera le sel bien moins âcre que celui qui est répandu dans les autres comédies.

Le poëte feint qu'un bourgeois ou paysan ayant rencontré un aveugle, il se trouve que c'est le dieu des richesses; qu'on lui rend la vue, et qu'on le met à la place de Jupiter. L'avarice des Athéniens, qui allait jusqu'à l'impiété, plusieurs

particuliers, et les dieux eux-mêmes, sont l'objet principal des railleries que fournit la fiction, et qui règnent dans toutes les scènes. Les personnages sont un Chrémyle, paysan ou bourgeois; Carion, son valet; Plutus; un chœur de villageois; la femme de Chrémyle; Blepsidème, son compère; la pauvreté; un citoyen juste, et un méchant homme; un délateur; une vieille; un jeune étourdi; Mercure, et le prêtre de Jupiter : la scène est devant la maison du bourgeois.

ACTE PREMIER.

Le valet de Chrémyle précède de quelques pas son maître, et en pestant plaisamment contre lui, il fait connaître qu'ils reviennent du temple d'Apollon, et que Chrémyle en sortant s'était attaché à suivre un aveugle qu'il ne veut pas perdre de vue, comme s'il eût trouvé un trésor. On le voit bientôt en effet avec son aveugle, et après quelque altercation avec Carion son valet, il lui conte son aventure en ces termes :

CHRÉMYLE.

Eh bien! je vais te la dire; car de tous mes

gens tu es à mon avis le plus fidèle [1]. (*A part*). Je veux dire le plus filou. Sache donc que tant que j'ai été juste et craignant les dieux, j'ai vécu gueux et misérable.

CARION.

Oh ! je sais cela.

CHRÉMYLE.

Pour les autres, par exemple, sacriléges, orateurs, délateurs, scélérats de toute espèce, je les ai vus riches.

CARION.

Je le crois bien, vraiment.

CHRÉMYLE.

Je me suis donc avisé d'aller consulter l'oracle, comme étant sur la fin de mes vieux jours et de ma misère, pour savoir si le fils unique que j'ai ne ferait pas mieux de changer de train, pour devenir fourbe, injuste et méchant; puisque c'est le vrai moyen d'être heureux.

CARION.

Eh! qu'a répondu le dieu, du fond de ses épais lauriers?

CHRÉMYLE.

Il m'a dit de m'attacher au premier homme que je trouverais à l'issue du temple, de ne le pas quitter et de l'engager à me suivre chez moi.

[1] Πιστότατον, κλεπτίστατον, jeu de mots.

CARION, secouant la tête après avoir regardé l'aveugle.

Voilà donc la belle rencontre que vous avez faite.

CHRÉMYLE.

Oui.

CARION.

Ma foi, vous n'avez pas pris la pensée de l'oracle : elle est plus claire que le jour. Il vous dit de former votre fils aux mœurs de ses compatriotes.

CHRÉMYLE.

Et sur quoi fondes-tu ta conjecture?

CARION.

Un aveugle le verrait. Est-il rien de plus utile et de plus à la mode aujourd'hui que d'être fripon?

Carion veut dire que son maître ayant demandé au dieu, s'il ne devait pas former son fils sur le modèle des fripons, l'oracle avait répondu très-juste en lui disant de se saisir du premier venu, et de le mener à sa maison ; parce qu'en effet l'on ne pouvait rencontrer personne à Athènes qui ne fût fripon, et par conséquent un bon modèle pour son fils.

Chrémyle, peu satisfait de cette explication, s'imagine qu'il y a dans l'oracle quelque mystère plus relevé, et il conclut à interroger son aveugle, qui jusqu'ici n'a pas dit un mot. Le valet, secondé du maître, lui porte la première botte en valet, c'est-

à-dire en le menaçant; et l'aveugle répond par un : Va-t-en au diable. Il en fait autant à Chrémyle, qui n'avait pas pris cette injure pour lui. Enfin, après quelques façons comiques, et un jeu de théâtre au sujet de cet inconnu, fait à peu près comme un quinze-vingt d'aujourd'hui, l'aveugle avoue qu'il est le dieu Plutus. « Toi, » Plutus, bâti comme te voilà, » dit le valet! Oui, » répond le dieu. Il apporte une raison plaisante de sa gueuserie; c'est qu'il sort de chez Patrocle, homme riche et avare qui, par avarice, s'était refusé toute sa vie ce qui alors était nécessaire aux moins aisés, à savoir : le bain. Ce Patrocle, et les autres qui sont nommés dans la suite, étaient des personnes réelles et connues à Athènes.

Plutus, interrogé sur la cause de sa cécité, dit : « Que voulez-vous? Jupiter est jaloux des gens » de bien. Je le menaçai, dans ma jeunesse, » de n'aller qu'avec la vertu et la science. Pour » m'ôter le discernement, il m'aveugla. »

CHRÉMYLE.

Mais ce n'est que par les personnes justes et vertueuses qu'il est honoré.

PLUTUS.

Il est vrai.

CHRÉMYLE.

Dites-moi la vérité : si vous recouvriez la vue, seriez-vous encore d'humeur à fuir les méchans?

PLUTUS.

Oh ! oui.

CHRÉMYLE.

Et vous iriez chez les bons ?

PLUTUS.

Assurément : car il y a long-temps que je n'en ai vu.

CHRÉMYLE.

Belle merveille ! J'ai les yeux bons, et j'en puis dire autant que vous.

Sur cela Plutus demande qu'on le laisse aller, puisqu'il a tout dit. Mais c'est justement ce qui fait qu'on le retient avec plus de soin. « Le moyen » de laisser aller Plutus, quand on le tient ! » Tout cela est allégorique, ainsi que la plupart des choses qu'on va voir. Chrémyle emploie les prières après les menaces pour engager Plutus à rester. Il lui jure qu'il est le seul honnête homme d'Athènes. « Oh ! tous tiennent le même langage quand il » est question de m'avoir, dit le dieu des riches- » ses ; mais suis-je une fois à eux, adieu la vertu. » Il ajoute que tous les hommes, sans exception, sont méchans ; ce qui choque fort le valet. Le maître met en œuvre les promesses. « Je vous » rendrai la vue, dit-il ; » Plutus refuse l'offre, dans la crainte de déplaire à Jupiter, qui, connaissant bien la malignité des hommes, le puni-

rait sans doute d'avoir reçu d'eux ce bienfait. Sur quoi le bourgeois, après avoir lancé quelques impiétés contre Jupiter, entreprend de prouver à Plutus qu'il est plus puissant que le maître des dieux. Il vient à la preuve par une allégorie très-scandaleuse, mais dont l'impiété retombe sur les Athéniens. « Car, à l'en croire, c'est par Plutus » que Jupiter règne; par Plutus, et pour lui » qu'on fait des sacrifices; par Plutus, qu'on est » bien reçu à Corinthe [1]; par Plutus, que les » amis sont considérés. » On y dit que l'argent ou les présens sont les grands ressorts de la justice, de l'amour, des mérites, des arts et de tout; car on met tout cela en bloc. Tel est l'usage ordinaire d'Aristophane; et ce morceau est animé à l'ordinaire par des railleries personnelles, en montrant du doigt certains spectateurs dans l'assemblée [2].

PLUTUS.

Je suis bien à plaindre d'avoir ignoré tout cela.

CHRÉMYLE, à Carion.

Eh! n'est-ce pas de Plutus que vient la fierté du grand roi? (de Perse).

[1] On entrevoit ici assez le sens du proverbe : ne peut pas qui veut aller à Corinthe.

[2] Nous en avons vu tant d'exemples dans Aristophane, qu'il n'y a pas lieu de chicaner sur cette conjecture. Car ici ce n'est qu'une conjecture, mais bien fondée.

CARION, à Chrémyle.

N'est-ce pas par Plutus que se font les assemblées au sujet du gouvernement? (On y donnait de l'argent pour l'assistance.)

CHRÉMYLE, à Plutus.

Quoi, n'équipez-vous pas les flottes?

CARION.

Ne payez-vous pas nos troupes étrangères à Corinthe? (Allusion à la guerre corinthienne dont on vient de parler dans *les Harangueuses*. Elle dura six ans et plus).

CHRÉMYLE.

Eh! d'où vient le chagrin de Pamphile? (Célèbre partisan dont on confisqua les biens [1]).

CARION.

Et celui de Bélénopole [2]? (Son parasite).

CHRÉMYLE.

Et l'insolence d'Agyrrius? (Chef de la flotte athénienne après Thrasybule; c'est le même dont il est parlé dans *les Harangueuses*).

[1] Il se peut faire que ce fut un autre Pamphile qui était actuellement général d'armée, et assiégeait Egine : il fut lui-même assiégé dans son camp par les Lacédémoniens; ce qui lui fit souffrir une extrême disette pendant cinq mois. Aristophane touche peut-être cette affaire rapportée par Xénophon, liv. V.

[2] Tous personnages connus à Athènes.

CARION.

Et les contes de Philipsius? (Homme ruiné qui faisait des contes pour vivre).

CHRÉMYLE.

Et les secours envoyés aux Égyptiens? (Par Chabrias qui, sans permission, s'était retiré vers le roi d'Égypte Nectanébo, dont il suivait les armes. *Æmil. Prob.* C'est une conjecture heureuse de M. Paulmier).

CARION.

Et l'amour de Naïs pour Philonide? (Homme riche, lait et sot, aimé de Naïs (et non Laïs), suivant la correction d'Athénée [1], livre XXIII, c. 6 et 7).

CHRÉMYLE.

Et la tour de Timothée? (Citadelle ou palais de Timothée, fils de Conon).

CARION, à part.

Puisse-t-elle tomber et t'écraser!

CHRÉMYLE.

Enfin, c'est vous qui faites tout, biens et maux.

[1] Mais, Athénée ne fait cette correction, que parce qu'il croyait que la célèbre Laïs était morte, quand Aristophane fit cette pièce. Or, cette fameuse courtisane n'avait que trente-quatre ans à l'époque de l'archontat d'Antipater, et elle n'est morte que long-temps après. Il n'y avait donc pas de nécessité de changer ici Laïs en Naïs. Voyez Perison. *Ad Ælian. Hist. Var.* X.

PLUTUS.

Quoi, tout cela, et moi seul?

CHRÉMYLE.

Oh! beaucoup plus encore. On se lasse de tout, et jamais de vous. On se lasse d'amour, par exemple.....

CARION, vivement.

De pain.

CHRÉMYLE.

De science.....

CARION, vivement.

De confitures.

CHRÉMYLE.

D'honneurs.....

CARION, vivement.

De gâteaux.

CHRÉMYLE.

De probité.

CARION, vivement.

De figues.

CHRÉMYLE.

De belle gloire.

CARION, vivement.

De potage.

CHRÉMYLE.

De commandement.....

CARION, vivement.

De lentilles

CHRÉMYLE.

Mais on ne se lasse jamais de Plutus, etc.

Ces traits satiriques et ces alternatives plaisantes, sont deux morceaux, qui ont tellement paru du bon comique à Molière, qu'il n'a pas manqué d'imiter l'un et l'autre dans plusieurs endroits de ses pièces, qu'on connaît assez, sans qu'il soit besoin de les citer.

Plutus, malgré les louanges qu'on lui donne, revient toujours à son point : c'est qu'il craint fort de n'avoir pas tout-à-fait ce pouvoir universel que l'on veut lui attribuer. On le traite de dieu peureux. Il proteste qu'il ne l'est point; mais que des voleurs n'ayant pu le surprendre, ont traité sa prévoyance de peur. On lui promet de lui rendre la vue, et cela sur un oracle d'Apollon même. Sur quoi le dieu des richesses donne en passant un coup de patte à Apollon. «Quoi donc? » est-il aussi de votre complot? » Il en veut sans doute aux richesses du temple de Delphes.

Enfin, comme Plutus paraît se montrer moins difficile sur la guérison dont on le flatte, Chrémyle envoie promptement son valet chercher ceux qui, à cause de leur probité, n'ont pas de quoi manger, tous les paysans du voisinage; et cependant il emmène Plutus dans sa maison. Cela ne se fait point sans qu'il échappe encore quelques

traits allégoriques, tels que celui-ci : « J'ai peine, » dit Plutus, à entrer dans une maison inconnue » Jamais il ne m'y arrive rien de bon. Suis-je » entré chez un avare, il m'enterre tout vif; et » quand un ami lui demande un léger secours, il » jure hardiment qu'il ne m'a pas vu. Vais-je chez » un prodigue livré à la débauche et au jeu, il me » met bientôt tout nu à la porte. » Chrémyle en l'introduisant chez sa femme et son fils, lui dit encore un bon mot : « C'est qu'il les aime uni- » quement après Plutus. »

En tout cet acte, il semble voir Sganarelle[1] à qui l'on veut persuader qu'il est un grand médecin, et qui prend le parti de passer pour tel, puisqu'on le veut. Comme Sganarelle devint médecin malgré lui, ainsi verra-t-on Plutus devenir, à son corps défendant, le Jupiter des Athéniens.

ACTE II.

CARION, suivi d'une troupe de paysans qu'il a attirés par l'espoir d'une grande nouvelle, fait un assez long jeu de théâtre pour la leur dire; mais

[1] Le *Médecin malgré lui*, de Molière.

comme cette scène est toute rustique et remplie de quolibets, quoique semée de traits mordans, elle ne saurait plaire aujourd'hui par l'un ni l'autre endroit, malgré tous les soins des commentateurs, et ceux de madame Dacier, pour la rendre agréable. Ce que j'appelle quolibets, ce sont pourtant des allusions tirées d'Homère et des tragédies, mais tournées en bouffonneries villageoises.

Les paysans arrivés, et la contestation finie entre eux et le valet, Chrémyle sort de sa maison, et les prie de lui aider à bien garder Plutus qu'il a trouvé. Sur-le-champ on voit arriver Blepsidème, ami de Chrémyle, mais fort étonné d'apprendre, par le bruit public, que son ami est devenu riche. Tout le sel de cette scène consiste dans l'incrédulité affectée de cet ami prétendu, qui ne peut s'imaginer que son compère soit devenu riche sans avoir volé, et qui s'opiniâtre à lui persuader d'avouer le vol, afin que lui-même en ait sa part en gardant le secret. Il lui promet même de fermer la bouche des juges, moyennant quelque somme. » Écoutez, mon cher ami, je veux « vous tirer d'affaire à peu de frais : ne faites » point de bruit ; je mettrai un baillon aux » orateurs. »

CHRÉMYLE.

Ma foi, compère, je crois que vous seriez homme

à me demander [1] deux cents écus pour cinquante que vous auriez avancés.

Cette dispute comique dure assez long-temps. Plus Chrémyle se défend, plus Blepsidème s'obstine à le croire coupable. L'un a beau s'impatienter, l'autre répond toujours à sa pensée, résolu de ne pas démordre et de ne rien écouter. C'est madame Pernelle à l'égard d'Orgon dans *le Tartufe*. Molière connaissait bien Aristophane, et peu de gens savent les obligations qu'il lui a. Blepsidème, instruit de l'affaire, malgré son entêtement, témoigne une grande envie de voir Plutus; mais Chrémyle alléguant qu'il faut auparavant trouver le secret de lui rendre la vue, l'autre le renvoie aux médecins. « Aux médecins, répond Chrémyle? » En est-il dans une ville où ils sont si mal payés » et si méprisés? » L'on ne peut pas dire aujourd'hui : c'est tout comme ici. Pour conclusion, on opine à mener Plutus au temple d'Esculape, le dieu des médecins.

La Pauvreté, en personne, survient tout-à-coup fort courroucée contre les deux vieillards, pour les empêcher de poursuivre leur dessein. Il y a là un coup de langue contre quelque poëte tragique; car un des acteurs la prend pour une furie, et

[1] Douze mines pour trois, à cinquante liv. la mine, selon l'estimation qu'on a suivie jusqu'ici.

l'autre acteur objecte qu'elle n'a point de flambeau. Elle dit à son tour quelques bons mots aux deux vieillards. Comme ils ne reconnaissent point la Pauvreté, ils la prennent, l'un pour une harengère, l'autre pour une cabaretière, que le poëte voulait apparemment désigner dans l'assemblée. Elle se déclare pour être la Pauvreté elle-même. Blepsidème veut fuir à ce seul nom; son ami l'arrête; et, fondé sur le secours de Plutus, il prétend chasser de toute la Grèce cette honteuse divinité. Celle-ci, suspendant son courroux, consent d'entrer en explication avec eux, et se fait fort de leur montrer qu'on ne saurait procurer un plus grand malheur aux Grecs que de la bannir. Les paysans qui n'ont point quitté la scène, exhortent les deux athlètes à se bien défendre contre la Pauvreté.

Chrémyle dit le premier ses raisons, à savoir : qu'il est juste que les gens de bien soient heureux, et les scélérats misérables; que, par conséquent, il est nécessaire de rendre la vue à Plutus, qu'alors il comblera de biens les personnes vertueuses; et que, par ce moyen, il engagera tout le monde à devenir vertueux.

La Pauvreté répond et prouve en forme, que si cela arrive, ou si tout le monde est riche, il n'y aura plus ni maîtres ni valets, ni subordination ni arts; par conséquent, que les richesses de-

viendront tout-à-fait inutiles. Elle conclut que l'indigence est la mère de tout bon gouvernement.

Chrémyle prend la chose au pis, et fait un tableau frappant d'une extrême misère, qui réduit des malheureux à manquer absolument de tout. Ainsi, à son gré, la Pauvreté ne prouve rien en prouvant trop.

Elle réplique sans prendre le change. Elle reproche aux acteurs, ou plutôt aux Athéniens, de confondre la vertu et le vice, la gueuserie criminelle [1] et volontaire, avec une honnête médiocrité, Thrasybule avec Denys. Thrasybule était celui qui avait chassé d'Athènes les trente tyrans, établis par les Lacédémoniens après la conquête de cette ville par Lysander. Denys, tyran de Syracuse, est trop connu pour en parler.

Le bourgeois riposte et se jette sur l'épargne qui ne produit que beaucoup de travail et peu de fruit, pas même souvent de quoi se faire enterrer. Mais la Pauvreté ne se rend pas à ce badinage. Elle se compare avec Plutus, et montre que les hommes n'ont de lui que des maladies héréditaires, au lieu qu'ils obtiennent d'elle la santé et la force qui les rend redoutables aux ennemis. Elle passe aux avantages plus réels. Plutus n'enfante que des vices, l'orgueil surtout et l'insolence.

[1] Jamais à craindre pour les gens de bien.

tandis qu'elle met au jour les vertus, l'honnêteté et la modération. On drappe ici les juges et les orateurs en passant. « Tandis qu'ils sont pauvres, » ils sont équitables : deviennent-ils riches, les » voilà injustes. » Chrémyle convient de ce dernier point; mais toutes les belles raisons de la Pauvreté ne le touchent nullement en sa faveur. Elle a beau dire que les hommes ne la fuient que parce qu'elle les rend meilleurs, comme les enfans fuient leurs pères qui veulent les rendre sages, le bourgeois retombe sur Jupiter; et il dit d'une manière impie que ce dieu garde Plutus pour lui, et donne la Pauvreté aux hommes. La vieille déesse, qui ne s'attendait point à cette objection, y répond d'une façon assez singulière; c'est que « si Jupiter était » riche, il ne s'aviserait pas de ne donner qu'une » simple couronne de laurier, au lieu d'une cou- » ronne d'or, aux vainqueurs des jeux olympi- » ques. » L'on ne sait si elle justifie ou si elle raille Jupiter, sous prétexte de le justifier. Cette scène est même traitée d'un air si goguenard, malgré la morale qui semble y régner, qu'on n'en saurait induire autre chose, sinon que le poëte a voulu se divertir de tout. Il traite du même air les festins que faisaient les riches à Proserpine chaque mois, et que les pauvres avaient grand soin d'enlever, en disant que la Lune ou Hécate avait tout mangé. La Pauvreté est donc congédiée

avec ses raisonnemens; et elle ne se venge qu'en déclarant aux acteurs qu'ils la rappelleront un jour. Comme ils possèdent Plutus, ils s'embarrassent peu de ses menaces, et ne songent plus qu'à conduire ce dieu aveùgle au temple d'Esculape, pour être guéri.

ACTE III.

Tout ce qui a précédé s'est passé sans doute le soir, et même assez tard; car il n'est pas croyable qu'Aristophane eût mis une nuit tout entière et plus, entre deux actes. Il s'agissait toutefois de mener Plutus dormir dans le temple du dieu-médecin, suivant l'usage de ceux qui voulaient guérir par son opération; mais, comme il suffisait apparemment d'y dormir quelques heures, l'on peut supposer que Plutus en aura employé peu, sans qu'on soit obligé de croire, avec madame Dacier, que cette pièce d'Aristophane ait été jouée à deux reprises.

Carion revient donc du temple dès le grand matin, et apercevant les paysans qui ont attendu l'issue de l'opération d'Esculape : « Bonne nou- » velle, s'écrie-t-il; courage, gens de bien, qui

» avez fait si mauvaise chère aux fêtes mêmes de » Thésée ; vous allez tous être à votre aise. » Il y avait des repas fondés pour les pauvres en l'honneur de Thésée, ancien roi d'Athènes, repas qui, par avarice, étaient dégénérés en fort peu de chose.

Les paysans, piqués de curiosité, s'assemblent autour du valet, qui leur dit nettement que Plutus a recouvré l'usage des yeux. Ceux-ci, pour remercier Esculape, jettent des cris de joie, qui attirent la femme de Chrémyle (que madame Dacier nomme Myrrhine, en donnant ainsi des noms à quelques autres personnages qui n'en ont point chez le poëte). La femme en question non moins curieuse que les hommes, brûle de savoir d'où viennent ces cris d'heureux présage. Son valet fait précisément comme les valets de Térence et de Molière, ou plutôt ceux-ci font comme celui-là. On a beau le presser avec impatience, il faut qu'il raconte la chose tout au long avant que de venir au fait.

Ce récit, souvent interrompu par sa maîtresse, est une scène fort maligne contre Esculape, ou pour mieux dire, contre ses prêtres ; et il devient comique, tant par les interruptions de la villageoise, que par la malignité naïve du valet : Carion commence, comme l'on dit, *ab ovo*. On a d'abord baigné Plutus dans la mer. « Belle céré-

» monie, dit la femme, de plonger un vieillard » dans l'eau froide! Le voilà fort chanceux! » raillerie contre les ablutions païennes. Carion continue : « Arrivés au temple, ils ont mis sur l'autel » les offrandes accoutumées. Ils ont fait coucher » Plutus dans un lit, et se sont couchés eux-» mêmes, comme ils ont pu.—Y avait-il d'autres » gens qui eussent besoin d'Esculape, dit la » femme?—Sansdoute, répond-il. Eh! Néoclidès » y était, ce voleur si subtil, quoique aveugle. » C'était un juge ou un orateur concussionnaire et incommodé des yeux. Il en a été déjà parlé dans *les Harangueuses*.

Carion le note parmi bien d'autres malades de même espèce. « Cependant, dit-il, le sacrifica-» teur éteint les lumières, ordonne un sommeil » religieux, ou du moins le silence, en cas qu'on » entende le sifflement du dieu-serpent. On dort, » ou l'on en fait semblant; mais Carion sentait la » marmite d'une vieille, et alléché par l'odeur, » il ne pouvait fermer l'œil. Il met le nez hors du » lit, lorgne ce qui se passe, et voit le sacrifica-» teur qui enlevait sans bruit toutes les offrandes » bonnes à manger, et qui les mettait dans un sac. » Cet exemple le tente. Pour imiter la dévotion du » sacrificateur, il se jette sur le potage de la vieille. » —Quoi, misérable, reprend sa maîtresse, tu n'as » pas appréhendé la présence du dieu! —Si fait,

» bien (réplique-t-il), je craignais fort qu'il ne me » prévînt. La vieille au bruit étend la main. Ca- » rion feint d'être le serpent sacré; il siffle, mord » en même temps. Elle retire la main et se cache. » Il profite du moment pour lapper une partie » du brouet. Il se repose ensuite. Le dieu arrive » enfin. » Carion dit qu'à son approche il fit une poliçonnerie de valet, qui fit faire une grimace aux filles d'Esculape, dont l'une se prit le nez et l'autre rougit; qu'à l'égard d'Esculape, de pareilles odeurs étant du ressort de son emploi de médecin, il s'en était peu embarrassé. L'on ne saurait trop s'étonner, qu'un Athénien osât si librement railler ce qui faisait l'objet de la superstition publique. Il faut en revenir à ce que j'ai insinué au sujet d'un passage de Plutarque, dont je dirai encore quelque chose à la fin.

Carion, pour ne rien laisser perdre d'un récit qui ne vaut plus rien pour nous, décrit la cérémonie avec laquelle le dieu visitait gravement chaque malade; comment surtout il s'y était pris à l'égard du délateur Néoclidès[1], comment il lui avait appliqué sur les yeux ouverts un cataphasme d'ail, d'ognon, de benjoin, et de vinaigre, en lui disant malignement, lorsqu'il voulait s'enfuir: «Alte-là, « tu m'as cent fois leuré par tes sermens; je veux

[1] Voyez ce qu'on en a dit ci-dessus et dans *les Harangueuses*.

» t'empêcher tout de bon d'aller au barreau. » Comment enfin, au moyen d'un voile sacré, d'un sifflement mystérieux et de deux serpens [1] qui se sont coulés sur les yeux de Plutus, ce dieu a été guéri : de sorte que, par un double bienfait d'Esculape, le dieu des richesses est devenu clairvoyant, et Néoclidès aveugle. Carion déclare que le bruit de ce prodige a fait oublier tous les maux aux malades, qu'il a attiré une grande foule autour de Plutus, que ce dieu revient triomphant chez Chrémyle, et que tout retentit d'acclamations. La femme du bourgeois, très-contente de cette heureuse aventure, va promptement préparer de quoi régaler le nouvel hôte.

Plutus arrive à l'instant. Il adore le soleil qu'il revoit pour la première fois depuis tant d'années; il salue sa bonne ville d'Athènes; il se repent des bévues que lui a fait commettre son aveuglement; et il promet d'être désormais tout aux gens de

[1] L'on sait que les serpens étaient particulièrement consacrés au dieu Esculape, et qu'Esculape lui-même ne fut transporté d'Épidaure à Rome avec tant de solennité, que sous la forme d'un serpent. Voyez la médaille d'Esculape Epidaurien ΑΣΚΛΗΠΙΗΣ ΕΠΙΔΑ, publié par M. Ezech. Spanheim. Elle se trouve dans ses notes sur *le Plutus*. Ce qui a donné lieu aux anciens de diviniser Esculape, c'est sans doute la prévention en faveur de la médecine; car ils déïfiaient tout ce qui avait rapport à leurs besoins. A l'égard des serpens, ou ils marquaient la prudence qu'on suppose dans un médecin, ou ils étaient le symbole des remèdes, tirés quelquefois des serpens.

bien. Chrémyle, de son côté, importuné par une foule d'amis que lui attire sa nouvelle fortune, les envoie aux corbeaux, c'est-à-dire se faire pendre. La femme sort de sa maison, une corbeille de fruits à la main, pour la répandre devant son nouvel hôte, suivant l'usage; mais Plutus remet cette cérémonie au moment où il sera rentré dans la maison; car il ne convient pas, ajoute-t-il, qu'un poëte jette des fruits aux spectateurs, pour les faire rire.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Vous avez raison. Ne voilà-t-il pas déjà Xénicus [1] qui venait se jetter sur mes figues?

On a vu déjà ce même trait contre les poëtes comiques. Tout, jusqu'à ces bagatelles, fait connaître le génie de l'ancien théâtre, dont l'usage fréquent était d'interrompre la représentation, pour lancer quelque mot aux spectateurs. Plaute a suivi souvent cette ancienne coutume, et Molière l'a fait dans un monologue de son *Avare*.

ACTE IV.

CARION reparaît, chassé par la fumée des victimes, pour exhaler sa joie sur la métamorphose

[1] Ξένικος, nom propre.

subite d'une maison extrêmement pauvre, en une abondance qu'il exprime à sa façon de valet. Les greniers regorgeant de bled, les tonneaux pleins de vin, les coffres remplis d'or, l'eau changée en huile, l'huile en parfums, les vaisseaux de terre en cuivre, l'étain en argent, sont une partie des expressions de sa joie.

Un homme de bien, avec son valet, se présente à lui, pour lui demander l'entrée chez Chrémyle, afin de rendre grâce à Plutus. « J'avais, » dit-il, un bien assez considérable de l'héritage de » mes pères. J'en fis part à mes amis malheureux, » persuadé qu'on n'en pouvait faire un meilleur » usage. »

CARION.

Vous ne fûtes donc pas long-temps riche à ce compte?

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raison.

CARION.

Vous devîntes malheureux à votre tour?

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raison. J'avais cru que ceux qui me devaient tout dans leurs besoins, me soulageraient aussi dans les miens en amis fidèles; mais tous m'ont tourné le dos, et ont fait semblant de ne pas me voir.

CARION.

Bon! Je gage de plus qu'ils se moquaient de vous?

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raison [1]. Je m'étais épuisé pour eux.

CARION.

Ils n'auront plus sujet de rire.

L'HOMME DE BIEN.

C'est pour cela même que je viens remercier le dieu qui est chez vous.

CARION.

Mais, dites-moi, je vous supplie, que faites-vous de ce manteau usé que porte votre valet?

L'HOMME DE BIEN.

Je viens le consacrer à Plutus.

CARION.

Il m'a bien l'air de celui que vous portiez quand vous fûtes initié aux grands mystères (de Cérès dans Éleusis, bourg de l'Attique. On portait ces habits d'initiation tant qu'ils pouvaient durer. C'est une raillerie de Carion).

L'HOMME DE BIEN.

Non; il n'y a que treize ans qu'il me fait frissonner de froid.

[1] Madame Dacier a manqué cette triple répétition du même mot grec, qui est un agrément comique. Aristophane y avait mis de l'affectation et il fallait la rendre.

CARION.

Et ces souliers?

L'HOMME DE BIEN.

Ils m'ont servi autant d'hivers.

CARION.

Vous les consacrez donc aussi?

L'HOMME DE BIEN.

Sans doute.

CARION.

Beau présent, ma foi, pour le dieu des richesses!

Lorsqu'ils sont sur le point d'entrer chez Chrémyle, un homme survient qui les arrête en se lamentant. Ils l'écoutent : celui-ci se plaint de Plutus. Il est reconnu pour délateur avec son témoin qui l'accompagne. Le comique de cette scène, c'est qu'il veut relever son emploi comme celui d'un homme de bien, fort utile à la république [1]; car, qui veillerait à l'observation des lois sans lui? Il prétend que les richesses, dont il voit combler ceux à qui il parle, sont ses propres dépouilles. Les deux autres acteurs insultent à son impudence et à sa misère, au point de le dépouiller : et Carion le revêt, par ignominie, des

[1] Elle avait quantité de ces gens de bien qui vivaient à ses gages, et aux dépens des particuliers qu'ils tâchaient de prendre en défaut à tort ou à droit. Aristophane les daube éternellement.

méchans lambeaux de l'homme juste. Il lui suspend au col les vieilles pantoufles et le renvoie avec dérision. Le délateur qui cherchait querelle, pour pêcher en eau trouble, appelle son témoin ; mais on l'avait effrayé, et il avait pris la fuite. Ce spectacle était bon pour les Athéniens.

La scène suivante amène une vieille qui se plaint de l'infidélité d'un jeune homme qu'elle aimait et qu'elle avait enrichi. C'est à Chrémyle qui sort et aux paysans qu'elle s'adresse; car le valet a fait entrer l'homme juste pour remercier son bienfaiteur. Il n'est pas besoin de s'arrêter beaucoup sur cette scène ni sur celle du jeune homme qui vient bientôt après insulter aux regrets de la vieille. On voit assez ce qu'Aristophane a dû tirer d'un pareil sujet. Il suffit de dire que dans tout cet acte il fait venir, par incident, des personnages de divers caractères pour se plaindre de Plutus, ou pour lui rendre grâces, ou pour lui demander sa protection. Ils entrent tous chez Chrémyle. C'est précisément le même tour comique qu'on a trouvé dans *les Oiseaux* aux IIIe et IVe actes, où l'on voit arriver quantité de caractères originaux. On a dû remarquer des tours semblables en quelques autres comédies du même poëte. Ces scènes ressemblent fort, pour le tour et les caractères, aux scènes françaises de Gherardi : même esprit, même feu, mêmes li-

cences. La scène de la vieille et du jeune homme, se trouve par morceaux dans le théâtre italien ; mais en cela, et dans le reste, il paraît que les poëtes, tant l'ancien que les modernes, se sont plutôt rencontrés que donné le mot.

ACTE V.

Le cinquième acte n'est pas beaucoup plus intéressant pour nous que le précédent. C'est, en apparence, une de ces impiétés du théâtre ancien que nous expliquerons, et une satyre continuelle au sujet de Jupiter et des dieux; mais au fond la satire retombe sur l'avarice des Athéniens qui faisaient de l'or leur divinité. Il faut en prendre l'esprit plutôt que la lettre, et se figurer la situation des spectateurs. tous gens avares, avec leurs idées sur les dieux d'Homère.

Mercure, en valet de théâtre, vient frapper rudement à la porte de Chrémyle. Carion ouvre et gronde. Le dieu s'excuse ; et il prie qu'on amène le maître, la femme, le chien, les valets et le cochon. Tel est leur rang ; car il les met tous pêle-mêle : tant l'affaire qu'il doit communiquer est importante. L'on peut s'imaginer Mercure, et

Sosie dans l'*Amphitryon*, avec cette différence que Mercure est le plus fort dans la pièce de Plaute et de Molière, et qu'il est ici suppliant. Il fait pourtant d'abord le mauvais, et menace Carion de toute la colère de Jupiter et des dieux, parce que depuis la guérison de Plutus, ils ne reçoivent plus le moindre sacrifice, comme dans la comédie des *Oiseaux*, acte V : allégorie fine pour signifier qu'on néglige les dieux dans la prospérité. Mais en continuant son rôle de valet de théâtre, Mercure est contraint d'abaisser son ton et de descendre aux prières pour lui-même, parce que la faim le presse. Il regrette tous les dons que lui faisaient les cabaretières pour l'engager à favoriser leurs friponneries [1]. Il regrette surtout les gâteaux, les morceaux de victimes, les entrailles et le vin qu'on lui présentait dans certains jours marqués; regrets comiques, qui donnent beau jeu à l'impitoyable Carion, pour le rebuter aussi comiquement. Quoi, dit Mercure, vous abandonnez ainsi vos amis?

CARION.

Non, si je puis vous aider en quelque chose.....

[1] En qualité de dieu des voleurs. C'est sur ces sortes d'abus de la religion que raille sans cesse Aristophane, et que les Athéniens entendaient raillerie. On le verra à la fin. Ainsi tout le sel satyrique regarde moins les dieux que les spectateurs.

MERCURE.

Il ne tient qu'à toi de me donner du pain et de la chair des victimes qu'on immole. (Il fait le parasite pour draper ceux d'Athènes).

CARION.

Cela est défendu.

MERCURE.

Défendu, misérable! Mais, quand tu volais quelque plat à ton maître, je ne t'ai pas décélé.

CARION.

Oui, pour en avoir votre part : il vous en revenait un bon gâteau.

MERCURE.

D'accord; mais tu le mangeais.

CARION.

Avais-je tort? Partagiez-vous les coups avec moi quand j'étais pris?

MERCURE.

Çà, oublie le passé, puisque tu as ton compte [1]. Mets-moi au nombre des officiers du logis.

[1] Grec : *puisque tu as Phylé*. C'est un proverbe né du traité qui fut fait après la défaite des trente tyrans par Thrasybule, lequel s'était emparé d'abord de Phylé, fort de l'Attique. Le traité portait qu'on ne parlerait plus du passé depuis la prise de Phylé. Xenoph. *Hellenic*. l. II.

CARION.

Quoi, vous quitteriez les dieux pour vivre avec nous?

MERCURE.

Sans doute, car vous êtes cent fois plus heureux[1].

CARION.

Mais ne craignez-vous point la tache de transfuge[2]?

MERCURE.

Tout climat est patrie, quand on s'y trouve bien[3].

CARION.

J'y consens; mais à quoi serez-vous bon?

MERCURE, par allusion à tous ses noms, et ici à son nom de portier.

Faites-moi votre portier.

CARION.

Nous n'avons pas besoin d'homme à détours[4].

MERCURE, par allusion à son nom de marchand.

Faites-moi votre marchand de vin.

[1] Allusion au proverbe, plus heureux que les dieux.

[2] Comme Alcibiade et plusieurs autres Athéniens avant et après lui.

[3] Les banissemens ou les fuites volontaires donnèrent lieu à cette sentence.

[4] Jeu de mots sur portier, et homme à détours.

CARION.

Puisque nous avons de l'or, qu'avons-nous affaire de cabaretier pour vendre notre vin?

MERCURE, par allusion à un autre de ses noms, qui signifie dieu des fourbes et des voleurs.

N'avez-vous pas besoin d'un homme adroit, d'un *fac totum?*

CARION.

Nous ne voulons que des gens de bien.

MERCURE, par allusion à son emploi de guide dans les carrefours.

Ne vous faut-il pas du moins un guide?

CARION.

Bon, un guide! Belle nécessité depuis que Plutus voit clair [1]!

MERCURE, par allusion à un de ses noms qui marquait son intendance sur la musique, les spectacles, et les exercices du corps.

Je serai donc l'intendant des jeux. Il n'y a pas

[1] Les Lacédémoniens avaient toujours été les chefs de la Grèce, et ils commandaient les armées dans les guerres communes aux Grecs. Athènes, devenue puissante, leur disputa cette prééminence par son crédit et ses richesses dans la guerre des Perses. Lacédémone reprit le dessus à la fin de la guerre du Péloponnèse; mais Athènes se tira peu-à-peu d'esclavage par la guerre Corinthienne. L'allusion que fait Aristophane à cette prééminence de Lacédémone est très-fine. M. Paulmier est le premier, que je sache, et peut-être le seul, qui y ait fait attention. Cela signifie: nous n'avons plus besoin de dépendre d'aucun autre État grec, depuis que nous sommes riches.

de réplique. Est-il rien en effet de plus convenable à Plutus que des spectacles, des jeux, des fêtes galantes [1]?

CARION.

Pour le coup, il a raison : il n'y a pas le mot à dire. Qu'on est heureux d'avoir plusieurs surnoms! Il trouve par-là le secret de vivre. Je ne m'étonne plus que nos juges tirent au sort à plusieurs tribunaux pour ne pas manquer de causes [2].

MERCURE.

Je n'ai donc qu'à entrer.

CARION.

A la bonne heure; mais allez au puits laver les entrailles des victimes pour essayer un peu vos talens. (C'est le comble du ridicule pour les gens à prétendus talens qui se jettent à la tête des riches.)

La scène suivante est à peu près faite sur le même modèle. Si Mercure et les dieux meurent

[1] Le texte parle des combats de musique ou de poésie, ou des jeux tels qu'on les pratiquait chez les Grecs. Madame Dacier, après Charles Girard, a très-bien développé ces allusions qu'il avait ébauchées.

[2] On tirait les juges au sort des lettres de l'alphabet, et ceux qu'Aristophane drape, tiraient à plusieurs tribunaux pour attraper d'un côté ce qu'ils manquaient de l'autre, comme on fait aux loteries. Aristophane s'est déjà moqué de cette loterie de juges dans *les Harangueuses*.

de faim depuis la guérison de Plutus, on peut juger que le sacrificateur de Jupiter n'est pas mieux dans ses affaires. Il vient lui-même se ranger sous les drapeaux de Plutus, et déclarer à Carion la triste extrémité où le réduit la cessation des sacrifices. Depuis que tout le monde est riche, personne n'offre de victimes à Jupiter, pas un marchand au retour du négoce, pas un plaideur à l'issue d'un procès gagné; et, par conséquent, plus de festins pour le sacrificateur. Le temple est désert et même profané par l'insolence des passans. Le prêtre déclare donc qu'il prend le parti de remercier Jupiter, et de passer au service de Plutus. Carion le console, en lui disant que Plutus est le vrai Jupiter libérateur, et qu'en mettant l'un à la place de l'autre, les choses iront leur train à son égard. Il ajoute que le dessein en est pris, qu'on va placer Plutus derrière le temple de Minerve pour garder le trésor d'Athènes. C'est une allusion, dit Meursius [1], à la statue de Plutus *clairvoyant* qui était sur la citadelle d'Athènes, dans le fort, derrière le temple de Minerve où l'on cachait les trésors publics.

Carion, pour montrer qu'il dit vrai, donne au sacrificateur un flambleau pour précéder Plutus qu'on va transporter au temple. La vieille, dont

[1] Meurs. *Cécrop.* c. 27.

on a parlé, sort à la suite de Plutus (troisième et dernière scène fort courte). Carion donne à cette femme son emploi dans la cérémonie de la dédicace, à savoir : de porter sur sa tête un vase rempli de légumes cuits, en l'honneur du nouveau dieu, suivant l'usage des dédicaces de statues nouvelles. La vieille était extrêmement parée, mais dans un autre dessein ; ce que le valet tourne en ridicule par ce mot : « Elle est tout le contraire » des vases qu'on met sur le feu : le blanc, ou » l'écume, y est au-dessus, ici c'est au-dessous. » Il en veut aux cheveux blancs de cette femme qui porte un vase sur sa tête[1].

Le chœur, n'ayant plus rien à faire, est d'avis de suivre la cérémonie en chantant ; et c'est là tout le cinquième acte, qui ne consiste qu'en ces trois courtes scènes. On sent assez qu'Aristophane, qui veut, en cette pièce, blâmer l'avarice des Athéniens dévoués à Plutus comme à leur unique divinité, ne paraît impie que pour mettre en plein jour leur propre impiété.

[1] C'est le sens que donne Plutarque à ce passage, et il y a de plus une équivoque sur le mot grec qui signifie écume et vieille.

PERSONNAGES.

CHRÉMYLE.
CARION, valet de Chrémyle.
PLUTUS.
CHOEUR DE VILLAGEOIS.
BLEPSIDÈME, ami de Chrémyle.
LA PAUVRETÉ.
LE FEMME DE CHRÉMYLE.
UN HOMME DE BIEN.
UN SYCOPHANTE.
UN JEUNE HOMME.
UNE VIEILLE.
MERCURE.
LE PRÊTRE DE JUPITER.
QUELQUES PERSONNAGES MUETS.

La scène est à Athènes, devant la maison de Chrémyle.

PLUTUS[1],

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARION, CHRÉMYLE, PLUTUS.

CARION, à part.

PAR Jupiter et par tous les dieux, c'est un fâcheux métier, que de servir un fou! Si on lui donne de bons conseils et qu'il n'ait pas dans la tête de les suivre, il faut que le valet en souffre; car quoique je sois né maître de ce corps, le sort en laisse la disposition, non pas à moi, mais à celui qui m'achète. C'est comme je le dis. Mais, que j'ai de sujet de me plaindre d'Apollon, avec son beau trépied d'or! Mon maître ayant été consulter ce dieu, qui est, à ce qu'on dit, fort bon devin et grand doc-

[1] Je ferai pour le *Plutus* comme pour *les Nuées* : je mettrai à contribution la traduction de mademoiselle Le Fèvre, Voyez tom. XII, p. 342.

teur en médecine, en est revenu beaucoup plus fou qu'il n'était; de sorte que, présentement, il se laisse conduire à un aveugle, et fait justement tout le contraire de ce qu'il faudrait; car il me semble que c'est à nous, qui voyons clair, de conduire les aveugles : et mon maître le suit, et me contraint d'en faire autant, sans qu'il me dise le moindre mot. Mais enfin, mon maître, il n'y a plus moyen que je me taise, si vous ne me dites pourquoi il faut que nous suivions cet homme, et je m'en vais vous faire enrager; car je crois que vous ne voudriez pas me battre, au moins pendant que j'aurai cette couronne sur la tête [1].

CHRÉMYLE.

Mais, par Jupiter, je te l'ôterai, si tu me fâches, et tu ne t'en sentiras qu'un peu plus.

CARION.

Bagatelles! Je ne vous laisserai pas en repos que vous ne m'ayez dit quel est cet homme.

[1] « Lorsqu'on allait dans les temples, pour affaire de conséquence, on portait ordinairement des couronnes, et les » maîtres n'avaient, en cela, aucun avantage sur leurs valets. » Si l'on demande la raison de cette coutume, je répondrai: » qu'apparemment les anciens en usaient ainsi pour faire entendre » que tout le monde est égal dans les temples, et qu'il n'y a point » de distinction de personne devant Dieu, qui n'est pas moins le » père des esclaves que des hommes libres. Pendant que les » valets avaient cette couronne sur la tête, les maîtres n'osaient » ni les battre, ni les gronder, et c'est pourquoi Carion parle ici » avec tant de hardiesse. » Mlle. Le Fèvre.

C'est par pur intérêt pour vous, que je vous le demande.

CHRÉMYLE.

Oh! çà, je ne veux pas te le celer davantage; car je vois bien que, de tous mes domestiques, tu es le plus discret et le plus..... rusé. Tant que j'ai été pieux et honnête, la fortune m'a mal mené et j'étais gueux.

CARION.

Je sais cela.

CHRÉMYLE.

J'ai vu enrichir les sacriléges, les rheteurs, les délateurs, en un mot, tous les scélérats.

CARION.

Cela est vrai.

CHRÉMYLE.

Enfin, je suis allé à l'oracle, bien convaincu que toutes les provisions d'un pauvre homme comme moi, étaient à peu près épuisées [1]; mais

[1] Métaphore, remarque Suidas, tirée des personnes qui ont épuisé les flèches de leur carquois. C'est le propos des vieillards, pour exprimer qu'ils n'ont plus long-temps à vivre. Horace présente la même métaphore. Ode. IV, V. 16.

Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa?

Resserrés dans un court espace de jours, pourquoi voulons-» nous sans cesse nous élancer au-delà, par une multitude infinie » de vastes projets? » Voyez la note du P. Sanadon sur ce vers. Il y fait un rapprochement intéressant.

je voulais savoir si le fils unique que j'ai, doit changer de mœurs, et devenir fourbe, injuste, scélérat, tout cela me paraissant contribuer au bonheur.

CARION.

Que vous a donc répondu ce dieu, du milieu de ses couronnes [1]?

CHRÉMYLE.

Écoute; il m'a répondu ceci fort clairement: il m'a dit d'aborder, au sortir de chez lui, le premier que je rencontrerais, de ne le pas quitter un moment, et de lui persuader de me suivre chez moi.

CARION.

Quel est donc le premier que vous avez rencontré?

CHRÉMYLE.

Celui-ci.

CARION.

O le plus gauche des hommes, vous n'entendez pas mieux que cela l'esprit de l'oracle, qui

[1] Lucrèce dit la même chose, liv. I, v. 740:

Ex adyto tanquam cordis responsa dedêre
Sanctiùs, et multò certâ ratione magis, quàm
Pythia, quæ tripode ex Phœbi lauroque profatur.

Voyez, au sujet du trépied et des couronnes qui étaient près de l'oracle, Ezech. Spanheim. *observationes in Callimachi. Hym. Del.* v. 90.

vous dit fort intelligiblement d'élever votre fils à la mode de son pays !

CHRÉMYLE.

Qui te fait croire cela?

CARION.

Mais un aveugle verrait, à ne pas s'y tromper, qu'on ne gagne rien aujourd'hui à être honnête homme.

CHRÉMYLE.

Non, il n'est pas possible : l'oracle n'a pas trait à cela, mais bien à quelque chose de plus relevé ; et si cet homme veut nous apprendre qui il est, et pourquoi il vient ici avec nous, nous entendrons peut-être la pensée d'Apollon.

CARION.

Holà! toi, dis-nous premièrement qui tu es, avant que j'en vienne à des suites.... Oui, dis-le, et tout-à-l'heure.

PLUTUS.

Je te dis qu'il t'en cuira.

CARION.

Vous entendez ; quel est cet homme?

CHRÉMYLE.

C'est à toi qu'il parle, et non pas à moi, car tu l'interroges grossièrement et d'une manière trop dure ; mais enfin, mon ami, si vous cherchez un homme de bien, dites-le-moi.

PLUTUS.

Et moi, je te dis de te déplorer.

CARION.

Embrassez donc ce monsieur, ce bel oiseau d'Apollon.

CHRÉMYLE.

Par Cérès, je ferai que tu ne riras pas longtemps.

CARION.

Car, si tu ne le dis tout présentement, je te mal mènerai, méchante bête.

PLUTUS.

Eh! mes amis, passez votre chemin.

CHRÉMYLE.

Point du tout.

CARION.

Rien de mieux, mon maître, que ce que je me propose. Oui, je perdrai impitoyablement ce drôle-là. Je vais le mener sur le bord de quelque précipice, je le laisserai là et m'en reviendrai, afin qu'il tombe dedans et qu'il se rompe le col.

CHRÉMYLE.

Allons, prends-le vite.

PLUTUS.

Hé! non, non.

CARION.

Parleras-tu donc?

PLUTUS.

Mais je suis sûr que lorsque vous saurez qui je suis, vous me ferez du mal, et que vous ne me laisserez point aller.

CHRÉMYLE.

Nous, de par tous les dieux? Mais cela ne dépend que de toi.

PLUTUS.

Laissez-moi donc dès à présent.

CHRÉMYLE.

Eh bien! nous te laissons.

PLUTUS.

Écoutez maintenant; car je vois bien qu'il faut que je vous dise ce que j'avais résolu de vous cacher : je suis Plutus.

CHRÉMYLE.

O le plus scélérat de tous les hommes! Tu serais Plutus, et tu nous l'aurais caché?

CARION.

Toi, Plutus, bâti comme te voilà?

CHRÉMYLE.

O Phébus! Apollon! ô grands dieux! ô toutes les divinités ensemble! ô Jupiter! Quoi, tu serais effectivement Plutus?

PLUTUS.

Oui.

CHRÉMYLE.

Lui-même?

PLUTUS.

Lui, en personne [1].

CHRÉMYLE.

Eh! d'où sorts-tu donc si mal vêtu?

PLUTUS.

Je viens de chez Patrocle, qui ne s'est jamais baigné depuis qu'il est au monde.

CHRÉMYLE.

Mais, je te prie, d'où te vient le mal que tu as aux yeux?

[1] Plaute a quelque chose de semblable, in *Trinum.* IV, 2, 145.

CHARMIDES.

Is enim vero sum.

SYCOPHANTA.

Ain'tu tandem, is ipsus ne es?

CHARMIDES.

aio.

SYCOPHANTA.

Ipsus es?

CHARMIDES.

Ipsus, inquam, Charmides sum.

SYCOPHANTA.

Ergo ipsus ne es?

CHARMIDES.

Ipsissumus.

PLUTUS.

C'est un présent que m'a fait Jupiter, jaloux du bonheur des hommes; car, lorsque j'étais fort jeune, je le menaçai de n'aller que chez les gens de bien, et il me rendit aveugle afin que je ne pusse plus les reconnaître, tant il porte d'envie à tous ceux qui ont de la vertu!

CHRÉMYLE.

Ce n'est pourtant que par les gens vertueux et honnêtes qu'il est honoré.

PLUTUS.

J'en conviens.

CHRÉMYLE.

Or çà, voyons donc : si tu recouvrais la vue comme ci-devant, fuirais-tu encore les méchans?

PLUTUS.

Assurément.

CHRÉMYLE.

Irais-tu chez les gens de bien?

PLUTUS.

Sans doute; car il y a long-temps que je n'en ai vu.

CHRÉMYLE.

Ce n'est pas merveilleux, puisque avec de bons yeux, je n'en vois pas un.

PLUTUS.

Laissez-moi donc présentement, car vous savez tout ce qui me regarde.

CHRÉMYLE.

Oh! par Jupiter, nous te retiendrons bien plus fortement.

PLUTUS.

Ne vous ai-je pas dit que vous me feriez de la peine?

CHRÉMYLE.

Mais, je t'en conjure, laisse-toi persuader, et ne me quitte point. Tu auras beau chercher, tu ne trouveras pas un si honnête homme que moi. Non, par Jupiter, il n'y en a pas un assurément, et je suis l'unique.

PLUTUS.

Tous disent la même chose; mais, quand une fois ils me possèdent et qu'ils sont riches, ils deviennent tout-à-fait méchans.

CHRÉMYLE.

Cela est vrai; mais pourtant tous les hommes ne sont pas méchans.

PLUTUS.

Tous sans exception.

CARION.

Tu, paieras celui-là.

CHRÉMYLE.

Mais afin que tu saches tous les avantages que tu auras si tu demeures avec nous, écoute; je

crois assurément, qu'avec l'assistance du Ciel, je te guérirai de cette cécité, et que je te ferai recouvrer la vue.

PLUTUS.

Ne faites rien de cela, je ne veux pas recouvrer la vue.

CHRÉMYLE.

Que dis-tu là?

CARION.

Voilà un homme qui est né pour être malheureux!

PLUTUS.

Jupiter, je le sais assez, connaissant toutes les méchancetés de ces drôles-ci, me perdrait sans ressource.

CHRÉMYLE.

Est-ce qu'il ne te fait pas déjà assez de mal de te laisser marcher ainsi à tâtons sans savoir où tu vas?

PLUTUS.

Je ne sais, mais je l'appréhende terriblement.

CHRÉMYLE.

Cela est-il possible! O le plus poltron de tous les dieux! Eh! crois-tu que tout l'empire de Jupiter et tous ses tonnerres valussent seulement un triobole, si tu avais l'usage de tes yeux pour un moment?

PLUTUS.

Ah! méchant, ne dis pas cela.

CHRÉMYLE.

Donne-toi patience; car je vais te prouver que tu es beaucoup plus puissant que Jupiter.

PLUTUS.

A moi, dis-tu?

CHRÉMYLE.

J'en jure par le Ciel: et d'abord, qui est-ce qui fait que Jupiter règne sur les autres dieux?

CARION.

C'est l'argent, car il en a beaucoup.

CHRÉMYLE.

Et qui lui donne cet argent?

CARION.

Celui-ci.

CHRÉMYLE.

Et qui fait que les hommes lui sacrifient? N'est-ce pas aussi Plutus?

CARION.

Oui sans doute, car les hommes ne font des sacrifices à Jupiter que pour le prier de les enrichir.

CHRÉMYLE.

C'est donc Plutus qui est cause de tous les sa-

crifices, et, s'il voulait ils cesseraient, tous dans un moment.

PLUTUS.

Comment cela?

CHRÉMYLE.

Parce que, si tu voulais, il n'y aurait pas un homme qui lui sacrifiât désormais ni bœuf, ni brebis, ni qui lui offrît la moindre chose, pas un gâteau.

PLUTUS.

Comment donc?

CHRÉMYLE.

Comment donc? Eh! parce que personne n'aurait d'argent pour en acheter, si tu n'en donnais; de sorte que, si Jupiter s'avisait de te chagriner, tu pourrais, toi seul, détruire toute sa puissance.

PLUTUS.

Que dis-tu là? C'est moi qui suis cause qu'on lui sacrifie?

CHRÉMYLE.

Oui, te dis-je : et bien plus, c'est que parmi les hommes, il n'y a rien de beau et d'agréable que par toi, et aujourd'hui les richesses font tout.

CARION.

Moi, par exemple, je suis esclave à cause d'un peu d'argent que mon maître a donné pour moi, et parce que je ne suis pas riche.

CHRÉMYLE.

Et ne dit-on pas que si un homme sans fortune, va chez les courtisanes de Corinthe, elles ne l'écoutent pas seulement; mais que, si c'est un riche, il n'y a point de caresses qu'elles ne lui fassent [1]?

CARION.

Tous les jeunes gens en font autant, non pour les beaux yeux de leurs amis, mais pour leur argent.

CHRÉMYLE.

Oui, les coquins, et non pas les gens d'honneur; car les gens d'honneur ne prennent point d'argent.

CARION.

Quoi donc?

CHRÉMYLE.

Oh! l'un demande un beau cheval, l'autre des chiens de chasse.

CARION.

C'est sans doute qu'ils ont honte de demander de l'argent, et ils demandent autre chose pour mieux couvrir leur infamie.

CHRÉMYLE.

C'est toi qui es cause que les hommes ont in-

[1] C'est de là qu'est venu le proverbe si connu : Tout le monde ne peut pas aller à Corinthe.

venté toutes sortes de métiers, de ruses et de fourberies; l'un, assis dans sa boutique détaille le cuir.

CARION.

L'autre est serrurier, l'autre menuisier.

CHRÉMYLE.

Et l'autre s'occupe à fondre l'or qu'il a reçu de toi.

CARION.

Celui-là, morbleu, vole sur les grands chemins, celui-ci perce les murs.

CHRÉMYLE.

L'un est foulon.

CARION.

L'autre lave des laines.

CHRÉMYLE.

Ici, on tanne des cuirs; là, on vend des ognons.

CARION.

Et, à cause de toi, un pauvre diable surpris en adultère, est épilé.

PLUTUS.

Que je suis malheureux d'avoir ignoré cela si long-temps!

CARION.

N'est-ce pas toi qui donnes tant d'orgueil au grand roi?

CHRÉMYLE.

N'est-ce pas pour l'amour de toi que les Athéniens s'assemblent si souvent?

CARION.

Eh! quoi, les trirèmes, ne les équipes-tu pas? Dis-moi?

CHRÉMYLE.

N'est-ce pas lui qui paie les troupes étrangères que nous entretenons à Corinthe [1]?

CARION.

N'est-ce pas à cause de lui que Pamphile est si affligé?

CHRÉMYLE.

Et que Bélonopole a tant de chagrin du malheur de Pamphile?

CARION.

N'est-ce pas lui qui fait qu'Agyrrius se met si fort à son aise?

CHRÉMYLE.

N'est-ce pas à cause de toi que Philepsius récite des fables?

[1] Aristophane, observe très-bien Girardi, fait ici, aux Athéniens, un reproche qui leur a été fait, en plus d'une occasion, par Démosthène. Les Athéniens étaient devenus lâches, timides et paresseux; au lieu d'aller à la guerre, ils y entretenaient des armées foudroyées, qui leur coûtaient fort cher. C'est ce qu'Aristophane blâme ici très-ingénieusement.

CARION.

N'est-ce pas toi qui es cause qu'on envoie du secours aux Égyptiens?

CHRÉMYLE.

Laïs n'aime-t-elle pas Philonide pour l'amour de toi?

CARION.

Et la tour de Timothée?....

CHRÉMYLE.

Puisse-t-elle tomber sur toi! (*A Plutus*) Enfin, tout ce que l'on fait, n'est-ce pas à cause de toi? Tu es seul la cause de tous les maux et de tous les biens : sache bien qu'il en est ainsi.

CARION.

Et, à la guerre, la balance penche toujours en faveur de ceux sur qui tu te reposes [1]?

PLUTUS.

Quoi, moi seul je pourrais faire toutes ces choses?

CHRÉMYLE.

Et bien d'autres encore, aussi personne ne s'est jamais lassé de toi. On se lasse de tout le reste; d'amour [2].....

[1] La même idée se trouve dans Démosthène, qui dit quelque part : Sans argent, à la guerre, on ne peut rien entreprendre de tout ce qu'il faut faire.

[2] Cette idée se trouve dans Homère, *Iliad.* V, 636.

CARION.

De pain.

CHRÉMYLE.

De belles-lettres.

CARION.

De friandises.

CHRÉMYLE.

De gloire.

CARION.

De gâteaux.

CHRÉMYLE.

De bravoure.

CARION.

De figues.

CHRÉMYLE.

D'ambition.

CARION.

De bouillie.

CHRÉMYLE.

De commandement.

CARION.

De lentilles.

CHRÉMYLE.

Mais de toi, jamais personne ne s'en est lassé; et si quelqu'un a treize talens, il desire d'en avoir seize. S'il arrive qu'il ait les seize, il en souhaite aussitôt quarante, sans quoi il assure que la vie lui est insupportable.

PLUTUS.

En vérité, il me semble que vous me dites là de elles choses : il n'y en a qu'une seule qui me racasse.

CHRÉMYLE.

Et quelle? Dis-la-moi.

PLUTUS.

Je crains fort de n'avoir jamais ce pouvoir dont vous me parlez.

CHRÉMYLE.

Eh! bon dieu, c'est bien justement ce que tout le monde dit qu'il n'y a personne de si peureux, que Plutus.

PLUTUS.

Je ne le suis point, et c'est un voleur qui me calomnia de la sorte autrefois, parce qu'un jour, étant entré dans une maison, et y ayant trouvé toutes choses fort bien enfermées sous la clef, il ne put rien emporter : depuis cela, il a appelé *peur*, ma prévoyance.

CHRÉMYLE.

Oh! çà, ne te mets donc point en peine ; car, si tu es homme à t'aider de ton côté, je ferai assurément que tu auras la vue plus perçante que Lyncée.

PLUTUS.

Et comment pourrais-tu faire cela, toi qui n'es qu'un homme?

CHRÉMYLE.

Je conçois quelque bonne espérance de certaines choses qu'Apollon m'a dites, en agitant son laurier [1].

PLUTUS.

Est-ce qu'Apollon est du secret?

CHRÉMYLE.

Oui, je te dis.

PLUTUS.

Prenez garde!

CHRÉMYLE.

N'aie point de peur; car, afin que tu le saches, je prétends moi-même en venir à bout quand j'en devrais mourir.

CARION.

Et moi, je prétends aussi être de la partie.

CHRÉMYLE.

Oh! il y aura bien d'autres gens disposés à nous aider, qui, étant pleins de probité, n'ont pas de quoi vivre.

PLUTUS.

Papaï, tu me parles là d'un pauvre secours!

[1] Virgile, *Æneid.* III, 89.

Da, pater, augurium, atque animis illabere nostris.
Vix ea fatus eram: tremere omnia visa repente,
Liminaque, laurusque dei: totusque moveri
Mons circum, et mugire adytis cortina reclusis.

CHRÉMYLE.

Point du tout, si, une fois, ils sont riches. Mais, Carion, cours tant que tu pourras.

CARION.

Pourquoi faire? Dites-le-moi, s'il vous plaît.

CHRÉMYLE.

Va vite appeler tous mes confrères les laboureurs: tu les trouveras sans doute dans les champs, se donnant bien du mal; dis-leur qu'ils viennent tous ici, afin qu'ils partagent avec nous les largesses de Plutus.

CARION.

Je m'y en vais tout présentement; mais qui portera ce morceau de viande au logis?

CHRÉMYLE.

J'en aurai soin; hâte-toi de m'obéir.

SCÈNE II.

PLUTUS, CHRÉMYLE.

CHRÉMYLE.

Et toi, ô de tous les immortels le plus puissant, grand Plutus, entre avec moi ici dans cette maison; car c'est celle qu'il faut que tu remplisses aujourd'hui de toutes sortes de biens, justement ou injustement.

PLUTUS.

Mais en vérité, il me fâche d'entrer dans une maison étrangère : jamais il ne m'y est arrivé rien de bon ; car, si j'entre chez quelque avare, d'abord il fait une fosse très-profonde dans la terre et il m'y cache ; et, si quelque honnête homme de ses amis vient le prier de lui prêter quelque peu d'argent, il jure qu'il ne m'a vu de sa vie. Si, d'un autre côté, je tombe entre les mains de quelque extravagant débauché, il m'expose en proie à ses demoiselles et me joue au premier coup de dez : de sorte qu'en fort peu de temps l'on me met tout nu à la porte.

CHRÉMYLE.

C'est que jamais tu n'as rencontré personne qui sache tenir le milieu comme moi ; mais il n'y a point d'homme au monde qui aime plus à épargner que moi, et à dépenser aussi quand il le faut. Mais entrons chez nous; car je veux que ma femme et mon fils te voyent, mon fils unique, qu'après toi j'aime plus que tout ce qu'il y a au monde.

PLUTUS.

Je le crois.

CHRÉMYLE.

Car, pourquoi ne te dirait-on pas la vérité?

SCÈNE III.

CARION, CHOEUR DE VILLAGEOIS.

CARION.

Mes amis et mes compatriotes, qui êtes endurcis au travail, et qui jusqu'à présent n'avez mangé que de l'ail avec mon maître, venez, hâtez-vous, accourez, il n'y a pas un moment à perdre, l'affaire est au point où vous pouvez nous être d'un grand secours.

LE CHOEUR.

Ne vois-tu pas que nous marchons le plus vite qu'il est possible à des hommes à qui l'âge et le travail ont déjà ôté les forces? Tu crois sans doute que nous devons courir avant que de savoir pourquoi ton maître nous demande.

CARION.

Ne vous l'ai-je donc pas déjà dit? Vous avez l'ouïe dure. Mon maître vous mande donc que vous allez tous changer la vie dure et misérable que vous menez, et que vous vivrez d'une manière douce et agréable.

LE CHOEUR.

Que veut dire cela? D'où vient qu'il nous mande ces choses?

CARION.

Il a tantôt amené un certain vieillard, sale, bossu, misérable, ridé, chauve, édenté, et qui, je crois, les dieux me pardonnent, n'a plus traces d'homme.

LE CHOEUR.

O nouvelle toute d'or que tu nous dis là ! Conte-nous donc encore; car tu nous fais entendre qu'il a des monceaux d'or [1].

CARION.

Ou bien, tout l'amas des infirmités de la vieillesse.

LE CHOEUR.

Crois-tu donc que j'aurai un bâton à la main, et que tu t'en iras sans être frotté, si tu t'es moqué de nous?

[1] Plaute a une description toute semblable, *Marcat.* act. III, cèn. IV, V, 52 :

CHARIMUS.

At saltem hominis faciem exquireres?

EUTYCHUS.

Feci.

CHARIMUS.

Quâ formâ esse aiebant?

EUTYCHUS.

Ego dicam tibi :
Canum, varum, ventriosum, bucculentum, breviculum,
Subnigris oculis, oblongis malis, pansam aliquantulum.

CHARIMUS.

Non hominem mihi, sed thesaurum nescio quem memoras mali.

CARION.

Croyez-vous donc, tout de bon, que je sois naturellement méchant, et pensez-vous que je ne puisse jamais rien dire de bon?

LE CHOEUR.

Quel air sérieux prend ce pendard! Il me semble déjà t'entendre crier iou, iou, tant tu me parais avoir besoin que tes pieds soient étreints et serrés avec le chœnix.

CARION.

Puisque vous avez tiré au sort pour aller juger au tombeau : que ne partez-vous? *car on* vous donne le signal [1].

LE CHOEUR.

Le diable t'emporte; que tu es importun et que

[1] Ceci fait allusion à la manière dont s'élisaient, tous les ans, les juges de la cour des dix à Athènes. Un homme de chaque tribu, choisi exprès, tirait un billet parmi plusieurs marqués chacun d'une lettre de l'alphabet, pour déterminer, suivant le rang des lettres, le rang des juges. Voilà pourquoi Carion dit : Puisque vous avez tiré au sort pour aller juger; mais il ajoute méchamment, au tombeau, et non pas à la cour des dix. Aussitôt l'élection faite, une espèce d'huissier, qu'Aristophane désigne ici sous le nom de Charon, donnait une baguette à chaque élu, en signe de sa dignité. Et Carion dit qu'ils ont reçu, non pas une baguette, mais un signal (jeu de mots), de la part de Charon. Au reste, Mlle Le Fèvre a très-agréablement rendu cette équivoque en notre langue, en substituant *Caron* à Charon, ce qui fait un jeu de mots non moins agréable que celui qui est dans le grec. J'ai cru, en conséquence, devoir la conserver dans cette traduction.

tu as l'esprit malin, de prendre plaisir à nous jouer de la sorte, et de ne vouloir pas nous dire ce que nous veut ton maître! Cependant, quoique nous soyons accablés d'affaires, et que nous n'ayons pas un seul moment de loisir, nous sommes accourus en grande hâte, et nous avons laissé une infinité de beaux ognons.

CARION.

Mais, je ne veux plus vous le celer : c'est, mes amis, que mon maître a amené chez nous le dieu Plutus qui va tous vous enrichir.

LE CHOEUR.

Est-il bien possible que nous allions devenir riches?

CARION.

Et, morbleu, même des Midas, si vous en prenez les oreilles d'âne.

LE CHOEUR.

Que j'ai de joie, que je suis ravi, et que je vais danser d'une grande force, si ce que tu dis est véritable!

CARION.

Mais moi, je veux, *Threttanelo*, imiter le Cyclope, me mettre à votre tête, et vous mener ainsi à coups de pied dans le derrière. Allons donc, mes enfans, haussez le ton, faites retentir en bêlant, des voix semblables à celles des brebis

et des boucs infects, et suivez-moi, pleins d'ardeur, comme cet animal lascif en étalant les mêmes goûts[1].

LE CHOEUR.

Eh bien! nous aussi, *Threttanelo*, de notre

[1] Tout ceci est parodié du *Cyclope* de Philoxène. Ce poëte musicien, dont parle Plutarque dans son Dialogue sur la musique, XIX, et XLV, fut envoyé aux carrières par Denys le tyran, pour avoir lié un commerce trop particulier avec Galatée, fameuse joueuse de flûte. C'est là qu'il composa son *Cyclope*. Denys y jouait le rôle de Polyphème, la musicienne le rôle de Galatée, et le poëte celui d'Ulysse. Il représentait le Cyclope avec une cithare à la main, suivi d'un valet, qui lui donnait le ton de cet instrument, en lui chantant plusieurs fois θρεττανελό. Ce mot, dit M. Burette, (Mémoires de l'Acad. des Bell.-Let., tom. XIII, p. 204), imitait l'harmonie de l'un des deux tétracordes, dont la cithare était formée, comme en français drelin, drelin, imite le son d'une sonnette. Il paraît constant que Plutarque veut parler de cet endroit-ci d'Aristophane, lorsqu'il dit (chap. XIV) : « Le poëte comique, Aristophane, fait aussi » mention de Philoxène, et assure que ce musicien avait fait » entrer l'usage des chansons dans les danses qui se font en rond; » sur quoi la musique s'exprime ainsi : C'est lui, qui, me » rendant plus lâche, plus molle et plus flexible qu'un chou, » m'a entièrement remplie de fredons discordans, trop aigus, » et qui n'ont rien que de profane et de licentieux. » Rien ne convient mieux au Philoxène, dont parle ici Aristophane, que ce qu'en dit là Plutarque : et quoique le nom de ce poëte obscène ne soit pas dans cet endroit de *Plutus*, on ne peut s'empêcher de l'y mettre, d'après le nom de la pièce de Philoxène, d'après le caractère de ses personnages, et surtout d'après la grossière licence de l'expression avec laquelle Aristophane peint les jeux de cet amant de Galatée. Voyez les scholiastes et Suidas au mot θρεττανελό.

côté en bêlant comme des brebis, nous chercherons le Cyclope, et s'il arrive par bonheur que nous trouvions ce monstre dégoûtant, cuvant son vin, endormi au milieu de son troupeau, et près du sac d'herbes dont il a fait provision pour sa nourriture, nous prendrons un grand bâton brûlé par le bout, et nous lui crèverons l'œil.

CARION.

Et moi, j'imiterai Circé, qui par la vertu de ses poisons changea, à Corinthe, les compagnons de Philonide en pourceaux, et qui les força de manger la pâte qu'elle leur faisait elle-même avec certaine chose que les cochons ne haïssent pas [1]. Allons donc, mes petits cochons, suivez votre mère, abandonnez-vous au plaisir.

LE CHOEUR.

Mais nous, nous prendrons cette Circé avec toutes les vilaines drogues dont elle ensorcelle les gens, et dont elle les barbouille; nous la prendrons, dans l'excès de notre joie, pour imiter le fils de Laërte, par l'endroit sensible, et nous lui frotterons le nez, comme à un bouc, de ce qu'elle fait manger aux autres [2]; après cela, en faisant la

[1] Parodie de l'aventure des compagnons d'Ulysse dans l'isle de Circé.

[2] Allusion à la manière dont Ulysse se vengea des outrages de Mélanthius, *Odyss*. X.

petite bouche comme Aristyllus, tu diras : Mes petits cochons, suivez votre mère [1].

CARION.

Enfin, trève de railleries, allons, chantez sur un autre ton : et moi, je veux prendre, à l'insu de mon maître, un peu de pain et de viande, et quand je serai bien repu, je ferai ensuite ce qu'il faut faire.

(Les vers du chœur sont perdus.)

[1] Proverbe qui se disait de ceux qui s'abandonnaient à la débauche et à l'impureté.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRÉMYLE, LE CHOEUR.

CHRÉMYLE.

Mes compatriotes, ce n'est plus du bel usage de dire : Je vous donne le bonjour; je vous dis donc que je vous embrasse et que je vous remercie [1] de la promptitude avec laquelle vous êtes venus, et du bon ordre où je vous vois. Faites, je vous conjure, que vous ayez le même empressement à me donner du secours dans la suite, et que vous m'aidiez à garder ce véritable dieu.

LE CHOEUR.

Rassurez-vous : vous croirez voir en nous le courage du dieu Mars; car ce serait une chose bien étrange que, dans nos assemblées, nous disputassions tout un jour pour trois oboles, et que, sans rien dire, nous cédassions Plutus à quelqu'un.

[1] Aristophane tombe ici sur le ridicule des gens enrichis; ils traitent de vieux usages, tout ce qu'ils faisaient dans leur premier état.

CHRÉMYLE.

Mais, je vois Blepsidème qui vient ici. Il a assurément appris quelque chose de notre affaire; il marche avec trop de précipitation.

SCÈNE II.

BLEPSIDÈME, LE CHOEUR, CHRÉMYLE.

BLEPSIDÈME.

Qu'est-ce donc que ceci? D'où, et comment Chrémyle aurait-il pu devenir riche tout d'un coup? quoique, par ma foi, la foule des jaseurs assis chez les barbiers [1], disent tous qu'il est devenu riche en un instant. Mais, je suis étonné que, dans son bonheur, il se souvienne de ses amis, et qu'il les envoie chercher. En vérité, il ne suit pas en cela les maximes de son pays.

CHRÉMYLE.

Au nom des dieux, Blepsidème, je ne veux rien vous cacher, je suis aujourd'hui beaucoup

[1] Les petits bourgeois romains aimaient également à s'assembler dans les boutiques des barbiers, pour y parler nouvelles :

Ex advorsum ei loco
Tonstrina erat quædam, hic solebamus fere
Plerumque eam opperiri, dum inde iret domum.
Intereà dum sedemus illic. . . . .

Terent. *Phorm.* act. I, scen. II.

plus à mon aise que je n'étais hier : il est juste que vous ayez part à ma bonne fortune, vous êtes de mes meilleurs amis.

BLEPSIDÈME.

Il est donc vrai que vous êtes devenu riche, comme tout le monde le dit?

CHRÉMYLE.

Je le serai assurément bientôt, s'il plaît à dieu : car il y a encore quelque difficulté pour cela.

BLEPSIDÈME.

Et quelle?

CHRÉMYLE.

C'est que.....

BLEPSIDÈME.

Dites vite ce que vous avez à dire.

CHRÉMYLE.

Si une fois nous venons à bout de cette affaire, nous serons heureux à jamais ; mais si nous la manquons, nous sommes perdus sans ressource.

BLEPSIDÈME.

Voilà des circonstances qui ne me plaisent nullement. Être devenu riche tout d'un coup, et avoir en même temps tant de frayeurs et tant de craintes, cela sent fort l'homme qui a fait quelque méchante action.

CHRÉMYLE.

Comment, quelque méchante action?

BLEPSIDÈME.

Parbleu, vous avez, peut-être, dérobé dans ce temple, l'or ou l'argent du dieu; et, présentement, vous vous en repentez.

CHRÉMYLE.

Oh! par Apollon le préservateur, non, parbleu.

BLEPSIDÈME.

Ne badinez point, mon ami, car je sais tout, et fort bien.

CHRÉMYLE.

N'allez pas me soupçonner de quelque noire action.

BLEPSIDÈME.

Grands dieux! comme il n'y a personne de sage! Tout le monde, sans en excepter un seul, est empressé d'amasser.

CHRÉMYLE.

Par Cérès, je crois que vous perdez l'esprit.

BLEPSIDÈME.

Voyez combien il est changé!

CHRÉMYLE.

Eh! mon brave, vous êtes fou, j'en jure par le Ciel.

BLEPSIDÈME.

Aussi, n'a-t-il pas l'air tranquille, et ses yeux égarés ne témoignent que trop qu'il a fait quelque méchant coup.

CHRÉMYLE.

Oh! je vois bien pourquoi vous dites toutes ces sottises, vous voulez que j'aie fait quelque vol, afin d'en avoir votre part.

BLEPSIDÈME.

D'en avoir ma part? De quoi?

CHRÉMYLE.

Mais l'affaire dont il s'agit, n'est pas de cette nature, c'est bien autre chose.

BLEPSIDÈME.

Est-ce que vous n'avez pas volé à la dérobée, mais de force?

CHRÉMYLE.

Vous êtes endiablé.

BLEPSIDÈME.

Mais n'avez-vous trompé personne?

CHRÉMYLE.

Non, assurément, jamais.

BLEPSIDÈME.

Grands dieux! comment faut-il donc vous prendre? Je vois bien que vous n'êtes pas homme à dire si aisément la vérité.

CHRÉMYLE.

Vous accusez les gens avant que de les entendre.

BLEPSIDÈME.

Écoutez, mon bon ami, je veux vous tirer de cette affaire à très-peu de frais, avant que le bruit s'en répande dans la ville : il ne faut qu'un peu d'argent pour fermer la bouche à tous nos orateurs.

CHRÉMYLE.

Ma foi, mon cher, je crois que vous seriez bien homme à me compter douze mines pour cette affaire, quand vous n'en auriez déboursé que trois.

BLEPSIDÈME.

Il me semble que je vois déjà un certain homme, avec sa femme et ses enfans, assis sur le marche-pied avec les branches d'olivier aux mains [1]; il ne ressemblera pas mal aux Héraclides de Pamphile [2].

CHRÉMYLE.

Tout au contraire, malheureux; car je ne vais enrichir que les gens intègres, honnêtes et bien nés.

BLEPSIDÈME.

Que dites-vous là? En avez-vous donc assez pris pour cela?

[1] C'est dans cet attirail, et avec ce cortége, que les criminels imploraient la clémence de leurs juges.

[2] Allusion au trait d'histoire peint par Pamphile, qui représentait les descendans d'Hercule implorant le secours des Athéniens contre les persécutions d'Eurystée.

CHRÉMYLE.

Ah! vos soupçons me font mourir.

BLEPSIDÈME.

A ce qu'il me semble, vous ne devez en accuser que vous-même.

CHRÉMYLE.

Et point du tout, ignorant, puisque j'ai Plutus chez moi.

BLEPSIDÈME.

Chez vous Plutus? Et quel Plutus?

CHRÉMYLE.

Le dieu, lui-même.

BLEPSIDÈME.

Et où est-il?

CHRÉMYLE.

Au logis.

BLEPSIDÈME.

Où?

CHRÉMYLE.

Chez moi.

BLEPSIDÈME.

Chez vous?

CHRÉMYLE.

Assurément.

BLEPSIDÈME.

N'irez-vous pas vous faire pendre? Plutus serait chez vous?

CHRÉMYLE.

Oui, par les dieux.

BLEPSIDÈME.

Dites-vous vrai?

CHRÉMYLE.

Très-vrai.

BLEPSIDÈME.

Jurez-en par Vesta.

CHRÉMYLE.

Oui, par Neptune.

BLEPSIDÈME.

Est-ce par le dieu de la mer que vous jurez?

CHRÉMYLE.

S'il y a quelque autre Neptune, je jure encore par lui.

BLEPSIDÈME.

Et vous ne nous en ferez point part à nous, vos meilleurs amis?

CHRÉMYLE.

Oh! les affaires n'en sont pas encore là.

BLEPSIDÈME.

Que dites-vous? Vous ne pouvez encore en faire part?

CHRÉMYLE.

Vraiment non; il faut auparavant.....

BLEPSIDÈME.

Quoi?

CHRÉMYLE.

Que nous fassions en sorte qu'il voie.....

BLEPSIDÈME.

Qui est-ce qui voie? Parlez.

CHRÉMYLE.

Que Plutus voie, comme auparavant, d'une manière ou d'une autre.

BLEPSIDÈME.

Est-il donc effectivement aveugle?

CHRÉMYLE.

Oui, par le ciel.

BLEPSIDÈME.

Je ne m'étonne donc pas qu'il ne soit jamais entré chez moi.

CHRÉMYLE.

Mais il y entrera, s'il plaît aux dieux.

BLEPSIDÈME.

Ne faudrait-il point faire venir quelque médecin?

CHRÉMYLE.

Eh! quel médecin y a-t-il ici? L'art est nul, où il n'y a point d'encouragement.

BLEPSIDÈME.

Voyons.

CHRÉMYLE.

Mais, il n'y en a point.

BLEPSIDÈME.

Je ne le crois pas non plus.

CHRÉMYLE.

Non, assurément; mais le mieux, comme j'en avais tantôt le dessein, c'est de le faire coucher dans le temple d'Esculape.

BLEPSIDÈME.

Par ma foi, c'est là le mieux. Ne différez donc pas davantage, dépêchez-vous de finir quelque chose.

CHRÉMYLE.

Je m'y en vais tout-à-l'heure.

BLEPSIDÈME.

Hâtez-vous.

CHRÉMYLE.

C'est ce que je veux faire.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA PAUVRETÉ.

LA PAUVRETÉ.

O les deux plus méchans de tous les chétifs mortels, malheureux qui avez eu l'audace d'entreprendre une action détestable, pleine d'insolence et d'impiété, où allez-vous donc? Pourquoi fuyez-vous? N'attendrez-vous pas?

CHRÉMYLE.

Oh! par Hercule!

LA PAUVRETÉ.

Je m'en vais vous perdre entièrement, méchans que vous êtes, car votre entreprise est trop hardie et trop insupportable; jamais aucun homme ni aucun dieu n'en a formé de semblable, vous êtes perdus.

CHRÉMYLE.

Qui êtes-vous donc? Vous me paraissez bien pâle.

BLEPSIDÈME.

C'est peut-être quelque furie de tragédie; car elle a les yeux égarés et pleins de fureur.

CHRÉMYLE.

Mais elle n'a point de torches.

BLEPSIDÈME.

Parbleu, il faut donc lui donner mille coups.

LA PAUVRETÉ.

Qui croyez-vous donc que je sois?

CHRÉMYLE.

Quelque cabaretière ou quelque marchande d'œufs; car autrement tu ne viendrais pas nous chanter tant d'injures, sans qu'on t'ait rien dit.

LA PAUVRETÉ.

Et n'appelez-vous donc cela rien, que de vouloir me chasser de tout le pays?

CHRÉMYLE.

Nous te laissons le précipice [1], tu peux aller te jeter dedans; mais pourquoi ne nous dis-tu pas présentement qui tu es?

LA PAUVRETÉ.

Je suis celle qui vous ferai repentir aujourd'hui de vouloir me faire entièrement déguerpir d'ici.

BLEPSIDÈME.

N'est-ce point là cette cabaretière d'ici près, qui me fait enrager tous les jours avec ses cotyles à fausses mesures?

LA PAUVRETÉ.

Je suis la Pauvreté, qui ai demeuré avec vous tant d'années.

BLEPSIDÈME.

Oh! bon dieu, ô Apollon, où peut-on s'enfuir?

CHRÉMYLE.

Holà! hé! que faites-vous là? O poltron, ô animal! Ne demeurerez-vous pas?

BLEPSIDÈME.

Non, assurément.

CHRÉMYLE.

Vous ne voulez pas demeurer? Et deux hommes fuiront devant une femme?

[1] Grec : *Barathron.*

BLEPSIDÈME.

Oui, puisque c'est la pauvreté, car il n'y a point d'animal au monde si redoutable.

CHRÉMYLE.

Demeurez, je vous prie, demeurez.

BLEPSIDÈME.

Je n'en ferai rien.

CHRÉMYLE.

Mais je vous dis que nous faisons l'action du monde la plus vilaine, de laisser ainsi Plutus tout seul, de nous enfuir de peur d'une femme, et sans nous mettre en état de la chasser.

BLEPSIDÈME.

Avec quelles armes se défendra-t-on contre cette maudite femme? Ne nous a-t-elle pas fait engager toutes nos cuirasses, tous nos boucliers?

CHRÉMYLE.

Prenez courage, je suis assuré que Plutus tout seul viendra bien à bout d'en triompher.

LA PAUVRETÉ.

Vous osez encore souffler, scélérats, qui avez été surpris dans le crime!

CHRÉMYLE.

Mais, malheureuse, pourquoi viens-tu nous injurier de la sorte, nous qui ne t'avons pas fait le moindre mal?

LA PAUVRETÉ.

Grands dieux, croyez-vous donc que ce n'est pas me faire du mal, que de vouloir faire recouvrer la vue à Plutus?

CHRÉMYLE.

Quoi? Nous te faisons du mal, quand nous faisons du bien à tous les hommes?

LA PAUVRETÉ.

Mais que vous en reviendra-t-il? Quoi?

CHRÉMYLE.

Quoi? C'est premièrement que nous te chasserons de toute la Grèce.

LA PAUVRETÉ.

Vous me chasserez? Eh! quel plus grand mal pensez-vous pouvoir faire aux hommes?

CHRÉMYLE.

Quel plus grand mal?.... De quitter le dessein que nous avons fait de te chasser.

LA PAUVRETÉ.

Oh! çà, je veux bien vous dire ici mes raisons, et j'espère vous faire voir plus clair que le jour, que c'est moi qui suis cause de tout le bien qui vous arrive, sinon, achevez ce que vous avez résolu.

CHRÉMYLE.

Maudite femme! as-tu bien l'effronterie de parler ainsi?

LA PAUVRETÉ.

Mais souffrez que je m'explique; je m'en vais vous convaincre facilement que vous faites la plus grande faute du monde de vouloir, comme vous dites, enrichir tous les gens de bien.

BLÉPSIDÈME.

O verges, ô carcans [1]; ne me prêterez-vous pas main-forte?

LA PAUVRETÉ.

Il ne faut point tant dire de hélas! ni tant criailler, avant que de savoir ce que j'ai à vous dire.

BLEPSIDÈME.

Eh! qui pourrait s'empêcher de crier iou, iou, en entendant tout ce que tu nous dis?

LA PAUVRETÉ.

Tout homme.

CHRÉMYLE.

Mais que paieras-tu, si tu ne viens à bout de ce que tu te vántes de faire?

LA PAUVRETÉ.

Tout ce que tu voudras.

BLEPSIDÈME.

L'on ne peut pas mieux dire.

LA PAUVRETÉ.

Mais il est juste aussi que si vous perdez, vous payiez la même amende.

[1] ὦ τύμπανα καὶ κύφωνες.

BLEPSIDÈME.

Trouvez-vous que vingt morts suffisent [1]?

CHRÉMYLE.

Oui, peut-être pour elle; mais pour nous, une uffit à chacun.

LA PAUVRETÉ.

Vous ne pouvez éviter de payer cette amende, car que pourriez-vous me répondre?

LE CHOEUR.

Mais, il est temps que vous travailliez à la vaincre; n'employez donc contre elle que de bonnes raisons, ne badinez point, et ne dites rien de faible.

CHRÉMYLE.

Il me semble, pour moi, que tout le monde voit manifestement qu'il est juste que les gens de bien soient heureux, et au contraire que les scélérats et les athées soient misérables. Desirant donc que les choses soient ainsi, nous avons enfin trouvé, pour en venir à bout, un moyen honnête, généreux et tout-à-fait sûr; car si Plutus recouvre la

[1] Blepsidème a tellement peur qu'une seule mort ne suffise pas pour extirper la pauvreté, qu'il demande vingt morts pour amende à payer, par celui qui perdrait, suivant la coutume des Orientaux, des Grecs, et depuis, des Romains, qui, dans leurs procès et différens, s'obligeaient, par écrit, (τίμημα ἐπιγράφειν, ou ἐπιγράψασθαι), de payer, outre le principal, une amende quelconque, au profit de celui qui gagnerait.

vue et qu'il ne marche plus à tâtons, il ira infailliblement chez les gens de bien, il ne les abandonnera point, et il fuira les méchans et les impies : de cette manière, il fera que tout le monde aura de la vertu, de la piété et des richesses. Qui peut imaginer rien de plus beau et de plus avantageux ?

BLEPSIDÈME.

Personne. Je suis de votre avis, ne l'interrogez pas davantage.

CHRÉMYLE.

A voir la manière dont les choses sont disposées ici-bas, qui ne trouvera pas que la vie est une fureur, ou plutôt une rage ? La plupart des hommes, quoique scélérats, ont des richesses immenses, que leurs crimes leur ont acquises, et beaucoup d'autres, quoique très-honnêtes gens, sont malheureux, n'ont pas de pain, et sont obligés de passer la meilleure partie de leur vie avec toi. Je conclus donc que, si Plutus peut recouvrer la vue, c'est un moyen d'arrêter ces désordres : et si cela est une fois, il en reviendra à tous les hommes un très-grand bien.

LA PAUVRETÉ.

O vous qui, de tous les hommes, êtes les plus disposés à radoter, vieux couple, compagnons de sottises et d'extravagances ; si ce que vous desirez, arrivait, vous n'y trouveriez pas votre compte ; car

Plutus voyait clair comme autrefois, il se don-
:rait à tous également, et il n'y aurait plus per-
nne qui se souciât d'apprendre les arts ni les
étiers, ni qui voulût les exercer : et cela posé,
ıi voudra être forgeron, construire des vaisseaux,
re tailleur, charron, cordonnier, faire de la
:ique, être blanchisseur, corroyeur, ou fendre
seiu de la terre avec la charrue, pour recueillir
s fruits de Cérès, si chacun peut vivre dans une
che paresse et n'est point obligé de travailler?

CHRÉMYLE.

Ce sont là des fadaises! Tout ce que tu nous
is là, nous le ferons faire par nos valets.

LA PAUVRETÉ.

Eh! d'où en aurez-vous des valets?

CHRÉMYLE.

Nous les achèterons, vraiment.

LA PAUVRETÉ.

Et qui sera celui qui en voudra vendre, s'il a
le l'argent aussi-bien que vous?

CHRÉMYLE.

Quelques-uns de ces marchands de Thessalie, avides du gain que procure leur commerce étendu de chair humaine.

LA PAUVRETÉ.

Mais il n'y aura plus personne qui veuille faire

ce vilain commerce, si ce que tu dis a lieu; car qui sera l'homme riche qui voudra mettre sa vie en danger? De sorte que tu seras contraint de labourer toi-même, de bêcher la terre, et enfin, de faire tout ce qu'il y a de plus pénible, et tu mèneras une vie beaucoup plus malheureuse que celle que tu mènes présentement.

CHRÉMYLE.

Que toutes ces belles prédictions retombent sur ta tête!

LA PAUVRETÉ.

Vous n'aurez ni lit, ni tapis pour vous coucher; car quel ouvrier en voudra faire, dès qu'il aura de l'or à souhait? Lorsque vous vous marierez, vous n'aurez point d'essences pour vous parfumer; vos habits de noces ne seront plus de ces étoffes brochées et teintes dans la pourpre. Si vous êtes donc privés de ces choses, de quoi vous servira tout votre bien? Mais, par mes soins, vous avez abondamment tout ce qui vous est nécessaire; car, comme une maîtresse habile et ménagère, je ne quitte pas d'un moment les ouvriers, et, par la nécessité et l'indigence, je les contrains de chercher des moyens de gagner leur vie [1].

CHRÉMYLE.

A toi, les hommes devraient autre chose, que

[1] Théocrite a presque copié ce morceau au commencement de ses *Pêcheurs*.

es taches de rousseur qu'on gagne dans le chauffoir les bains [1], que les gémissemens d'enfans affamés et de vieilles femmes, que ce nombre de vermine, le puces et de cousins, dont je ne puis exprimer a quantité tant elle est grande? Ces derniers, surtout, par un bourdonnement incommode, près les oreilles des pauvres, les tirent du sommeil, pour qu'ils se disent : *Allons, debout, quoiqu'il te faille mourir de faim.* Est-ce qu'au lieu d'habits tu ne leur donnes pas de vieux haillons? Au lieu de lit, une litière de jonc pleine de cousins qui ne les laissent point dormir? Pour tapis, une natte pourrie? Pour traversin, une grosse pierre? Au lieu de pain, de la jeune mauve? Et pour toute bouillie, de méchantes feuilles de raves? Au lieu de siége, le couvercle d'une amphore brisée, et au lieu de mortier [2], un bout de tonneau, plein

[1] J'ai fait voir, dans mes notes sur *les Guêpes*, l'étendue des bains d'Athènes, et des appartemens qui les avoisinaient. C'est dans celui de ces appartemens, d'où la chaleur se communiquait aux autres pièces, que se tenaient les pauvres pendant l'hiver.

[2] On broyait autrefois son blé dans des mortiers, où après cela, on détrempait la farine; méthode qui dérobait le peuple aux exactions des meûniers. Ceux qui ne pouvaient se procurer de mortier, se servaient d'un tonneau coupé en deux. Voilà donc le tableau de la misère d'Athènes. Voilà encore celui que nous aurons sous les yeux, toutes les fois que nous voudrons pénétrer dans les retraites des habitants des campagnes, dans le fond de nos provinces. Aristophane n'a pas dû gazer ce tableau, comme l'a fait Mlle Le Fèvre, dans sa traduction, en désignant, sous

de fentes? Eh bien! ne fais-je pas voir là que tu procures de grands avantages à tous les hommes?

LA PAUVRETÉ.

Ce n'est pas la vie des pauvres que tu viens de décrire, mais des gueux et des mendians.

CHRÉMYLE.

Est-ce donc que nous ne disons pas que la pauvreté est la sœur de la gueuserie?

LA PAUVRETÉ.

Oui vous, qui soutenez que Denys ressemble tout-à-fait à Thrasibule. Ma vie n'est point et ne sera jamais exposée à ces terribles incommodités. La vie du gueux, dont tu veux parler, c'est de n'avoir jamais rien; mais celle du pauvre, c'est de vivre d'épargne, de s'attacher à son travail, de ne manquer de rien et de n'avoir rien de superflu.

CHRÉMYLE.

O par Cérès! tu nous parles là d'une vie fort heureuse, où, en épargnant et en travaillant, on ne peut pas laisser seulement de quoi se faire enterrer!

le nom de souris, la vermine et les insectes qui dévorent et infectent les victimes de la misère. C'est en employant ces ménagemens près des rois, qu'on trouve le moyen de leur laisser ignorer les vérités qu'ils ont intérêt de connaître, et les seules propres à les réveiller de l'engourdissement où les tient l'abondance, pour ne pas dire la satiété de toutes choses.

LA PAUVRETÉ.

Tu fais la plaisante et la bouffonne, et tu mets le sérieux de côté. Tu ignores que les hommes tirent beaucoup plus d'avantage de moi que de Plutus, tant pour le corps que pour l'esprit? C'est Plutus qui fait qu'ils ont la goutte, un gros ventre, de grosses jambes, et enfin qu'ils sont gras outre mesure; mais moi, je les rends sveltes et légers, et redoutables à leurs ennemis.

CHRÉMYLE.

Vraiment, sans doute, ils doivent cette taille dégagée au manque de nourriture.

LA PAUVRETÉ.

Je vais présentement vous faire voir qu'avec moi l'on trouve la modestie, et l'insolence avec Plutus.

CHRÉMYLE.

C'est assurément une grande modestie que de voler et d'enfoncer les maisons.

BLEPSIDÈME.

Oui, parbleu; comment cela ne serait-il pas modeste, puisqu'on ne s'en vante jamais?

LA PAUVRETÉ.

Voyez, par exemple, les orateurs, pendant qu'ils sont pauvres, ils ne cherchent qu'à procurer, en toute équité, le bien du peuple et de

leur patrie, mais sitôt qu'ils sont devenus riches, aux dépens du public, la patrie et le peuple n'ont pas de plus cruels ennemis.

CHRÉMYLE.

Par ma foi, toute méchante que tu es, tu n'as pas menti dans ce que tu viens de dire; mais avec tout cela, je ne t'en traiterai pas mieux, pour que tu ne te glorifies pas de ce que tu prétends nous persuader, que la pauvreté est préférable aux richesses.

LA PAUVRETÉ.

Tu ne saurais pourtant me résister, mais tu ne dis que des fadaises, et tu ne fais que battre l'aile.

CHRÉMYLE.

D'où vient donc que les hommes te fuient?

LA PAUVRETÉ.

Parce que je les rends meilleurs. Considérez un peu les enfans, ne fuient-ils pas leurs pères, qui leur veulent du bien? Tant il est difficile de connaître ce qui nous convient!

CHRÉMYLE.

Tu diras donc que Jupiter ne connaît pas ce qu'il y a de meilleur, car il retient les richesses pour lui?

LA PAUVRETÉ.

O les deux vieux radoteurs, avec leur esprit du

temps-jadis ! Je vous dis que Jupiter est pauvre, et je vous le ferai voir clair comme le jour. Quand il ordonna que de cinq en cinq ans tous les Grecs s'assembleraient pour les jeux olympiques, et qu'il fit publier qu'il couronnerait les athlètes victorieux, d'une simple branche d'olivier sauvage; croyez-vous que, s'il avait été riche, il n'aurait pas beaucoup mieux aimé leur donner des couronnes d'or ?

CHRÉMYLE.

Cela même ne te fait-il pas voir combien il estime les richesses? car n'est-ce pas afin de les garder toutes pour lui, qu'il les épargne, et qu'il récompense de bagatelles les gens qui ont remporté le prix?

LA PAUVRETÉ.

Eh ! ne vois-tu pas, toi, qu'en le faisant riche et d'une avarice si sordide, tu lui attribues une qualité beaucoup plus honteuse que la pauvreté?

CHRÉMYLE.

Mais que Jupiter te confonde avec ta couronne d'olivier sauvage!

LA PAUVRETÉ.

Eh bien! aurez-vous encore la hardiesse de me soutenir que tous les biens qui vous arrivent, ne viennent pas de moi?

CHRÉMYLE.

L'on n'a qu'à demander à Proserpine lequel est

le meilleur d'être riche ou d'être pauvre. Elle dira que tous les mois les riches lui font un beau festin, et que les pauvres l'ont plus tôt enlevé qu'on ne l'a servi. Ainsi, va te faire pendre, et ne souffle pas seulement le moins du monde, car tu ne nous persuaderas pas, quand même tu nous aurais persuadés.

LA PAUVRETÉ.

O citoyens d'Argos, entendez ce qu'il ose dire[1].

CHRÉMYLE.

Eh! appelle Pauson ton commensal.

LA PAUVRETÉ.

Malheureuse que je suis! Que deviendrai-je?

CHRÉMYLE.

Va-t-en au diable, bien loin de nous.

LA PAUVRETÉ.

En quel lieu du monde dois-je me retirer?

CHRÉMYLE.

Dans quelque cachot bien noir; il n'y a point à balancer, pars en diligence.

LA PAUVRETÉ.

Un temps viendra que vous me rappellerez.

CHRÉMYLE.

Alors tu reviendras, mais pour l'heure je veux

[1] Voyez t. XI, p. 97.

être riche ; tu n'as qu'à aller quelque part pleurer tes malheurs.

BLEPSIDÈME.

Et moi, par Jupiter, présentement que je vais avoir de grandes richesses, je veux faire bonne chère avec ma femme et mes enfans, je veux me baigner, me parfumer et me moquer de la pauvreté et de tous ses suppôts.

SCÈNE IV.

CHRÉMYLE, BLEPSIDÈME, LE CHOEUR.

CHRÉMYLE.

Enfin cette horrible bête s'en est allée. Allons donc ensemble promptement mener Plutus au temple d'Esculape, pour qu'il y couche.

BLEPSIDÈME.

Ne nous amusons pas davantage, de peur que quelqu'un ne vienne encore nous importuner.

CHRÉMYLE.

Holà ! Carion, apporte des couvertures et toutes les autres choses qui sont préparées au logis ; amène aussi Plutus, et ne manque pas d'observer les cérémonies accoutumées.

(Les vers du chœur sont perdus.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARION, LE CHOEUR.

CARION.

O que vous allez être heureux, vieillards, qui, dans les fêtes de Thésée, avez souvent fait si méchante chère ! O que votre sort va devenir bien meilleur ! O que tous les gens de bien vont être contens !

LE CHOEUR.

Qu'y a-t-il, mon brave, il me semble que tu viens nous apporter de bonnes nouvelles ?

CARION.

Le plus grand bonheur du monde est arrivé à mon maître, ou pour mieux dire à Plutus même ; car, d'aveugle qu'il était, il a présentement les plus beaux yeux, ils sont tout brillans [1] ; et cela par la faveur du dieu Esculape.

[1] Ce vers, dit le Scholiaste, parodie un vers du *Phinée* de Sophocle. Ce qu'on y doit remarquer, c'est l'équivoque du mot λιλάμπρυνται, qui signifie les deux opposés : éclaircir et obscurcir la vue.

LE CHOEUR.

Voilà une nouvelle digne de nous ravir; voilà une nouvelle digne de nos acclamations.

CARION.

Il faut se réjouir, que vous le vouliez ou non.

LE CHOEUR.

Nous allons chanter Esculape, père de tant de beaux enfans; Esculape, cette lumière éclatante des hommes.

SCENE II.

LES MÊMES, LA FEMME DE CHRÉMYLE.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Quel est ce bruit? M'annonce-t-il de bonnes nouvelles? Il y a long-temps que, dans l'impatience d'en apprendre, j'attends chez moi mon domestique.

CARION.

Tôt, tôt, notre maîtresse, allons, du vin; il faut que vous en buviez aussi; vous ne vous y refusez guère. Oh! je vous apporte toutes sortes de bonnes choses à la fois.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Et où sont-elles?

CARION.

Je vais vous les dire tout-à-l'heure.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Mon dieu, dépêche et dis-les-moi.

CARION.

Oh çà, écoutez donc; car je vais vous en donner des pieds à la tête.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Ah! je ne veux rien sur ma tête.

CARION.

Vous ne voulez donc pas des bonnes choses qui sont arrivées?

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Non pas les choses elles-mêmes.

CARION.

Sitôt que nous sommes arrivés près du dieu, avec Plutus, qui, pour lors, était le plus misérable du monde, et qui est présentement heureux et fortuné, s'il en est, nous l'avons mené à la mer et l'y avons baigné.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Oui vraiment, ce pauvre vieillard est fort heureux, à son âge, d'être baigné dans de l'eau froide.

CARION.

Ensuite nous sommes revenus au temple du dieu, et, après avoir consacré sur l'autel, les gâteaux et la farine, avec la flamme de Vulcain,

nous avons couché Plutus sur un petit lit, selon la coutume, et chacun de nous s'en est accommodé un pareil.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Y avait-il d'autres gens avec vous qui eussent besoin du secours du dieu?

CARION.

Il y avait un certain Néoclidès, lequel, tout aveugle qu'il est, vole avec beaucoup plus d'adresse que ceux qui voient le mieux. Il y en avait d'autres encore atteints de différentes maladies. Après que le sacrificateur du dieu a eu éteint les lampes, il nous a commandé de dormir, et nous a ordonné que, si quelqu'un entendait du bruit, il ne dît rien. Chacun s'est donc tenu coi; pour moi, je ne pouvais dormir; car, près du chevet d'une vieille qui n'était pas loin de mon lit, il y avait une poëlonnée de bouillie, près de laquelle j'aurais bien voulu me glisser. Mais je mets le nez hors du lit, j'aperçois le sacrificateur qui prenait, sur la table sacrée, les gâteaux et les figues sèches. Il en a fait autant autour des autels, et il a serré dans un grand sac tout ce qu'il a trouvé de restes de gâteaux. Dès l'instant j'ai cru qu'il n'y avait rien de mieux que de l'imiter, et j'ai sauté sur la poëlonnée de bouillie.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Ah, misérable! Hé n'appréhendais-tu point le dieu?

CARION.

Si fait, par ma foi, j'appréhendais qu'avec ses couronnes, il ne fût le premier à la bouillie; car le fait du sacrificateur m'en disait assez; cependant la vieille, au bruit que j'ai fait, a étendu la main pour attirer son plat, et moi, en sifflant comme le serpent Pareias, je l'ai mordue; aussitôt elle l'a retirée bien vite, et s'est cachée dans sa couverture, en lâchant de peur un vent d'une odeur plus forte que celui d'un chat. Ainsi donc, j'ai englouti une bonne partie de la bouillie, et après m'être bien repu, je me suis recouché.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Le dieu n'était-il pas encore venu à vous?

CARION.

Non pas encore. Après tout cela, je me suis permis une bonne poliçonnerie. Comme le dieu venait à nous, je lui ai fait une salve des plus bruyantes, car j'avais le ventre tout enflé!

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Sans doute que le dieu a eu horreur d'une pareille infamie?

CARION.

Oh! point du tout; mais la Jaso qui le suivait,

a rougi, et Panacée s'est détournée en se prenant le nez; car je n'exhale pas de l'encens.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Et le dieu?

CARION.

Par ma foi, il ne s'en est pas embarrassé.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Tu veux donc dire que ce dieu est un grossier?

CARION.

Eh! parbleu non; mais c'est un scatophage [1].

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Ah, misérable!

CARION.

J'ai pourtant eu peur, et je me suis enfoncé dans mon lit; ce dieu, d'un air grand et plein de majesté, a fait la ronde autour de tous les malades, en visitant et en considérant le mal de chacun. Un garçon lui a apporté un mortier de marbre, un pilon et une petite boîte.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

De marbre aussi?

CARION.

Hé! morbleu non; la boîte n'était pas de marbre.

[1] Proditum est memoriæ, Hippocratem medicum illum summum, rei medicæ usque adeo fuisse studiosum, ut ægrotorum etiam retrimenta gustarit; quo morbi naturam inde persentisceret. Hoc tamen nonulli Æsculapio tribuunt. Girardi.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Mais, coquin, comment pouvais-tu voir tout cela, puisque tu t'étais caché dans ton lit?

CARION.

Je voyais tout, au travers de mon manteau, car, il a d'assez beaux trous. La première chose qu'a fait le dieu, ç'a été de broyer des drogues pour les yeux de Néoclidès; il a donc pris trois têtes d'ail de Tenos, et les a pilées dans le mortier, en y mêlant du suc de selfionne et de lentisque; il a arrosé le tout de vinaigre sphettien, puis il lui en a frotté le dedans des paupières, afin que la douleur fût plus cuisante. Néoclidès s'est mis à crier de toute sa force, et à vouloir s'enfuir; mais Esculape lui a dit en riant : demeure ici je veux t'ôter, à l'aide de mes soins, la possibilité d'anéantir, par tes sermens, les ordonnances du peuple.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Que ce dieu est sage, et qu'il aime le bien du peuple!

CARION.

Il s'est ensuite assis auprès de Plutus, et d'abord il lui a tâté la tête, puis il lui a essuyé les yeux avec un linge bien fin, et Panacée lui a couvert la tête et le visage d'un voile de pourpre. En même temps Esculape a sifflé; à ce signal deux serpens

'une grandeur extraordinaire se sont élancés du ond du temple.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Grands dieux!

CARION.

Ces serpens s'étant glissés tout doucement sous le voile de pourpre, je crois qu'ils ont léché les yeux du malade, et il a recouvré la vue, et s'est levé de son lit en moins de temps, ma maîtresse, que vous n'en seriez à boire dix hémines de vin. Moi, de la joie que j'ai eue de ce miracle, je me suis mis aussitôt à battre des mains et à réveiller mon maître. Esculape a disparu incontinent, et les serpens s'en sont retournés dans leur retraite. Mais avec quel empressement croyez-vous que tous les gens qui étaient couchés dans le même lieu que Plutus, se sont levés pour l'aller embrasser? Ils ont veillé toute la nuit près de lui, en attendant le lever du soleil; et pendant tout ce temps-là, je n'ai fait que louer le dieu Esculape de ce qu'en si peu de temps il avait rendu la vue à Plutus, et augmenté la cécité de Néoclidès.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

O grand Esculape, quelle puissance n'avez-vous point! Mais, dis-moi un peu, où est Plutus?

CARION.

Il arrive. Je l'ai laissé environné d'un immense

concours de peuple. Ceux qui jusqu'à présent ont eu à peine de quoi vivre, parce qu'ils étaient gens de bien, l'embrassent et le saluent dans l'excès de leur joie; mais ceux qui possèdent de grandes richesses que leurs injustices leur ont acquises, froncent le sourcil, et font tout-à-fait grise mine, au lieu que les autres suivent, avec des couronnes sur leurs têtes, en riant et en poussant des cris de joie. La terre retentit sous les pieds de ces bonnes gens qui s'avancent en cadence. Mais, allons, que tout le monde de chez nous danse aussi, que chacun saute et qu'il ne se trouve personne qui ne soit de belle humeur; car, désormais, on ne pourra plus nous dire qu'il n'y a point de farine dans le sac.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Tu as raison; aussi, par ma foi, je te veux faire une couronne de petits gâteaux pour la bonne nouvelle que tu m'as donnée.

CARION.

Ne tardez donc pas, car voici toute la troupe qui vient.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Eh bien! je m'en vais donc au logis d'où j'apporterai de quoi faire les effusions [1] accoutumées, sur la vue qu'on vient de recouvrer.

[1] Καταχύσματα, les effusions. On appelait ainsi les noix, les noisettes, les figues, les raisins secs, etc. qu'on versait sur la tête des hôtes et des esclaves, quand ils entraient, pour la première fois, dans une maison.

CARION.

Et moi, je veux aller au-devant d'eux.

(Les vers du chœur sont perdus.)

SCÈNE III.

PLUTUS, CHRÉMYLE ET SA FEMME.

PLUTUS.

Avant toutes choses, j'adore le soleil; je salue ensuite la ville de la vénérable Pallas et tout le pays de Cécrops qui m'a reçu. Que je suis confus de voir avec quels hommes j'ai été sans le savoir! Ne pouvant rien discerner, j'ai fui tous ceux que j'aurais dû chercher. Malheureux que je suis! Dans quellé erreur j'ai été! Mais je vais réparer tout le passé, et faire voir désormais aux hommes que ce n'a pas été de mon bon gré que je me suis donné aux méchans.

CHRÉMYLE.

Allez-vous-en tous au diable! Que l'on est incommodé des amis qui nous viennent sitôt que nous sommes enrichis! Ils me pressent et me froissent les jambes, le tout pour me fêter; car, qui ne m'est pas venu faire compliment! et quelle foule de vieillards n'est pas venue m'environner dans la place!

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

O le plus chéri de tous les hommes, soyez le bien venu, et vous aussi, mon mari : permettez que je vous offre ces fruits, car vous savez bien que c'est la coutume.

PLUTUS.

Non, je vous prie, il ne convient pas qu'entrant aujourd'hui dans votre maison pour la première fois, depuis que j'ai recouvré la vue, j'en emporte quelque chose, je dois plutôt y apporter.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Quoi, vous ne voulez pas recevoir ceci en témoignage d'hospitalité?

PLUTUS.

Je le recevrai plutôt chez vous et auprès de votre feu, comme c'est la coutume; nous éviterons, par ce moyen, la raillerie des gens; car il n'est pas dans l'ordre qu'un poëte comique jette devant les spectateurs des raisins, des figues, des noisettes, et d'autres choses semblables, pour les faire rire.

LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Vous avez raison; aussi-bien voilà ce Dexinicus qui s'est déjà préparé pour se jeter sur les figues.

(Les vers du chœur sont perdus.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARION.

Oh! la bonne chose, mes amis, que de devenir riche, et de ne rien tirer de chez soi! Car des biens infinis viennent d'entrer dans notre maison, sans que nous ayons fait la moindre injustice. Notre huche est pleine de farine blanche; nos amphores sont remplies d'excellent vin rouge; tous les coffres du logis regorgent d'or et d'argent, au point que c'est une chose étonnante. Notre puits est plein d'huile, et nos cruches, d'essences. Notre toit est couvert de figues qui sèchent au soleil. Toutes nos fioles à vinaigre, nos petits plats, et nos marmites sont de cuivre. Nos écuelles toutes pourries, où l'on mettait le poisson, sont, à cette heure, d'argent; et notre ratière [1] est devenue tout-à-coup d'ivoire. Mes camarades et moi jouons à pair ou non avec des

[1] ἶκος : M. Brunck discute, dans une note très-érudite sur cet endroit, s'il faut lire ἶκος ou ἴπνος. Il prouve qu'il faut admettre la première expression, et lui donner la même valeur qu'au mot μυάγρα.

statères d'or, et nous sommes devenus si rafinés, que nous n'employons plus de petites pierres à certain usage, mais des têtes d'ail. Mon maître, avec une couronne sur sa tête, immole présentement aux dieux, un cochon, un bouc et un bélier. Pour moi, je suis sorti, ne pouvant plus souffrir la fumée qui me crévait les yeux et qui m'étouffait.

SCÈNE II.

CHRÉMYLE, UN HOMME DE BIEN, avec son domestique.

L'HOMME DE BIEN.

Holà! garçon, suis-moi, afin que nous allions trouver le dieu.

CHRÉMYLE.

Hé! hé! qui est donc celui-ci?

L'HOMME DE BIEN.

C'est un homme qui était autrefois fort misérable, et qui est aujourd'hui fort heureux.

CHRÉMYLE.

Vous êtes, comme il paraît, un de ces gens de bien?

L'HOMME DE BIEN.

Très-fort.

CHRÉMYLE.

Mais que desirez-vous?

L'HOMME DE BIEN.

Je viens rendre grâces à Plutus, de tous les biens dont il m'a comblé. Après la mort de mon père, je me vis maître d'un assez grand bien, que j'employais à assister ceux de mes amis qui en avaient besoin, et je croyais que dans la vie on ne pouvait rien faire de mieux.

CHRÉMYLE.

Votre bien s'est donc promptement dissipé?

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raison.

CHRÉMYLE.

Et après cela vous fûtes misérable?

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raison. Je croyais que ceux que j'avais secourus dans leurs nécessités, me rendraient la pareille, si jamais j'en avais besoin, et je ne doutais point que je n'eusse en eux des amis à toute épreuve. Mais tous m'ont fui; et, lorsqu'ils passaient près de moi, ils ne faisaient pas semblant de me voir.

CHRÉMYLE.

Et, sur ma parole, ils se moquaient encore de vous, dites la vérité?

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raison. Ils riaient de ce que j'avais vendu tous mes meubles.

CHRÉMYLE.

Ma foi, ils n'auront plus tant de quoi rire.

L'HOMME DE BIEN.

C'est là tout le sujet de ma visite, je viens remercier Plutus.

CHRÉMYLE.

Mais, que voulez-vous faire de ce manteau tout percé que porte votre valet? Dites-le-moi.

L'HOMME DE BIEN.

Je veux le consacrer à Plutus.

CHRÉMYLE.

N'est-ce pas le manteau que vous aviez quand vous fûtes initié aux grands mystères?

L'HOMME DE BIEN.

Non; il n'y a que treize ans que je me gèle avec ce manteau.

CHRÉMYLE.

Et ces souliers?

L'HOMME DE BIEN.

Je les eus en même temps que le manteau.

CHRÉMYLE.

Est-ce que vous vouliez aussi les consacrer?

L'HOMME DE BIEN.

Oui.

CHRÉMYLE.

Ma foi, voilà de beaux présens que vous venez faire au dieu!

SCÈNE III.

UN SYCOPHANTE, avec son témoin, CARION, L'HOMME DE BIEN.

LE SYCOPHANTE.

Ah, misérable que je suis! me voilà perdu, hélas! O trois, et quatre et cinq et douze et dix mille fois malheureux que je suis! Ah! ah! faut-il que je sois en butte à tant de maux!

CHRÉMYLE.

O Apollon conservateur, et vous, dieux tutélaires, quel mal peut avoir ce pauvre homme?

LE SYCOPHANTE.

N'ai-je pas reçu le coup le plus affreux, moi, à qui ce beau dieu vient de faire perdre, dans un moment, tout le bien que j'avais gagné? Mais ou il n'y aura point de justice au monde, ou il redeviendra aveugle comme il était.

L'HOMME DE BIEN.

Je pense que je connais à peu près de quoi il s'agit; car celui qui vient ici, a la mine de n'être pas un homme de bien, et d'être mal dans ses affaires.

CHRÉMYLE.

Oh! par ma foi, oui, et c'est fort justement qu'il est misérable.

LE SYCOPHANTE.

Où est, où est présentement ce beau dieu qui promettait si bien de nous faire tous riches, s'il pouvait avoir la vue aussi bonne qu'autrefois? Cependant il en a rendu quelques-uns plus malheureux qu'ils n'étaient.

CHRÉMYLE.

Et encore, qui a-t-il donc rendu si malheureux?

LE SYCOPHANTE.

Moi-même.

CHRÉMYLE.

Étiez-vous donc un de ces scélérats et de ces enfonceurs de maisons?

LE SYCOPHANTE.

Oui, par Jupiter, vous êtes tous les deux dépourvus de sens commun, et il est impossible que vous n'ayez mon bien.

CARION.

O grande Cérès! quel furieux sycophante s'est introduit ici! il paraît qu'il meurt de faim.

LE SYCOPHANTE.

Tu vas dans l'instant comparaître dans le forum : c'est là que, vivement fustigé sur la roue [1], tu seras contraint d'avouer tes crimes.

[1] Les cruautés de la question étaient une partie de la jurisprudence criminelle des Grecs. Rien n'est plus horrible que tout ce

CARION.

Cependant, pleure tes disgrâces.

L'HOMME DE BIEN.

Par le grand Jupiter, Plutus est un dieu que les Grecs doivent bien honorer, puisqu'il traite aussi mal ces maudits sycophantes.

LE SYCOPHANTE.

Ah, que je suis malheureux! Quoi! tu te moques de moi, toi qui n'es point exempt de vol? Et, où as-tu pris ce bel habit? Hier je te vis encore un méchant manteau tout percé.

L'HOMME DE BIEN.

Je ne te crains point; tiens, je porte au doigt un anneau [1] que j'ai eu d'Eudamus pour une drachme.

qui se lit de relatif à leur code pénal. Pour faire avouer des crimes aux malheureux qui pouvaient être soupçonnés, ils les faisaient attacher sur des roues. (*Lysistrata*, acte IV, scène 2; *La Paix*, acte I, scène 2.) et là, dans la position la plus gênante, ils leur faisaient déchirer le corps par la flagellation la plus inhumaine :

Nec furtum feci, neque fregi, si mihi dicit
Servus : habes pretium; loris non *ureris*, aio.

Horat. *Epistol.* I, 4, 47.

[1] On connaît le fameux anneau de Gygès. On peut lire sur ces anneaux magiques, Casaubon *sur* Athénée, III, 34; Reinesius, *Variar. Lection.* lib. III, p. 392; Lindenbrogius, *ad* Ammian. Marcelli. lib. XXI, cap. 1, pag. 601.

CHRÉMYLE.

Mais cet anneau ne peut rien contre la dent d'un sycophante.

LE SYCOPHANTE.

N'est-ce pas là une injure effroyable? Vous prenez plaisir à m'offenser, et vous ne me dites point ce que vous faites ici. Vous n'y êtes pas assurément pour y faire rien de bon.

CHRÉMYLE.

Non, parbleu, ce n'est rien de bon pour toi, sois-en bien persuadé.

LE SYCOPHANTE.

Vous allez faire bonne chère à mes dépens.

CHRÉMYLE.

Plût à dieu que tu disses la vérité, et que, le voyant de tes deux yeux, tu pusses mourir de rage et de faim avec le brave témoin que tu as là!

LE SYCOPHANTE.

Vous le niez? Mais je sais bien, scélérats, qu'il y a là-dedans quantité de beaux poissons coupés en morceaux et de viandes rôties. (*Il a l'air de sentir la fumée des mets*). Uhu, uhu, uhu, uhu, uhu, uhu.

CHRÉMYLE.

Flaires-tu quelque scélératesse?

L'HOMME DE BIEN.

Ma foi, je pense que c'est le froid qu'il sent le plus avec ce beau manteau.

LE SYCOPHANTE.

O Jupiter, et tous les autres dieux, cela est-il supportable, de voir la manière outrageante dont ils me traitent? Ah! voilà ce que je souffre, et le désespoir où l'on me réduit pour avoir été honnête homme et zélé pour ma patrie.

CHRÉMYLE.

Toi, homme de bien et zélé pour ta patrie?

LE SYCOPHANTE.

Oui, assurément, autant que personne.

CHRÉMYLE.

Mais réponds à ce que je vais te demander.

LE SYCOPHANTE.

Qu'est-ce?

CHRÉMYLE.

Es-tu laboureur?

LE SYCOPHANTE.

Me crois-tu assez fou pour cela?

CHRÉMYLE.

Es-tu donc marchand?

LE SYCOPHANTE.

Je fais semblant de l'être quand mes affaires le demandent[1].

[1] Les marchands, à Athènes, étaient exempts de toutes les

CHRÉMYLE.

Quoi donc? As-tu appris quelque métier?

LE SYCOPHANTE.

Non parbleu.

CHRÉMYLE.

Comment, et de quoi peux-tu donc vivre en ne faisant rien?

LE SYCOPHANTE.

Je prends soin des affaires de la république et des particuliers.

CHRÉMYLE.

Toi? Et de quel droit?

LE SYCOPHANTE.

C'est que je le veux [1].

CHRÉMYLE.

Comment donc, pendard, serais-tu homme de bien, toi qui t'attires la haine de tout le monde, en te mêlant des affaires qui ne te regardent point?

LE SYCOPHANTE.

Quoi donc, sot animal, est-ce qu'il ne faut pas

charges publiques, à cause du service qu'ils rendaient à la république, en important le blé nécessaire pour l'approvisionnement du peuple. C'est pour cela que le Sycophante déclare qu'il se donne pour marchand quand il s'agit de s'exempter des charges de l'État.

[1] Βούλομαι. Tout particulier Athénien avait droit de déférer et de poursuivre les crimes publics, loi unique pour mettre un frein à ces gens sans loi, sans cœur, sans honneur.

que je procure le bien de ma patrie autant qu'il m'est possible?

CHRÉMYLE.

Est-ce procurer le bien de sa patrie, que de se mêler des affaires des autres?

LE SYCOPHANTE.

Oui, sans doute, si l'on veille à maintenir les lois, à ne pas souffrir qu'on les viole impunément.

CHRÉMYLE.

C'est donc en vain que la ville a établi des magistrats?

LE SYCOPHANTE.

Qui donnera les noms des délinquants?

CHRÉMYLE.

Qui voudra.

LE SYCOPHANTE.

Eh bien! c'est moi; c'est donc sur moi que roulent toutes les affaires de la république.

CHRÉMYLE.

Par ma foi, la ville a trouvé là un diabolique procureur! Mais, ne préférerais-tu pas vivre en repos et sans rien faire?

LE SYCOPHANTE.

C'est vivre en bête que de n'avoir aucune occupation.

CHRÉMYLE.

Et tu ne voudrais pas changer de vie?

LE SYCOPHANTE.

Non, assurément, quand vous me donneriez Plutus lui-même, et le silfione de Battus [1].

CHRÉMYLE.

Quitte-moi donc, tout de suite, ton habit.

CARION.

C'est à toi qu'il parle.

CHRÉMYLE.

Quitte aussi tes souliers.

CARION.

C'est à toi qu'il dit tout cela.

LE SYCOPHANTE.

Eh! que quelqu'un de vous vienne ici, celui qui voudra.

CARION.

Moi, je prendrai ce soin.

LE SYCOPHANTE.

Ah! que je suis malheureux! quoi! on me dépouille en plein jour!

CARION.

Ah! ah! tu veux t'engraisser en te mêlant des affaires des autres!

[1] Les Cyrénéens offrirent du silfione à Battus, fondateur de Cyrène, comme la chose la plus précieuse; on frappa même des pièces de monnaie avec l'effigie de Battus d'un côté et du silfione de l'autre. De là le proverbe : le silfione de Battus.

LE SYCOPHANTE, à son témoin.

Tu vois ce qu'on me fait? Je te prends à témoin de ceci.

CHRÉMYLE.

Mais le témoin que tu as amené a pris la fuite.

LE SYCOPHANTE.

Ah dieux! je suis seul aux milieu d'eux.

CARION.

Tu cries?

LE SYCOPHANTE.

Oui, sans doute, je suis malheureux.

CARION.

Donne-moi ce méchant manteau, que je le mette sur ce scélérat.

L'HOMME DE BIEN.

Non pas cela, car je l'ai consacré à Plutus.

CARION.

Mais où peut-il être mieux placé que sur les épaules de ce maraud, de cet enfonceur de maisons? Il faut consacrer de plus beaux habits à Plutus.

L'HOMME DE BIEN.

Et que voulez-vous faire de ces souliers, dites-moi un peu?

CARION.

Je veux les ficher à son front avec des clous,

comme on le fait avec des branches d'olivier dans les temples.

LE SYCOPHANTE.

Je m'en retourne, car je vois bien que je ne suis pas assez fort pour vous; mais si aujourd'hui je puis trouver un de mes camarades, quelque faible qu'il soit, sur ma parole, ce dieu me paiera ce qu'il m'a fait; car, sans avoir consulté ni le sénat, ni le peuple, et de sa seule autorité il entreprend, à notre barbe, de changer la forme du gouvernement.

L'HOMME DE BIEN.

Allons, puisque te voilà armé de mes armes, va vite aux bains, tiens-y le premier rang et t'y chauffe le mieux que tu pourras; c'est un poste que j'ai occupé autrefois.

CHRÉMYLE.

Mais le baigneur le prendra par l'endroit sensible, et le jetera à la porte, car il ne l'aura pas plus tôt vu, qu'il connaîtra bien que c'est un fripon. Pour nous, allons au logis, afin que vous fassiez vos prières au dieu Plutus.

(Les vers du chœur manquent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE VIEILLE FEMME, LE CHOEUR, CHRÉMYLE.

LA VIEILLE.

Mes amis, enseignez-moi, je vous prie, la maison de ce dieu qui demeure ici depuis quelque temps; en suis-je encore bien loin?

LE CHOEUR.

Non, la belle enfant, vous voilà devant sa porte : vous l'avez demandé fort à propos.

LA VIEILLE.

Je vais donc faire venir ici dehors quelqu'un de ses gens.

CHRÉMYLE.

Il n'est pas nécessaire, car j'en sors tout présentement; mais dites-nous pourquoi principalement vous venez ici?

LA VIEILLE.

O mon ami, j'endure les plus affreux et les plus horribles traitemens. Depuis que ce dieu a

recouvré la vue, je mène une vie qui n'en est pas une.

CHRÉMYLE.

Qu'est-ce donc? Seriez-vous une délatrice parmi les femmes?

LA VIEILLE.

Ah! nullement, dieu m'en garde.

CHRÉMYLE.

Est-ce que le sort des lettres ne vous a point mis dans le cas de..... boire [1].

LA VIEILLE.

Vous plaisantez. C'est fait de moi, tant je me sens enflammée.

CHRÉMYLE.

Ne vous dépêcherez-vous donc pas de nous dire quel est ce beau feu?

LA VIEILLE.

Ecoutez; j'aimais un jeune homme, qui, véritablement, n'est pas riche, mais il est beau, il a l'air doux et honnête; et, sitôt que je le priais de quelque chose, il le faisait de la meilleure grâce du monde. Aussi lui donnais-je tout ce qu'il me demandait.

CHRÉMYLE.

Encore, que vous demandait-il?

[1] Allusion à la manière dont les Athéniens tiraient au sort pour déterminer les tribunaux où ils jugeraient.

LA VIEILLE.

Pas grand'chose, car il en usait avec moi de la manière la plus respectueuse. Tantôt il me demandait vingt drachmes pour avoir un manteau, tantôt huit pour avoir des souliers, et il me faisait acheter une tunique pour ses sœurs, une vache pour sa mère, et exigeait quatre médimnes de bled.

CHRÉMYLE.

En effet, ce ne sont là que des bagatelles, le pauvre garçon! Il est bien aisé de voir qu'il avait beaucoup de respect pour vous.

LA VIEILLE.

Enfin, il me disait tous les jours que ce n'était pas l'intérêt qui le portait à me demander cela, mais uniquement l'amitié, parce qu'il voulait se ressouvenir de moi en portant ce manteau.

CHRÉMYLE.

Vous faites là le portrait d'un homme singulièrement épris de vous.

LA VIEILLE.

Mais le perfide n'est plus pour moi ce qu'il était, il est entièrement changé; car tantôt lui ayant envoyé ce gâteau, avec cette corbeille pleine de fruits, et lui ayant mandé que je l'irais voir ce soir.....

CHRÉMYLE.

Qu'a-t-il fait, je vous prie?

LA VIEILLE.

Il m'a tout renvoyé, il m'a fait dire que je ne l'allasse jamais voir, et, pour comble de raillerie, il a dit à ce garçon : *Les Milésiens étaient braves jadis*[1].

CHRÉMYLE.

Ce jeune homme n'est pas sot. Autrefois, qu'il était pauvre, il s'accommodait de tout, mais, présentement qu'il est devenu riche, il ne fait plus de cas de la simple lentille.

LA VIEILLE.

Avant ce jour, j'en prends les dieux à témoin, il était à tous momens chez moi.

CHRÉMRLE.

Pour en emporter quelque chose.

LA VIEILLE.

Ah! point du tout, il y venait pour avoir seulement le plaisir de m'entendre parler.

CHRÉMYLE.

Et pour recevoir quelque petit présent.

[1] C'est la réponse que fit l'oracle à Polycrate roi de Samos, qui demandait s'il lui serait avantageux de s'associer les Milésiens.

LA VIEILLE.

Et lorsqu'il me voyait triste, il m'appelait tendrement, mon petit oison, ma petite colombe [1].

CHRÉMYLE.

Ensuite il demandait de quoi payer ses souliers?

LA VIEILLE.

Et quand j'allais aux grands mystères sur un charriot, s'il arrivait que quelqu'un me regardât, il me battait tout le jour; tant il avait de jalousie!

CHRÉMYLE.

Il était bien aise, à ce qu'il me semble, d'être tout seul à manger votre bien.

LA VIEILLE.

Et mes mains! il disait qu'elles étaient les plus belles du monde.

CHRÉMYLE.

Oui, lorsqu'elles lui présentaient vingt drachmes.

LA VIEILLE.

Et la bonne odeur de mon corps! il ne pouvait se lasser d'en parler.

[1] Plaute, *Asinar.* III, 3, 76:

Dic igitur me tuum passerculum, gallinam, conturnicem,
Agnellum, hœdillum me tuum dic esse, vel vitellum.

et *ibid.* V, 103:

Dic igitur me anaticulam, columbam, vel catellum:
Hirundinem, menedulam, passerculum, putillum.

CHRÉMYLE.

Je le crois : quand vous vous parfumiez avec le Thasos.

LA VIEILLE.

Il me disait que j'avais les yeux beaux et tendres.

CHRÉMYLE.

Il n'était pas si nigaud, et il s'entendait à manger le bien d'une vieille bête amoureuse.

LA VIEILLE.

Vous voyez donc bien, mon bon ami, que Plutus ne tient pas sa parole, puisqu'il avait promis de secourir tous ceux à qui l'on aurait fait tort.

CHRÉMYLE.

Que voulez-vous qu'il fasse, dites-le-moi? et cela sera.

LA VIEILLE.

Je veux que celui que j'ai tant obligé ne soit plus ingrat, autrement c'est une injustice horrible que Plutus lui fasse le moindre bien.

CHRÉMYLE.

Mais, pour le bien que vous lui faisiez, n'était-il pas fort assidu près de vous?

LA VIEILLE.

Oui, mais il me jurait qu'il m'aimerait tant que je vivrais.

CHRÉMYLE.

Fort bien : c'est qu'il ne croit pas que vous soyez encore en vie.

LA VIEILLE.

Il est vrai que je suis séchée de tristesse.

CHRÉMYLE.

Non pas. Vous me paraissez dans un état de mort.

LA VIEILLE.

C'est au point que je passerais par un anneau.

CHRÉMYLE.

Oui-da, s'il était aussi large que le tour d'un crible.

LA VIEILLE.

Mais voilà le jeune homme dont je me plains; il vient ici, et il semble qu'il aille se divertir.

CHRÉMYLE.

Il me le semble aussi; car il a une couronne sur la tête, et i tient un flambeau à la main.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN JEUNE HOMME.

LE JEUNE HOMME.

Je vous donne le bonjour.

LA VIEILLE.

Que dit-il?

LE JEUNE HOMME.

Ma chère et ancienne amie, vos cheveux sont blanchis en bien peu de temps.

LA VIEILLE.

Malheureuse que je suis ! Voyez comme il m'outrage !

CHRÉMYLE.

Il semble qu'il y ait long-temps qu'il ne vous a vue.

LA VIEILLE.

Combien pensez-vous qu'il y ait? Il était hier chez moi.

CHRÉMYLE.

Il est donc tout le contraire de la plupart des autres : il a tout l'air d'être ivre, et il en voit plus clair [1].

LA VIEILLE.

Ce n'est pas cela ; c'est qu'il est devenu insolent.

LE JEUNE HOMME.

O Neptune marin, vieilles divinités ! Qu'elle a aujourd'hui de rides sur le visage !

LA VIEILLE.

Ah ! ah ! ne me mettez pas votre flambeau dans le nez.

[1] ὀξύτερον βλέπει.

Cur in amicorum vitiis tam cernis acutum ?

Horat. *sat.* II, 3, 26.

CHRÉMYLE.

Elle a raison, car, si, par malheur, quelque étincelle allait sur elle, le feu y prendrait aussi promptement qu'à une branche sèche d'olivier.

LE JEUNE HOMME.

Voulez-vous jouer avec moi un moment!

LA VIEILLE.

Où, malheureux?

LE JEUNE HOMME.

Ici même, vous n'avez qu'à prendre des noix.

LA VIEILLE.

A quel jeu donc?

LE JEUNE HOMME.

Je devinerai combien vous avez encore de dents dans la bouche.

CHRÉMYLE.

Je le devinerai bien aussi, moi : elle en a peut-être trois ou quatre.

LE JEUNE HOMME.

Vous avez perdu, elle n'en a qu'une grosse.

LA VIEILLE.

Le scélérat! je crois, en vérité, que vous êtes fou, de me faire servir de divertissement [1] à tout le monde.

[1] πλυνόν με ποιῶν. Le mot πλυνόν a une double signification, et Aristophane joue sur l'équivoque qu'il présente. Ce mot si-

LE JEUNE HOMME.

Eh! vous devriez être bien satisfaite, si l'on vous jetait de l'eau chaude au nez.

CHRÉMYLE.

Eh! non pas : parce qu'elle est toute couverte de fard. Si l'on faisait tomber cette céruse, on verrait aussitôt ses peaux pendantes.

LA VIEILLE.

Pour être si vieux, vous me paraissez bien extravagant.

LE JEUNE HOMME.

Assurément il vous en conte, et caresse vos appas : il imagine que je ne le vois pas venir.

LA VIEILLE.

Ah, j'atteste Vénus que cela est faux! Le scélérat!

CHRÉMYLE.

Ah, j'atteste Proserpine que je ne suis pas assez fou pour cela! Mais savez-vous bien, jeune homme, que je ne puis souffrir davantage que vous haïssiez une si belle enfant?

LE JEUNE HOMME.

Moi, la haïr? Je l'adore.

gnifie, laver, couvrir d'injures. Notre mot rincer, pris dans son acceptation triviale, rend parfaitement le mot πλυνόν. On dit aussi, laver la tête à quelqu'un.

CHRÉMYLE.

Elle se plaint pourtant de vous.

LE JEUNE HOMME.

Eh! quelles plaintes peut-elle faire?

CHRÉMYLE.

Elle dit que vous l'avez outragée, et que vous lui avez mandé : Que les Milésiens étaient braves jadis.

LE JEUNE HOMME.

Je n'ai pas dessein d'avoir une affaire avec vous pour elle.

CHRÉMYLE.

Que voulez-vous dire?

LE JEUNE HOMME.

Je respecte votre âge. Assurément je ne souffrirais pas cela d'un autre. Vous pouvez prendre cette belle et vous en aller fort satisfait.

CHRÉMYLE.

Je vois, je vois votre idée, vous en êtes las.

LA VIEILLE.

Serait-ce moi qui me livrerais à un autre?

LE JEUNE HOMME.

Pourrais-je rechercher une vieille qui mène une vie de prostituée, depuis treize mille ans?

CHRÉMYLE.

Si vous en avez bu le vin, il me semble que vous en devriez boire aussi la lie.

LE JEUNE HOMME.

Mais cette lie est trop vieille, elle est tout-à-fait gâtée.

CHRÉMYLE.

Il faut trouver quelque accommodement et vous remettre bien ensemble.

LE JEUNE HOMME.

Entrons chez vous, car je veux offrir à Plutus les couronnes que vous me voyez.

LA VIEILLE.

J'ai aussi quelque chose à lui dire.

LE JEUNE HOMME.

Je n'entre donc pas ?

CHRÉMYLE.

Ne craignez rien, entrez seulement; parbleu, elle ne vous prendra pas de force.

LE JEUNE HOMME.

Je pense que vous avez raison; car j'ai eu assez long-temps affaire avec elle.

LA VIEILLE.

Entrez, je vous suivrai bientôt.

CHRÉMYLE.

O ciel, cette vieille tient à ce jeune homme aussi fortement que l'huître [1] est attachée au rocher.

[1] Λεπάς.

ACTE VI.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARION, MERCURE.

CARION.

Qui est-ce donc qui heurte à la porte? Qu'est-ce? personne ne paraît. La porte aurait-elle fait ce bruit d'elle-même?

MERCURE.

Carion, c'est à toi que je parle, arrête.

CARION.

Oh! oh! dis-moi un peu, est-ce toi qui as heurté si fort?

MERCURE.

Ma foi, non; mais je voulais le faire, si tu n'avais ouvert. Cependant cours promptement, et fais descendre ton maître, sa femme, ses enfans, tous les valets, le chien, toi-même, et le cochon.

CARION.

Qu'est-ce donc? parle.

MERCURE.

O! pendard, Jupiter a résolu de vous mettre tous dans un même sac, et de vous jeter dans le Barathron.

CARION.

Un porteur de pareilles nouvelles se paie par le sacrifice d'une langue [1]. Mais pourquoi Jupiter veut-il nous traiter si mal?

MERCURE.

Parce que vous avez fait la plus méchante de toutes les actions; car, depuis que Plutus n'est plus aveugle, qui que ce soit ne nous a offert un seul grain d'encens, pas une branche de laurier, pas un gâteau, pas une victime, enfin pas le moindre petit présent.

CARION.

Non parbleu, et on ne vous en fera plus à l'avenir; car lorsqu'on vous en faisait, vous nous

[1] Il y a équivoque dans le grec, où on lit :

ἡ γλῶττα τῷ κήρυκι τούτων τέμνεται.

Ce qui signifie, on coupe la langue (τῷ à ou pour) un tel messager. τῷ a la double signification que je lui donne; et delà résulte, l'idée d'arracher la langue à un pareil messager, et de lui offrir la langue d'une victime, suivant l'usage qu'on avait d'offrir les langues à Mercure.

issiez là sans vous soucier de nous le moins du onde.

MERCURE.

Pour ce qui regarde tous les autres dieux, ce 'est nullement ce qui m'embarrasse; mais c'est ue je meurs de faim.

CARION.

Tu n'es pas sot.

MERCURE.

Avant que Plutus eût recouvré la vue, les caaretières, tous les matins, dès la petite pointe du our, me donnaient mille bonnes choses; du pain rempé dans du vin, du miel, des figues, enfin out ce que Mercure mange volontiers. Présentenent, accablé de besoin, je reste étendu sur le dos les pieds en l'air.

CARION.

Ne le mérites-tu pas? tu faisais payer de bonnes amendes à celles qui t'avaient donné tant de bonnes choses?

MERCURE.

Hélas, que je suis malheureux! Ah! gâteaux qu'on me faisait le quatrième jour du mois, où êtes-vous [1]?

[1] A Athènes tous les jours du mois étaient consacrés à quelque dieu. Le quatrième jour était consacré à Mercure.

CARION.

Tu cherches celui qui n'est plus près de toi, et tu l'appelles en vain.

MERCURE.

Épaules que je dévorais!

CARION.

Présentement fais des caprioles [1] au milieu de cette place.

MERCURE.

Où sont les entrailles toutes bouillantes dont je me bourrais?

CARION.

Je pense qu'en effet ton plus grand mal te vient des entrailles.

MERCURE.

Où sont ces coupes remplies d'égales portions de vin et d'eau?

[1] Fais des *caprioles* : rend parfaitement le mot ἀσκωλίαζε. Les *caprioles*, mot très heureusement inventé par Mlle. Le Fèvre, désignent ces danses sur des outres remplies de vin, et graissées d'huile. Voyez Meursius, *Græc. feriat. in* ἀσκώλια.

Atque inter pocula læti
Mollibus in pratis unctos saliere per utres.

Georg. II, 384.

Et de joie et de vin à la fois enivrés,
Sur des outres glissans bondissaient dans les prés.

Traduct. de l'abbé de Lille.

CARION.

Ne te retireras-tu pas bien vite, après avoir avalé ceci ?

MERCURE.

Serais-tu homme à rendre un bon office à un de tes amis ?

CARION.

Oui, sans doute, s'il a besoin de quelque chose qui soit en mon pouvoir.

MERCURE.

Je te prie, apporte-moi ici quelque bon pain bien cuit, et un bon morceau de la viande des bêtes que vous avez sacrifiées chez vous.

CPRION.

Oh! je n'oserais; cela n'est pas permis.

MERCURE.

Cependant toutes les fois que tu as voulu faire quelque vol à ton maître, j'ai toujours fait en sorte qu'il n'en a rien su.

CARION.

Oui-da, enfonceur de maisons, parce que tu savais bien que tu en aurais ta part; car il t'en revenait un bon gâteau.

MERCURE.

Mais tu le mangeais fort bien tout seul.

CARION.

Sans doute, car lorsque j'étais attrapé en faisant quelque friponnerie, tu n'avais pas ta part des coups que l'on me donnait.

MERCURE.

Il ne faut plus se souvenir des maux passés, quand on a fait fortune : au nom des dieux, recevez-moi chez vous.

CARION.

Quoi! tu voudrais quitter les dieux et demeurer ici?

MERCURE.

Assurément, car on est beaucoup mieux chez vous.

CARION.

Mais, je te prie, penses-tu que ce soit bien fait de déserter ainsi?

MERCURE.

La patrie est partout où l'on se trouve bien.

CARION.

Et de quoi nous servirais-tu, si tu vivais avec nous?

MERCURE.

Chargez-moi d'ouvrir et de fermer la porte.

CARION.

D'ouvrir et de fermer? Nous n'avons pas besoin d'homme à détours.

MERCURE.

Eh bien! faites-moi vendre votre vin.

CARION.

Mais puisque nous sommes riches, qu'avons-nous affaire que tu tiennes cabaret?

MERCURE.

Eh bien! que je sois faiseur d'affaires.

CARION.

D'affaires? Non, mon ami, nous n'avons pas besoin de faiseurs d'affaires, nous ne voulons que d'honnêtes gens chez nous.

MERCURE.

Ne vous faut-il point de guide?

CARION.

Non, car présentement Plutus voit clair.

MERCURE.

Je serai donc l'intendant des jeux que vous ferez; car il est fort avantageux à Plutus d'en faire, soit de musique, soit de lutte. Qu'as-tu à me dire à cette heure?

CARION.

Par ma foi, c'est une bonne chose que d'avoir plusieurs cordes à son arc. Le voilà qui a trouvé enfin le moyen de vivre. Ce n'est pas sans raison que tous les juges font tous leurs efforts pour être sur le tableau de plusieurs tribunaux.

MERCURE.

Eh bien ! sur cela n'entrerai-je pas?

CARION.

Entrè, et t'en vas au puits laver les entrailles des victimes, afin qu'on voye si l'on pourra tirer quelque service de toi.

SCÈNE II.

UN PRÊTRE DE JUPITER, CHRÉMYLE.

LE PRÊTRE.

Qui peut m'enseigner où demeure Chrémyle?

CHRÉMYLE.

Qu'y a-t-il, mon bon ami?

LE PRÊTRE.

Que peut-il y avoir qui ne soit fâcheux? Depuis que ce Plutus voit clair, je meurs de faim; et, quoique je sois le prêtre de Jupiter sauveur, je n'ai plus rien à mettre sous ma dent.

CHRÉMYLE.

Eh! au nom des dieux, dites-moi la cause de cela?

LE PRÊTRE.

Personne ne fait plus de sacrifices.

CHRÉMYLE.

Pourquoi donc?

LE PRÊTRE.

Parce que tout le monde est riche; car, quand il y avait des pauvres, un marchand qui revenait sain et sauf de sa tournée, faisait un sacrifice; pareillement, tout homme qui avait été absous par ses juges. Quelqu'un entamait-il une procédure? il conviait le sacrificateur. Mais, présentement, qui que ce soit ne fait le moindre petit sacrifice, et ne vient plus dans ce temple, si ce n'est pour y faire mille ordures

CHRÉMYLE.

Eh bien! n'en prenez-vous pas ce qui vous est ordinairement destiné?

LE PRÊTRE.

C'est pourquoi j'ai résolu d'envoyer aussi promener ce beau Jupiter, et de demeurer ici avec vous.

CHRÉMYLE.

Prenez courage : tout ira le mieux du monde, s'il plaît à dieu; le véritable Jupiter sauveur est chez nous, il y est venu de son bon gré.

LE PRÊTRE.

Que tu me dis là une bonne nouvelle!

CHRÉMYLE.

Attendez un peu, dans un moment nous allons mettre Plutus à la place de ce Jupiter qui

garde le trésor [1] qui est derrière le temple de la déesse. Que quelqu'un nous apporte donc des flambeaux allumés, afin que vous les portiez devant ce dieu.

LE PRÊTRE.

Fort bien, c'est ce qu'il faut faire.

CHRÉMYLE.

Qu'on fasse venir Plutus.

SCÈNE III.

UNE VIEILLE FEMME, CHRÉMYLE, LE CHOEUR.

LA VIEILLE.

Que ferai-je donc [2]!

CHRÉMYLE.

Mettez ces marmites sur votre tête [3], et les

[1] ὀπισθόδομον. L'opistodome, c'était un lieu fortifié, derrière le temple de Pallas : on gardait dans cet opisthodome le trésor des Athéniens.

[2] « La vieille, observe très bien Mlle. Le Fèvre, voyant » partir Plutus, et n'ayant plus aucune espérance, dit, par » désespoir, *que ferai-je donc!* C'est-à-dire, que deviendrai-je! » Mais Carion (Chrémyle) prend cela dans un autre sens, et » il lui répond comme si elle avait demandé ce qu'elle pourrait » faire dans cette cérémonie, et à quoi elle pourrait servir. »

[3] » Quand on consacrait des autels, ou qu'on plaçait les statues » des dieux, on faisait porter, par de jeunes filles, de pleins

portez avec gravité. Aussi-bien vous avez là un habit varié de si belles couleurs, qu'il semble que vous l'ayez pris exprès.

LA VIEILLE.

Mais que deviendra l'affaire, pour laquelle je suis venue?

CHRÉMYLE.

Tout ira comme vous le desirez, et le jeune homme que vous aimez tant, sera chez vous ce soir.

LA VIEILLE.

Ah! je porterai assurément les marmites, si tu veux me donner ta parole qu'il me reviendra voir.

CHRÉMYLE.

Ces marmites sont dans une position toute contraire; car ordinairement les vieilles sont au-dessus, et ici la vieille est au-dessous.

» pots de légumes cuits, dont on faisait les premières offrandes » au dieu, pour marquer par là que ç'avait été la première » nourriture des hommes. Ces filles qui portaient ces pots » avaient des habits de diverses couleurs; Aristophane se sert, » avec beaucoup d'esprit, de l'occasion que cette coutume lui » fournit de railler ces vieilles femmes, qui, oubliant la bien- » séance de leur âge, se mettaient comme les plus jeunes filles, » pour engager encore les jeunes gens à les aimer. Ce passage » est d'autant plus plaisant, qu'on voit tous les jours certaines » personnes pour qui il semble avoir été fait. » Mlle. Lefèvre.

LE CHOEUR.

Puisque tout le monde s'en va, il n'y a pas d'apparence que nous demeurions ici davantage. Il faut que nous les suivions en chantant.

FIN DE PLUTUS.

RÉFLEXIONS

SUR LE PLUTUS.

« Le *Plutus* est fort bon, dit M. de Fontenelle.
» Il y a des choses aussi plaisantes que Molière
» en ait fait..... Les scènes de cette vieille qui en-
» tretient un jeune homme, sont merveilleuses.
» Les scènes de la Pauvreté ne me plaisent guère ;
» elles font un mauvais effet ; à quoi Aristophane
» n'a pas pris garde ; car la Pauvreté fait voir des
» inconvéniens très-solides à l'égalité des biens,
» et on ne répond point à ses raisons ; cela est cause
» que je ne suis pas si aise que Plutus ait recouvré
» la vue. Je le serais tout-à-fait sans cela ; tous les
» effets qu'on en voit sont agréables. » La critique que M. de Fontenelle fait des scènes, où la Pauvreté raisonne si solidement contre les richesses, paraît très-juste aux lecteurs superficiels. Il est certain qu'après avoir entendu la Pauvreté faire valoir la supériorité de ses avantages sur ceux des richesses, on ne pouvait être satisfait, ou plutôt, on devait souffrir que Plutus eût recouvré la vue ; mais c'est précisément l'effet qu'Aristophane voulait produire sur ses auditeurs. M. de Fontenelle ne remarquait pas, comme l'a fait le P. Brumoy, qu'Aristophane ne veut, en cette pièce, que blâ-

mer l'avarice des Athéniens dévoués à Plutus comme à leur unique divinité. Il n'a donc d'autre intérêt, dans cette pièce, que de jeter du ridicule sur la préférence donnée aux richesses plutôt qu'à la médiocrité. Or ce ridicule résulte évidemment, et de la manière la plus saillante, de tout ce que dit la Pauvreté, de la préférence donnée malgré cela aux richesses, et de l'abus qu'on fait de celles-ci; abus tellement porté à son comble, qu'il va jusqu'à faire négliger le culte des dieux qui sont contraints de venir réclamer, de la main avare des hommes, les dons et les offrandes dont la reconnaissance devrait leur assurer la paisible et perpétuelle jouissance. Voilà comme Aristophane sait en venir à ses fins, et comme, en ayant l'air de flatter le goût des Athéniens, il sait leur donner les leçons les plus utiles : tel est son art précieux de dire la vérité à un peuple-roi.

Quant au caractère et au genre de cette pièce, il faut consulter un précieux Mémoire de M. le Beau, cadet, sur le *Plutus*, imprimé parmi ceux de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Le savant académicien y examine, entre autres choses, les rapports du *Timon* et du *Plutus*. « Je ne puis (y dit-il) quitter cette pièce (le » *Plutus*), sans considérer, avec plaisir, les rap» ports qu'elle a avec le plus beau dialogue de Lu» cien : le *Timon* tient beaucoup du *Plutus*. Au

» reste, ce n'est pas ici seulement que Lucien est » vraiment dramatique; ses dialogues les mieux » travaillés, sont autant de pièces de théâtre, qui » ont une action, une unité de temps et de lieu, » et où les mœurs sont peintes au naturel, et les » caractères soutenus depuis le commencement » jusqu'à la fin. Ils renferment tous un point de » morale auquel les différentes parties se rappor- » tent comme à leur tout, et chaque personnage » devient intéressant. Ici le plan du dialogue et de » la comédie est également bien dressé, les carac- » tères bien imaginés, bien soutenus, les scènes » agréablement variées, l'expression pure et élé- » gante.... Lucien, par l'heureux changement de » quelques personnages, a trouvé l'art de donner » à son dialogue un air de nouveauté qui le rend » original, sans faire oublier la source d'où il est » tiré. Il est même conduit à peu près comme le » *Plutus.* »

FIN DES RÉFLEXIONS SUR LE PLUTUS.

CATALOGUE
DES PIÈCES PERDUES
D'ARISTOPHANE.

ΑΙΟΛΟΣΙΚΩΝ Β.

ΑΝΑΓΥΡΟΣ.

ΑΥΤΟΛΥΚΟΣ.

ΒΟΗΘΟΙ.

ΓΕΩΡΓΟΙ.

ΓΗΡΑΣ.

ΓΗΡΥΤΑΔΗΣ.

ΓΛΑΥΚΟΣ.

ΔΑΙΔΑΛΟΣ.

ΔΑΝΑΙΔΕΣ.

ΔΗΛΙΑ.

* ΔΙΣ ΝΑΥΑΓΟΣ.

* ΔΡΑΜΑΤΑ.

ΕΙΡΗΝΗ Β

ΕΡΕΧΘΕΥΣ.

ΗΡΩΕΣ.

ΘΕΣΜΟΦΟΡΙΑΖΟΥΣΑΙ seu ΘΕΣΜΟΦΟΡΙΑΣΑΣΑΙ.

* ΚΕΝΤΑΥΡΟΣ.

ΚΙΘΑΡῼΔΟΣ.

ΛΗΜΝΙΑΙ.

* ΝΑΥΑΓΟΣ.

ΝΕΦΕΛΑΙ.

* ΝΗΣΟΙ.

ΝΙΚΑΙ.

* ΝΙΟΒΗ.

ΟΛΚΑΔΕΣ.

ΠΕΛΑΡΓΟΙ.

ΠΕΡΙΑΛΓΗΣ.

* ΠΟΑΣΤΡΙΑΙ.

* ΠΟΙΗΣΙΣ.

ΠΟΛΥΕΙΔΟΣ.

ΠΡΟΑΓΩΝ.

ΠΥΘΑΓΟΡΕΙΟΙ.

ΣΚΗΝΑΣ ΚΑΤΑΛΑΜΒΑΝΟΥΣΑΙ.

ΤΑΓΗΝΙΣΤΑΙ.

ΤΕΛΜΙΣΣΕΙΣ.

ΤΡΙΦΑΛΗΣ.

ΦΙΛΩΝΙΔΗΣ.

ΦΟΙΝΙΣΣΑΙ.

ΩΡΑΙ.

On ne rapporte ici que les titres des pièces perdues qu'on n'a pu classer avec les autres (t. XII. p. 2, 334. XIII, 316. XIV, 1, 242; XV, 1, 177, 314) dans une époque connue, parce qu'on ne sait à quelle olympiade elles appartiennent. Les pièces précédées d'une étoile, ont été attribuées à différens auteurs. Ce catalogue est tiré de la bibliothèque grecque de J. Alb. Fabricius. t. I., p. 676; on en a élagué quantité de titres de pièces qui n'ont jamais existé, ou qui appartiennent à d'autres qu'à Aristophane. Voyez, à ce sujet, M. Brunck, t. III, p. 213, de son Aristophane.

SOMMAIRE

DE LA CONCLUSION GÉNÉRALE.

Récapitulation des quatre articles proposés dans le Discours. II. *Le caractère de la Comédie antique.* III. *Le gouvernement des Athéniens.* IV. *Railleries sur les poëtes tragiques.* V. *Railleries fréquentes sur les Dieux.* VI. *Les mimes et pantomimes.* VII. *Démarches et égaremens de l'esprit humain dans la naissance et le progrès des spectacles.*

CONCLUSION GÉNÉRALE.

I. Voila l'exposé fidèle des restes d'Aristophane. Je ne crains pas qu'on se plaigne que je les aie déguisés. J'ai rendu compte de tout, autant que la matière et les bonnes mœurs ont pu s'accorder. Nulle plume, fût-elle païenne ou cynique, n'oserait produire au grand jour les horreurs que j'ai dérobées aux yeux des lecteurs; et, loin d'en regretter le moindre trait, de ce silence nécessaire, on conclura aisément quel était le libertinage d'esprit, et quelle était la corruption du cœur qui régnait parmi les Athéniens. Si l'on permet au bon goût de ne pas détruire entièrement ce que le temps et la barbarie ont épargné, la religion et la probité ne permettent pas d'en faire usage. Pour finir utilement, reprenons en peu de mots les quatre articles qui ont dû principalement frapper dans les onze pièces d'Aristophane.

II. C'est d'abord le caractère de l'ancienne comédie. Elle ne ressemble à rien. Son génie est si bizarre, qu'on a peine à le définir. Dans quel ordre comique la placer? Je l'ignore. Elle en fait un à part. Si nous avions Phrynichus, Platon, Eupolis, Cratinus, Amipsias et tant de célèbres

concurrens d'Aristophane, dont l'on trouve à peine quelques lambeaux épars dans Plutarque, Athénée et Suidas; nous pourrions les confronter avec notre poëte, établir un caractère général, marquer des différences et former une idée complète de leur théâtre comique. Mais, à leur défaut, nous ne pouvons nous fixer qu'à Aristophane, et il est vrai qu'il nous suffit en quelque manière pour juger passablement de la comédie ancienne; car, à l'en croire (et il doit en être cru), il était le plus hardi de tous ses confrères, les poëtes, qui couraient, ou avaient couru la même carrière. Cela étant, concluons que la comédie d'alors consistait dans l'allégorie pour le détail, allégorie souvent ingénieuse, jamais fort régulière, presque toujours outrée : satyre sanglante et cynique, mais variée, vive et imprévue. Les traits portent coup sans donner le loisir de les prévoir; ce sont des flèches de feu, et leurs figures bizarres ont la variété, la vivacité et tout l'effet des éclairs. L'imitation enfin portée jusqu'à la ressemblance des personnes, et une parodie des mœurs et des manières (si j'ose ainsi m'exprimer) jointe à la parodie des poëtes rivaux, en font les plus ordinaires agrémens.

Mais c'est trop retracer aux lecteurs ce qu'ils auront mieux senti que moi. Loin de prévenir leurs réflexions, je ne fais qu'ébaucher des traits

qu'ils achèveront eux-mêmes. Leurs réflexions s'étendront plus loin. Ils pénétreront jusque dans la vie commune et le domestique des Athéniens, dont cette espèce de comédie était l'image un peu exagérée. Ils rapprocheront tous les usages, toutes les manières, tous les vices; en un mot, tout l'esprit athénien. De cet assemblage ils se formeront une idée ineffaçable d'un peuple qui rassemblait tant de parties contraires, et qui alliait d'une façon inexprimable la noblesse à l'air bourgeois, la sagesse à la folie, la fureur des choses nouvelles à l'attachement pour l'antiquité, la politesse monarchique à la férocité républicaine, le goût à la rudesse, l'indépendance à l'esclavage, la fierté à la souplesse, l'austérité à la débauche, une sorte d'irréligion à la piété. C'est ainsi qu'en voyageant, une utile curiosité nous met au fait des nations, à force de réfléchir sur ce qu'on voit, et de combiner ses idées.

III. Le gouvernement d'Athènes est la belle partie de la comédie antique. Dans la plupart des États le mystère du gouvernement est renfermé entre les murs du cabinet; dans les républiques mêmes il ne roule qu'entre cinq ou six têtes, qui gouvernent ceux qui croient gouverner. L'éloquence n'ose y toucher, et beaucoup moins la comédie. C'est un mets qui leur est interdit. Cicéron même était réservé sur ce point délicat de

la république romaine. L'éloquence athénienne entre au contraire dans tout le secret ; elle fouille dans les replis des cœurs pour l'en tirer et le dévoiler au peuple. Démosthène et ses contemporains parlent avec une liberté qui nous surprend, malgré l'idée que nous avons du gouvernement populaire. Mais quelle autre comédie que celle d'alors, osa jamais s'arroger les mêmes droits que l'éloquence d'État ? ce n'est pas la comédie italienne du siècle passé. Quelque hardie qu'elle fût, ce n'est point par ses hardiesses qu'on peut la comparer avec l'ancienne. Elle avait ses bornes ; et ses satyres sont générales, souvent même si outrées, qu'on en passait la malignité en faveur de l'excès des traits imprévus, du sel piquant, des malices fines sous des tours grotesques et dignes d'Arlequin. Voilà tous ses rapports avec Aristophane ; encore y a-t-il bien des degrés de notre siècle au sien, et de sa manière à celle dont je parle. Mais, pour la liberté politique de reprendre le gouvernement, il n'y a nul lieu de comparer siècle à siècle, et comédie à comédie. Aristophane est unique en son espèce, et par-là un auteur d'un prix inestimable. Un État puissant et le plus florissant de la Grèce est l'objet de ses railleries avouées par l'État même[1]. Quelle étrange

[1] Cet aveu est bien démontré, puisque les juges prononçaient sur le mérite des pièces.

contradiction ! Il est vrai que la politique avait intérêt à le permettre, dût-elle en souffrir. C'était un frein à l'ambition et à la tyrannie des particuliers ; chose essentielle chez un peuple si chatouilleux sur la liberté. Cléon, Alcibiade, Lamachus, et tant d'autres généraux d'armée ou magistrats étaient retenus par la crainte des lardons comiques d'un poëte aussi téméraire que l'était Aristophane. Il pensa lui en coûter cher. Il faisait profession, dit-il lui-même, de rendre par-là un service considérable à l'État, jusqu'à se plaindre de n'en être pas récompensé comme il croyait le mériter. Mais, sous ce prétexte, que n'a-t-il pas repris dans la république ? Guerre, politique, délibérations, finances, assemblées populaires, barreau privé, choix des ministres, aristocratie, démocratie même, il n'a rien épargné.

Les Acharniens, *la Paix* et *les Oiseaux*, sont des monumens éternels de l'audace d'un poëte, qui osait reprocher à sa république son opiniâtreté à continuer une guerre ruineuse, à en entreprendre de nouvelles, à se nourrir de chimères, et à se perdre soi-même, comme elle le fit par un vain point d'honneur.

Quel opprobre pour le peuple athénien, que *les Chevaliers*, où il est représenté sous une allégorie de gaze, tant elle est claire ! comme un

vieillard imbécille et dupe d'un homme nouveau, tel que Cléon, et de ses associés qui ne valaient pas mieux que lui?

Peut-on jeter un coup-d'œil sur *Lysistrata* et *les Harangueuses*, sans être étonné de voir la politique athénienne mise au-dessous de celle des femmes, que l'on n'affecte de rendre ridicules que pour siffler leurs maris, qui tenaient le timon du gouvernement?

Que dire des *Guêpes*, et de la fureur du peuple pour la procédure et le barreau? Que d'iniquités dévoilées!

Il est aisé de conclure, que, malgré les sages lois de Solon, qu'on faisait profession de suivre, le gouvernement tombait en décadence. Car, quoiqu'il ne faille pas prendre à la lettre les railleries d'Aristophane, on voit trop que le mal était bien grand, en dût-on retrancher la moitié, puisqu'en effet Athènes en fut la victime, et eut peine à se relever de sa chute quand elle eut été prise par Lysander. On sent enfin, même en réduisant Aristophane à sa juste valeur, et en ne le regardant que comme un comédien qui exagère tout, on sent trop, dis-je, que le fond du gouvernement péchait presqu'en tous les articles essentiels; que le peuple était leurré par des ambitieux; que les délibérations et les décrets étaient ordinairement le fruit des cabales factieuses; que l'avarice et

l'intérêt particulier étaient l'âme de la politique aux dépens du bien public; que les finances étaient mal administrées, les alliés peu ménagés, les bons citoyens souvent sacrifiés, et les mauvais mis en place; que l'acharnement aux procès emportait toute l'attention au dedans; qu'au dehors on faisait la guerre avec plus de témérité et de bonheur, que de sagesse et de précaution; que l'amour de la nouveauté et des modes, en fait d'administration publique, était la folie universelle; qu'enfin, comme le dit Mélanthius chez Plutarque[1], la république d'Athènes ne se soutenait que par la discorde éternelle entre ceux qui maniaient les affaires : contrepoids unique qui faisait trouver le remède au mal, et dont le mobile était l'éloquence ou la comédie.

C'est, en général, ce qu'on peut inférer de la lecture d'Aristophane. La sagacité des lecteurs ira au-delà. Ils pourront comparer les diverses formes de gouvernement que prenait cette tumultueuse république, pour modifier ou augmenter la démocratie; formes toutes fatales à l'État, parce qu'il n'y en avait aucune qui fût établie sur des fondemens durables, et qui n'eût en elle des principes de destruction. Eh! le moyen de se maintenir en altérant le sage équilibre qu'avait mis

[1] Traité de la manière de lire les poëtes.

Solon entre les grands et le peuple, et en ouvrant la porte à l'ambition adroite de ceux qui avaient le talent ou la hardiesse de se mettre sur les rangs par le moyen du peuple même, qu'ils flattaient de leur protection pour l'accabler plus sûrement!

IV. Les plaisanteries sur les poëtes les plus estimés sont encore une partie considérable d'Aristophane. Les traits qu'il décoche sur les trois héros de la tragédie, particulièrement sur Euripide, pourraient peut-être faire penser qu'il estimait peu ces grands hommes, et qu'apparemment les spectateurs qui applaudissaient, auraient pu entrer dans ses sentimens : conclusion peu juste. J'en ai apporté les raisons, et l'on aurait pu les apercevoir mieux que moi, quand je ne les aurais pas touchées. Mais pour ne laisser rien à desirer, et pour prévenir toute ombre de chicane, croira-t-on, oserai-je demander, croira-t-on dans la postérité que Racine en ait moins été un grand maître de la scène française pour avoir été parodié La parodie ne s'attache qu'aux meilleures choses, et elle était beaucoup plus du goût des Grecs que du nôtre. Le théâtre noble aujourd'hui l'abandonne aux théâtres inférieurs. Mais, dans Athènes, le théâtre comique en faisait son principal ornement, par une raison qu'il est bon d'approfondir. La comédie ancienne n'était pas, comme elle l'est de nos jours, une imitation fine ; c'était l'art

de contrefaire; elle aurait cru manquer son but, si elle n'eût imité le port, la démarche, l'habit, le geste et le visage de ceux qu'elle jouait. Or, la parodie est de ce genre d'imitation; ce n'est qu'un passage du sérieux au bouffon, par un changement léger de mots, une inflexion de voix et une contre-façon imperceptible : c'est le masque par rapport au visage. Comme donc les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide avaient beaucoup de vogue, et qu'on les savait par cœur, les parodies qu'on en faisait devaient autant intéresser et plaire, que le feraient les grimaces d'un bon comédien qui contreferait finement une personne respectable. Telle est la malignité humaine; elle aime à rire de ce qu'elle estime le plus; elle se dédommage en quelque manière du tribut involontaire qu'elle paie au mérite. Les parodies de nos poëtes chez Aristophane sont donc beaucoup moins des satyres que des éloges. Elles laissent lieu du moins d'examiner si les critiques en elles-mêmes sont justes ou non. Mais, ce qui est plus important, c'est qu'elles ne marquent nullement qu'Aristophane et son siècle estimassent peu Euripide et ses prédécesseurs. Les statues élevées en leur honneur, le respect des Athéniens pour leurs écrits, ces écrits mêmes, si chèrement et si précieusement conservés, sont des garans immortels et trop éloquens, pour m'ar-

rêter à expliquer davantage une solution si plausible d'une si frivole objection.

V. La difficulté qui fait le plus de peine, et qui véritablement n'a point eu encore, que je sache, de solution satisfaisante ; c'est la manière irrévérente dont Aristophane traite les dieux. Malgré la persuasion intime où je suis d'en avoir trouvé le dénouement, je ne voudrais pas répondre qu'il fît plus d'impression que celui de M. Boivin. Il se contente de dire [1] « que tout était permis aux » poëtes comiques ; que la licence du théâtre au- » torisait tout, jusqu'à l'athéisme ; que ce qui » faisait rire les Athéniens trouvait toujours grâce » devant leurs yeux ; qu'ils croyaient que Jupiter » même riait avec eux des bons mots du poëte » impie ». M. Collier, Anglais, dans sa Critique du théâtre de sa nation [2], prétend prouver qu'Aristophane est un athée déclaré. J'avoue que je ne puis goûter les raisonnemens ni de l'un ni de l'autre, et que j'aime mieux hasarder un système nouveau dont j'ai déjà laissé échapper quelques traits dans le cours de cet ouvrage. A la vérité, les Athéniens étaient grands rieurs de profession, toujours prêts à rire de tout. Mais comment peut-on penser qu'Aristophane publiât l'athéisme im-

[1] Dialogue à la fin des *Oiseaux*, Paris, 1729.

[2] Trad. du P. de Courbeville, Paris, 1715.

punément, si l'on ne croit en même temps que les spectateurs athéniens et les juges commis par l'État pour juger du mérite des pièces, étaient athées, comme le poëte; et comment peut-on s'imaginer qu'ils le fussent, eux qui faisaient gloire d'être le plus religieux peuple de la Grèce, et qui étaient du-moins le plus superstitieux? Comment eussent-ils été athées, eux qui condamnaient un Diagoras, un Socrate, un Alcibiade, comme impies? Cela ne peut s'accorder. De dire, pour se tirer d'affaire, comme le fait M. Boivin, qu'Alcibiade, Socrate et Diagoras attaquaient sérieusement la religion, ce qu'on ne souffrait pas; mais qu'Aristophane le faisait en riant, ce qui était passé en coutume; c'est se jouer de la difficulté, et non la résoudre. Quoique les Athéniens aimassent à rire, il est vraisemblable que, si Aristophane eût été athée, ils ne l'eussent ni plus ni moins épargné que Socrate; d'autant plus que le philosophe n'employait pas moins l'aménité et la plaisanterie dans ses instructions, que le poëte dans ses comédies. Le sel de la raillerie et le caractère railleur des Athéniens n'est donc pas une légitime raison pour sauver Aristophane, tandis que Socrate est condamné. Voici mon dénoument en deux mots.

Qu'on lise le Traité de Plutarque, sur la manière de lire les poëtes, on l'y trouvera. Plutarque veut prouver qu'il ne faut pas interdire la lecture

des poëtes aux jeunes gens, mais précautionner leurs esprits contre ce qu'ils peuvent avoir de mauvais. Pour les prévenir, il établit ce principe, que la poésie est mensongère et fabuleuse. Il détaille fort au long les fables qu'Homère et les autres poëtes ont inventées sur le compte des dieux. Puis il conclut : [1] « Quand doncques il y a ès » compositions poëtiques quelque chose estrange » et fascheuse ditte touchant les dieux ou demi- » dieux, ou touchant la vertu de quelque excel- » lent personnage, et de grand renom, celuy qui » reçoit cela comme une verité s'en va gasté et » corrompu en son opinion : mais celuy qui se sou- » vient tousjours, et se rameine devant les yeux les » charmes et illusions dont la poësie se sert ordi- » nairement à controuver et inventer des fables,... » celuy-là ne souffrira jamais de mal, ni ne re- » cevra en son entendement aucune mauvaise » impression : ains se reprendra soi-même quand » il aura peur de Neptune, craignant qu'il n'ou- » vre et fende la terre jusques à descouvrir les » enfers, etc. » Quelques pages après il ajoute, » que la religion est une chose difficile à com- » prendre, et au-dessus de la portée des poëtes ; » ce qu'il faut avoir, dit-il, devant les yeux quand » on lit leurs fables. »

[1] Plutarque, Traité de la manière de lire les poëtes, trad d'Amyot, c. V.

Les païens avaient donc leurs fables qu'ils distinguaient fort de leur religion. Eh! qui se persuadera qu'Ovide ait prétendu exposer dans ses Métamorphoses la religion des Romains? On passait donc aux poëtes leurs imaginations sur les dieux, comme des choses qui n'intéressaient en rien le culte reçu. Sur ce principe, je l'ai dit et je le répète, il y avait chez les païens deux sortes de religions, une religion poétique, et une religion réelle, une religion de théâtre et une religion de pratique; une mythologie pour la poésie, et une théologie pour l'usage des fables en un mot; un culte tout différent d'elles, quoique fondé sur elles.

Diagoras, Socrate, Platon et les philosophes d'Athènes; Cicéron leur adorateur, et les autres prétendus sages de Rome, font une classe à part. C'étaient là les athées par rapport aux anciens: ainsi ce n'est pas de Platon ni de Cicéron qu'il faut tirer les idées qu'on cherche de la religion réelle des païens, distinguée de la fabuleuse. Ces deux auteurs s'enveloppent, pour ne pas laisser voir leurs sentimens. Ils n'osaient attaquer ouvertement la religion réelle, ils ne s'en prenaient qu'à la fable; et comme celle-ci tenait de près à celle-là, en attaquant la fable, ils détruisaient insensiblement la religion du pays.

De démêler ici en quoi les fables et le culte s'accordaient et se contredisaient, c'est ce que je

ne prétends pas. Il n'est pas aisé[1] d'établir nettement quelle était l'idée commune des Athéniens sur la nature des dieux qu'ils adoraient. Plutarque dit lui-même : « que la chose était très-difficile » pour les sages. » Il me suffit que la théologie païenne et la mythologie soient aussi différentes pour le fonds, que conformes pour les noms des divinités; et qu'un long usage ait abandonné la dernière au caprice de la poésie, sans croire intéresser en rien la première. Cela étant établi par l'autorité des anciens mêmes, je n'ai plus de peine à voir Jupiter, Minerve, Neptune, Bacchus, etc., jouer la comédie sur le théâtre d'Aristophane, et ces mêmes Dieux recevoir l'encens dans les temples d'Athènes. Voilà, je crois, ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur un article si obscur ; et je suis prêt de me rendre au système de quiconque trouvera mieux, pour concilier les Athéniens avec eux-mêmes, les Athéniens riant des dieux d'Aristophane, et les Athéniens condamnant Socrate pour avoir paru méconnaître les dieux de son pays.

VI. Disons un mot des mimes, comme ayant quelque rapport à la comédie. On appelait mimes, chez les Grecs et les Romains, certaines œuvres de Théâtre, et les acteurs qui les jouaient. Le

[1] Voyez S. Paul, au sujet de l'*Ignoto Deo*.

terme montre assez que leur art était imitati
et grimace. De ces ouvrages, il ne reste rien ou p
de chose. Ainsi l'on n'en peut parler que s
quelques passages d'auteurs qui ne nous appre
nent rien de fort considérable. J'en tirerai tout
fois la substance et le suc, comme je l'ai fait
l'égard du chœur, sans m'amuser à définir to
les noms des espèces différentes, ni à citer to
les passages; chose inutile, qui ennuierait le l
teur sans beaucoup l'instruire. On peut lire,
l'on veut, les savantes compilations des Vossi
des Valois, des Saumaises et des Gataker que j'a
rais tort de reproduire.

Les mimes sont nés de la comédie, dont mê
ils faisaient partie au commencement; car les
teurs mimes ou baladins y jouaient leur rôle,
faisaient des danses grotesques. La jalousie
sépara des acteurs comiques, et ils firent ban
à part : mais pour réussir plus sûrement, ils e
pruntèrent de la comédie ce qu'elle avait de
lâtre, de burlesque, de turlupin et de licenci
Ils l'ajoutèrent à leurs danses; et c'est ce qui p
duisit ce que nous appelons aujourd'hui *le tab*
rinage et les farces. Ces farces n'avaient ni la r
gularité ni la finesse des comédies. Ce n'était qu
des scènes ébauchées propres à faire rire; san
exposition, sans intrigue, sans dénouement, sans
liaison. Leur but n'était que de divertir la popu-

le. Ce n'est pas qu'il ne leur soit échappé de
nnes choses, telles que sont les sentences qui
us restent de P. Syrus : mais le fonds était
bas comique; le noble ne s'y insinuait que
r hasard. Il fallait toutefois que cette espèce
gulière de drame se fût un peu ennoblie à la
ngue; puisque Platon le philosophe mettait,
ce qu'on dit, sous son chevet les mimes de
phron, et qu'on les trouva sous sa tête quand
fut mort. Mais, en général, il est vrai de dire
u'elle se ressentit toujours de la bassesse de
n origine, semblable à une noblesse usurpée,
nt le faux perce toujours à travers un éclat em-
unté.

Il y avait deux sortes de mimes, moins distin-
ués par leur objet que par leur étendue; les uns
ant des ouvrages courts, et les autres plus longs
un peu moins bouffons. Ces deux genres se sous-
visaient en d'autres espèces qui tiraient leurs
fférences des habits et des personnages, par
emple, de voleurs, d'ivrognes, de médecins,
t enfin, d'hommes et de femmes.

Voilà pour les Grecs. Les Romains prirent aussi
l'eux cette rhapsodie; après en avoir emprunté les
leux nobles spectacles, le tragique et le comique.
Ils eurent leurs planipèdes qui jouaient avec leur
haussure plate, pour être plus agiles; et leurs
annions avec leur tête rase, pour se faire mieux

souffletter. Il est inutile de nommer ici tous ceux qui excellèrent en ce genre chez les Grecs et les Romains. Je crois en avoir dit assez, et peut-être trop sur cet avorton de la comédie, qui s'attira le mépris des honnêtes gens, les réprimandes des magistrats, et la juste indignation de l'Église [1].

Les pantomimes, autre espèce de farceurs, avaient du moins cet avantage qu'ils n'offensaient point les oreilles. Ils ne parlaient qu'aux yeux; mais ils le faisaient avec tant d'art, qu'ils représentaient, dit-on, une tragégie ou une comédie entière sans dire un seul mot, comme *Arlequin muet* [2]. Du moins, distingue-t-on trois temps; le premier en Grèce, où les pantomimes mêlaient le chant à la danse; le second, vers le temps de Livius Andronicus, où les baladins et les chanteurs étaient distingués; le troisième enfin, au siècle d'Auguste, qui les appela à Rome, pour amuser le peuple qu'il avait asservi. Alors le pantomime jouait la comédie sans chant ni déclamation; mais par la force, la vivacité et l'activité du geste, *clausis faucibus, et loquente gestu*, comme dit Sidonius Apollinaris, il exprimait en effet non-seulement les choses et les passions, mais

[1] C'est contre la licence des mimes et des pantomimes que les SS. pères se sont particulièrement déchaînés, sans compter que la religion y était fort intéressée.

[2] Pièce du nouveau théâtre Italien,

core les moindres finesses des passions et les
us petites circonstances des faits. Au reste, il
faut pas s'imaginer, du moins je n'en crois
en, que les pantomimes représentassent à la lettre
s tragédies ou comédies régulières, par les
nples mouvemens du corps. On juge bien que,
algré toute leur agilité, la représentation ne
uvait être que très-imparfaite. Il fallait toutefois
'elle fût très-animée, et que l'art de l'imita-
on eût été porté fort loin, puisqu'il causait
l'admiration aux gens sensés, et que le peuple
était fou. Cependant, quand on lit qu'un cer-
in Hylas, disciple d'un Pylade, partagea avec
n maître les suffrages du peuple sous Auguste,
représentant *OEdipe*, ou quand Juvénal nous
it que Bathille jouait *Leda*, et choses sembla-
les, qui croira que ces efforts d'un seul homme
uet fussent des tragédies ou comédies articulées
ar bonds et par sauts? Malgré l'obscurité de cette
atière, on voit à quoi s'en tenir, et jusqu'où à
eu près peut s'élever l'imitation du geste, des
rimaces et de la danse. Parmi ces danses artifi-
ieuses, dont nous ne savons que les noms, il y
a avait d'extrêmement deshonnêtes, du temps
ême d'Aristophane qui les employait. Elles se
erpétuèrent en Italie depuis Auguste, long-temps
près les empereurs. Ce fut une peste publique
ui contribua en partie à la décadence et à la
uine de l'empire romain. Il n'est pas besoin de

recourir aux saints pères pour les détester : les sages mêmes du paganisme font assez voir ce qu'ils en pensaient. Je n'ai parlé d'elles et des mimes que pour faire sentir l'abus qu'on fit du plus noble des spectacles, et pour conduire le lecteur jusqu'à la fin par toutes les routes, et tous les égaremens de l'esprit humain depuis Homère et Eschyle jusqu'à nos jours.

VII. Car pour conclure cet ouvrage par l'application des principes posés dès le commencement, et répandus dans toute sa suite, je prie le lecteur de remonter au point de la carrière, d'où j'ai fait partir l'esprit humain. Le hasard produit le chœur ou l'hymne à Bacchus ; l'art le perfectionne; le goût le tourne en divertissement public; Thespis y ajoute un acteur qui seul joue un petit poëme : voilà l'ébauche du spectacle. Eschyle vient, qui, creusant l'idée de l'*Iliade* d'Homère, vivifie, pour ainsi parler, le poëme épique ; substitue le dialogue au simple récit ; anime toute une action, la met sous les yeux, comme si elle s'y passait réellement ; y intéresse le chœur[1]; imagine les habits majestueux, et une scène décorée : en un mot, il crée la tragédie, ou plutôt il

[1] Eschyle, ce me semble, conserva le chœur aussi-bien que ses rivaux, non pas précisément, parce qu'ils le trouvèrent à la mode, mais parce qu'ils crurent, en approfondissant l'idée de la tragédie, qu'il ne saurait tomber dans le bon sens, qu'une grande et illustre action, telle qu'une révolution d'État, se passât sans témoins. Voyez le second discours, t. I.

a tire du sein de l'épopée. Elle sort brillante de nille appas, avec une majesté qui lui gagne tous es cœurs au premier aspect. Sophocle la considère le plus près avec des yeux critiques : il y trouve ın peu de rudesse et d'enflure; il l'embellit de raits plus convenables; il en retranche les faux ›rnemens, il lui donne une démarche plus ré- ;ulière, et une noblesse mieux entendue. Euripide :roit devoir l'humaniser et l'attendrir encore da- rantage. Il lui enseigne le nouvel art de plaire ians art, et le charme des airs négligés; de sorte qu'il fait douter à elle-même quelle parure lui sied le plus, ou celle de Sophocle qui brille de pierreries, ou celle d'Euripide qui est plus modeste et plus simple, l'une et l'autre élégante à la vérité; mais dont l'élégance différente laisse l'esprit en suspens, et le prix indécis.

De-là nous perdons sa trace, et nous cessons devoir ses progrès chez les Grecs. Nous nous transportons au siècle d'Auguste : nous y trouvons Apollon et les Muses qui ont quitté l'ancienne Grèce pour fixer leur séjour en Italie : mais vainement interrogeons-nous Melpomène; elle est muette pour nous, et elle ne nous laisse entendre que par des voix étrangères, qu'elle a régné avec éclat chez les Romains. Sénéque veut la faire parler; mais le vain éclat dont il l'accable, plutôt qu'il ne la pare, nous fait trop voir qu'il a pris le fantôme de Melpomène pour elle.

Par un autre vol aussi rapide que le premier de Grèce à Rome, nous descendons de Rome en France, après avoir traversé des milliers d'années. Là, nous voyons l'esprit humain au temps de Louis XIV créer en quelque sorte l'art tragique une seconde fois, comme si la tragédie grecque lui eût été presque entièrement inconnue. Les Rotrous sont nos Eschyles, les Corneilles nos Sophocles, et les Racines nos Euripides. Voilà la tragédie ressuscitée de ses cendres, portée à son comble de grandeur, et si éblouissante, qu'elle se préfère elle-même à elle-même. Surprise de se voir née Française en aussi peu de temps, et presque de la même manière qu'elle étoit née Grecque, elle est tentée de croire que son sort est de naître et d'arriver subitement à sa perfection, comme la déesse issue de la tête de Jupiter.

D'un autre côté, en reprenant vos vestiges, nous voyons la comédie éclore du *Margitès*, ou de l'*Odyssée* d'Homère, par imitation de la tragédie sa sœur aînée; mais nous la voyons, sous la conduite d'Aristophane, devenir extrêmement licencieuse et pétulante, prendre des airs et un ton que les magistrats sont obligés de réprimer. Elle devient plus modérée: elle apprend de Ménandre à allier l'enjoûment à la politesse, et à corriger le vice sans choquer les vicieux. Plaute, chez les Romains (car il faut retomber jusqu'à lui), fait une espèce mixte de l'ancienne et de la nouvelle

comédie, et joint la bouffonnerie à la délicatesse. Térence, plus sensé, reçoit la comédie des mains de Ménandre, et surpasse son modèle à force de l'imiter; enfin, l'inimitable Molière enfante une comédie d'un autre goût, et qu'on doit mettre dans un ordre particulier, par contraste avec celle d'Aristophane, qui a le sien à part.

Mais (ô faiblesse de l'esprit humain!) en parcourant une troisième fois tous ces âges des spectacles, l'on voit que cet esprit, las d'avoir porté son vol aussi haut qu'il le pouvait, tombe insensiblement, s'oublie soi-même, et s'égare en prenant pour guide l'amour de la nouveauté, et la passion de se frayer de nouvelles routes. Le tragique dégénère en Grèce du temps d'Aristote, et à Rome après Auguste. Dans Rome et Athènes le comique produit les mimes, pantomimes, le tabarinage, la charlatanerie et les farces pour se diversifier. Telle est la condition et la manie de l'esprit de l'homme. Content d'avoir fait de grandes conquêtes, il les abandonne pour en tenter d'autres, qui, bien loin de répondre à ses desirs, ne servent qu'à lui faire connaître sa folie, ses égaremens et sa faiblesse. Mais pourquoi se lasser de se maintenir au vrai point de la perfection et du bon goût, quand il est atteint? L'éloquence s'en lasse-t-elle? Si elle s'oublie quelquefois, ne revient-elle pas bientôt à son point? Il en sera sans doute de

même du théâtre de nos jours, si les muses françaises veulent bien ne pas perdre de vue les modèles grecs, et ne pas dédaigner un théâtre qui a pour mère la nature, pour âme les passions, pour art la simplicité : théâtre peut-être inférieur au nôtre (à dire vrai) en dignité et en noblesse; mais supérieur en simplicité et en bienséance, égal même, pour ne rien dire de plus, en conduite et en maniment des passions dignes de toucher l'honnête homme et le chrétien.

Pour moi, je me croirai trop dédommagé de mon travail, et j'aurai atteint le but qui en a été l'unique motif, si je réussis à faire un peu renaître dans les esprits qui veulent courir la carrière de la belle littérature, je ne dis pas l'estime outrée et aveugle de tous ce que nous avons des anciens), mais en général le bon goût de l'antiquité; goût qui nourit l'esprit en le polissant; qui le rend riche d'un fonds étranger, mais devenu propre; qui ouvre sa fécondité naturelle, et en tire des fruits exquis; goût auquel les Racine, les Molière, les Boileau, les La Fontaine, les Patru, les Pélissons, et tant d'autres grands génies du siècle passé doivent tout ce qu'ils furent et ce qu'ils seront toujours; goût qui met le sceau de l'immortalité aux ouvrages où il se fait sentir; goût enfin sans lequel on peut assurer que les plus rares talens demeurent toujours au-dessous d'eux-

mêmes ; car il ne faut pas se flatter, ni se laisser séduire par l'exemple de quelques talens supérieurs qui ont plutôt paru dédaigner ce goût, qu'ils ne l'ont dédaigné en effet. Ce sont d'excellens originaux qui ont fait, sans le vouloir et contre leur gré, de fort mauvais copistes. Il ne faut être singe ni de l'antique ni du moderne : mais s'il étoit question de donner dans un excès, tête baissée (ce que ne fait jamais un esprit droit et sûr), encore vaudrait-il mieux pour un bel esprit, comme pour un peintre, s'enrichir des dépouilles anciennes, que de s'appauvrir en tirant tout de son fonds, avec une affectation marquée à contrefaire ceux des modernes, dont le fonds plus fertile a produit des beautés qui n'appartiennent qu'à eux, et qui ne siéent qu'à eux : beautés singulières bien moins propres à être imitées par autrui, que dignes d'être véritablement estimées dans les premiers inventeurs et dans eux seuls[1].

[1] J'ai supprimé de cette conclusion générale, une longue remarque de l'ancien éditeur sur l'idée du P. Brumoy, qui divise la religion païenne en religion réelle, et religion fabuleuse. Cette remarque n'est autre chose que l'extrait de deux savantes dissertations auxquelles il suffit de renvoyer mes lecteurs. Elles se trouvent dans les tomes XIX et XX de la bibliothèque Française. Dans l'une de ces dissertations, on prétend prouver que l'idée du P. Brumoy est purement idéale et chimérique ; dans l'autre, au contraire, on démontre la vérité de l'opinion du P. Brumoy, en lui refusant seulement le mérite de l'invention.

FIN DE LA CONCLUSION GÉNÉRALE ET DU XVe VOLUME.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LE XVe VOLUME.

FIN DE LA TABLE.





